









DE MONSIEUR
DESTOUCHES,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, corrigée & augmentée de plusieurs
Pièces, & toute semblable à l'Édition de
l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPSICK,
Chez **ARKSTÉE & MERKUS.**

M. DCC. LXIII

210

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
ART AND HISTORY
OF THE
CITY OF
NEW YORK

NEW YORK
MUSEUM OF ART AND HISTORY
LIBRARY

T A L L E

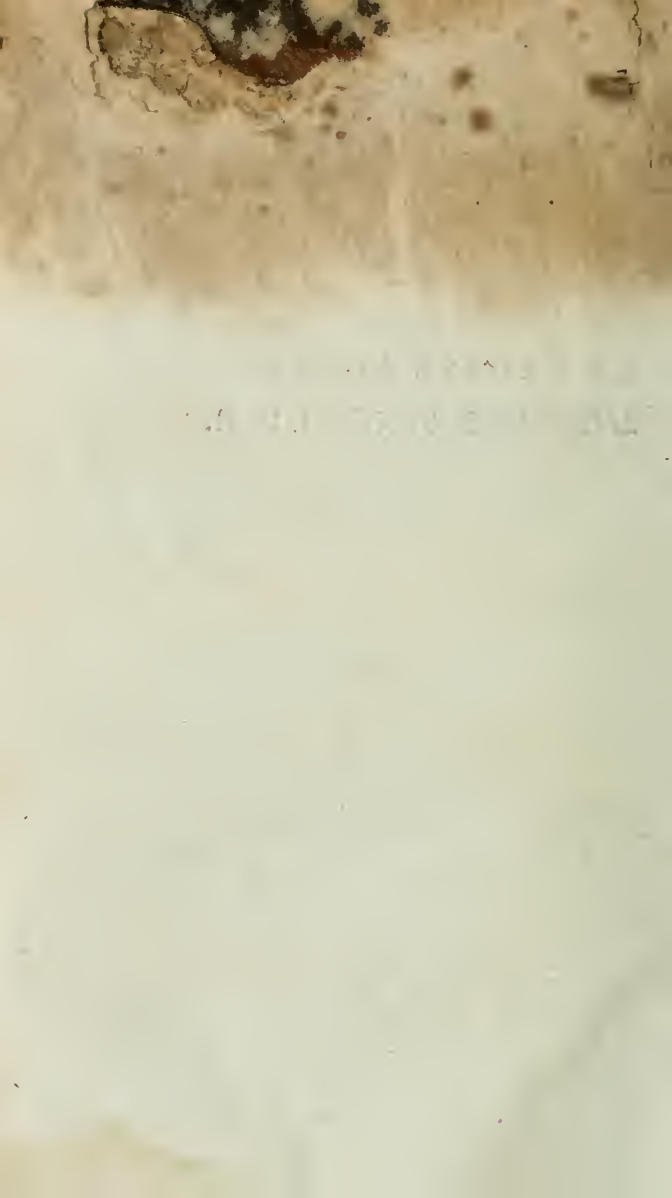
Des Pièces contenues dans ce septieme Volume.

LE TRIOMPHE DE L'AUTOMNE,

Prologue de la Fausse Agnès.

LA FAUSSE AGNÈS.

L'HOMME SINGULIER.



L E

TRIOMPHÉ

DE L'AUTOMNE,

PROLOGUE

DE LA FAUSSE AGNÈS,

O U

DU POÈTE CAMPAGNARD;

ACTEURS DU PROLOGUE.

MERCURE.

L'AMOUR.

LA SAISON DU PRINTEMPS.

LA SAISON DE L'ÉTÉ.

LA SAISON DE L'AUTOMNE.

LA SAISON DE L'HIVER.

L'OPERA.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

LA COMEDIE ITALIENNE.

Plusieurs AUTEURS D'ÉTÉ, qui ne
disent rien.

UN POETE TRAGIQUE, suivi
de plusieurs autres.

UN POETE COMIQUE.

TROUPE de Plaisirs, de Ris & de Jeux.

La Scène est à Paris.



PROLOGUE

DE

LA FAUSSE AGNÈS.

SCÈNE PREMIÈRE.

MERCURE , LA SAISON DU PRINTEMPS ;
coëffée en fleurs ; LA SAISON DE L'ÉTÉ cou-
ronnée d'épis , avec une faucille à la main ; LA
SAISON DE L'AUTOMNE couronnée de pam-
pres , avec un tyrsa à la main ; LA SAISON DE
L'HIVER habillée en vieille , & couverte de fou-
tures , ses mains dans un gros manchon.

MERCURE.

ESDAMES les Saisons, soyez plus pa-
cifiques ;

M Le grand Dieu Jupiter, instruit de vos dé-
bats,

Vient de me commander de descendre ici bas ,
Pour redresser vos écarts lunatiques.

Quand ce Dieu forma l'univers ,
Pour régner tour-à-tour , il vous fit toutes quatre ;

PROLOGUE

Vous qu'à même fin, par des effets divers,
Vous tendissiez trois jours, sans jamais vous combattre,

Et que l'une après l'autre, en vertu de ses loix,
Vous régnaissiez sur la machine ronde
Pendant l'espace de trois mois.

Dans les premiers âges du monde,
Chacune de vous quatre a joui de ses droits,
Avec une équité comparable à la nôtre;
Et nulle n'a tenté d'empiéter sur l'autre.
Le Printems produisoit les feuilles & les fleurs;
L'Été combloit toujours l'espoir des laboureurs;
L'Automne, de ses fruits, de sa liqueur charmante,
Donnoit exactement la récolte abondante;
Et l'Hiver, par ses noirs frimats,
Et par son utile froidure,
Faisant reposer la nature,

Des impures vapeurs purgeoit tous les climats:
Par vos dissensions maintenant aveuillées,
Vous êtes toutes dérégées;
Et l'on ne voit plus de Printems,
Que dans quelques fades romans.

La Saison de l'Été, couverte de nuages,
Est froide, ou féconde en orages;
L'Automne, au grand regret des malheureux humains,

Paroit, depuis deux ans, sans porter de raisins;
Et l'Hiver, faisant l'agréable,
Laisse couler les eaux en pleine liberté,
Et prive les mortels du plaisir délectable
De boire frais pendant l'Été.

Jupiter, contre vous justement irrité,
Veut que vous rentriez chacune en vos limites
Et qu'avec régularité

Vous observiez les loix qu'il vous avoit prescrites:

LE PRINTEM S.

Je ferai toujours mon plaisir
De régner avec le Zéphir:

E LA FAUSSE AIGNÉE S.
(montrant l'Hiver.)

Mais cette âpre Saison qui cause nos divoies
S'endort quand elle doit agir ;
Et, lorsque je dois revenir,
Se réveille & reprend ses forces :
Ne pouvant résister à ses noirs aquilons,
Je fuis, & je fais place aux deux autres saisons.

L'ÉTÉ.

Quand l'Hiver au Printems a déclaré la guerre ;
Le Printems ne sçauroit me préparer la Terre ;
Et mes vives chaleurs succédant aux frimats,
Causent en l'air mille combats,
D'où naissent, ou d'épais nuages,
Ou des brouillards, ou des orages,
Qui font périr les fruits, détruisent la moisson,
Et laissent peu d'espoir au triste vigneron.

L'AUTOMNE.

Leur apologie est la mienne.

Quand l'Hiver fait languir le Printems & l'Eté ;
Que prétend-on que je devienne ?
Mes deux aimables sœurs font ma fécondité.

MERCURE à l'Hiver.

Hé bien, vieille trembleuse, il est tems de répondre ;
Tant de justes griefs ont de quoi te confondre ;
Ils devroient t'accabler de honte & de douleur,
Mais rien ne peut émouvoir ta froideur.

L'HIVER.

Quoique leur caquet vous impose,
Je ne répondrai qu'une chose
À tous leurs frivoles discours.
Si par fois j'étens trop mon cours,
Les mortels seuls en sont la cause ;
Ils me préfèrent aux beaux jours.

LE PRINTEMPS.

Toi, leur belle Saison ?

L'HIVER.

Oui, moi.

PROLOGUE

L'ÉTÉ.

Seigneur Mercure,

N'êtes-vous pas choqué d'une telle posture ?

MERCURE.

(à l'Hiver.)

Si je le suis ? Sans doute. Oses-tu devant moi

Faire aux mortels cette injustice ?

L'HIVER.

Pour un Dieu si subtil, vous êtes bien novice.

Autrefois aux mortels j'inspirois de l'effroi,

Maintenant je fais leur délice.

MERCURE.

Leur délice ! Comment ? Pourquoi ?

L'HIVER.

Au bon vieux tems de l'INNOCENCE,

Chaque mortel étoit berger ou laboureur ;

Et, sous son pauvre toit, tremblant en ma présence,

Il attendoit avec impatience

Que le Printems adoucît ma rigueur.

Depuis que de superbes villes,

Rassemblant les humains, leur ont servi d'asyles

Contre la plus âpre froideur,

La Saison des frimats est pour eux la plus belle :

Les plaisirs & les Jeux annoncent mon retour,

Et, jusqu'à la saison nouvelle,

Tout rit à la ville, à la cour.

Je fais cesser la guerre & ses tristes allarmes.

Je donne tous les jours des spectacles nouveaux ;

Et mon tems a bien plus de charmes

Que n'en ont les jours les plus beaux.

L'ÉTÉ.

Oui, par une indulgence outrée,

Pour de foibles mortels livrés à leurs desirs,

Elle éternise sa durée,

Pour éterniser leurs plaisirs.

MERCURE.

Ce désordre est intolérable.

Il faut que tes trois sœurs rentrent dans tous leurs

droits ;

LE LA FAUCONNE AGNÈS. 7

Tel est de Jupiter l'arrêt irrévocable.

L' H I V E R.

Hé bien, pour conserver ses loix,

Nous ne nous ferons plus la guerre :

Mais, dès que le Printems rajeunira la Terre ;

Si-tôt qu'on sentira les chaleurs de l'Été,

La plûpart des mortels s'enfuyant loin des villes ;

Redeviendront grossiers, farouches, indociles ;

Plus de commerce entr'eux, plus de société.

M E R C U R E.

Tu les rassembleras aussi-tôt que l'Automne

De son divin nectar aura rempli la tonne.

L' H I V E R.

Mon cours sera trop limité,

Pour réparer le mal qu'aura fait mon absence.

M E R C U R E.

Je vais punir ta vanité,

Et te prouver que ta présence

N'est point nécessaire aux Plaisirs,

Et qu'ils peuvent régner avec les doux Zéphirs :

Oui, tes aimables sœurs que ton orgueil irrite,

Vont avoir, comme toi, tous les Jeux à leur suite ;

Et, fixés par mes soins dans ce fameux séjour,

Ils n'attendront plus ton retour.

Ame de l'univers, Amour, source féconde

Des Plaisirs, des Ris & des Jeux,

Par l'ordre du Maître du monde,

Viens les rassembler en ces lieux ;

Prends soin qu'ils y régnerent sans cesse ;

Qu'ils en fassent toujours la gloire & l'ornement ;

Et que chaque Saison, mere de l'allégresse,

Les y presente également.



S C E N E I I.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS,
L'AMOUR, LES JEUX, LES RIS ET LES
PLAISIRS.

*Marche de l'Amour conduisant les Jeux, les Ris,
& les Plaisirs.*

L'AMOUR à Mercure.

Pour obéir à l'ordre de ton pere,
J'amène ma suite ordinaire.

UN PLAISIR à Mercure.

Pour nous faire venir, quel tems choisissez-vous ?

Pendant le séjour de l'Automne,

Ce séjour est-il fait pour nous ?

Bacchus & l'aimable Pomone,

De nos plus zélés partisans,

Peuplent les campagnes fertiles.

Nous fuyons à présent les villes,

Et nous allons courir les champs.

MERCURE *l'arrêtant.*

Il faut réformer cet usage.

Par un motif prudent & sage,

Jupiter veut qu'ici vous régniez en tout tems.

UN AUTRE PLAISIR.

Quoi, veut-il nous fixer dans une solitude ?

Attendez que l'Hiver ramène l'Aquilon.

MERCURE.

Les Jeux & les Plaisirs sont de toute saison :

Ce n'est qu'une vieille habitude

Qui les écarte à présent de ces lieux :

Mais, pour fixer les cœurs, ils ont de fortes armes ;

Et les mortels voluptueux

Viendront se rassembler, & trouveront des charmes.

Partout où régneront les Plaisirs & les Jeux.

L' H I V E R.

Si vous réussissez, vous ferez des miracles.

L' A U T O M N E.

Orgueilleuse Saison, pour t'égalér au moins ;

Je forcerai tous les obstacles.

M E R C U R E à l'Automne.

Pour tenter les mortels, n'épargnez aucuns soins ;

Sur-tout, ranimez les spectacles.

Les humains sont toujours flattés.

Par d'agréables nouveautés.

L' H I V E R.

C'est à moi qu'elles apartiennent,

C'est par moi qu'elles se soutiennent :

Bien-tôt on les voit se flétrir,

Quand l'une de mes sœurs s'empresse à les offrir ;

Si vous ne voulez pas m'en croire,

Les Spectacles & les Auteurs.

Vont vous dire quelle est celle des quatre sœurs

Qui leur procure plus de profit & de gloire.

M E R C U R E.

Nous allons voir. Parlons aux Spectacles d'abord ;

Et tâchons d'animer leur zèle :

Puis avec les Auteurs nous ferons notre accord.

L' A M O U R.

Spectacles, paroissez, Mercure vous appelle.



S C È N E I I I.

MERCURE, L'AMOUR, LES QUATRE SAISONS, L'OPERA *habillé en danseur, & ayant par-dessus cet habit une mante & un casque de héros; d'une main il tient un masque, & de l'autre un livre de musique.* LA COMÉDIE FRANÇOISE, *habillée moitié à la Romaine, & moitié à la Comique.* LA COMÉDIE ITALIENNE *vêtue en Arlequine, ayant le masque sur le visage.* L'OPERA *s'avance le premier.*

MERCURE à l'Amour.

Q Uel est ce poupin si paré,
 Qui de blanc & de rouge a plâtré son visage,
 Et qui, d'un air délibéré,
 Vient offrir à nos yeux un triple personnage?
 L' A M O U R.

C'est l'Opera.

MERCURE *souriant.*

Comme il est accoutré!

L' A M O U R.

Son habillement est bizarre,
 Mais il indique au Spectateur
 Les différens Plaisirs que lui seul lui prépare:
 Par cet emblème, il se déclare
 Musicien, héros, danseur.

MERCURE.

Voilà bien des métiers qu'à la fois il exerce!
 J'aime sa figure diverse:
 Elle donne au public un Plaisir singulier,
 Sans doute?

L' A M O U R.

Elle a souvent l'honneur de l'ennuyer.

En vérité, cela m'étonne !
Je veux l'interroger, afin d'en juger mieux.
Quelle douce langueur est peinte dans ses yeux !
(à l'Opéra.)

Pour relever la gloire de l'Automne ;
Veux-tu faire un effort utile & glorieux ?
L'OPERA chante en héros, & avec feu.
Pendant l'Automne, justes Dieux !
Quel effort veut-on que je fasse ?

Ah ! Si même en Hiver je parois ennuyeux,
En toute autre saison, j'en atteste les cieux,
Mes auteurs plus froids que la glace,
Ne me font espérer qu'une affreuse disgrâce.

MERCURE se bouchant les oreilles.
Prenez un ton moins éclatant.
A quoi bon, s'il vous plaît, me répondre en chan-
tant ?

L'OPERA chantant d'un ton douxereux.
La saison de l'Hiver est la saison charmante
Qui fait briller tous mes talens ;
Si-tôt que le rossignol chante,
On n'est plus attentif à mes tendres accens.
J'ai beau chanter les douces chaînes,
Les inquiétudes, les peines,
Et les agréables tourmens
De mes insipides amans
Au retour du Printems ;
On se dégoûte de mes charmes,
De mes craintes, de mes alarmes ;
De mes plaisirs,
De mes soupirs,
De mes tendres desirs,
Et du doux & tendre murmure
D'une onde claire & pure.

MERCURE.
Si l'on vous traite ainsi, c'est par bonnes raisons ;
Benvoyons à l'Hiver ce diseur de chansons.

P R O L O G U E

L'OPERA *d'un air de mouvement.*

Ah ! Si vous entendiez mes douces chansonnettes ;

M E R C U R E.

J'ai le cœur affadi de tes tendres sornettes.

Ou parle comme un autre , ou finis tes discours.

L'OPERA *chantant.*

Je ne dis jamais rien , mais je chante toujours.

M E R C U R E.

On peut aimer un tems ta douce mélodie ,

Mais à la continue , elle endort , elle ennuie.

Adieu , tu nous serois d'un trop foible secours.

Il faut toucher l'esprit aussi-bien que l'oreille ,

Et la variété les frappe & les réveille.

*(L'Opéra danse un air vif & court , & le finit brusquement) en faisant la révérence à Mercure , & cinq ou six révérences à l'Hiver.)*L'AMOUR *amenant la Comédie Italienne.*

Venez , c'est vous qu'on veut interroger.

M E R C U R E.

Elle est brune , & son air me paroît étranger.

(La Comédie Italienne tourne autour de Mercure , en faisant plusieurs lazzi.)

Finirez-vous bien-tôt vos sageries ?

(Elle redouble ses lazzi)

Ouais ! Je ris malgré moi de ses bouffonneries ;

Elles ont du brillant , de la vivacité ,

Mais j'aime en tout la vérité.

L'art m'offre en vain une figure

Que le caprice anime , & non pas la nature :

Le vrai seul peut toucher un goût fin , délicat ;

Et le bouffon est toujours plat ;

Mais comme il est grande abondance

De partisans zélés de ce comique outré ,

L'Automne peut sur vous fonder quelque espérance ;

Ma brune ; n'avez-vous encor rien préparé ?

L A C O M E D I E I T A L I E N N E .

Signor nò. Chacun m'abandonne

Pour aller pressourer le doux fruit de l'Automne ;

Certe ingrate saïsou m'accable de çagrin ;

(Elle pleure à l'Arlequine.)

Car moi, z'aime l'arzent beaucoup piu ché le vin.

Z'ai beau m'efforcer, z'ai beau dire

Havete voi veduta,

La mia bella perruca?

Ze pleure sous le masque en voulant faire rire;

Et cette saifou qui me berd

Mi fa prêcher dans oun desert.

Vainement z'ai tassé de m'animer pour elle.

Déformais quand z'aurai quelque farce nouvelle;

Ze la garderai pour l'Hiver.

(Elle danse une Chacone, & témoigne en dansant, par plusieurs lazzi, beaucoup de haine & de mépris à l'Automne, & à ses deux autres sœurs, & beaucoup d'amitié à l'Hiver.)

L' H I V E R à Mercure.

Vous voyez si je suis menteuse.

M E R C U R E.

Hé bien, garde pour toi cette baragouineuse.

(La Comédie Italienne se retire en se moquant de Mercure.)

L' A M O U R présentant la Comédie Françoisse.

Avancez. Celle-ci va parler purement,

Elle est Françoisse de naissance.

M E R C U R E.

Ah! C'est la Comédie! On le voit aisément.

A son aimable contenance,

Et par son double habillement:

L' A M O U R.

Cet habillement vous indique

Qu'elle est sérieuse & comique.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Il est vrai: Dans ce double emploi,

Imiter la nature est ma suprême loi:

Tantôt je fais pleurer, & tantôt je fais rire.

Les yeux baignés de pleurs, ou remplis de fureur,

J'inspire tour à tour la pitié, la terreur:

Et bien souvent aussi le sel de ma satire.

P R E L O G U E ;

En badinant , instruit le spectateur ;
 A qui , sans fiel & sans malice ,
 J'offre dans un miroir le portrait peu flatteur
 Et du ridicule & du vice.

M E R C U R E .

Je connois vos talens , & les estime fort .
 Ainsi donc observez ce que je vous ordonne ;
 Je veux qu'en faveur de l'Automne
 Vous vous donniez un noble effort .

L A C O M E D I E F R A N Ç O I S E .

Et mon propre intérêt , & le desir de plaire ,
 M'engagent à vous satisfaire .
 Si j'avois quelque nouveauté ,
 Que l'on pût appeller nouvelle ,
 Je vous répondrois bien du succès de mon zèle ;
 Mais où la prendrons-nous ? C'est la difficulté .

M E R C U R E .

Apellons vos Auteurs d'Été .

(*Plusieurs Auteurs ornés de roses , avec des bouquets à leurs mains , entrent tous ensemble .*)

L' A M O U R les présente .

Les voici tout couverts de roses .

L A C O M E D I E F R A N Ç O I S E .

Ils ont de l'agrément , peu de solidité ;
 Du vif , du brillant sans beauté ;
 Beaucoup de mots , & peu de choses ;
 Encor leur faut-il le secours
 De la danse & du vaudeville ,

Qui sans nécessité se présente toujours .

Ils amusent d'abord & la cour & la ville .

Mais le charme se rompt au bout de quelques jours .

M E R C U R É aux Auteurs d'Été .

Sortez . Ayons recours aux grands Auteurs tragi-
 ques .



S C E N E I V.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS ;
L'AMOUR, PLUSIEURS AUTEURS TRA-
GIQUES *vêtus à l'antique, avec le Cothurne.*

L'AMOUR,

prenant un des Auteurs tragiques.

JE vous en présente un des plus mélancoliques ;
Il a le poignard à la main.

MERCURE

après l'avoir contemplé, regarde les autres.

Les autres ont l'air plus humain,
Et cachent leurs poignards sous leurs habits an-
tiques.

Mais parmi ces graves esprits,
Ne vois-je pas un petit-Maitre ?

LA COMÉDIE FRANÇOISE :

Au moins aspiroit-il à l'être,
Mais il s'est égaré dans le vol qu'il a pris,
Son esprit devançoit son âge ;
Trop de louange l'ont gâté ;
C'est un beau génie avorté,
Pour s'être crû trop-tôt un personnage.

MERCURE

à l'Auteur que l'Amour lui a présenté.

O vous, que le Public écoute en frémissant,
L'Automne vous demande un des fruits de vos
veilles ;

Jupiter ce Dieu tout-puissant
L'exige aussi de vous ; soyez obéissant.

L'AUTEUR *déclamant sur le ton tragique.*

Moi, je prodiguerois de si rares merveilles ?
J'irois, de mes enfans devenant le bourreau,
Immoler à l'Automne un chef-d'œuvre nouveau ?

Tentez, Seigneur, tentez ces cœurs pusillanimes
 Qui n'osent au Théâtre égorger des victimes,
 Qui traitent galamment le plus grave sujet,
 Et tragiques de nom, ne le sont point d'effet;
 Tropheux si leurs vers aussi mous que leurs ames,
 Par des traits énervés font sangloter des femmes,
 Pour moi, qui ne connois ni pitié ni terreur,
 Je sens que je suis fait pour inspirer l'horreur.

(à l' Automne.)

Mais n'attens rien de moi, saison stérile, ingrate;
 Que le grand Jupiter tonne, foudroye, éclate,
 Ah! Ce n'est qu'à l'Hiver que j'offre mes écrits,
 Et je n'ai pour ses sœurs que haine & que mépris.

(Il sort les deux mains sur ses côtés, faisant une
 inclination à l'Hiver, & jettant un regard terrible
 sur l'Automne. Les Acteurs tragiques le suivent,
 & font la même action.)

M E R C U R E.

Va, va, garde tes vers montés sur des échasses;
 Tu surprends quelquefois, mais aussi-tôt tu lasses.
 Tes galimathias pompeux
 Exaltés par les sots, ne sont faits que pour eux.



S C È N E V.

MERCURE, LES QUATRE SAISONS,
L'AMOUR, UN POËTE COMIQUE
*qui entre en faisant beaucoup de révérences à la Co-
médie & à l'Automne ; ensuite il présente un ouvra-
ge à la Comédie Françoisse.*

MERCURE à la Comédie Françoisse.

Q Uel est ce petit personnage
Qui d'un air humble & doux vous présente un ou-
vrage ?

LA COMEDIE FRANÇOISE
au Poëte comique.

C'est mon ancien ami : Soyez le bien venu.
Depuis quand de retour en France ?

LE POËTE COMIQUE.

Depuis trois ans. Après une si longue absence ;
Comment m'avez-vous reconnu ?

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Je vous ai souhaité ; mais votre indifférence
Me pique un peu , je l'avouerai ,

Et d'un si long oubli je suis mal satisfaite.

LE POËTE COMIQUE.

Par de bonnes raisons je me justifierai.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Mais où vous cachez-vous, Monsieur l'Anachorette ?

LE POËTE COMIQUE.

Dans une agréable retraite ,
Pays gras , abondant , plein de riches côteaux ;
Et des meilleures gens !

MERCURE.

Qu'on nomme ?

PROLOGUE
LE POETE COMIQUE.

Les Manceaux.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

A vivre en cet exil quel arrêt vous condamne ?

MERCURE.

Il y fait son cours de chicane.

LE POETE COMIQUE.

Non, je hais les procès... Voici la vérité :

Comme l'on se moquoit de ma simplicité,

Et que je souffre trop de peine

Lorsqu'à mes dépens quelqu'un rit,

Je réside au pays du Maine,

Afin de m'éguiser l'esprit.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Vraiment, on s'aperçoit que l'air vous dégourdit :

LE POETE COMIQUE.

Je puis vous en donner une preuve certaine ;

Car j'ai déjà mon dit & mon dédit.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Aparemment voici quelque pièce nouvelle,

Que dans cet innocent séjour,

Pour nous rapatrier, vous avez mise au jour ?

LE POETE COMIQUE.

Vous l'avez dit, elle est Mancelle,

Et je l'offre à l'Automne avec empressement ;

Heureux, si le succès peut répondre à mon zèle ?

L'AUTOMNE.

Je le souhaite infiniment.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

Et pour notre gloire commune,

Je vais travailler vivement.

L'AUTOMNE.

Puisse la critique importune

En ma faveur vous traiter doucement :

MERCURE.

Je ferai mes efforts pour détourner l'orage.

LE POETE COMIQUE.

La critique fait toujours rage,
On la conjure vainement.

MERCURE.

Quel est le titre de la pièce ?

LE POETE COMIQUE.

La fausse Agnès.

MERCURE.

Ce titre m'intéresse.

LE POETE COMIQUE.

Ou le Poète campagnard.

MERCURE.

Encor mieux.

LE POETE COMIQUE.

Je l'offre un peu tard ;

Mais comme en travaillant ma Muse se fatigue ;
Pour ne rien produire au hazard ,
Nous marchons lentement dans les sentiers de l'art !

MERCURE.

Tant mieux. Nous donnez-vous une pièce d'intrigue ?

LE POETE COMIQUE.

Cette pièce est en même-tems ,
Pour unir les goûts différens ,
Et d'intrigue & de caractère.

LA COMEDIE FRANÇOISE.

C'est le plus sûr moyen de plaire.

LE POETE COMIQUE.

Cependant je ne sçai si l'ouvrage plaira ;
Car je sens bien que la matière
En est bizarre & singulière.

MERCURE.

Et c'est ce qui la soutiendra.

Oui, le Public, quoique sévère ;

A ce dessein se prêtera.

Plus vous hazarderez pour tâcher de lui plaire,
Plus, touché de ce zèle, il vous excusera.

LA COMEDIE *au Parterre*

Nous risquerons l'avanture
Sur la parole de Mercure ;
Mais notre effroi ne cessera,
Quoiqu'elle soit d'un bon augure,
Que lorsque le Public, comme je l'en conjure ;
Hautement la ratifiera.

Fin du Prologue.



L A

FAUSSE AGNÈS,

O U

LE P O E T E

C A M P A G N A R D ,

C O M E D I E .

A C T E U R S.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE , leur fille aînée.

BABET , leur fille cadette.

LÉANDRE , amant d'Angélique.

M. DESMAZURES , autre amant
d'Angélique.

L'OLIVE , valet de Léandre.

LE COMTE DES GUERETS , gentil-
homme campagnard.

LA COMTESSE DES GUERETS.

M. LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE , sa femme.

*La Scène est en Poitou , dans le Château
du Baron.*



L A


FAUSSE AGNÈS,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

LE BARON, ANGELIQUE.

LE BARON.

 H ça , ma fille , parlez-moi naturelle-
ment : je m'aperçois , depuis quelques
jours , que vous êtes triste & rêveuse :
sans doute que vous regrettez le séjour de
Paris , où vous avez été élevée jusqu'à la mort de
votre tante. Je suis charmé, je l'avoue , de l'édu-
cation que feue ma sœur vous y a donnée : mais je
crains fort que cela ne soit cause de votre malheur :
car enfin vous êtes destinée à vivre à la campagne,
& la vie qu'on y mène est bien différente de celle
de Paris.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juste. Tu t'ennuies ici, ma pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuie pas, & ce séjour auroit mille agrémens pour moi, si on m'y laissoit disposer de moi-même; mais, à peine suis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? avec un provincial. Que dis-je? un provincial; un campagnard, & qui pis est, un campagnard bel esprit. Quelle société pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la cour & de Paris, les plus polis & les plus spirituels!

LE BARON.

Je te le disois bien, ma pauvre fille: l'éducation qu'on t'a donnée te rendra malheureuse. Tu as trop d'esprit & de perfection pour ce pais-ci.

ANGELIQUE.

Et pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi, je ne veux rien; c'est ma femme qui veut.

ANGELIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le suis.

ANGELIQUE.

Mais ma mere vous engage toujours à être de son avis.

LE BARON.

Je n'ai point honte de l'avouer, c'est une femme d'un mérite prodigieux, d'une raison & d'un jugement au-dessus de son sexe, une femme qui m'aime à l'adoration. Quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous soyons mariés.

ANGELIQUE.

Ah ! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

LE BARON.

Hé bien , que me dirois-tu ?

ANGÉLIQUE.

Que ma mere abuse de votre facilité.

LE BARON.

Et en quoi , s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux , que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris , & vous force à me faire épouser un personnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu , madame votre mere a raison. Ce Léandre dont vous êtes coëffée , n'est point du tout votre fait. Sera-t'il dit qu'un petit gentilhomme qui n'a que trois cens ans de noblesse , épousera la fille du Baron de Vieuxbois , tandis que monsieur des Mazures , le plus bel esprit du Poitou , s'offre à vous épouser ? C'est une alliance digne de moi , de votre mere , & de vous. Vous scavez quelle est notre délicatesse sur la naissance. Il y a quatre cens ans que dans ma famille nous sommes gueux de pere en fils , pour n'avoir pas voulu nous mésallier ; & je refuserois pour mon gendre le plus riche parti de France , qui ne pourroit pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières Croisades ?

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite se mesure-t'il à l'ancienneté des familles ? Pour moi , je pense bien différemment ; je ne trouve la vraie noblesse que dans le cœur & l'esprit : d'ailleurs , Léandre est bon gentilhomme.

LE BARON.

Vous le croyez fort noble parce que vous l'aimez.

Oui, je l'aime, je ne m'en défens point. Ma tante m'avoit prévenue en sa faveur, & il répondoit parfaitement à l'idée qu'elle m'avoit donnée de lui. Ah ! Mon pere, souffrirez-vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me sacrifier à ce que je n'aime point ?

LE BARON.

Ne te desespere pas, mon enfant ; tu verras aujourd'hui monsieur des Mazures, & je te répons qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous répons qu'il me paroitra tel qu'il est, c'est-à-dire, le plus suffisant, le plus fat & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Vraiment, voilà un beau portrait que vous faites de votre futur mari. Eh, qui vous l'a dépeint de la sorte ?

ANGÉLIQUE.

Tous ceux qui le connoissent.

LE BARON.

Et moi, je vous dis qu'il fait l'admiration de la province.

ANGÉLIQUE.

C'est ce qui fait que je ne l'admirerai point. Si vous sçaviez quelle différence il y a entre les beaux esprits de campagne, & ceux de Paris... mais il n'est point question de cela. Généralement parlant, tout homme qui fait son capital du bel esprit, a souverainement le don de me déplaire ; à plus forte raison un provincial entiché de ce ridicule.

LE BARON.

Ouais, Mademoiselle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate ! Comment faut-il donc qu'un homme soit fait pour vous plaire ?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il soit honnête homme,

qu'il ait vécu dans le monde , & qu'il y ait acquis cette politesse , ces manières aisées , nobles & gracieuses qui ne tiennent rien de la sottise présomption ; du ridicule , & de l'affectation de la plûpart des gens de province.

LE BARON.

Ah ! Si votre mere vous entendoit raisonner de la sorte . . .

A N G E L I Q U E .

Aidez-moi à la défabufer de monsieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace , & je me flatte que vous ne me la refuserez pas.

LE BARON.

Je vous aime , ma fille , & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

A N G E L I Q U E .

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici , je soutiendrois mieux sa cause.

A N G E L I Q U E .

Hé bien , promettez-moi de prendre son parti ; & je vous promets qu'il vous apuyera bien-tôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela se peut-il , s'il est à Paris ?

A N G E L I Q U E .

Il n'est pas si loin de nous que vous le croyez ; Mais je ne puis vous en dire davantage à present ; voici ma mere.



S C E N E I I.

LE BARON , LA BARONNE , ANGELIQUE.

LA BARONNE *tenant une lettre à la main.*

AH , ma fille , que vous allez être heureuse ! Monsieur des Mazures sera ici dans un moment : préparez vous à le recevoir comme un homme que nous destinons à l'honneur de vous épouser : il me prévient sur son arrivée , par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez , Mademoiselle , lisez-nous cette lettre , & aprenez-la par cœur. Vous , Monsieur le Baron , écoutez de toutes vos oreilles.

A N G E L I Q U E.

*Pour vous voir au plutôt , cousine incomparable ,
J'accours & par monts , & par vaux...*

L A B A R O N N E.

C'est de moi qu'il parle , au moins.

A N G E L I Q U E.

Je le vois bien , Madame.

L A B A R O N N E.

Cousine incomparable ! En vérité , ce garçon-là écrit bien !

A N G E L I Q U E *lit.*

*Pour vous voir au plutôt , cousine incomparable ,
J'accours & par monts , & par vaux ,
Brûlant d'être aux genoux du soleil adorable ,
Dont la possession guérira tous mes maux.*

(faisant la révérence.)

Est-ce vous aussi , Madame , qui êtes son soleil ?

L A B A R O N N E.

Non , Mademoiselle , cet article-là vous regarde.

A N G E L I Q U E.

Et de quels maux votre cousin veut-il que je le guérisse ?

L A B A R O N N E.

Cela est bien difficile à deviner ! Ses maux sont l'absence , l'impatience , les inquiétudes , les peines , les tourmens de l'amour. N'est-il pas vrai , Monsieur le Baron ?

L E B A R O N.

Cela s'entend , m'amour.

A N G E L I Q U E.

Comment puis-je lui causer tous ces maux , puisqu'il ne m'a jamais vue ?

L A B A R O N N E.

Quelle absurdité pour une fille d'esprit ! Sur le recit que nous lui avons fait , il s'est formé de vous une idée charmante : cette idée le presse , l'agite , le met tout en feu ; & , quand une personne est toute en feu , vous m'avouerez qu'elle n'est pas à son aise. Je sçai ce que c'est que ces états-là ; (*regardant tendrement le Baron*) j'y ai passé , mon cher Baron.

L E B A R O N *l'embrassant.*

Et moi aussi , mon aimable Baronne.

L A B A R O N N E *à Angélique.*

Continuez.

A N G E L I Q U E *lit.*

L'amour jour & nuit me lutine ,

Et m'a tout criblé de ses traits ;

Mais l'épouse qu'on me destine

Va me mettre à couvert de sa main assassine ;

Sous le retranchement de ses divins attraits.

L A B A R O N N E.

Cet endroit-ci n'est pas clair , mais c'est ce qui en fait la beauté.

L E B A R O N.

Assurément. Quand je lis quelque chose , & que je ne l'entens pas , je suis toujours dans l'admiration.

L A B A R O N N E *à Angélique.*
Achevez.

LA FAUSSE AGNÈS ;
ANGÉLIQUE.

Dispensez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il semble que vous ayez perdu le goût des bonnes choses.

ANGÉLIQUE *lit.*

*La charmante Angélique est si spirituelle ,
Qu'on est charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit :
Ainsi, puisque l'hymen va m'unir avec elle ,
J'épouse non un corps, mais j'épouse un esprit.*

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable ; & je n'ai rien lû de plus fin dans le Mercure galant.

LE BARON.

Oh, cela est divin, cela est divin !

LA BARONNE.

Je voudrois bien sçavoir si vos beaux esprits de Paris sont capables de produire d'aussi jolies choses ?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, Madame ; ils ont le goût trop simple pour raffiner de la sorte.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de si beaux vers, doit trouver bien-tôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la suffisance.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame ; mais il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de province ?

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaise : mais vous êtes si prévenus

pour monsieur des Mazures, qu'il se peut que vous n'y trouviez des perfections qu'il n'a point.

L A B A R O N N E.

Je défie Paris & la cour de produire un cavalier plus accompli ; vous allez en juger par vous-même. La plus grande preuve que je puisse vous donner de son esprit, c'est qu'il ne vous épouse que parce qu'il vous en croit infiniment.

A N G E L I Q U E.

Il sera bien-tôt détrompé de la bonne opinion qu'il a de moi.

L A B A R O N N E.

Ah ! Voilà un petit trait de modestie qui me réconcilie avec vous. Monsieur le Baron, avez-vous donné ordre à votre notaire de dresser les articles du contrat ?

L E B A R O N.

Pas encore, Madame la Baronne, il n'y a rien qui presse.

L A B A R O N N E.

Il n'y a rien qui presse, Monsieur le Baron ? Ne sommes-nous pas convenus que nous signerions ce soir, & que nous ferions la nôce tout de suite ?

L E B A R O N.

Cela est vrai, mais Angélique ne me paroît pas si pressée que nous : donnons-lui le tems de connoître monsieur des Mazures, de lui rendre justice, & de prendre du goût pour lui.

L A B A R O N N E.

Est-ce là votre avis, mon cœur ?

L E B A R O N.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce soit aussi le vôtre.

L A B A R O N N E.

Hélas ! Volontiers, si cela vous fait plaisir... Mais... (*en lui faisant des minauderies,*) si vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là... je vous aurois tant d'obligation !

LA FAUSSE AGNE'S
LE BARON.

Eh, quel chagrin cela peut-il vous causer ?

LA BARONNE *en pleurant.*

Quel chagrin ? Cruel que vous êtes ! Si le mariage ne se conclut pas ce soir, vous m'enterrez demain matin.

LE BARON.

Ah ! Je ne sçavois pas cela. Corbleu, il ne fera pas dit qu'une femme soit morte pour avoir eu trop de complaisance pour son mari. Je suis votre maître ; mais je ne suis pas votre tyran. Je vous confie tous mes droits ; ordonnez, ma chère Baronne ; ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGELIQUE *à part.*

Ah, mon pauvre pere, que vous êtes dupe !

S C E N E I I I.

LA BARONNE, ANGELIQUE.

LA BARONNE *s'effuyant les yeux.*

OH ça, Mademoiselle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me suis mis quelque chose en tête, il faut que cela passe : ainsi, point de raisonnement, & longez à m'obéir.

ANGELIQUE.

Je me flatte que mon pere ne souffrira point qu'on me mette au désespoir.

LA BARONNE.

Votre pere ne souffrira point ? Vraiment, voilà de jolies expressions ; votre pere ne souffrira point : apprenez qu'il souffre tout ce qui me fait plaisir. Vous êtes une jolie mignonne, de vouloir que je me gouverne par l'autorité de votre pere : & où avez-vous pris cela, je vous prie ? Est-ce que les femmes de

Paris & de la cour sont si respectueusement soumis
aux volontés de leurs maris ?

ANGÉLIQUE.

Ce n'est pas la mode, je l'avoue ; & la plupart
des femmes ont secoué le joug : mais, du moins, si
elles aspirent à l'indépendance, c'est à découvert,
& elles ne se servent point des apparences d'une
soumission respectueuse, pour usurper adroitement
un pouvoir sans bornes. Vous prenez mon père par
son foible ; & je vois qu'il est de ceux que l'on gou-
verne despotiquement, pourvu qu'on ait l'art de
leur faire croire qu'ils ne sont pas gouvernés.

LA BARONNE.

Vos réflexions sont profondes ; mais j'ai mauvai-
se opinion des filles qui ont l'esprit si prématuré : &
je crois que ce n'est pas sans raison que je me dé-
pêche de vous marier.

ANGÉLIQUE.

Je ne serois point fâchée d'être pourvue, si vous
daigniez me consulter sur la manière de me pour-
voir. Je vois que mon sort dépend de vous ; mais,
Madame, n'usez pas durement du pouvoir qu'on
vous donne sur moi : songez que vous êtes ma me-
re, & que la tendresse que j'ai lieu d'attendre de
vous, doit vous inspirer la bonté d'entrer un peu
dans mes sentimens.

LA BARONNE.

Et le respect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais, que dans l'occasion
dont il s'agit.

LA BARONNE.

C'est dans celle-ci précisément, que j'exige de
vous une parfaite obéissance.

ANGÉLIQUE.

Vous mourrez, dites-vous, si je n'épouse ce soir
monsieur des Mazures ; & moi, je mourrai si je l'é-
pouse.

I A FAUSSE AGNE'S ;

L A B A R O N N E .

Eh non , non , vous n'en mourrez pas.

A N G E L I Q U E .

Je le hais mortellement.

L A B A R O N N E .

Vous ne l'avez jamais vu.

A N G E L I Q U E .

Cela n'empêche pas que je ne le connoisse.

L A B A R O N N E .

Les vers que vous venez de lire , suffisent pour vous prévenir en sa faveur.

A N G E L I Q U E .

Je vous demande pardon , Madame , si je vous dis qu'ils font un effet tout contraire.

L A B A R O N N E .

Et moi je veux que vous les trouviez excellens.

A N G E L I Q U E .

Très-volontiers , pourvu que je n'en épouse point l'auteur.

L A B A R O N N E .

Et vous l'épouserez , & dès ce soir , en dépit de vous & de votre pere , car je vois que vous l'avez gagné ; mais ne comptez point sur lui , je vous en avertis : quoiqu'il m'échape quelquefois , il en revient toujours à ce que je veux. Quel bruit est-ce que j'entens ? C'est le jardinier qui querelle son valet , aparamment.

S C E N E I V .

L A B A R O N N E , A N G E L I Q U E , L E A N D R E
& L' O L I V E *déguifés en paysans.*

L' O L I V E à Léandre.

OH, oh , Monsieur le paresseux , vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras

croisés, & vous donner du bon tems :

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre ?

L'OLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler.

LEANDRE.

Eh morgué doucement, Maître Pierre.

LA BARONNE.

Laisse-le en repos, j'ai quelques ordres à te donner. Il faut...

L'OLIVE.

Un petit moment. Tu prétens donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens, sans le gagner ?

LEANDRE.

Acourez, Maître Pierre, vous êtes un brutal ; sauf correction, mais je le suis aussi quand je m'y boute.

L'OLIVE.

Je suis un brutal, Monsieur le maroufle ! Si ce n'étoit le respect que j'ai pour Madame...

ANGELIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me semble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

L'OLIVE.

Avec votre permission, Mademoiselle, ce ne sont pas là vos affaires. Je n'ai à répondre qu'à Madame : Elle est la maîtresse, & il n'y a personne ici qui ose dire le contraire.

LA BARONNE.

Tu as raison : mais écoute les ordres que je veux te donner. Ne manque pas...

L'OLIVE à Léandre.

Ah ! Je suis donc un brutal ! As-tu bêché ce grand quarré du jardin où je veux planter des choux ? As-tu arrosé mes laitues ? As-tu netoyé les allées du parterre ?

Pas encore , mais morgué...

L' O L I V E.

Mais morgué , tatigué , ventregué tu n'es qu'un sot , entens-tu , Nicolas ? Un fainéant , un sac à vin , un...

A N G E L I Q U E.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne souffrez pas , Madame , que Maître Pierre le traite si durement.

L A B A R O N N E à l'Olive.

Ecoute , mon ami , en un mot comme en cent , je veux que personne ne gronde céans , si ce n'est moi.

L' O L I V E.

Morgué , Madame , si vous ne voulez pas que je gronde , baillez-moi donc mon congé.

L A B A R O N N E.

Hé bien , tu gronderas tantôt ; mais à présent je veux que tu m'écoutes. N'est-ce pas toi qui m'as donné ce garçon-là ?

L' O L I V E.

Ça est vrai.

L A B A R O N N E.

Ne m'as-tu pas dit que c'étoit un bon enfant ?

L' O L I V E.

J'en demeure d'accord.

L A B A R O N N E.

Que tu le connoissois , & que tu répondois de lui comme de toi-même ?

L' O L I V E.

Je n'en disconviens pas : le lui ai baillé ma protection.

L A B A R O N N E.

Cependant tu l'accables d'injures , & tu veux me donner mauvaise opinion de lui presentement.

L' O L I V E.

Morgué , c'est qu'il veut se mêler de jaser , au lieu de faire sa besogne.

LA BARONNE.

De jaser ! Et sur quoi ?

L'OLIVE.

Sur vous, sur Monsieur le Baron, sur Mademoiselle Angélique.

LA BARONNE.

Ah ! ah ! Ceci n'est pas mauvais ! Et que dit-il de nous ?

L'OLIVE.

On le prendroit pour un innocent ; mais, morgué, ne vous y fiez pas. C'est un songe-creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit-il de Monsieur le Baron ?

L'OLIVE.

Il dit...

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi : je suis bien aise de sçavoir vos pensées, Monsieur Nicolas. Hé bien ?

L'OLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monsieur le Baron vous ordonne quelque chose, sçavez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Morgué, ce dit-il, ça mérite confirmation ?

LA BARONNE.

Comment, confirmation ? Qu'est-ce que cela signifie ?

L'OLIVE.

Ça signifie qu'il se moque des ordres de Monsieur, & qu'il ne veut jamais les suivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais, vraiment, cela n'est point sot.

LA FAUSSE AGNÈS;
L'OLIVE.

Ensuite il se met à parler de vous ; & il n'y a pa
moyen de le faire finir.

LA BARONNE.

A parlez de moi ? Et quels sont ses discours ?

L'OLIVE.

Par la ventreguoi , ce dit-il , la brave femme
que s^{te} Madame la Baronne ! Elle a pus d'esprit dans
son petit doigt , que Monsieur le Baron dans tout
son corps. Morgué , qu'alle a bon air ! Qu'alle a
bonne méne ! Que je sis aise quand je la vois !

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas ! Sa physionomie m'a pl^u
d'abord !

LEANDRE.

Grand merci , Madame.

LA BARONNE à *Angélique* :

Il n'est pas mal bâti , ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non , vraiment , Madame.

LEANDRE *en faisant des révérences niaisés* :

Ah ! Vous vous moquez..

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs , & le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui , je m'en aperçois.

LEANDRE *tournant son chapeau* :

Oh , pour ce qui est d'en cas de ça...

LA BARONNE.

Hé , que pense-t'il de ma fille ?

L'OLIVE.

Oh , dispensez-moi de le dire en presence de
Mademoiselle.

LA BARONNE.

Non , non , je veux sçavoir à fond tous ses sen-
timens. Cela me divertit.

L'OLIVE.

Hé bien , Madame , puisqu'il faut vous déclarer

tout, Mademoiselle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE *en souriant.*

Je suis fort malheureuse, Monsieur Nicolas.

LEANDRE *cachant son visage avec son chapeau.*

Oh ! Pardonnez-moi, Mademoiselle.

L'OLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre mère, & que vous avez l'air d'être sa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raison.

LEANDRE.

Ça vous plaît à dire.

L'OLIVE.

Et qu'il aimerait mieux épouser vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiselle.

LA BARONNE.

Cela est réjouissant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma santé.

LEANDRE.

Oh, Madame !

LA BARONNE.

Prends, te dis-je. Maître Pierre, je vous défens de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

L'OLIVE.

Cela suffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui, qu'on le nourrisse bien, qu'on le laisse dormir tant qu'il voudra, & qu'on n'épuise point ses forces par un travail excessif. (*à Angélique.*) Je vois que vous lui voulez du mal de ce qu'il me trouve plus aimable que vous. A propos, il faut que j'aie donné mes ordres pour le dîner. Je prétens qu'il soit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas : Je vous

40 LA FAUSSE AGUËS,
ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins ;
n'y manque pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Oh ! Je n'ai garde.

S C E N E V.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE.

*Dès que la Baronne est sortie, ils se mettent tous trois
à rire, en regardant si on ne les écoute point.*

L'OLIVE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, Mademoiselle ?
Ne jouons-nous pas bien nos rôles ?

ANGELIQUE.

A ravir ; & vous m'avez extrêmement divertie
l'un & l'autre. Il n'y a qu'une chose qui m'a cho-
quée, c'est que tu traite ton maître trop rudement.

L'OLIVE.

C'est pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs ;
je vous avoue que je ne suis pas fâché de prendre
un peu ma revanche. Quel plaisir pour un valet-
de-chambre, d'appeler impunément son maître,
maroufle, ivrogne, coquin, paresseux ! Je rends
aujourd'hui à Monsieur, les belles épithètes dont
il m'honore tous les jours.

LEANDRE *riant*.

Mon tems reviendra, laisse-moi faire. Mais sup-
primons les discours inutiles. Laissez-moi jouir,
belle Angélique, de la liberté qui me reste encore
de baiser cette main qu'on veut me ravir.

ANGELIQUE.

N'oubliez pas, au moins, de porter tous les ma-
tins un bouquet à ma mere.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGELIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes-vous pas flatté de cette commission ?

LEANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être assez tranquille, pour me plaisanter dans l'état où nous nous trouvons ? Songez-vous que mon rival est sur le point d'arriver ?

ANGELIQUE.

Et de m'épouser, qui pis est ; le danger est encore plus pressant que vous ne croyez. Ma mere veut qu'on signe aujourd'hui le contrat, & que la noce se fasse immédiatement après.

LEANDRE.

Et c'est en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? Ah, cruelle ! Pourriez-vous consentir à ma perte ? Ce sera donc en vain que je vous aurai suivie secrètement depuis Paris jusqu'ici ; que nous nous y ferons introduits l'Olive & moi ; lui en qualité de jardinier, moi comme son valet ; & qu'à la faveur de son déguisement, je me serai conservé le bonheur de vous voir ? Une intrigue aussi bien imaginée, si heureusement conduite, n'aura d'autre succès que celui de me rendre spectateur du triomphe de mon rival, & de me réduire au dernier désespoir, tandis que vous vous livrez tranquillement à l'indigne époux que l'on vous destine ? C'est donc là la récompense de ma fidélité : Ce sont donc là les fruits de la foi que nous nous sommes donnée ?

ANGELIQUE.

Ah, vous voilà monté sur le ton tragique ! Il vous sied fort bien, Léandre, & vous déclarez à merveille ; mais je n'aime point ce ton là. Retrons dans le naturel. Le péril est pressant, je l'avoue ; cependant il n'est pas inévitable. Léandre,

je vous aime plus que jamais ; & je vous jure sans emphase & sans exclamation , que je n'aimerai & n'épouserai jamais que vous. Voilà le premier point de mon discours.

L' O L I V E.

Venons au second.

A N G E L I Q U E.

Monsieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouser ; & moi , j'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

L' O L I V E.

Primo ?

A N G E L I Q U E.

De le dégoûter de ma personne , & de le forcer à rompre ses engagements.

L' O L I V E.

Fort bien. Secundo ?

A N G E L I Q U E.

De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef , & de m'aller jeter dans un couvent , si le premier expédient ne réussit pas.

L E A N D R E.

Hé ! Comment pourriez-vous réussir à dégoûter de vous mon rival ? Cela est impossible ; vous êtes trop parfaite.

A N G E L I Q U E.

Ne vous aveuglez point , & laissez - moi faire ; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ses préjugés pour lui.

L' O L I V E.

Nous avons déjà concerté différens moyens pour cela.

A N G E L I Q U E.

Je connois à fond le personnage qu'on me destine. C'est un provincial très-fat , qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers , & qui s'est mis en tête qu'une fille n'a de mérite , qu'autant

qu'elle a de science & d'esprit. Il compte en mêmes-tems de trouver en moi un prodige d'esprit & de science, selon l'idée que mon pere & ma mere lui ont donnée de ma personne; & c'est sur ce pied-là qu'il me recherche.

L' O L I V E.

Je commence à entrevoir votre dessein.

A N G E L I Q U E.

Mon dessein est d'avoir au plutôt quelques conversations particulières avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès. Et, comme son systême est précisément le contraire d'Arnolphe, ne doutez point qu'il ne me trouve la plus maussade créature du monde.

L E A N D R E.

Rien n'est mieux imaginé. D'ailleurs, il ne fera pas édifié des discours que nous lui tiendrons l'Olive & moi; & nous nous promettons...

A N G E L I Q U E.

Paix. Voici ma petite sœur.

S C E N E V I.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE;

B A B E T.

B A B E T.

MA sœur, ma sœur, je viens vous faire mon compliment.

A N G E L I Q U E.

Et sur quoi?

B A B E T.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

A N G E L I Q U E.

Monsieur des Mazures est ici?

LA FAUSSE AGNÈS,
B A B E T.

Je viens de le voir.

A N G E L I Q U E.

Que je suis malheureuse !

B A B E T.

Que vous êtes heureuse au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les aînées ont un beau privilège, de passer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! C'est toi, Maître Pierre ! Bon jour, bon jour, Nicolas.

L E A N D R E.

Mademoiselle Babet, votre serviteur ! Que vous êtes jolie !

B A B E T.

Vraiment oui, je le suis, je le sçai bien ; c'est ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions ma sœur & moi. Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

A N G E L I Q U E à Léandre.

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

B A B E T.

Laissez-nous dire, & allez voir votre prétendu qui vous attend avec impatience.

A N G E L I Q U E.

Enfin, le voilà donc arrivé ?

B A B E T.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vû descendre de carrosse. Ah, le beau carrosse ! Je croi que c'est un fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

L' O L I V E.

Cela est d'un goût tout nouveau.

B A B E T.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

Comment ? Il est venu à trois chevaux ?

B A B E T.

Oui , en arbalète. Celui qui fait la pointe est noir , borgne & boiteux.

L E A N D R E.

Fort bien.

B A B E T.

Le second est gris-pommelé , le troisiéme est de toutes couleurs , & plus haut d'un pied que les deux autres ; & si maigre , si maigre , que les os lui percent la peau.

A N G E L I Q U E.

Voilà le digne équipage d'un poëte de campagne.

L' O L I V E.

Ma foi , il est encore mieux monté que ceux de Paris.

B A B E T.

Comment , Maître Pierre , vous avez donc été à Paris ?

L' O L I V E.

Oh ! Vraiment oui , Mademoiselle , j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

B A B E T.

Je suis bien trompée , si je ne vous ai vû.

A N G E L I Q U E.

Je ne puis m'empêcher de rire de la description qu'elle vient de nous faire du char pompeux de Monsieur des Mazures.

B A B E T.

C'est une chose à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes éclopées ont voituré ici cinq originaux , sans compter le cocher & deux manans qui étoient derrière le carrosse ? Aussi se sont-elles couchées en arrivant.

L' O L I V E.

Les pâyres animaux n'en releveront pas ;

Et qui sont donc ces quatre personnes qui font cortége à Monsieur des Mazures ?

B A B E T.

Monsieur le comte & madame la comtesse des Guerets, monsieur le Président de l'Élection, & madame sa chère épouse, car c'est ainsi qu'il l'appelle.

L' O L I V E.

Et comment diable avoient-ils pû s'emballer tous ensemble ?

B A B E T.

Comme le carrosse ne peut tenir que deux personnes, Madame la Comtesse étoit sur les genoux de Monsieur des Mazures, & Madame la Présidente sur ceux de Monsieur le Comte. Ils disent que ceia s'est fort bien passé, excepté qu'ils ont versé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout est crotté depuis la tête jusqu'aux pieds.

A N G E L I Q U E.

Et n'y a-t'il personne de blessé ?

B A B E T.

Personne.

A N G E L I Q U E.

Quoi, pas même Monsieur des Mazures ?

B A B E T.

Il en est quitte pour une bosse à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureusement ils ont versé dans la boue.

A N G E L I Q U E.

Que n'ont-ils versé dans la rivière !

B A B E T.

J'entens du bruit ; c'est aparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

A N G E L I Q U E.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (à Léandre.) Suivez-moi, Nicolas.

B A B E T.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardia.

S C E N E V I I.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE ;
LA COMTESSE, LE PRESIDENT,
LA PRESIDENTE, M. DES MASURES.

On ouvre les deux battans de la porte du fond du théâtre, où l'on voit tous les Auteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.

LA COMTESSE.

M Adame la Baronne.

LA BARONNE.

Ah, Madame la Comtesse ! Je suis dans mon château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Passiez donc, s'il vous plaît, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE *d'un ton précieux.*

Juste ciel ! Que me proposez-vous, Madame la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Hé ! De grace, Madame la Présidente.

LA PRESIDENTE.

Mais, mais, en vérité, vous me rendez confuse, Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, Madame.

LA PRESIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRESIDENTE :

Et moi aussi, je vous assure.

LA FAUSSE AGNES ;

M. DES MAZURES *se mettant*.

Je vois bien, Mesdames, qu'il vous faut l'entremise d'un homme de tête pour ajuster ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux deux ensemble sur le théâtre ; après quoi le Comte & le Président font les mêmes cérémonies à la porte : le Baron & la Baronne allant tantôt à l'un & tantôt à l'autre, pour les faire passer.)

LE COMTE.

Monfieur le Président, j'espère que vous ne serez pas si cérémoneux que Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Monfieur le Comte, je sçais auffi-bien mon devoir que ma chère épouse.

LE COMTE *d'un ton brusque.*

Oh ! Parbleu, vous passerez.

LE PRÉSIDENT *d'un ton doucereux.*

Sur mon honneur, je ne passerai pas.

LE COMTE *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici jusqu'à ce soir.

LE PRÉSIDENT *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poste jusqu'à demain matin.

LE COMTE.

Teste-bleu, on m'affommera plutôt que de me faire démaier d'ici.

LE PRÉSIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me fuire déguerpir.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Messieurs, que je suis destiné à terminer ici toutes les disputes de civilité.

(Il sort leur donne la main comme aux Dames, pour les faire passer tous deux ensemble : ils résistent l'un & l'autre, & il les tire si fort, qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.)

LE

LA BARONNE *accourant.*

Ah, Messieurs! Ne vous êtes-vous pas blessés?

LA COMTESSE *relevant son mari.*

Mon cher Comte!

LA PRESIDENTE.

Mon cher époux?

LA BARONNE *courant à M. des Mizes.*

Mon cher cousin!

M. DES MAZURES *se relevant avec peine.*

C'est une chose belle que la politesse! Croiriez-vous bien qu'elle ne régne plus que dans les provinces? Vivent les provinces pour les manières! On se pique à Paris d'un petit air aisé, qui est la grossièreté même.

LA COMTESSE.

Vous me surprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on aprenoit les belles manières.

M. DES MAZURES.

Eh, si donc, avec votre Paris; on n'y a pas le sens commun. Le diable m'emporte, Madame, si on y fait ce que c'est que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, passe dans vingt rues de suite, il ne se trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'avise de le saluer. Les conditions n'y sont point distinguées. Un petit commis de la Douane y marche aussi fièrement qu'un colonel; & vous prendriez une procureuse au Châtelet pour une présidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une présidente? Mais, en vérité, cela est monstrueux.

M. DES MAZURES.

Dans les maisons, aux spectacles, aux églises, s'agit-il d'entrer ou de sortir? vous croyez qu'on fait des politesses comme ici. Point du tout: c'est à qui entrera, ou à qui sortira le premier.

LA COMTESSE *d'un air d'étonnement.*

Ah, ah! Quelle grossièreté!

Tome II.

C

Je veux être un coquin, Madame, si je n'en suis scandalisé jusqu'au fond du cœur. La première visite que je rendis à Paris, ce fut chez une dame de condition qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fit les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de monsieur des Mazures il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun se leveroit pour m'offrir sa place.

L A B A R O N N E.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES M A Z U R E S.

Je veux être damné si, de dix hommes & d'autant de dames qui jouoient dans la salle, une seule ame se leva pour me faire honneur. La dame du logis, sans quitter ses cartes, ni souffrir que personne s'interrompît, se contenta de s'écrier: Holà, quelqu'un, approchez un siège à Monsieur. Ensuite, après m'avoir invité légèrement à m'asseoir, elle se remit à jouer sur nouveaux frais, sans qu'elle, ni qui que ce soit de la compagnie, s'avifât de me faire le moindre compliment, ni de me fournir l'occasion de faire briller mon esprit.

L A P R E S I D E N T E.

Mon Dieu! Que de belles pensées perdues!

M. DES M A Z U R E S.

C'étoit un meurtre, car j'étois tout rempli de choses admirables. Quand je sortis je fis grand bruit, afin que tout le monde se levât pour me reconduire.

L E B A R O N.

Hé bien?

M. DES M A Z U R E S.

Bon! J'étois hors de la salle, qu'on ne s'étoit pas seulement aperçû que je me fusse levé. J'allai dans deux ou trois autres maisons: croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec aussi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh ! Je m'en vengeai bien aussi.

LE BARON.

Et de quelle manière ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne restai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis pour aller à la cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah ! Je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais le feu de la conversation m'entraîne, & me fait oublier que mon soleil n'est point ici.

*Ne puis-je sçavoir en quels lieux**Il fit briller le feu des rayons de ses yeux ?*

LA BARONNE.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des dieux est ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'esprit !

M. DES MAZURES *d'un air de confiance* :

Oh, Madame !

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'est gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA FAUSSE AGNÈS ;
LA BARONNE.

Il est toujours brillant , & toujours nouveau

M. DES MAZURES.

Oh ! Par-fang-bleu , Madame ... je vais bien m'exercer avec le bel ange qu'on me destine , car on dit que c'est un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez : ce n'est pas parce que c'est ma fille ; mais je vous avertis qu'elle vous surprendra.

LE BARON.

C'est une fille qui sçait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu , nous aurons de vives conversations. Que de faillies ! Que de pointes ! Que de fines équivoques !

Je brûle de voir cette belle

Qui va me donner le transport.

Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aîle.

A l'aide ! Je meurs. Je suis mort.

LA COMTESSE *embrassant la Baronne :*

Ma chère Baronne , c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir , je vous en répons.

LE BARON *frapant de sa canne.*

Corbleu , voilà un furieux génie !

LA PRESIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toujours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot , qui ne mérite d'être imprimé.

(*Pendant tous ces aplaudissemens , Monsieur des Mazures se mire & s'ajuste en sifflant.*)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec

deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bou-
quer. Un jour. . .

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin ; allons-
y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on
ait servi.

M. DES MAZURES.

*Allons, nous y pourrons trouver
La belle pour qui mon cœur brûle,
C'est mon Omphale ; & je veux lui prouver
Qu'en amour je suis un Hercule.*

Fin du premier Acte.



 A C T E I I.

S C E N E P R E M I È R E.

LA BARONNE , LEANDRE , L'OLIVE.

L E A N D R E.

L ARGUÉ, Madame, je ne sçaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu dessein de faire honneur à votre gendre: je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Est-ce notre faute s'il a l'esprit mal tourné? Il est fâché? Hé bian, qu'il se fâche, je m'en gobarge.

L A B A R O N N E.

Ah, ah, ceci n'est pas mauvais. Vous faites l'entendu, Monsieur Nicolas? Mais ne le prenez pas sur ce ton-là; car je pourrois bien vous chasser, je vous en avertis.

L E A N D R E.

Eh bian, bian; si vous me chassez, je sçai bien ce que je ferai.

L A B A R O N N E.

Et que ferez-vous?

LEANDRE *mettant les mains sur ses côtés.*
Je m'en irai.

L A B A R O N N E.

Le petit brutal!

L E A N D R E.

J'aurai regret de vous quitter, car, au fond, je me sens de l'amitié pour vous. Vous avez je ne sçai quoi qui m'attache; mais, morgué, ça n'y fait rien.

Vous me menacez de me bailler mon congé , & moi, je le prens. Sarviteur.

L A B A R O N N E.

Mais écoutez donc , Nicolas

L E A N D R E.

Non , morgué , il n'y a pûs de Nicolas. Je ne fis qu'un pauvre garçon jardinier , mais j'ai de l'honneur. Je vous baise les inains.

L A B A R O N N E.

Et moi , je veux que vous restiez. Maître Pierre ; faites-lui donc comprendre qu'il me manque de respect.

L' O L I V E.

Eh , Madame , laissez-le aller ; vous ne manquerez pas de garçons jardiniers.

L A B A R O N N E.

Je n'en manquerai pas , je l'avoue : mais je n'en trouverai point qui me convienne comme celui-ci. Tu m'as assuré qu'il sçavoit le métier en perfection.

L' O L I V E.

S'il le sçait , Madame ? C'est le meilleur ouvrier de France. Tout le défaut qu'il a , comme je vous l'ai dit , c'est qu'il est paresseux.

L A B A R O N N E.

Oh , je le corrigerai de ce défaut-là ; il est jeune , il se formera. Entre nous , maître Pierre , ce petit air de fierté qu'il vient de prendre , ne lui sied pas mal. Je ne sçai si je me trompe , mais je lui trouve du noble & du gracieux.

L' O L I V E.

Et moi aussi. Tenez , tenez ; remarquez comme il vous regarde. Je gage , morgué , qu'il n'a pas pus d'envie de s'en aller , que vous de le chasser d'ici.

L A B A R O N N E.

Crois-tu cela ?

L' O L I V E.

Je vous en répons.

LA FAUSSE AGNÈS;
LA BARONNE.

Hé bien qu'il me demande pardon, bien tendrement, bien respectueusement, je veux dire ; & j'oublierai ses impertinences.

L'OLIVE.

Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui sarve : Madame est fâchée contre toi ; mais elle est fâchée d'être fâchée. Allons, demande - lui pardon, bien tendrement. N'est-ce pas, Madame ?

LA BARONNE.

Tendrement, respectueusement ; comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon ! Je n'en ferai rien ; elle est trop affollée de son Monsieur des Mazures.

L'OLIVE.

Ça est vrai. Mais que veux-tu, Nicolas ? Quoiqu'il ne soit pas degne de son esteme, elle croit que c'est un homme merveilleux.

LEANDRE.

Li ? Morgué, ce n'est qu'un bavard & un écarvellé, un diseux de rian.

L'OLIVE.

Ça est vrai, ça est vrai ; mais Madame ne voit point tout ça.

LEANDRE.

Ventreguoi, c'est ce qui me fâche.

L'OLIVE à la Baronne.

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen de le convartir sur votre gendre ; il s'est pris d'avarision pour li.

LA BARONNE.

Mais d'où vient cela ? Mon cousin me paroît si aimable ?

LEANDRE.

Vos yeux sont donc bian différens des mians ! J'ai vû biau coup de biaux Monsieur, mais je n'en ai point vû de si maussade que stila.

LA BARONNE.

Vous verrez que c'est ma fille qui l'a révenu contre mon cousin.

LEANDRE.

Non, pargué, c'est li-même. Votre fille ! Vla encore une belle mijaurée ! Je me soucie bian de ce qu'elle pense. Il n'y a que vous qui pissiez me faire penser ce que vous voulez ; excepté sur Monsieur des Mazures, da. Tatigué, le sot animal !

LA BARONNE.

Oh, c'en est trop ; & vous sortirez.

L'OLIVE *bas à Léandre.*

Raccommodez-vous. Ceci va trop loin.

LEANDRE *bas à l'Olive.*

Ne crains rien. Je me raccommoierai quand il me plaira. Je tiens la bonne femme.

LA BARONNE.

Que dît-il ?

L'OLIVE.

Il dit qu'il vous pardonne.

LA BARONNE.

Comment ? Qu'il me pardonne ?

L'OLIVE.

Oui ; & qu'il mourra de douleur, si vous le mettez dehors.

LA BARONNE.

Le pauvre enfant !

L'OLIVE *à Léandre.*

Allons, qu'on se mette à genoux, & qu'on lui baise la main.

LEANDRE *lui baisant la main d'un air tendre ;*

Ma chere maitresse.

LA BARONNE.

Tu me fens le cœur. Demeure, mon garçon, demeure ; & fers-moi avec affection, je te récompenserai de même. (*à part.*) Je suis toute émue.

S C E N E I I.

LE BARON. LA BARONNE,
LEANDRE, L'OLIVE.

LE BARON *entre brusquement.*

AH! Ah! Qu'est-ce que cela veut dire? Nicolas aux genoux de ma femme?

LEANDRE.

C'est que Madame me chasse; & je la priois, ne vous déplaîse, de ne me pas faire ce petit chagrin-là.

LE BARON.

Et pourquoi le chasser, Madame la Baronne? C'est un joli garçon, dont je suis très-content.

LA BARONNE.

Vous n'approuvez donc pas, mon cœur, que je le mette dehors?

LE BARON.

Non, m'amour.

LA BARONNE.

Cela suffit. Il faut vous marquer ma soumission, & vous sacrifier mon ressentiment.

LE BARON.

Vous me charmez d'être si docile.

LA BARONNE.

Je suis ravi que mes procédés vous plaisent. Mais en vérité, mon cœur, vous abusez du foible que j'ai pour vous.

LE BARON *l'embrassant.*

Ma chère Baronne!

L'OLIVE.

Morgué, c'est un trésor qu'une femme complaisante.

LE BARON.

Oh! Pour cela, je puis me vanter que le ciel m'en

A donné une qui n'a de volontés que les miennes.

L'OLIVE.

Ça est bian rare ; mais ça est bian admirable.

LE BARON.

Dites-moi un peu , ma chère Baronne , pourquoi donniez-vous congé à ce pauvre Nicolas ?

LA BARONNE.

Comment ? Ne vous êtes - vous pas aperçu qu'il s'est moqué de Monsieur des Mazures , en faisant semblant de le complimenter ?

LE BARON.

Moi , non , je n'ai point senti cela. Mais je croi que vous avez raison.

LA BARONNE.

Mon cousin l'a bien senti , lui.

LE BARON.

Tout de bon ?

LA BARONNE.

Il en est très-piqué.

LE BARON.

Comment , diantre !

LA BARONNE.

J'en faisois des reproches à maître Pierre & à Nicolas.

LE BARON.

Eh bien ?

LA BARONNE.

Maître Pierre m'a assuré qu'il n'y avoit point entendu de mal ; & sur le champ je lui ai pardonné.

LE BARON.

Vous avez bien fait.

LA BARONNE.

Mais il a plû à ce drôle-ci de faire le mutin , de me dire qu'il se moquoit de la colére de mon gendre . . .

LE BARON *le regardant d'un œil courroucé.*

Cela est bien effron:é !

LA BARONNE.

Et d'ajouter cent sottises sur ce sujet.

LA FAUSSE AGNÉS;
LE BARON.

Oui-da ! ' Vous aviez raison de le chasser ; & je veux qu'il forte.

LA BARONNE.

Je ne vous fais ce recit , mon cœur , que pour vous prouver que c'étoit par bonnes raisons que je lui donnois son congé.

LE BARON.

Très-bonnes. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE.

Et qu'il n'y avoit qu'un excès de complaisance pour vous qui pût me forcer à lui pardonner.

LE BARON.

Très-obligé. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE.

Mais , mon cœur , puisque vous m'avez engagée à oublier cette offense , voilà qui est fait , je n'y pense plus.

LE BARON.

N'importe. Il ne faut point garder un impertinent comme celui-là.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi , mon cœur ; c'est un joli garçon ; comme vous le disiez tout à l'heure. Il nous sera fort utile ; & je tâcherai de m'en accommoder.

LE BARON.

Non pas , s'il vous plaît ; je ne puis souffrir d'insolent chez moi. Je veux qu'il forte.

LA BARONNE *d'un ris forcé.*

Oh ! il ne fortira pas.

LE BARON.

Non ?

LA BARONNE.

Non , vous dis-je.

LE BARON.

Corbleu , cela fera , si je l'ai résolu :

LA BARONNE :

Je le sçai bien , mon cher Baron. Mais je vous

prierai tant , je vous prierai tant de pardonner à ce pauvre garçon , que vous aurez cette tête-là pour moi.

LE BARON.

Ah ! Si vous m'en priez , c'est une autre affaire ! Mais , vous êtes trop bonne.

LA BARONNE.

Cela est vrai.

LE BARON.

Trop indulgente , trop facile.

LA BARONNE.

J'en demeure d'accord.

LE BARON.

Vous n'avez non plus de fiel qu'un pigeon ;

LA BARONNE.

Que voulez-vous ? Il vaut mieux pécher par trop de bonté , que par trop de rigueur.

LE BARON.

Que cela est bien dit ! Sans adieu , m'amour ; je m'en vais rejoindre la compagnie.

LA BARONNE *le baisant.*

Jusqu'au revoir , mon cœur.

LE BARON.

Vous êtes une femme impayable.

L'OLIVE.

Oh ! Morgué , elle vaut tout au moins son pesant d'or.

S C E N E I I I.

LA BARONNE, LEANDRE, L'OLIVE ;

LA BARONNE.

HÉ bien , mon pauvre Nicolas , tu vois qu'on s'alloit chasser , si je n'eusse pas pris ton parti.

Bon ! Je m'embarrasse morguébian de ce que dit le Baron. Toutes ses résolutions font des coups d'épée dans gliau. Ne sçai-je pas que sa volonté n'est qu'une girouette, que vous faites tourner du côté que vous soufflez ?

LA BARONNE à l'Olive.

Voilà un malin pendar !

L' O L I V E.

Je vous le disois bian ; c'est un songe-creux.

LA BARONNE.

Est-ce que tu crois que je gouverne mon mari ?

L E A N D R E.

Si vous le gouvarnez ? Vous l'y faites morguévoir des étoiles en plein midi. Taigué, que vous êtes futée !

LA BARONNE.

Moi ?

L E A N D R E.

Ah ! Ah ! Je vous admire queuquefois. Vous n'êtes jamais tant la maîtresse, que quand vous faites semblant de ne l'être pas. Vous ne dites pas je veux ; mais vous faites vouloir. Vous sçavez que Monsieur le Baron est glorieux ; vous l'y laissez les airs de maître, & vous en avez tout le pouvoir.

LA BARONNE.

Qu'on me dise après cela que les paysans sont des fots. Y a-t'il personne au monde qui raisonne plus finement que ce drôle-là. Oh ça, puisque tu as de l'esprit, je veux que tu me parles librement ; cela me divertit, & d'ailleurs tes discours sont sans conséquence. Dis-moi un peu : Tu n'approuve donc pas que je donne ma fille à Monsieur des Mazures.

L E A N D R E.

Non, morgué, je ne l'approuve pas.

L' O L I V E.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre cousin à Mademoiselle Angélique,

Nicolas est devenu de si mauvaise humeur, qu'il n'y a pas moyen de vivre avec l'y.

LA BARONNE.

Cela est admirable ! Et de quoi vous mêlez-vous ?

LEANDRE.

C'est que je fis amoureux

LA BARONNE *en colère.*

De ma fille ?

LEANDRE.

Non ; de votre honneur. Tout le monde se moquera de vous , si vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE *en riant.*

Je vous dis qu'il faudra que je le consulte pour disposer de ma fille.

LEANDRE.

Morgué , vous n'en feriez pas plus mal. Si vous me consultiez , je sçai bien à qui vous la bailleriez.

L'OLIVE.

Et moi aussi.

LA BARONNE.

Et à qui ?

LEANDRE.

A celui qu'elle aime , & non à celui qu'elle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh ! oh ! Tu me parois bien instruit ! Est-ce que ma fille t'a choisi pour son confident ?

LEANDRE.

Non. Mais je boutrois ma main au feu , qu'elle est enragée d'épouser Monsieur des Mazures ; & elle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort ?

LEANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre cousin : & je ne puis le souffrir , moi qui vous parle. Sa philosomie m'a choqué d'abord , je vous le dis tout net ; & je me fis morgué bien

LA FAUSSE AGNE'S,
aperçu que Mademoiselle Angélique en étoit en-
re pus cho ^{se} que moi. ce

LA BARONNE.

Cela n'importe : je veux qu'elle l'épouse.

LEANDRE.

Oh ! Vous voulez , vous voulez : ça est bian aisé
à dire , mais ça n'est pas encore fait , je vous en
avartis.

LA BARONNE.

Non ; mais cela sera fait ce soir , indubitablement ;

LEANDRE.

Ça causera du charivari ; je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout ; il faut qu'elle obéisse :

LEANDRE.

Et si alle ne le peut pas ? Ne m'avez-vous pas dit ;
maître Pierre , que vous l'y aviez entendu parler
avec Mademoiselle Babet , d'un certain Monsieur
qu'alle aimoit à Paris , & que sa tante vouloit l'y
bailler pour mari ?

L'OLIVE.

Oui , morgué ; alle en est bien affottée. Alle dit
que c'est un homme noble qui n'a pas plus de vingt-
cinq ans , qui a biau coup de bian , qui est colonel ;
qui est bian bâti , qui a de l'esprit , de l'esprit com-
me un enragé ; & qui a été si fâché , si fâché , quand
alle est partie pour en épouser un autre , qu'il a juré
son grand juron , [que si ça se faisoit , il viandroit
ici tout exprès pour couper les oreilles à votre
gendre.

LA BARONNE.

[Pour lui couper les oreilles ?

LEANDRE.

Oui , & qu'il les attacherait à la grande porte
de votre châquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne , qu'il vienne , & qu'il se joue à
Monsieur des Mazures , il trouvera à qui parler ;

Mon cousin est de mon sang ; & cela lui suffit pour
 être le collet à tous les godelureaux de Paris.

L O L I V E.

Palsangué , Madame , ne vous y fiez pas. De la
 manière dont votre fille parle de ce Monsieur-là ;
 c'est un gaillard qui ne s'embarrasseroit non plus de
 jeter votre cousin par les fenêtres , que de boire
 un verre de vin. Je ne voudrois morgué pas jurer
 qu'il ne fût queuque part à roder ici aux environs.

L E A N D R E.

J'en ai aussi queuque soupçon. Le diable m'em-
 porte , s'il ne fait du tapage.

L A B A R O N N E.

Mais sçavez-vous bien , mes enfans , que ce que
 vous dites-là m'inquiète fort ? Il faut que j'aprofon-
 disse cette affaire , & que j'en avertisse mon gen-
 dre. Comment ma fille dit-elle que se nomme
 ce gentilhomme-là ?

L O L I V E.

Alle l'a dit plusieurs fois devant moi , mais je ne
 sçaurois m'en souvenir. Je crois que je te l'ai dit ,
 Nicolas ; t'en souviens-tu mieux ?

L E A N D R E.

Attendez , je crois qu'il s'apelle... qu'il s'apelle...
 Lien... Lian... Lican... palsangué , je ne sçaurois
 débagouller ce peste de nom-là.

L A B A R O N N E.

N'est-ce pas Léandre ?

L E A N D R E.

Oui , Liandre ; vla ce que c'est.

L A B A R O N N E.

Voici mon cousin fort à propos. Demeurez , il
 faut que je l'avertisse de ce que vous venez de m'a-
 prendre.



S C E N E . I V .

LA BARONNE , LEANDRE , L'OLIVE ;
M. DES MAZURES.

LA BARONNE *allant au-devant de son
cousin qui rêve.*

M On cher cousin , je suis dans une alarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment ? De quoi s'agit-il ?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez risque de la vie.

M. DES MAZURES.

Cousine incomparable , je crois que vous avez raison. Je suis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par tout Mademoiselle votre fille ; je la demande à tous les échos d'alentour . ils sont sourds à ma voix . & je ne puis trouver ma déesse. J'ai un torrent de belles pensées qui vont me suffoquer , si elle ne vient pas leur ouvrir le passage.

L'enthousiasme me possède ;

Inhumaine , barbare , accourez à mon aide !

LA BARONNE.

Eh , mon Dieu ! ti éve aux belles pensées. Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Angélique est un Ange , & ses divins apas

Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE *à l'Olive.*

Quel original !

M. DES MAZURES *à part.*

Oui , elle est toute charmante , autant que j'en

juger pour l'avoir entrevue un instant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois, sçavez... :

M. DES MAZURES *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite friponne.

LA BARONNE.

Je vous dis...

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh ! Ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends son adresse: rien n'est plus délicat, ni plus spirituel.

LA BARONNE.

Mon cousin, vous moquez vous de moi ?

M. DES MAZURES.

C'est vous qui me plaisantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là ?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'est pas si sot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu, il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, Monsieur des Mazures, je vous ferons connoître qui je sommes.

L'OLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde qui pourront bien rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES *d'un air important.*

Dites-moi un peu. Messieurs les faquins, qui sont les gens qui rabattront mon caquet ?

LEANDRE *le contrefaisant.*

Je ne nommons personne.

L'OLIVE *le contrefaisant aussi.*

Rira bien qui rira le darnier.

Qui rira le dernier ? Je crois Dieu me le par-
donne , ces marauds-là me menacent.

LA BARONNE.

Eh , non , mon cousin , vous ne les entendez pas !
Ecoutez-moi un moment , & vous comprendrez ce
qu'ils veulent dire.

M. DES MAZURES.

Ce qu'ils veulent dire ? C'est bien à eux à me di-
re quelque chose. Sans le respect que j'ai pour vous,
ma cousine , je leur apprendrois à parler à un hom-
me de ma qualité.

LEANDRE *lui frappant rudement sur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas , Monsieur des Mazures ;
ça pourroit avoir quelque mauvaise suite.

L'OLIVE *faisant de même.*

Ça est vrai , ça est vrai. Crachez des vars tout
votre sou ; mais par la ventregoi , ne gesticulez
point , je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il est vrai que je me déshonorerois , en châti-
ant moi-même une si vile canaille ; mais , si j'appelle mes
gens , je leur ferai donner les étrivières.

L'OLIVE.

Vos gens ? Sont-ils aussi vigoureux que vos che-
vaux ?

LEANDRE.

On voit bien qu'ils sont au service d'un poëte : ils
ont , morgué , les dents plus longues que les bras.

M. DES MAZURES *mettant la main sur la garde
de son épée ; Léandre & l'Olive se mettent à rire.*

Il faut que j'anéantisse ces marauds là.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Que faites-vous , mon cousin ? Seriez-vous assez
emporté pour fraper mes gens devant moi ?

M. DES MAZURES *d'un ton tragique.*

Rendez grace au respect que j'ai pour la Baronne :
Sortez , saquins , sortez , c'est moi qui vous l'ordonne !

(*Léandre & l'Olive se mettent à rire encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Retirez-vous , mes enfans , & songez aux égards que vous devez à un gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

L'OLIVE.

Je sortons pour vous obéir ; mais , taftigué , je varrons s'il nous fera bailler les étrivières.

LEANDRE.

Je vous baisons les mains , Monsieur des Mazures ; (*d'un ton tragique , comme celui qu'a pris M. des Mazures.*) venez promener vos belles pensées dans notre jardin : & je vous régalerons d'une salade.

(*Ils s'en vont en se moquant de lui.*)

S C E N E V.

LA BARONNE , M. DES MAZURES :

M. DES MAZURES.

V Oilà deux maroufles bien effrontés ! il semble qu'on les ait payés pour m'insulter ; mais , s'ils continuent , ma belle cousine , je serai obligé en conscience de les faire affommer.

LA BARONNE.

Il y a un peu de tems qu'ils me servent : c'étoient les meilleurs domestiques du monde : rien n'étoit plus sage , plus réglé , plus respectueux : je leur trouvois même trop de modestie pour des jardiniers ; mais , depuis que vous êtes ici , je ne les reconnois plus : ils vous ont pris en averfion , & ils se déchainent contre vous à chaque instant.

M. DES MAZURES.

Les faquins !

LA BARONNE.

Il y a ici quelque deflous de cartes que nous ne

voyons pas. Ne seroit-ce point ma fille qui seroit agir & parler ces gens-ci ?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos ?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui, vraiment, je le crois, elle l'a déclaré assez hautement ; & à vous dire le vrai, cela m'embarraffe.

M. DES MAZURES.

Eh, pour quoi, je vous prie ?

LA BARONNE.

La question est excellente. Si elle vous épouse malgré elle, croyez-vous qu'elle vous rende fort heureux ?

M. DES MAZURES.

Non vraiment ; mais je vous répons, moi, qu'elle m'époufera de tout son cœur.

LA BARONNE.

Et sur quoi fondez-vous cette confiance ?

M. DES MAZURES.

Sur deux raisons sans réplique ; mon mérite & son bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas ; je la crois prévenue pour quelque autre.

M. DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M. DES MAZURES.

*Sans doute, en triomphant de sa flamme amoureuse ;
Ma victoire en sera d'autant plus glorieuse.*

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon cousin, vous avez assez bonne opinion de votre petite personne ?

Quand on est accoutumé à vaincre , on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE

Ma fille n'est point une provinciale , je vous en avertis ; & , puisqu'il faut vous dire tout , celui qu'elle aime est un jeune courtisan des plus accomplis , à ce qu'on m'assure.

M. DES MAZURES.

Et que m'en porte ? Croyez-vous qu'un courtisan puisse me surpasser en bonne mine, en esprit, en graces, en talent, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur ? Si Angélique étoit une bête , une innocente , peut-être que mes belles qualités ne la fraperoient pas ; mais , étant aussi délicate , aussi spirituelle , & aussi sçavante que vous le dites ; il est aussi impossible qu'elle ne sympathise pas avec moi , qu'il est impossible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Suposons tout ce que vous croyez , il est certain cependant que vous avez un rival dangereux : qu'on croit qu'il est en ce pays-ci , & qu'il est homme à vous insulter : ainsi tenez-vous sur vos gardes ; Vous rêvez :

M. DES MAZURES.

*Elle a beau se tenir en garde ,
L'Amour , ce petit Dieu qui darde ,
Sçaura si bien darder son cœur ,*

Que le mien tôt ou tard s'en rendra possesseur.

LA BARONNE.

Oh , vous m'impatentez ! Vous rêvez & vous faites des vers , au lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M. DES MAZURES.

Excusez , ma chère cousine , je pelotte en attendant partie. J'ai une si haute idée de l'esprit de Mademoiselle votre fille , que je tends tous les ressorts

du mien , pour ne pas demêurer court avec elle : cette pensée m'occupe uniquement ; & ie serai incapable de vous écouter , jusqu'à ce que j'aye été tout mérité es yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos : au premier mot , elle va vous convaincre qu'elle est encore au-dessus de sa réputation , & qu'il n'y a point de fille en France qui ait plus d'esprit qu'elle. Au reste , je compte sur votre discrétion ; c'est pourquoi je vous laisse ensemble.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien , ma cousine , le corps n'aura point de part à cette entrevue ; ce ne sera qu'un assaut d'esprit. Tout mon embarras est de sçavoir si j'attaquerai son cœur en vers ou en prose.

LA BARONNE.

En prose , & point de vers , si vous m'en croyez : Ma fille , comme Monsieur doit être ce soir votre mari , je vous laisse un moment avec lui , afin qu'il puisse voir que le portrait qu'on lui a fait de vous n'est point flatté. Faites bien les honneurs de votre esprit , & songez que mon cousin sera désormais l'unique personne à qui vous devez tâcher de plaire.

S C E N E VI.

ANGELIQUE , M. DES MAZURES

qui lui fait de profondes révérences , qu'Angelique lui rend par des révérences ridicules.

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille qui vient de Paris , voilà des révérences bien gauches. (*haut.*) Je crois qu'il faut nous asseoir,

à seoir, Mademoiselle, car nous avons bien de jolies choses à nous dire.

ANGELIQUE *d'un ton.*

Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

M. DES MAZURES.

C'est la pudeur, aparemment, qui lui donne un air si déconcerté. (*haut.*) Voulez-vous, Mademoiselle, que nous parlions en vers ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Hé bien, parlons donc en prose.

ANGELIQUE.

Encore moins. Je n'aime point la prose.

M. DES MAZURES.

Oh, oh, cela est nouveau ! Comment voulez-vous donc que nous parlions ?

ANGELIQUE.

Je veux que nous parlions... comme on parle !

M. DES MAZURES.

Mais, quand on parle, c'est en prose ou en vers !

ANGELIQUE.

Tout de bon ?

M. DES MAZURES.

Et assurément.

ANGELIQUE.

Ah ! Je ne sçavois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton sérieux. Je vais vous étaler les richesses de mon esprit, prodiguez-moi les trésors du vôtre. Je sçai que c'est le Pactole qui roule de l'or avec ses flots.

ANGELIQUE.

Tout de bon ? Mais vous me surprenez. (*lui faisant la révérence.*) Qu'est-ce que c'est qu'un Pactole, Monsieur ?

M. DES MAZURES *à part.*

Pour une fille d'esprit, voilà une question bien

LA FAUSSE AGNE'S ;
 sotté ! (*haut.*) Quoi , vous ne connoissez pas le
 Pactole ?

A N G E L I Q U E .

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là ! Par ma foi , la ré-
 ponse est pitoyable (*haut.*) Ignorez-vous, Made-
 moiselle , que le Pactole est un fleuve ?

A N G E L I Q U E .

C'est un fleuve ?

M. DES MAZURES .

Oui , vraiment.

A N G E L I Q U E *en riant.*

Ah ! J'en suis bien aise.

M. DES MAZURES *à part.*

Oh , parbleu , je m'y perds ! Si on apelle cela de
 l'esprit , ce n'est pas du plus fin , assurément. (*haut.*)
 Mademoiselle , vous me surprenez à mon tour. Je
 vous croyois une virtuose.

A N G E L I Q U E .

Fi donc , Monsieur ! Pour qui me prenez-vous ?
 Je suis une honnête fille , afin que vous le sçachiez.

M. DES MAZURES .

Mais on peut être une honnête fille , & être une
 virtuose.

A N G E L I Q U E .

Et moi , je vous soutiens que cela ne se peut pas.
 Moi , une virtuose !

M. DES MAZURES .

Puisque ce terme vous choque , Mademoiselle ;
 je vous dirai plus simplement , que je vous croyois
 une sçavante.

A N G E L I Q U E .

Oh ! Pour sçavante , cela est vrai , cela est vrai.
 M. DES MAZURES *après l'avoir examinée.*

Hom ! C'est de quoi je commence à douter.
 Voyons cependant. Vous sçavez , sans doute , la
 Géographie ?

COMEDIE.
ANGELIQUE.

75

Oh , aiment oui.

M. DES MAZURES.

L'Histoire ?

ANGELIQUE.

Encore mieux.

M. DES MAZURES:

La Fable ?

ANGELIQUE.

Sur le bout de mon doigt.

M. DES MAZURES.

La Philosophie ?

ANGELIQUE.

Je vous en répons.

M. DES MAZURES.

La Chronologie.

ANGELIQUE.

C'est mon fort.

M. DES MAZURES.

Tubieu , vous faites les plus jolis vers du monde !

ANGELIQUE.

Ah , ah !

M. DES MAZURES.

Et vous écrivez des lettres ravissantes ?

ANGELIQUE.

En doutez-vous ?

M. DES MAZURES:

Oh ça , pour commencer par l'Histoire , lequel aimez-vous mieux d'Alexandre ou de César ? De Scipion ou d'Annibal ?

ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Messieurs-là ; aparemment qu'ils ne sont pas venus ici depuis que je suis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah , nous voilà bien retombés ! Je vois que vous n'êtes pas forte sur l'Histoire Romaine ; peut être sçavez-vous mieux celle de France. Combien

LA FAUSSE AGNE'S ;
 comptez-vous de rois de France , depuis l'établif-
 sement de la Monarchie ?

ANGELIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGELIQUE.

Mil sept cens trente-six.

M. DES MAZURES.

Ah , bon ! Mil sept cens trente-six rois !

ANGELIQUE.

Affurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela ?

ANGELIQUE.

C'est ma nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa nourrice lui a appris l'Histoire de France !

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Elle m'a appris auffi l'Histoire de
 Richard fans peur , de Robert le Diable , de la Bel-
 le Maguelone , & de Pierre de Provence.

M. DES MAZURES.

Voilà une très-belle érudition ! Et de la Fable ;
 qu'en sçavez-vous ?

ANGELIQUE.

Je sçai le conte de Peau d'Asne , de Moitié de
 Coc , & de Marie Cendron.

M. DES MAZURES *la contrefaisant.*

Et de Marie Cendron ! Je ne sçai plus que pen-
 ser de cette fille-là... Mademoiselle , cessez de plai-
 santer , je vous prie ; car , ou votre pere & votre
 mere m'ont trompé , ou certainement vous vous
 moquez de moi.

ANGELIQUE.

Moi , me moquer de Monsieur des Mazures !
 Ah ! J'ai trop de respect pour lui. Croyez , Mon-
 sieur , que je suis toute bonne , & que je n'y entens
 point de finesse.

M. DES MAZURES.

Mais vous sçaviez, disiez-vous, l'Histoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philosophie. Vous faisiez des vers charmans, vous écriviez des lettres ravissantes...

ANGELIQUE.

Hélas ! Je le disois pour vous faire plaisir.

M. DES MAZURES.

Vous ne sçavez donc rien ?

ANGELIQUE.

Je sçai lire passablement, & j'apprens à écrire depuis depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peste, vous êtes fort avancée ! Mais comme je vous trouve jolie, je vous passe votre ignorance. Ce que vous perdez du côté de l'érudition, vous le regagnez du côté de l'esprit sans doute ; car on dit que vous en avez infiniment.

ANGELIQUE.

Infiniment, cela est vrai. Je vous avoue tout bonnement que j'ai de l'esprit comme un ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-mêmes ?

ANGELIQUE.

Pourquoi non ? Est-ce un péché que d'avoir de l'esprit ?

M. DES MAZURES.

Ma foi, si c'en est un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuser.

ANGELIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête ?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainsi ; mais après ce qu'on m'a dit, je n'ose encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

*Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,*

*Déployez cet esprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.*

Allons, imitez-moi; un petit impromptu de votre façon.

A N G E L I Q U E.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. D E S M A Z U R E S.

Je sentoie bien que vous me trompiez. Courage, belle Angélique, éralez enfin toutes vos merveilles.

A N G E L I Q U E *feignant de rêver.*

Un petit moment; s'il vous plaît.

M. D E S M A Z U R E S.

Volontiers. Y êtes-vous?

A N G E L I Q U E.

Oui. Ecoutez.

M. D E S M A Z U R E S.

J'écoute de toutes mes oreilles.

A N G E L I Q U E *d'un air simple.*

*Monfieur, en vérité, vous avez bien de la bonté,
Je fuis votre fervante, très-humble & très-obéiffante.*

M. D E S M A Z U R E S *à part.*

La peste foit de l'imbécile! Ah! Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

A N G E L I Q U E.

N'êtes-vous pas content?

M. D E S M A Z U R E S.

Charmé, je vous assure.

A N G E L I Q U E.

Vous me ravilliez.

M. D E S M A Z U R E S.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

A N G E L I Q U E

faisant une révérence courte à chaque question.

Oui, Monfieur.

M. D E S M A Z U R E S.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle?

COMÉDIE
ANGÉLIQUE.

79

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Et vous souhaitez que je vous épouse?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Voilà une fille qui n'est point fardée. (*haut.*)

Mais on dit que j'ai un rival?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

En voici bien d'une autre !... (*haut.*) Et que si je vous épouse, je pourrai bien être...

ANGÉLIQUE *faisant une profonde révérence.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES *à part.*

Au diable soit l'imbécile ! Il n'y a plus moyen d'en douter. C'est une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. (*haut.*) Mademoiselle, je suis votre serviteur ; si vous avez besoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus sur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouser ?

M. DES MAZURES.

Non, sur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh ! Vous m'épouserez.

M. DES MAZURES.

Moi : Moi. Je vous épouserois :

ANGÉLIQUE *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela fera.

JESSE AGNE'S ;

M. DES MAZURES :

Voilà la preuve complète de sa bêtise

ANGELIQUE *feignant de pleurer.*

Que je suis malheureuse ! Vous me méprisez ; vous me désespérez ; mais vous serez mon mari, ou... vous direz pourquoi.

M. DES MAZURES.

Oh , cela ne sera pas difficile. Tableu ; quelle commere , avec son innocence !

ANGELIQUE.

Allez , vous devriez mourir de honte de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon papa. Ah , ah , ah !

(*Elle feint de pleurer & de sanglotter.*)

M. DES MAZURES.

A votre papa ? Allez , vous êtes bien sa fille ; Aussi spirituelle que lui , tout au moins.

S C E N E V I I.

LE BARON, LA BARONNE, ANGELIQUE ;

M. DES MAZURES.

LE BARON à *M. des Mazures.*

EH bien ? N'êtes-vous pas charmé de l'esprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh , oui , très-charmé. C'est un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je Ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES *s'essuyant le front.*

Et moi tout en eau. Je sue de la tête aux pieds,

LE BARON.

Cmm ent : Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela eut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma fille pleure & soupire ; lui auriez-vous manqué de respect ?

LE BARON.

Est-ce que vous auriez.... Corbleu , si je le sçavois !...

M. DES MAZURES.

Je suis venu , j'ai vû , je me suis convaincu...? Cela me suffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu ?

M. DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un sot. Mais je vous convainurai , moi , que je ne le suis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire , ma fille ? Expliquez-nous cette énigme.

ANGELIQUE *pleurant & sanglottant.*

Hélas ! Je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre , c'est qu'il m'a dit cent impertinences , & qu'il soutient que je suis... que je suis... J'étouffe , je suffoque , & je me retire.

SCENE VIII.

LE BARON, LA BARONNE,
M. DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille ! Vous êtes un mal-avisé , Monsieur des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi , je n'y comprends rien. Expliquez-vous !

Quel défaut trouvez-vous en ma fille ? Vous avez dû vous apercevoir d'abord que ses sentimens sont aussi élevés que son esprit.

M. DES MAZURES.

Vous avez raison ; l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que cela signifie , mon cousin ?

M. DES MAZURES.

Eh si , ma cousine.

LA BARONNE.

Quoi ?

M. DES MAZURES.

Fi, vous dis-je, vous m'aviez vanté votre fille comme une personne admirable par ses graces, par ses talens & par son esprit.

LA BARONNE.

Sans doute.

M. DES MAZURES.

Et moi je vous la donne, soit dit sans vous offenser, pour la plus gauche, la plus ignorante & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon cousin, de parler ainsi d'une fille comme la nôtre ?

LE BARON.

Corbleu, c'est votre portrait que vous faites, & non pas le sien.

M. DES MAZURES.

Quoi ! vous me soutiendrez qu'Angélique a de l'esprit ?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'est pas trop dire.

LA BARONNE.

Personne n'en eut jamais plus qu'elle.

M. DES MAZURES.

Oh ! Il faut que vous ou moi nous radotions.



SCÈNE IX.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES
MASURES, LE COMTE, LA COMTESSE,
LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amusez-vous donc, vous autres ?
Est-ce que nous ne dînerons point ?

M. DES MAZURES *l'embrassant.*

Ah, mon cher Comte ! (*Il chante.*) J'ai perdu
l'appétit ; ô douleur sans pareille !

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi ; car je meurs
de faim.

LE PRÉSIDENT *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation ? Vous me pa-
roissez tous trois fort altérés.

LE COMTE.

Altérés ! Ils le sont bien s'ils le sont plus que moi !

LA PRÉSIDENTE.

Effectivement, je croi qu'il y a ici quelque dispute :

LE COMTE.

Il ne faut disputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajus-
terons.

LE COMTE.

Cela s'ajustera mieux à table. Cinq ou six rasades
aplanissent bien des difficultés.

M. DES MAZURES.

Monfieur le Comte, un sceau de vin ne me ren-
droit pas la joie que j'ai perdue.

LE PRÉSIDENT.

Ne peut-on sçavoir le sujet de votre affliction ?

Voici le fait en deux mots. Il est devenu fou.

Qu'il boive, le vin le rendra sage.

Vous avancez un grand paradoxe; si le vin fait perdre la raison, comment voulez-vous qu'il la rende?

Vous parlez comme un buveur d'eau que vous êtes, Monsieur le Président. Pour moi, je n'ai jamais la tête si forte qu'à table, & quand j'ai vuïdé mes trois bouteilles, je gouvernerois toute l'Europe.

M. DES MAZURES *d'un ton d'emphase.*

Plût au destin que je pusse assez boire,

Pour oublier ma déplorable histoire!

Mais grace à mon malheur, mon sort est si fatal,

Que le divin jus de la treille,

Soit qu'il m'endorme, ou qu'il m'éveille,

Ne sçauroit soulager mon mal.

Mais que lui est-il donc arrivé?

Le cas du monde le plus singulier. On me nie ce que j'ai vû, ce que j'ai senti.

Et qu'avez-vous vû? Qu'avez-vous senti?

Ce que vous vouliez me cacher.

Expliquez-moi l'affaire, & je vais vous juger.

Voici la question. Monsieur le Baron & Madame ma cousine me soutiennent que leur fille est un prodige de science & d'esprit; & moi je leur soutiens que c'est un prodige d'ignorance & de bêtise. Prononcez.

LE PRÉSIDENT.

Comment prononcer sans examen sur deux instances contradictoires ? Il nous faudroit des avocats pour éclaircir la question.

LE COMTE.

Ou plutôt pour l'embrouiller. Ces messieurs les avocats ont beau faire les importans, ce ne sont que des marchands de crème fouettée. Les fots les payent pour les faire parler, & moi je les payerois pour les faire taire, ces glorieux bavards.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon cousin, que j'avois vanté pour un homme d'esprit, en témoigne si peu dans cette occasion.

M. DES MAZURES.

Et moi je suis honteux que ma cousine, que je croyois judicieuse & sensée, veuille s'aveugler jusqu'au point de ne pas voir que sa fille n'a aucune des belles qualités qu'elle lui attribue. Je me donne au diable si j'ai jamais rien vû de si stupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebieu

LA BARONNE *au baron.*

Point d'emportement, mon cœur. Il nous est facile de nous justifier. Ces Messieurs & ces Dames ont du monde & de l'esprit; je les prens pour juges de notre différend.

LE PRÉSIDENT.

Volontiers. J'apointe la cause. Condammons la Demoiselle Angélique à comparoître devant la Cour, pour exposer ses qualités & talens, perfections & imperfections, & se voir juger définitivement. Défense au pere, à la mere, & au futur conjoint d'assister à l'audience en personne.

LE COMTE.

Ni par Avocats. On se passera bien d'eux.

LA D^UCHESSE AGNÈS ;
LE PRÉSIDENT.

Et ce , afin que ladite Cour puisse prononcer sans partialité ; telle est notre sentence provisoire. Messieurs & Mesdames , la confirmez-vous ?

LE COMTE.

Oui ; mais à condition qu'avant que de juger ; nous irons tous à la buvette.

LE BARON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clause : C'est que , pendant tout le repas , il ne sera point question de la cause pendante pardevant Nous , & que les procédures ne commenceront qu'après dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conseiller. Allons , le dîner nous attend.

M. DES MAZURES à la compagnie.

Messieurs & Mesdames , un petit mot avant que de sortir.

*Mes chers amis , allons nous mettre à table ;
Buvons du vin moussieux jusqu'à la fin du jour.
Et quand nous serons pleins de ce jus délectable ;
Nous irons le cuver dans les bras de l'amour.*

LA COMTESSE.

Toujours de l'esprit , Monsieur des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'est mon défaut , je ne sçaurois m'en corriger ;

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE:

L E A N D R E.

N On, je n'ai jamais rien entendu de si plaisant ; que le recit de votre conversation avec Monsieur des Mazures. Comment avez-vous pû si bien contre-faire l'innocente , ayant autant d'esprit que vous en avez ?

L' O L I V E.

C'est justement parce que Mademoiselle a beaucoup d'esprit , qu'elle feint si bien de n'en avoir point. Pour jouer le rôle d'innocente , il faut être précisément tout le contraire.

A N G E L I Q U E.

J'avoue que cela m'a coûté. Je suis née si sincère ; que je ne me croyois pas capable de me déguiser. Mais que ne fait-on point pour ce qu'on aime ?

L E A N D R E *lui baisant la main.*

Charmante Angélique !

A N G E L I Q U E.

On a raison de dire que l'Amour est un grand maître , & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend :

L E A N D R E.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle : D'une imbécille il fait quelquefois une fille d'esprit ; aujourd'hui , d'une fille d'esprit , il fait une imbécille :

L' O L I V E.

Avouez , Mademoiselle , qu'il n'a pas fait ce m...

racle-là tout seul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

A N G E L I Q U E.

J'en demeure d'accord. Ce m'est un plaisir bien vif de faire mon possible pour me conserver à ce que j'aime, mais c'en est un pour moi bien piquant, de berner un fat que je hais, & de lui jouer un tour qui le rendra ridicule à toute éternité.

L'OLIVE à Léandre.

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

A N G E L I Q U E.

Il n'en est pas quitte, & je lui réserve un autre plat de mon métier.

L E A N D R E.

Et quel est ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler.

A N G E L I Q U E.

Je vais feindre en sa présence, & devant toute la compagnie, que le désespoir où je suis d'être forcée de l'épouser, me donne des vapeurs noires & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il desirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être sa femme; c'est le coup de grace que je lui prépare.

L E A N D R E.

Rien n'est mieux imaginé; & vous avez tout l'esprit qu'il faut pour bien jouer ce personnage.

L'OLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil, je vous en réponds. Et, comme Messieurs les Poètes ne sont pas courageux, nous ferons si belle peur à notre homme, qu'il se tiendra trop heureux de renoncer à ses prétentions.

A N G E L I Q U E.

Léandre m'a confié ce projet, & je l'approuve. La question maintenant est de savoir ce qui s'est passé

entre mon pere , ma mere & Monsieur des Mazures , après que je les ai laissés ensemble.

L E A N D R E.

N'en avez-vous rien pénétré à table ?

A N G E L I Q U E.

Non ; car , de peur de me trahir , je ne m'y suis pas plutôt assise , que j'ai fait semblant de me trouver mal ; & , sous ce prétexte , j'ai demandé la permission de me retirer. Mais j'ai mis ma petite sœur aux écoutes ; & il faudra qu'on se soit bien caché , si elle n'a pas découvert le mystère.

L E A N D R E.

Il est vrai qu'elle est toute des plus rusées.

A N G E L I Q U E.

Elle l'est à tel point , qu'elle vous a reconnu l'un & l'autre , & qu'elle a pénétré toutes nos manœuvres.

L' O L I V E.

Ah ! Morbleu , nous voilà perdus.

A N G E L I Q U E.

Allez , ne craignez rien. Elle est aussi méchante qu'elle est fine ; & je vous répons qu'elle aura cent fois plus de plaisir à nous aider à tromper ma mere & Monsieur des Mazures , qu'à leur découvrir que nous les trompons.

L' O L I V E.

La peste ! Quelle petite commère ! On en fera quelque jour une habile femme ! Ce seroit un meurtre de laisser un si bon sujet en Province , il est tout fait pour Paris. Mais je croi que la voici. Je suis curieux de voir de quelle manière elle va nous aborder.



S C E N E II.

ANGELIQUE, LEANDRE, L'OLIVE;
B A B E T.

B A B E T *en souriant.*

Dieu te gard, maître Pierre.

L' O L I V E.

Et vous aussi, Mademoiselle.

B A B E T *d'un grand sérieux, & faisant
une profonde révérence.*

Votre très-humble servante, Monsieur Nicolas;

L E A N D R E.

Serviteur, serviteur, Mademoiselle Babet.

B A B E T.

Que faites-vous donc ici tous trois?

L' O L I V E.

Hé! Nous parlons de la pluie & du beau tems.

B A B E T.

De la pluie & du beau tems? Hom! Vous avez
des conversations plus intéressantes que celle-là:
Ouais, ma sœur a bien du goût pour les jardiniers!
Je croi qu'elle veut apprendre le métier.

L' O L I V E.

Hé bien, nous vous l'apprendrons aussi quand vous
ferez grande.

B A B E T.

Quand je serai grande! Allez, allez, toute petite
que je suis, j'apprendrois aussi-bien que ma sœur,
mais il n'y a point de maître ici pour moi.

L E A N D R E.

Pardonnez-moi vraiment. Ne puis-je pas vous
instruire en même-tems que Mademoiselle?

B A B E T.

Oh! Je vous baise les mains. Il me faut un maî-
tre à moi toute seule.

COMEDIE.
L'OLIVE.

83
Mazu-

Hé bien , je le ferai , moi ; aussi-bien ai-je besoin d'une écolière.

B A B E T.

Oh ! Voyez donc comme il sera mon maître. Je croi que je suis d'aussi bonne maison que ma sœur ; & puisqu'elle se fait instruire par un colonel , je puis bien aspirer du moins à un capitaine.

A N G E L I Q U E.

Paix. Parlez bas , ma petite , on pourroit vous entendre.

B A B E T.

Ne craignez rien , nous sommes en sûreté. Tout le monde est encore à table. Monsieur le Comte des Guerets s'est enivré dès le potage ; & il fait tant de fracas , tant de fracas , qu'on n'entendrait pas tonner dans la salle. Ainsi parlons librement de nos petites affaires.

A N G E L I Q U E.

Hé bien , ma chère , quelles nouvelles nous direz-vous ? De quoi s'est-on entretenu ?

B A B E T.

On n'a parlé que de vous. Quel tapage ! (*Forz vite.*) Vous êtes cause que mon papa gronde maman ; maman gronde Monsieur des Mazures ; Monsieur des Mazures leur répond en vers ; Madame la Comtesse le seconde en battant des mains ; Monsieur le Président en parlant latin ; Madame la Présidente en jargon précieux , & Monsieur le Comte en jurant comme un possédé.

A N G E L I Q U E.

Ainsi me voilà reconnue pour une imbécille , & déclarée telle sur la parole de Monsieur des Mazures ?

B A B E T.

Oh ! Monsieur le Président dit que ce n'est que par provision , qu'on vous jugera tantôt , après un

32 LA FAUSSE AGNE'S,
mûr examen; & qu'il a des Commissaires nommés
pour cela.

L' O L I V E.

Parbleu, cela est bouffon! Et qui sont-ils, ces
Commissaires?

B A B E T.

Dame, c'est Monsieur le Comte, Madame la
Comtesse, Monsieur le Président, & sa chère
épouse.

A N G E L I Q U E.

Tant mieux. Ceci me fait naître une idée. Pour
mieux brouiller Monsieur des Mazures avec mon
pere & ma mere, bien loin de faire l'imbécile en
presence de mes Juges, je vais prendre devant eux
un ton si sublime, que mon Phœbus leur fera croire
que je suis le plus bel esprit du monde. Vous sçavez
que les galimathias pédantesques imposent infini-
ment aux provinciaux. Ils soutiendront à Monsieur
des Mazures qu'il s'est trompé sur mon sujet, tan-
dis que Babet, que je viens d'instruire, le confir-
mera dans l'opinion que je suis une idiote: ce qui
va former un embrouillement, dont s'ensuivra la
rupture que nous désirons.

L E A N D R E.

Nos affaires prennent un bon tour.

B A B E T.

Je vous en réponds. A chaquemot que dit Monsieur
des Mazures, maman jette sur lui des regards terri-
bles; & mon papa qui est déjà entre deux vins, &
qui n'est pas bon quand il a bû, lui a dit tantôt...
Mais j'entens un grand bruit. On se leve de table.
Voici notre homme. Retirez-vous & laissez-moi
faire.

A N G E L I Q U E.

Souvenez-vous bien de mes instructions.

B A B E T.

Fiez-vous à moi, je jouerai mon rôle aussi-bien
que vous.

SCENE III.

B A B E T *seule.*

Uï, oui, je me tirerai bien d'affaire. Quand il s'agit de mentir, je ne suis jamais embarrassée.

SCENE IV.

B A B E T, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES *à part.*

V Oici Babet fort à propos; il faut que je la questionne un peu. (*haut.*) Hé, bon jour, ma petite maman. Que faites-vous donc ici toute seule?

B A B E T.

Pas grand-chose. Je m'ennuie.

M. DES MAZURES.

Vous vous ennuyez? Pauvre enfant! Hé bien, jafons ensemble, cela vous désennuiera.

B A B E T.

Voyons. Qu'avez-vous à me dire?

M. DES MAZURES.

Eh-mais, je vous dirai que vous êtes jolie.

B A B E T.

Tout de bon, trouvez-vous cela?

M. DES MAZURES.

Affurément. Et, si vous voulez, je vous ferai l'amour.

B A B E T.

On dit que je suis encore trop petite; mais patience, je grandirai.

M. DES MAZURES.

Que je sois un coquin, si je ne vous trouve plus belle que votre sœur aînée!

LA FAUSSE AGNÈS,
B A B E T.

En vérité, je croi que vous avez raison.

M. DES MAZURES.

Et je vais gager cent pistoles, que vous avez cent fois plus d'esprit qu'elle.

B A B E T.

Oh, vous pouvez gager, je vous répons que vous gagnerez. Je ne suis qu'une enfant; mais entre nous, je sçais fort bien que ma pauvre sœur n'est qu'une bête.

M. DES MAZURES.

Par bien, on a bien raison de dire que la vérité fort de la bouche des enfans! Mais, dites-moi, ma charmante, votre pere & votre mere sont-ils persuadés comme vous, que votre sœur n'a point d'esprit?

B A B E T.

Oh, que vous en sçavez long! Mais je vous vois venir: Vous voulez me tirer les vers du nez. A d'autres; vous ne m'y tenez pas.

M. DES MAZURES.

Non, sérieusement; dites-moi ce que vous sçavez là-dessus, & je vous promets que je planterai là votre sœur, & que je vous épouserai dans deux ans.

B A B E T.

Oui! Oh, je vais donc vous découvrir tout le mystère, pourvû que vous me promettiez de ne pas faire semblant que je vous aye parlé.

M. DES MAZURES.

Je vous jure...

B A B E T.

Ah, ne jurez pas; vous me feriez peur.

M. DES MAZURES.

Hé bien, je vous donne ma parole de gentilhomme, que personne ne sçaura ce que vous m'aurez dit.

B A B E T.

Cela suffit. Mais voyez, je vous prie, si personne ne nous écoute.

M. DES MAZURES.

Je m'en vais regarder de tous les côtés.

B A B E T *à part.*

Et moi, je m'en vais t'en donner de toutes les couleurs.

M. DES MAZURES.

Oh ça, nous sommes parfaitement seuls. Ne me cachez rien, ma petite poule.

B A B E T.

Je m'en ferois conscience. Il n'y a rien de plus vrai que ma sœur est imbécile.

M. DES MAZURES.

Je l'ai bien senti d'abord. Testebleu, que j'ai bon nez !

B A B E T.

Elle avoit près de douze ans, qu'elle ne pouvoit encore ni marcher, ni parler.

M. DES MAZURES.

Oh ! Oh ! Je ne sçavois pas celui-là.

B A B E T.

C'est à cause de cela que mon papa & maman l'envoyèrent à Paris, afin que ma tante la fit un peu dégourdir.

M. DES MAZURES.

Fort bien. Voilà encore ce qu'on m'avoit caché.

B A B E T.

Ma tante eut toutes les peines du monde à la faire parler ; mais dès qu'elle sçut parler, ma tante auroit voulu qu'elle fût redevenue muette.

M. DES MAZURES.

A cause de sa bêtise ?

B A B E T.

Vous l'avez deviné. Il venoit tous les jours de beaux Messieurs chez ma tante.

M. DES MAZURES.

Eh bien ?

Eh bien, elle les prioit de donner de l'esprit à ma sœur. Croiriez-vous bien qu'ils n'en ont jamais pû venir à bout ?

M. DES MAZURES.

Parbleu, voilà une bêtise bien incurable !

B A B E T.

Affurément ; car, lorsque nous sommes revenus ici, mon papa & maman l'ont trouvée encore plus sotte que quand elle en est partie.

M. DES MAZURES.

Cependant ils prétendoient me persuader qu'elle avoit de l'esprit comme un ange.

B A B E T.

C'est qu'ils vouloient vous attraper, pour s'en défaire.

M. DES MAZURES.

Je m'en suis douté. Que je suis heureux d'avoir tant d'esprit !

B A B E T.

Comme ils ne se défient pas de moi, parce que je suis un enfant, ils disent devant moi tout ce qu'ils pensent. Ah, qu'ils sont fâchés que ma sœur ait eu une conversation avec vous ! Ils comptoient que vous les croiriez sur leur parole, & que vous l'épouseriez avant que d'avoir sondé son esprit, ou que vous la trouveriez assez jolie pour passer sur sa bêtise.

M. DES MAZURES.

Diab!e ! Que je n'étois pas si sot ! On n'attrape pas comme cela le Seigneur des Mazures. A qui vendent-ils leurs coquilles ?

B A B E T.

Oh ça, vous voilà bien instruit. Si vous me trahissez, je ne vous dirai plus rien.

M. DES MASURES.

Comptez, mon petit ange, que j'aimerois mieux mourir, que de vous commettre.

B A B E T,

B A B E T.

Vous seriez cause qu'on me fouetteroit jusqu'au sang.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien, belle Babet. Je ferai semblant d'ignorer tout, mais je profiterai de ce que vous me dites.

B A B E T.

Oh, pour cela, vous ferez fort bien. Croyez-moi; je vous parle en amie, ne songez plus à ma sœur, elle ne vous convient point; & je crois, sans vanité, que je ferai mieux votre affaire.

M. DES MAZURES.

Oui, mon cher cœur, vous avez tout l'esprit qu'il me faut. Plût au ciel que vous eussiez l'âge de votre sœur, je vous épouserois tout à l'heure.

B A B E T.

Hé bien, je vais me dépêcher de devenir grande; Adieu, Monsieur, je me retire au plus vite; car, si on nous trouvoit ensemble, on soupçonneroit quelque chose.

M. DES MAZURES.

Avant que nous nous séparions, il faut que je vous baise.

B A B E T *lui faisant la révérence.*

Oh non, je ne donne rien d'avance.. Remettons cela après notre mariage.

(*Elle lui fait plusieurs révérences; & quand il est tourné, elle lui fait les cornes. Il se retourne vers elle, & elle lui fait une autre révérence; & s'enfuit.*)



S C E N E V.

M. DES MAZURES *seul.*

Dieu merci, me voilà bien au fait, & par une voie qui ne peut m'être suspecte. Il n'y a point de doute presentement, que ma bonne cousine n'eût formé le dessein de m'attraper comme un sot. Ce vieux fou de Baron vouloit se mettre aussi de la partie. Mais, parbleu, ils seront attrapés eux-mêmes, car je n'épouserai point leur sottie fille, m'y voilà déterminé. Pour les mieux punir encore, & pour me justifier, je veux que la compagnie soit convaincue de l'imbécillité d'Angélique: cela me donnera un prétexte plausible, pour rompre tous mes engagements.

S C E N E VI.

M. DES MAZURES, LA COMTESSE:

LA COMTESSE.

Les beaux esprits cherchent toujours la solitude; & moi je cherche toujours les beaux esprits. A quoi rêviez-vous? Etiez-vous occupé de votre maîtresse, ou de quelque Ouvrage nouveau? Vous ne dites rien!

M. DES MAZURES *après avoir un peu rêvé.**Si ma belle maîtresse**Avoit autant d'apas que la belle Comtesse,**J'y réverois sans cesse.*

LA COMTESSE.

Ah! Que cela est joli, que cela est poli! Je veux retenir ces paroles-là, pour les faire mettre en musique.

*Si ma belle maîtresse
Avait autant d'apas que la belle Comtesse ,
J'y rêverois sans cesse.*

Voilà , sans contredit , le plus beau morceau que vous ayez jamais fait.

M. DES MAZURES.

*Palsangbleu , j'en ferois bien d'autres
Sur des apas comme les vôtres.*

LA COMTESSE.

Encore , ce palsangbleu est impayable ; c'est un petit tour cavalier qui frappe , qui saisit. J'aime les tours cavaliers. En vérité , vous êtes un homme prodigieux.

M. DES MAZURES.

Oh ! Je le sçai bien , Madame.

LA COMTESSE.

Non , je ne me dédis point de ce que je vous ai dit ce matin : il n'y a que les gens de qualité qui sçachent faire des vers ; tous les autres poëtes me paroissent des pédans. Ces Corneilles , ces Racines , ces Boileaux , par exemple , ont par-ci , par-là , de beaux endroits ; mais cela est si guindé , si haut monté ! Ils ne disent point de jolies choses , & ils ne veulent point avoir d'esprit. Je gage qu'ils ne faisoient point d'impromptus comme vous.

M. DES MAZURES.

Oh ! Pour celui-là , je vous en répons. C'est un talent que le ciel n'accorde par deux fois en un siècle.

LA COMTESSE.

Pour moi , je tiens que vous êtes le phénix du nôtre. Je veux absolument que vous m'appreniez à faire des impromptus.

M. DES MAZURES.

De tout mon cœur. Je crois que vous y réussirez à merveille. Il ne faut que de la vivacité & de la hardiesse.

LA FAUSSE AGNÈS;
LA COMTESSE.

Dieu merci , j'en suis bien pourvue. J'ai de la théorie , il ne me manque que la pratique.

M. DES MAZURES.

Je vous la donnerai. Deux ou trois leçons vous rendront plus habile que moi.

LA COMTESSE.

Vous aurez du moins une écolière bien docile. Essayons un peu si j'ai quelque disposition. Quel sujet prendrons-nous ?

M. DES MAZURES.

Faisons une petite églogue amoureuse , entre un Berger & une Bergère ; vous ferez la Bergère Cloris , & je serai le Berger Tircis.

LA COMTESSE.

Rien n'est mieux pensé. Il faut prendre aparemment un ton bien tendre.

M. DES MAZURES.

A fendre les pierres. Mais , malgré la tendresse , il faut que l'esprit domine ; de l'esprit à chaque hémistiche.

LA COMTESSE.

Vous avez raison ; c'est le goût des auteurs à la mode. Suposons donc , par exemple , que nous nous aimons tendrement vous & moi.

M. DES MAZURES *l'embrassant.*

Oui , suposons cela , ma belle Comtesse.

LA COMTESSE.

Et que nous exprimons notre amour en gardant nos moutons. Nous sommes couchés nonchalemment sur un verd gazon , à l'ombre d'un ormeau , le long d'un clair ruisseau. Notre passion est si violente , qu'elle nous ôte la parole ; mais nos tendres regards expriment nos desirs. Enfin , cédant aux transports les plus doux , . . vous rompez le silence , pour me faire mieux comprendre l'excès de votre amour.

M. DES MAZURES.

Vous y voilà. Parbleu, quand je vous aurois donné le sujet, il ne feroit pas mieux imaginé.

LA COMTESSE.

Allons, commencez, mon Berger.

M. DES MAZURES.

M'y voici.

Ah ! Plaignez mon malheur, trop aimable Bergere, Le loup m'a dérobé ma brebis la plus chère.

LA COMTESSE.

Ah, Berger !... Voilà mon mari !

M. DES MAZURES.

Le vilain Berger !

LA COMTESSE.

Il vient bien mal-à-propos. Que ne nous laissoit-il le tems de finir !

S C E N E V I I.

LE COMTE, LA COMTESSE ;
M. DES MAZURES.

LE COMTE *ivre.*

Comment, morbleu ! Monsieur des Mazures tête-à-tête avec ma femme !

M. DES MAZURES.

C'est que je lui donnois une petite leçon.

LE COMTE.

Une petite leçon ! Têtebleu, ma femme n'a que faire de leçons ; je la trouve assez sçavante, entendez-vous ?

LA COMTESSE *à M. des Mazures.*

Laissez-le dire. Quand il est ivre, il est jaloux comme un tigre.

LE COMTE.

Ecoutez, Madame la Comtesse, je vous aprens

une chose que vous oubliez peut-être ; c'est que vous êtes la femme.

LA COMTESSE.

Vous m'en faites quelquefois souvenir , Monsieur le Comte.

LE COMTE.

J'ai encore un petit avis à vous donner ; c'est que j'ai le malheur , moi qui vous parle , de ne pouvoir souffrir ni les vers , ni ceux qui les font.

M. DES MAZURES.

Hé bien , Monsieur , on ne forcera pas votre goût là-dessus.

LE COMTE.

Ces Messieurs les Poètes se donnent des licences quelquefois ; & moi , je prends quelquefois la liberté... de les corriger.

M. DES MAZURES.

Il y a Poètes & Poètes , Monsieur le Comte ; & je ne suis pas de ceux qu'on traite si cavalièrement.

LA COMTESSE *se mettant entr'eux deux.*

Eh , mon Dieu ! Ils vont se couper la gorge.

M. DES MAZURES.

Ne craignez rien , Madame ; j'ai de la prudence , & j'excuse le vin.

LE COMTE.

Ecoute , mon pauvre des Mazures , tu te crois le premier homme du monde ; mais je t'avertis charitablement que tu n'es qu'un fat. *In vino veritas.*

M. DES MAZURES.

Au moins , si je ne me fâche pas , c'est pour l'amour de vous , Madame la Comtesse.

LA COMTESSE

Je vous en suis obligée. Avez cela tout doucement , je vous en tiendrai compte.

LE COMTE.

Oui , oui , avalez , mon ami ; les Poètes en avalent bien d'autres.

COMEDIE.
LA COMTESSE.

103

De grace , mon cher Comte , corrigez que Monsieur des Mazures est un homme de condition.

M. DES MAZURES.

Oui , Monsieur , vous vous nommez Monsieur le Comte ; & je puis me faire appeller Monsieur le Baron quand il me plaira.

LE COMTE.

Tu seras donc le Baron de la Crasse.

DES MAZURES.

Morbleu... Je me sçai bon gré d'être aussi sage que je le suis.

LA COMTESSE.

De grace , souvenez - vous que Monsieur des Mazures est de vos amis.

LE COMTE.

Je m'en souviendrai quand il ne sera pas tant des vôtres. Comment , ventrebleu , tandis que je fais les honneurs de la table , & que je m'enivre de bonne foi , vous me quittez en tapinois , pour venir coquetter avec ce buveur d'eau ?

LA COMTESSE.

Je vous jure que rien n'est plus innocent. Nous faisons un impromptu.

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Un impromptu , têtebleu ! Madame la Comtesse , je veux que vous ne fassiez des impromptus qu'avec moi.

LA COMTESSE.

Hélas ! Je ne demanderois pas mieux ; mais vous n'êtes pas Poëte comme Monsieur des Mazures.

LE COMTE.

Qu'il aille faire des impromptus avec Angélique !

M. DES MAZURES.

Eh , le moyen ? C'est un imbécille.

LE COMTE.

Tant mieux pour toi , mon ami ; tu es plus bête qu'elle , de vouloir qu'elle ait de l'esprit. Plût à

Dieu que ma femme fût une sotte, elle ne seroit pas si frian 'e de l'impromptu.

S C E N E V I I I.

LA PRÉSIDENTE, LE COMTE;
LA COMTESSE, M. DES MAZURES.

LA PRÉSIDENTE.

EH bien, quand tiendrons-nous notre siège; pour juger Mademoiselle Angélique?

LE COMTE.

Quand il vous plaira, ma chère Présidente. J'ai été à la buvette, & me voilà prêt à juger.

LA PRÉSIDENTE *à la Comtesse.*

Ah, bon Dieu! Qu'il est ivre!

LA COMTESSE.

Nous ne le savons que trop.

LE COMTE *à la Présidente.*

Je ferai toujours de votre avis, pourvu que vous foyez toujours du mien.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne m'engage point à cela, & je veux me conserver la liberté d'opiner, suivant les matières qui se présentent.

LE COMTE.

Dites-moi un peu, ma Princesse, où est votre benêt de mari?

LA PRÉSIDENTE.

Mon Benêt de mari, Monsieur le Comte? Vous me permettrez de vous dire que mon cher époux ne mérite point cette épithète ridicule, & que les plus pures lumières de la raison & de l'équité, ne peuvent discerner en lui qu'un magistrat très-accompl.

Voilà une fort belle phrase, Madame a Présidente; mais, avec tout cela, Monsieur votre cher époux est un fort vilain Monsieur.

LA PRÉSIDENTE.

Tel qu'il est, Monsieur, vous lui devez plus d'égards, & à moi plus de respect; & je vous déclare que, selon mon idée, Monsieur le Président vaut bien Monsieur le Comte.

M. DES MAZURES *à la Présidente.*

Brave.

LE COMTE.

Oh! Doucement, ma Princesse. Je veux vous désabuser, & vous faire sentir la différence qu'il y a entre un Comte & un Président. Pour vous en convaincre, ma Reine, je vous propose gracieusement un tour de promenade dans le petit bois.

LA PRÉSIDENTE.

Dans le petit bois! Avec vous seul? Vous aurez la bonté de sçavoir, Monsieur le Comte, que je n'ai jamais de tête à tête qu'avec mon cher époux.

LE COMTE.

Oh bien, ma chère épouse n'est pas si scrupuleuse; car je viens de la trouver nez à nez avec Monsieur des Mazures.

LA COMTESSE.

Quel mal y a-t'il à cela? Monsieur des Mazures est un homme sans conséquence.

LE COMTE.

Morbleu, je me défie de ces hommes sans conséquence.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez tort: ses pensées sont si sublimes, si épurées, si dégagées de la matière, qu'il n'est jamais question avec lui, que de ce qui a rapport à l'esprit.

LE COMTE.

Madame la Comtesse aime beaucoup l'esprit;

j'en demeure d'accord ; mais fiez-vous-en à moi , elle n'est point fâchée que...

LA COMTESSE.

Je n'oublierai point tous vos outrages , Monsieur , & vous m'en ferez raison quand vous aurez dormi.

LE COMTE.

Oui , oui , quand j'aurai dormi , je vous ferai raison. En attendant , Madame la Présidente va me faire raison de vous.

LA PRÉSIDENTE.

Moi ?

LE COMTE.

Vous-même.

LA PRÉSIDENTE.

Et à propos de quoi , s'il vous plaît ?

LE COMTE.

Vous me vengerez de l'activité de ma femme ; & moi je vous vengerai de l'indolence de votre mari.

LA PRÉSIDENTE.

En vérité , mes oreilles sont furieusement scandalisées de vos termes ; tous mes sens se révoltent ; je frissonne depuis la tête jusqu'aux pieds ; & si vous continuez , je m'en vais m'évanouir.

LE COMTE.

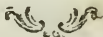
A votre aise , ma Princesse. Voici un fauteuil. Il faut que je vous embrasse pour hâter l'évanouissement.

LA COMTESSE.

En ma présence ?

LA PRÉSIDENTE , (*le Président paroît.*)

Ah , quelle insulte ! Encore si ce n'étoit pas devant Madame la Comtesse !



S C E N E I X.

LE COMTE. LA COMTESSE;
M. DES MAZURES, LE PRÉSIDENT,
LA PRÉSIDENTE.

LE PRÉSIDENT.

Q Ue vois-je ?

LA PRÉSIDENTE.

Ah, mon cher époux, que vous venez à propos ?

LE COMTE.

Très-mal à propos, au contraire. Qui diable vous demande ici ? Qu'y venez-vous faire ?

LE PRÉSIDENT.

Comment, ce que j'y viens faire ? Embrasser ma chère épouse !

LE COMTE.

Eh bien, embrassez la mienne.

M. DES MAZURES.

Voilà une voie d'accommodement.

LE PRÉSIDENT.

Morbleu, Monsieur, je n'entens point de raillerie là-dessus ; & je vous ferai voir que ce n'est pas à gens comme nous qu'il faut vous jouer.

LE COMTE.

Eh si, vous jurez, Monsieur le Président. Ah, qu'il vous sied mal d'être jaloux !

LE PRÉSIDENT.

Ventrebleu, cela me sied aussi bien qu'à vous ; Monsieur le Comte.

LE COMTE.

Il y a de la différence ; nous ne sommes pas patiens, nous autres gens d'épée ; mais un homme de robe doit se posséder, & voir tout sans sortir de sa gravité.

LA FAUSSE AGNES ;

L'ACCORD ; IDENT.

Il n'y a point de chère vité qui tienne contre des offenses de cette nature ; & j'en veux avoir raison.

LE COMTE.

Oh, volontiers, suivez-moi. Mais à propos, vous n'avez point d'épée. Prenez celle de Monsieur des Mazures ; aussi-bien ne s'en sert-il pas.

M. DES MAZURES à la Comtesse.

Je vous sacrifie toutes les insultes qu'il me fait.

LA COMTESSE.

Je m'en souviendrai.

LE PRESIDENT.

Ce n'est pas avec l'épée que je me bats, c'est avec la plume. Nous ferons des écritures, Monsieur le Comte. Nous ferons des écritures.

LE COMTE.

Et moi, je ferai tapage, Monsieur le Président ; je ferai tapage, si vous m'échauffez les oreilles.

S C E N E X.

LE COMTE, LA COMTESSE,
LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
M. DES MAZURES, LE BARON ivre,
LA BARONNE.

LA BARONNE.

Quel bruit ! Quel tintamare ! Je croi, Dieu me pardonne, qu'on se querelle ici.

M. DES MAZURES.

C'est Monsieur le Comte qui fait des fiennes. Il m'a accommodé de toutes pièces, & le voilà presentement après Monsieur le Président. Ils en viendront à quelque extrémité, si on n'y met ordre.

LE BARON.

Paix-là, de par tous les cieux, Messieurs; Aparemment que Monsieur le Président est ivre.

LE PRÉSIDENT.

Moi? Je n'ai presque bû que de l'eau.

LE BARON.

Allons, allons, il y a du vin sur jeu. Mes amis; je suis ravi de vous voir ici; mais je vous avertis que je n'aime point les ivrognes. Je veux la paix & la sobriété dans ma maison. Point de scandale, Monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT.

La remontrance est merveilleuse.

LA COMTESSE à la Baronne.

Je m'aperçois que Monsieur le Baron s'est aussi bien accommodé que Monsieur le Comte.

LA BARONNE.

Que je sçache un peu le sujet de vos différends; J'ajusterai cela en quatre mots.

M. DES MAZURES.

Monsieur le Comte a voulu prendre des libertés avec Madame, & Monsieur son époux ne l'a pas trouvé bon.

LE BARON.

Il a tort; Monsieur le Comte lui faisoit trop d'honneur; & je soutiens...

LA BARONNE au Président.

Si vous m'en croyez, au lieu de vous fâcher...

LE BARON.

Paix, Madame la Baronne; quand je parle, c'est à vous à vous taire. Je suis le maître chez moi. Qu'il ne vous arrive plus de m'interrompre.

LA COMTESSE à la Baronne.

Aparemment que Monsieur le Baron n'a pas meilleur vin que mon mari.

LA BARONNE.

Quand il est ivre, je ne puis plus le gouverner;

d'accord avec R O N.

Je disois de l'achèver ; non, je ne disois pas...
pardonnez moi, monsieur... De quoi parlions-nous ?

L A B A R O N N E.

De la querelle de Monsieur le Comte, & de
Monsieur le Président.

L E B A R O N.

Ah, oui, cela est fort judicieusement pensé ;
fort subtilement remarqué, Madame la Baronne.
Or est-il que Monsieur le Comte est noble ; par
conséquent il est en droit de caresser Madame la
Présidente.

L E P R E S I D E N T.

De la caresser ?

L E B A R O N.

Oui, & à votre barbe, Monsieur le Président.

L E C O M T E.

Viens que je t'embrasse, mon vieux Baron, tu
es le dernier des Romains.

L E B A R O N.

Franchement, j'ai de la vertu ; mais parlons
d'affaire sérieuse.

L E C O M T E.

Volontiers, je suis en état de te donner de bons
conseils.

L E B A R O N.

Ne trouves-tu pas que ma fille a plus d'esprit
que ce vilain Monsieur des Mazures ?

L E C O M T E.

Affurément. Ne la donne point à cet animal là.

M. D E S M A Z U R E S.

Vous voyez comme ils me traitent, ma cousine.

L A B A R O N N E.

Ils sont ivres ; cela excuse tout.

L E C O M T E.

Ecoute-moi attentivement. Mon avis seroit...

L E B A R O N.

On ne peut pas raisonner plus juste, & ce que

tu dis est sans réplique; ça nous apprend..
qu'il n'y a rien de si nature d'embrasser une
Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

Bon, j'avois bien affaire là, moi.

LE BARON.

Et comme tu le dis fort à propos, puisque Monsieur des Mazures est un poète, il faut le faire déguerpir.

LE COMTE.

Ou le jeter par les fenêtres; voilà mon avis.

LE BARON.

Je te remercie. J'en profiterai. Allons boire là-dessus.

LE COMTE.

Taupe:

(*Ils sortent en se tenant embrassés & en chancelant.*)

S C E N E X I.

LA COMTESSE, LA BARONNE;
LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE,
M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

Ils vont s'achever de peindre, & je ne serai pas en sûreté.

LA BARONNE.

Ne craignez rien, les Dames vous prennent sous leur sauve-garde. D'ailleurs, je vous répons que dans une heure, ils auront plus envie de dormir, que de se battre. Profitons du repos qu'ils nous laissent, pour examiner qui a tort de vous ou de moi, au sujet d'Angélique.

M. DES MAZURES.

Quoi, ma cousine, vous y revenez? Vous osez

LA FAUSE AGNÈS;
 encore me fou d'accord a de l'esprit ? Ou plutôt
 vous n'avouez pas chéc v e foi qu'elle n'est qu'une
 bête ?

LA BARONNE.

Allez, vous devriez mourir de honte du mauvais
 goût, ou du mauvais cœur que vous faites paroître.

M. DES MAZURES.

Ne nous emportons point, Madame la Baronne ;
 si je voulois vous dire tout ce que je sçai, je me jus-
 tifierois aisément à vos dépens, mais je veux vous
 épargner cette confusion, & je laisse à vos amis &
 aux miens le soin de nous rendre justice.

LA BARONNE.

Voici votre fille, retirons-nous, mon cousin, &
 laissons aux juges le loisir d'examiner le procès, &
 de prononcer.

S C E N E X I.

LE PRESIDENT, (*il est assis entr'elles deux.*)

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE,
 ANGÉLIQUE.

*Angélique entre d'un air grave, en faisant de pro-
 fondes & gracieuses révérences au Président, à la Prési-
 dente & à la Comtesse.*

LE PRESIDENT *à la Comtesse.*

OH, oh ! Ce n'est point là l'abord d'une imbécile !
 LA COMTESSE *au Président.*

Ni d'une personne aussi maussade qu'on nous l'a
 dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air ; écoutons
 ce qu'elle va dire.

ANGELIQUE.

On m'ordonne de comparaître devant mes Juges,
& j'obéis avec soumission.

LE PRÉSIDENT.

Comment donc ? Mais voilà un début dont je suis
très-content.

LA PRÉSIDENTE.

Et moi aussi, je vous assure.

LA COMTESSE.

J'en augure très-bien.

ANGELIQUE.

Vous êtes ici, Monsieur & Mesdames, pour por-
ter un jugement sur mon esprit.

LE PRÉSIDENT.

Oui, nous y sommes engagés.

ANGELIQUE.

L'entreprise est un peu hardie, Monsieur le Pré-
sident ; vous dont la profession est de juger, ne sen-
tez-vous pas qu'elle est bien scabreuse, & qu'elle
expose à d'étranges bévues ?

LE PRÉSIDENT *à la Comtesse.*

Voilà une question qui m'embarrasse & me sur-
prend.

ANGELIQUE.

Et vous, Mesdames, qui voulez aussi juger des
autres, parlez en conscience, pourriez-vous bien
juger de vous-mêmes ?

LA PRÉSIDENTE *à la Comtesse.*

Quelle innocence ! Qu'en dites-vous, Madame ?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apostrophe !

ANGELIQUE.

Vous voulez juger de moi ! Mais pour juger saine-
ment, il faut une grande étendue de connoissances ;
encore est-il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRÉSIDENT *à la Comtesse.*

Je tombe de mon haut.

Et moi des m

A N G E L I Q U E.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer sur mon sujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoissances en général, les degrés de ces connoissances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'est que la vérité, & si la vérité se trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propositions universelles, des maximes, des propositions frivoles, & de la foiblesse ou de la solidité de nos lumières.

L E P R E S I D E N T.

Je ne sçai plus où j'en suis. Est-ce que je rêve ?

L A P R E S I D E N T E.

Je suis effrayée de son esprit.

L A C O M T E S S E.

C'est un prodige.

A N G E L I Q U E.

Quelques personnes tiennent pour vérité, que l'homme naît avec certains principes innés, certaines notions primitives, certains caractères qui sont comme gravés dans son esprit, dès le premier instant de son existence. Pour moi, j'ai long-tems examiné ce sentiment, & j'entreprends de le combattre, de le réfuter, de l'anéantir, si vous avez la patience de m'écouter.

L E P R E S I D E N T.

Mademoiselle, dispensez-vous de cette discussion. Nous sommes convaincus de la foiblesse de nos connoissances, & déjà presque persuadés de l'étendue des vôtres. Tout se réduit à un point fort simple : sçavoir, si vous avez de l'esprit, ou si vous n'en avez pas.

A N G E L I Q U E.

Hé ! Comment le connoîtrez-vous ? Définissez-moi l'esprit, premièrement ; & si je suis contente de votre définition, je verrai si vous êtes capable

de juger si j'ai de l'esprit, ou si j'en ai pas. Car il ne suffit pas de dire des mots, & de leur attacher des idées, & convenir de cela, si leur sont propres : mais c'est ce que la plupart des hommes négligent. De là procède la témérité, la fausseté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorant les vraies idées avec lesquelles ces mots ont leur liaison, ils forment des sons vuides de sens, & parlent comme des perroquets. Quoi ? Vous me regardez tous trois sans rien dire ?..... Qu'avez-vous à me répondre ?

L E P R E S I D E N T.

Qu'il faut que Monsieur des Mazures ait perdu l'esprit, puisqu'il ose dire que vous êtes une bête.

L A C O M T E S S E.

Je le croyois un grand homme ; mais me voilà bien désabusée.

L A P R E S I D E N T E.

Pour moi, je suis si faisie d'étonnement, que peu s'en faut que je ne m'évanouisse encore.

L E P R E S I D E N T.

Je vous suivrai de près, ma chère épouse ; car j'avoue que je suis si frappé, que je ne me possède plus.

A N G E L I Q U E.

Peu de chose vous étonne, à ce que je vois..... Mais si je vous disois...

L A P R E S I D E N T E.

Ma belle Demoiselle, passons sur ces matières sublimes, & dites-nous tout simplement...

A N G E L I Q U E.

Que voulez-vous que je vous dise ? Me laisserai-je juger par des gens qui n'ont point de logique ? qui ne peuvent faire la distinction des idées réelles & chimériques, des idées complètes & incomplètes, des vraies & des fausses idées, de la liaison des idées ?

L E P R E S I D E N T.

Ayez la bonté de considérer...

Oui, je le veux bien, considérons d'abord ce que c'est que l'esprit, cela pourra nous conduire à des raisonnemens justes sur la mémoire, sur le jugement & sur la raison. Ensuite nous nous convaincrions par des applications judicieuses, & par des exemples célèbres, que les uns ont beaucoup de mémoire, & n'ont point de jugement; que les autres ont du jugement. & n'ont point de mémoire; & qu'une troisième espèce très-commune de nos jours, brille infiniment par l'esprit, sans avoir une once de raison, ni de jugement. Je connois des auteurs très-fameux qui sont de cette espèce, & qui le prouvent tous les jours par leurs ouvrages, & encore mieux par leurs actions.

LE PRÉSIDENT.

Il ne s'agit pas...

ANGÉLIQUE.

Je vous récusé pour mes juges, à moins que vous n'entriez dans tous ces détails.

LE PRÉSIDENT.

Ils ne sont point nécessaires pour le fait dont il est question; & je prononce, sans aller aux voix, que vous avez infiniment d'esprit, & que vous êtes très-sçavante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le soutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'esprit, vous m'accordez la science! C'est me faire bien de l'honneur. Mais je serois bien plus flattée, si vous m'accordiez le jugement & la raison. Heureuses & rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez aussi: nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues;

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGELIQUE.

Vous ne vous en apercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs...

(*Elle se met à rêver.*)

LA COMTESSE.

Oh, oh! La voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on sçavoir, Mademoiselle, à quoi vous pensez si sérieusement?

ANGELIQUE *feignant de sortir de sa rêverie.*

Ne pourrois-je point, tandis que je suis seule, me fixer à l'un de ces deux différens systêmes de la physique moderne?

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle est seule?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet esprit-là.

ANGELIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à résister à l'attraction. Descartes me ravit, & Neuton m'en traîne.

LA COMTESSE.

Mademoiselle, laissez ces matières abstraites, & songez que nous sommes avec vous.

ANGELIQUE *feignant de la surprise.*

Ah! C'est vous, Madame la Comtesse: vous venez à propos pour me déterminer, & je suivrai votre avis. Le systême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction?

LA COMTESSE.

Oh! Je suis furieusement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGELIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Présidente?

LA PRESIDENTE

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tour-

billons (*au Président.*), Je ne sçai ce que, dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort si cette aimable fille n'extravague pas de tems en tems.

LA PRÉSIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'est brouillé la cervelle.

ANGELIQUE *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma surprise & de mon indignation.

LE PRÉSIDENT *à la Comtesse.*

Voici quelque autre idée qui lui passe par la tête.

ANGELIQUE.

La bile me domine; j'entre en fureur.

LA PRÉSIDENTE.

Ah, bon Dieu! Prenons garde à nous.

ANGELIQUE.

Oui, je deviens furieuse, lorsque je pense qu'un original comme des Mazures, ose se flatter d'effacer de mon cœur, le digne objet de mon estime & de mon amour. Ecoutez tous le serment que je fais. Je jure par le Stix, que s'il ne se désiste pas de sa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je croi qu'il est tems de nous retirer.

ANGELIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécille, d'ignorante! Ah, ah, ah, cela me faire rire.

(*Elle rit à gorge déployée.*)

LE PRÉSIDENT *à la Présidente.*

Voici une autre transition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGELIQUE.

Il dit que je suis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Ell. fait des révérences de très-bonne grace.*)

Que je ne sois mal. Voyez de quel air j'entre dans une chambre avec quelle grace je m'y prens. (*Elle chante & danse, &c.*) Allons, Monsieur le Président, un petit menuet avec moi.

LE PRÉSIDENT.

Excusez-moi, Mademoiselle, je ne danse jamais.

ANGÉLIQUE.

Vous ne dansez jamais ! Oh, parbleu, nous danserons ensemble.

LA PRÉSIDENTE *au Président.*

Dansez bien ou mal ; il ne faut pas l'irriter.

ANGÉLIQUE *chante,*

& de tems en tems s'interrompt pour parler au Président :

Allons, gai, Monsieur le Président. Tenez-vous droit, Monsieur le Président. Tournez donc. En cadence, Monsieur le Président, en cadence. Ah, que la Justice a mauvaise grace !

S C E N E XIII.

LE PRÉSIDENT, LA PRÉSIDENTE,
LA COMTESSE ANGÉLIQUE,
LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

Que vois-je ? Monsieur le Président qui danse avec ma fille ?

LE PRÉSIDENT.

Au moins, c'est elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma fille, de faire danser un grave Magistrat ?

M. DES MAZURES.

Il ne nous manque plus ici qu'un Médecin ; la fête seroit complete.

LA FAUSSE AGNE'S.

LA BARONNE.

Angélique ! Que veut dire ceci ?

LA PRÉSIDENTE.

Ne la tourmentez pas, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente pas ?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez-vous pas qu'elle est dans ses vapeurs ?

LA BARONNE.

Dans ses vapeurs ! Je ne lui connois point cette maladie-là.

LE PRÉSIDENT *à la Baronne.*

Il n'est plus possible de la cacher ; cela est trop fort.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi ?

M. DES MAZURES.

Mademoiselle a des vapeurs ! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas aperçû.

LA BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez-vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote ?

LE PRÉSIDENT.

Une idiote ? Demandez à Madame la Comtesse :

LA COMTESSE.

Interrogez Madame la Présidente.

LA PRÉSIDENTE.

C'est à mon cher époux à parler le premier.

LA BARONNE.

Vos cérémonies me tuent. Faut-il tant de façons pour dire un oui ou un non ?

M. DES MAZURES.

Ne voyez-vous pas, Madame, qu'on n'ose vous faire rougir, en vous vouant la vérité ?

LE PRÉSIDENT.

Si nous disons la vérité, Monsieur des Mazures,
ce

ce sera vous qui rougirez , assurément.

M. DES MAZURES.

Moi , je rougirai ?

LE PRESIDENT.

Oui , vous devriez faire amende-honorable à Mademoiselle Angélique , car je prononce qu'elle a tout l'esprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'est un prodige de science.

LA COMTESSE.

Sa science & son esprit sont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les personnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

LA BARONNE.

Hé bien , Monsieur des Mazures ?

M. DES MAZURES.

Bon , bon ! Ne voyez-vous pas qu'on se moque de vous ?

LE PRESIDENT.

Nous moquer de Madame ? Nous avons trop de respect pour elle.

M. DES MAZURES.

Vous la flattez donc ?

LA COMTESSE.

Nous disons la pure vérité ; & il est étonnant , Monsieur des Mazures , qu'avec tout l'esprit que vous avez , vous ayez pris le change à ce point-là. Mademoiselle est une fille accomplie.

M. DES MAZURES.

Oh ! Vous me feriez devenir fou. Je sçai bien ce que j'ai vû , je sçai bien ce que j'ai entendu ; je ne rêvois point , & je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus soutenir. Allez , Monsieur , vous ne méritez pas l'estime que j'avois pour vous , & je commence à me repentir. . . .

LA FAUSSE AGNES;
M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez-vous, fâchez-vous. Je ne suis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! C'est pousser ma patience à bout.

M. DES MAZURES.

J'en suis fâché... Mais la petite Babet...

LA BARONNE.

Quoi, la petite Babet?

M. DES MAZURES.

Ah, ah, ceci vous étonne! La petite Babet n'est pas une idiote, elle. Je vous la donne pour la plus fine peste qu'il y ait au monde.

LA BARONNE.

Qu'a de commun Babet avec Angélique.

M. DES MAZURES.

Vous feignez de ne me pas entendre. Mais il ne falloit pas parler devant Babet. Il n'y a plus d'enfant, je vous en avertis.

LA BARONNE.

Je veux mourir, si je sçai ce qu'il me veut dire; mais puisque vous ne voulez croire ni Monsieur le Président, ni ces Dames, ni moi, nous avons ici le moyen de vous confondre. Aprochez, Angélique; il n'est plus question de garder le silence, voyons si vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas! Je ne sçai plus ce que je suis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant préférer une fille de parler?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai-je? Tout ce que je puis vous dire, c'est que je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Au désespoir! Et pourquoi?

COMÉDIE.
ANGÉLIQUE.

123

Je suis dans une tristesse, dans une mélancolie
qui m'arrache des larmes.

(Elle pleure.)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, qu'a-t'elle donc ?

LE PRÉSIDENT.

Elle rentre dans ses vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce Monsieur des Mazures, je
le trouve si plaisant, si original, si comique, que je
ne puis m'empêcher de rire. Ah, ah, ah.

(Elle rit démesurément.)

LA BARONNE.

Oh ciel ! Est-ce que l'amour lui auroit tourné
l'esprit ?

ANGÉLIQUE

prenant Monsieur des Mazures par la main.

Ne vous désespérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi Léandre !

ANGÉLIQUE.

Ne vous désespérez pas, vous dis-je. Il lève les
yeux au ciel ! La rage est peinte sur son visage ! Que
va-t'il faire ? Il tire son épée ! Il veut se percer le
cœur ! Ah, cruel ! Ah, barbare ! Perce donc le
mien avant que de te priver du jour. Oui, je veux
expirer

(Monsieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle
court après lui.)

sous tes coups. Mais l'ingrat me fuit, il m'échape
pour exécuter son dessein tragique. Non, non, je
ne t'en donnerai pas le loisir, je te suivrai par-
tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous assassi-
nera l'un & l'autre. Veux-tu que je vive après
toi, pour me livrer à des Mazures ? Non, donne-
moi cette épée

(Elle arrache l'épée de Monsieur des Mazures.)
 dont tu veux te servir , pour me priver de ce que
 j'aime. J'en veux faire un meilleur usage , & je vais
 percer le cœur de ton rival.

(Elle court après le Président qui fuit devant elle.)

L E P R É S I D E N T.

Arrêtez , Mademoiselle , vous me prenez pour un
 autre ; je ne suis point le rival de Léandre ; je suis
 un grave Magistrat , un Président de l'Élection.

(Angélique le laisse , & va se jeter dans le fauteuil ,
 toute hors d'haleine.)

L A P R É S I D E N T E.

Ah ! Mon cher époux , êtes-vous mort ?

L E P R É S I D E N T.

Je croi que non , ma chère épouse ; mais je n'en
 vau^x guère mieux.

M. D E S M A Z U R E S.

Parbleu , j'allois faire un beau mariage ! Epou-
 ser une bête enragée. Je vous baise les mains , Ma-
 dame la Baronne.

L A B A R O N N E.

Hélas , mon cousin , attendez un moment , que
 nous voyions ce que ceci deviendra.

M. D E S M A Z U R E S.

Je suis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

L A B A R O N N E.

Hé bien , tâchez de lui ôter votre épée.

M. D E S M A Z U R E S.

Dieu m'en préserve. Je lui en fais présent du
 meilleur de mon cœur.

L A B A R O N N E.

Ma fille , ma chère Angélique , rappelez vos sens
 reconnoissez-moi.

A N G É L I Q U E jette l'épée ,
 que Monsieur des Mazures prend au plus vite , & elle
 feint de revenir à elle-même.

Ah , mon cher pere , mon cher pere !

LA BARONNE.

Hélas ! Elle me prend pour Monsieur le Baron.

ANGÉLIQUE

se jettant aux genoux de sa mere.

En quel état me réduisez-vous ! Ayez pitié de ma foiblesse. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes soupirs vous en avoient instruit, avant que ma bouche vous l'eût confirmée ; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible, qui veut que sa volonté régle les mouvemens de mon cœur, & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me sacrifier à l'objet de mon averfion. (*Elle se lève.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort ; il faut vous satisfaire. Allons marche à moi. A la guerre, morbleu, à la guerre. Pa ta pa ta pon, brrrr pon. Aux armes, aux armes. (*Elle chante.*) Aux armes camarades.

LA BARONNE *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement ! Ma chère fille, ouvre les yeux, reconnois ta mere. L'état où je te vois, ranime toute la tendresse que j'ai eue pour toi. Malheureuse que je suis ! C'est moi qui ai causé son extravagance.

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès là lui prennent-ils souvent ?

LE PRESIDENT.

Nous nous étions aperçus de sa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la première fois que je l'ai vûe en cet état. Aparemment que c'est l'averfion dont elle s'est prise pour mon cousin, qui lui a tourné la cervelle.



S C E N E X I V.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA COMTESSE, ANGELIQUE,
LA BARONNE, M. DES MASURES,
L'OLIVE.

L'OLIVE.

NE pourrez-vous point me dire, par aventure ;
où je pourrai trouver l'original que je cherche ?

M. DES MAZURES.

Et qui est cet original, mon ami ?

L'OLIVE.

Pargué, c'est vous-même.

M. DES MAZURES.

Insolent, sans le respect que j'ai pour la compa-
gnie, je t'apprendrois à parler ; je t'en dois aussi-bien
qu'à ton camarade.

L'OLIVE.

Eh, morgué ne vous fâchez pas, je vous apporte
un petit billet doux ; & qui vous divertira peut-être.

M. DES MAZURES.

Un billet doux ; & de qui est-il ?

L'OLIVE.

D'un biau Monsieur tout galonné que je ne con-
nois point, & qui est entré par la petite porte du
jardin. Il s'en est venu tout fin droit à moi. Bon
jour, mon ami, ce m'a-t'il dit ; connois-tu bien
Monsieur des Mazures. Eh pargué oui, ce l'y ai-je
fait, je ne le connois que trop. Est il encore au
Chastiau, ce m'a-t'il dit ? Oui, ce l'y ai-je fait, dont
Mademoiselle Angélique est bian fâchée. Oh, j'en
suis bian aise, moi, ce m'a-t'il fait, & je l'en dé-
livrerai. Tian, porte-l'y ce billet de ma part, &
vela de quoi boire. Par la ventrebille, je n'ai été

ni fou . . . tourdi, j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a boutés dans ma main, & vla son billet que je boute dans la vôtre.

LA BARONNE.

Je soupçonne d'où il vient. Lisez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES *lit en tremblant.*

Avant que vous épousiez Angélique, je suis curieux de sçavoir si vous le méritez mieux que moi. Je vous attens dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vite, sinon j'irai vous chercher, fussiez-vous au fond des enfers. LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire sérieuse, & je me persuade que vous vous en tirerez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t'en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battons point pour sçavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui cède, de tout mon cœur. (*L'Olive sort.*) Moi, m'aller battre pour une folle ! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monsieur, que vous rompez les engagemens que nous avons ensemble ?

M. DES MAZURES.

Très-solemnellement. Ce Monsieur & ces Dames seront témoins que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

ANGÉLIQUE

se levant brusquement, ce qui effraye M. des Mazures & le Président.

Parlez-vous sérieusement, Madame ?

Ah, elle me reconnoît ! Oui, ma chère fille, du plus profond de mon cœur.

ANGELIQUE.

Me promettez-vous aussi devant la compagnie ; de ne plus vous opposer à mon mariage avec Léandre ?

LA BARONNE.

Que le ciel me punisse, si j'y apporte le moindre obstacle.

ANGELIQUE.

J'embrasse vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai causées. Grace au ciel, je ne suis ni bête, ni folle.

LE PRÉSIDENT.

Oh, oh, voici un autre incident ?

ANGELIQUE.

Mais j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi Monsieur des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a suggéré, & dont je me suis servie avec tant de succès.

M. DES MAZURES.

Ce n'est plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, sur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je croi, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'esprit par accès.

LA BARONNE.

Quoi, ma fille, est-il bien possible que vous ayez pû vous contrefaire à ce point ?

ANGELIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Quelque légitime que soit mon objet, je suis coupable puisque je vous ai trompée. Ce n'a pas été sans répugnance, mais il falloit m'y résoudre, ou perdre Léandre. Ma passion pour lui, & mon aversion pour Monsieur, l'ont emporté sur le respect que je

vous de Blâmez-moi, puis venez souffrirai tout sans me plaindre. Trop heureuse, si ma soumission vous touche, & vous engage à combler mes vœux.

L A B A R O N N E.

Et moi, trop heureuse de n'avoir eu qu'une fausse allarme sur votre sujet, je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus opposer à vos inclinations. Vous voyez à présent, Monsieur, si ma fille est une sotte.

M. D E S M A Z U R E S.

J'enrage de l'avoir cru. C'est moi qui suis le sot présentement.

L A B A R O N N E.

Où est ce Léandre dont il s'agit ?

A N G E L I Q U E.

Je crois qu'il est allé se jeter aux genoux de mon pere.

S C E N E X V.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LA COMTESSE, ANGELIQUE,
LA BARONNE, M. DES MAZURES,
LE BARON & LECOMTE *ivres.*

L E C O M T E.

J E suis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il soit ton gendre.

L E B A R O N.

Oui, corbleu, il le sera, puisque je lui ai donné ma parole.

L E C O M T E.

C'est le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

L E B A R O N.

C'est une affaire faite. Monsieur des Mazures ;

votre serviteur. Je suis bien aise de vous voir. Quand vous en retournez-vous ?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure.

LE COMTE.

Et vous ferez bien ; car nous venons de voir un jeune gentilhomme à qui votre présence a l'honneur de déplaire autant qu'à moi. Je vous conseille de lui céder la place de bonne grace, sinon il vous prépare un impromptu qui ne vous plaira pas, je vous en avertis.

M. DES MAZURES.

Je vous promets que nous n'aurons point de différend.

LE BARON.

Ma fille, écoutez bien ce que je vais vous dire : Je vous défens d'épouser M. des Mazures, & point de réplique, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Je ne répondrai que pour vous assurer que j'observerai votre défense.

LE BARON.

Bien répondu. Je vous ai choisi un autre mari ; que je vous commande d'épouser dès ce soir.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! tout ce qu'il vous plaira, mon cher père.

LA BARONNE.

Oseroit-on vous demander qui est cet autre mari dont vous avez fait choix pour elle ?

LE BARON.

C'est un garçon fort noble, fort riche, bien bâti, de bonne mine, de beaucoup d'esprit... qui s'appelle Nicolas.

LA BARONNE.

Nicolas ! Mon garçon jardinier ? Voilà un beau projet !

LE COMTE.

C'est pourtant lui-même. Oui, Madame, Nicolas, autrement dit, Léandre,

LA BARONNE.

Nicolas, a. rement dit, Léandre ! Ils sont encore si ivres, qu'ils ne sçavent ce qu'ils disent.

LE BARON.

Mon Dieu, nous nous entendons fort bien, Madame la Baronne. Léandre & Nicolas, c'est comme qui diroit... blanc bonnet, & bonnet blanc.

LA BARONNE.

Je ne comprends rien à tout ce galimathias.

LE COMTE.

Tenez, voici un jeune homme qui va vous l'expliquer.

SCENE DERNIERE.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE,
LE COMTE, LA COMTESSE,
ANGELIQUE, LE BARON,
LA BARONNE, M. DES MAZURES,
LEANDRE, *en habit Cavalier*, L'OLIVE
en habit de Valet-de-Chambre, B A B E T.

LE BARON.

A Prochez, mon gendre. ap. rochez.

LA BARONNE.

Que vois-je ? En effet, si je ne me trompe, c'est Nicolas en habit de cavalier.

L'OLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de valet-de-chambre, fort à votre service.

LA BARONNE *à part*.

Je crève de honte & de dépit, mais je n'oserois le témoigner.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cause ici bien des métamorphoses. Il a transformé Angé-

132 LA FAUSSE AGNÈS,
que en idiote ; il a fait de moi un garçon jardinier ;
& il nous rend nos formes naturelles.

LA BARONNE.

Comme ils m'ont trompée !

LE BARON.

Je leur pardonne pour l'invention.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus , Monsieur Nicolas , si vous étiez si prévenu contre mon cousin.

LEANDRE.

Daignez excuser mon déguisement , Madame ;
& confirmer la cession que me fait Monsieur des Matures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec serment ; ainsi je ne puis plus m'en dédire , quand même je le voudrois. Soyez mon gendre , puisqu'il faut que j'en passe par-là.

LE BARON.

Hé bien , ma fille , vous voyez que je suis le maître , & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari , sous peine de malédiction.

ANGELIQUE.

Je vous proteste , mon pere , que je suis trop scrupuleuse pour m'exposer à ce malheur. J'obéirai quand il vous plaira.

LE COMTE.

Allons , mes enfans , de par Monsieur le Baron de Vieuxbois , il vous est enjoint de vous donner la main.

LA COMTESSE.

Ils ont employé tant d'adresse & d'esprit pour être heureux , qu'en vérité ils méritent de l'être.

LA PRESIDENTE.

Je suis de votre avis.

LE PRESIDENT.

Et je leur fais mon très-sincère compliment.

B A B E T.

Monfieur des Mazures , je vous prie de vous fouvenir que vous m'avez promis de m'époufer dans deux ans.

M. D E S M A Z U R E S.

Ah ! Petite mafque , vous m'en avez auffi donné à garder.

B A B E T.

Trouvez-vous que j'aye affez d'efprit pour être votre femme ?

M. D E S M A Z U R E S.

Morbleu , vous n'en avez que trop.

*Je fors de mon erreur extrême ;
Ce qui m'arrive ici me tient lieu de ferman ;
Et je foutiens , en changeant de fyllême ;
Que femme bel efprit , eft pire qu'un démon.*

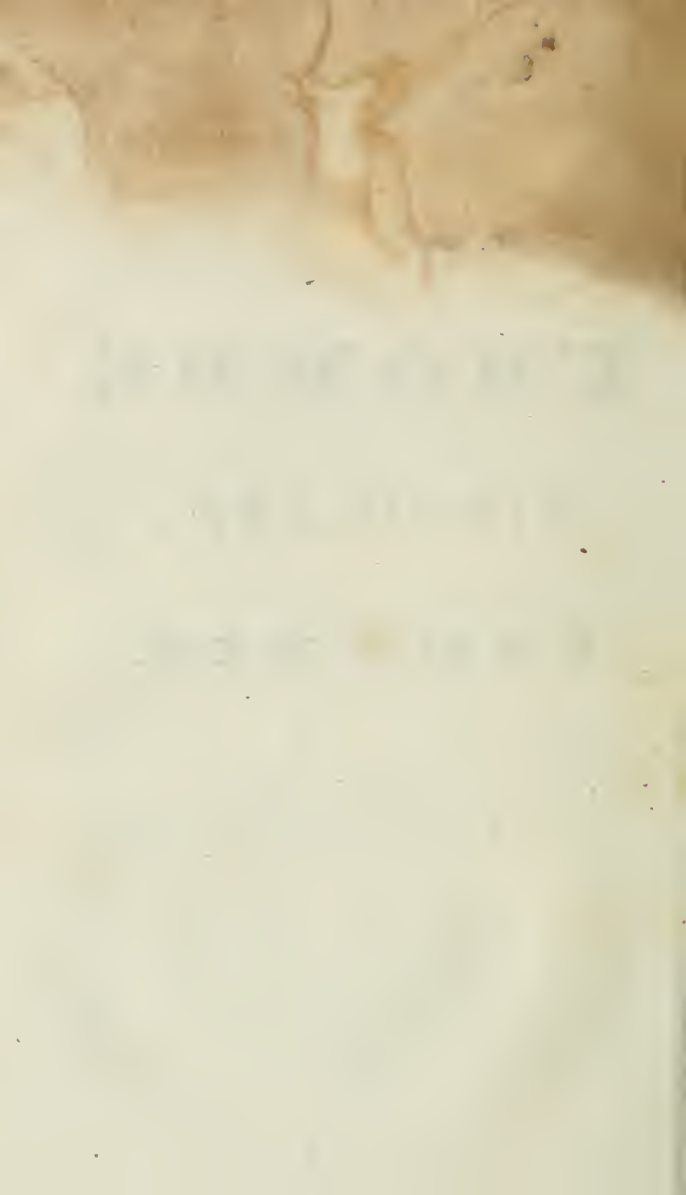
F I N.



L' H O M M E

SINGULIER,

C O M E D I E.





AVERTISSEMENT.

ETTE Pièce a été lue aux Comédiens, qui l'ont reçue avec applaudissement. Les rôles ont été copiés & distribués. J'ai fait faire une répétition ; la seconde étoit indiquée pour le lendemain, & huit ou dix jours après la Pièce eût été représentée ; mais un obstacle que je ne prévoyois pas, a suspendu les autres répétitions ; & la longue maladie d'une célèbre Actrice, nous a obligés de remettre la partie à l'année suivante. Dans cet intervalle de tems, j'ai chargé de résolution, & j'ai pris le parti de ne faire paroître ma Comédie que dans le recueil de mes Ouvrages, dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne sçai si c'est pour moi un avantage, ou non, qu'elle n'ait point été représentée ; quoi qu'il en soit, j'ai eu de bonnes raisons pour me restreindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'est pas que je n'aye pour cette Pièce une certaine prédilection, & que je ne me flatte qu'on y trouvera non-seulement ce comique élevé, & cette morale mâle & vive, qui ont fait recevoir mes autres Pièces avec tant d'indulgence, mais de plus, un caractère assez neuf sur le Théâtre, & très-fertile en instruction : car il ne faut pas s'ima-

AVERTISSEMENT.

giner que l'Homme singulier soit une nouvelle espèce de Misantrope ; rien n'est plus différent. Son tic , à la vérité , est de haïr les modes & les mœurs du tems ; mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes ; & il vous le prouve d'abord dans la troisième scène du premier Acte , où il s'explique très-clairement sur ce sujet :

On me traite par-tout d'étrange personnage ;
Mais , quoique singulier , je ne suis point sauvage.
Les hommes la plupart me semblent odieux ;
Leur commerce , à mon sens , est très-pernicieux , &c.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires ,
Je ne puis les haïr , ils sont toujours mes freres , &c.

Ses actions , dans le cours de la Pièce , sont conformes à ses discours ; & on ne peut pas voir un caractère plus humain : au lieu que le Misantrope dit tout net :

L'ami du genre-humain n'est point du tout mon fait !

Mais tel devoit être le héros de Molière ; & ce grand homme l'a développé avec tout l'art & le génie dont il étoit capable.

Le mien , qui en diffère extrêmement , est doux , tendre & compatissant ; il regarde les hommes en pitié , sans se fâcher contre eux , & n'a point d'autre défaut que la singularité , qui rend ses pensées , ses actions , ses projets ridicules , quoique la raison & la vertu en soient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce caract-

AVERTISSEMENT.

tère, dont j'ai long-tems étudié l'original, que la singularité est un vice de l'esprit, qui gâte les motifs & les sentimens les plus louables; que le meilleur parti que puisse prendre un homme sage, c'est de ne point heurter de front les mœurs & les modes de son tems, & de se borner à gémir de la corruption & des ridicules, sans renoncer au commerce de ses contemporains; & que tout ce qui est outré, même la vertu & la raison, paroît plutôt un travers qu'un sujet d'admiration. J'aurois bien des réflexions à ajouter sur le sujet de cette Pièce; mais, si elle a le bonheur de plaire à mes Lecteurs, ils les feront d'eux-mêmes, & j'aime mieux les attendre que de les prévenir.



A C T E U R S .

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE , jeune veuve , fille du
Marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS , fils du Mar-
quis.

JULIE , sœur de Sanspair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE,
cousin de Sanspair.

LISETTE , femme-de-chambre de Julie.

GORJU , maître-d'hôtel de Sanspair.

PASQUIN , valet-de-chambre du Com-
te d'Arbois.

LA FLEUR , laquais de Sanspair.

*La Scène est à Paris , chez le Comte de
Sanspair.*



L' H O M M E
S I N G U L I E R ,

C O M E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I È R E .

S A N S P A I R *en robe-de-chambre.*

H O L A quelqu'un. Comment , je vois
naître l'aurore ,
Et pas un de mes gens ne se réveille en-
core ?

Laquais. Monsieur Gorju. Personne ne répond !
Tout dort , & moi je veille. Un silence profond
Régne dans ma maison à quatre heures sonnées !

Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées ?
Monsieur Gorju. Laquais. J'ai beau faire fracas
On ne s'éveille point , & l'on fait peu de cas
D'un maître, dont le cœur trop facile & trop tendre,

12 L'HOMME SINGULIER;
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre ;
A la fin, c'en est trop ; & contre mon penchant,
Il faut que je devienne inflexible , méchant ,
Dur , hautain , querelleur. Oui , changeons de ma-
nière ,

Cachons mon naturel sous une morgue fière ;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr ;
Au lieu que la bonté , quand elle est excessive ,
Rend l'ame des valets paresseuse & rétive :
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main ;
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

S C E N E I I.

S A N S P A I R , G O R J U.

S A N S P A I R *vivement.*

A quelle heure

Vous levez-vous donc ?

G O R J U *d'un air riant.*

Moi ?

S A N S P A I R *gravement.*

Vous.

G O R J U *d'un ton familier.*

Monsieur , que je meure

Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.

Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil ,

Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

S A N S P A I R.

Tant mieux.

G O R J U.

Tant pis , plutôt.

S A N S P A I R.

Ah ! Ce ton-là me charme ;

Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort !

G O R J U *en souriant.*

Je croi que vous grondez ?

S A N S P A I R.

Oui, je gronde, & bien fort !

G O R J U.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ?

S A N S P A I R *fièrement.*

Ce n'est pas votre affaire !

G O R J U.

On veille jour & nuit pour tâcher de vous plaire.

Je tourmente vos gens, je les tiens toujours prêts :

Tous vos ordres ici sont comme des arrêts

Dont on n'appelle point, & qu'on suit à la lettre,

Tous singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre

De les interpréter, ni tarder un instant :

Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent ?

S A N S P A I R.

Très-mécontent.

G O R J U.

Monsieur, souffrez que je vous dise.

S A N S P A I R *d'un ton absolu.*

Taisez-vous.

G O R J U.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise !

(*à part.*)

Comment un si bon maître a-t'il changé d'humeur ?

Qu'est devenue, ô ciel ! sa bonté, sa douceur ?

S A N S P A I R *durement.*

Que dites-vous ?

G O R J U.

Je dis... Je me parle à moi-même !

S A N S P A I R.

De quoi vous parlez-vous ?

G O R J U.

De ma surprise extrême !

S A N S P A I R.

Mais qui peut la causer ?

G O R J U *attendri.*

Le ton que vous prenez ;

Il me perce le cœur. Je m'en vais.

S A N S P A I R *d'un ton doux.*

Revenez.

Quoi, vous n'avez pas tort ?

G O R J U.

Non, Monsieur, je vous jure!

S A N S P A I R.

Vous verrez que c'est moi.

G O R J U.

Suivant ma conjecture ;

Si vous avez raison, j'ai tort certainement ;

Mais, si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment

Quelque souci secret vous trouble & vous alarme ;

Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous
desarme ;La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous
grondez

Sans vouloir écouter.

S A N S P A I R.

Et vous, vous me frondez ;

Parce que je suis las d'appeler tout mon monde,

Sans que personne vienne, ou tout au moins ré-
ponde.

G O R J U.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

S A N S P A I R.

D'honneur ?

G O R J U.

Oui.

S A N S P A I R.

Je vous crois, & me voilà rendu.

(Lui tendant la main.)

Touchez-là, mon ami.

G O R J U.

De bon cœur. Mon cher maître ;

Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être ?

SANS PAIR.

SANSPAIR *poussant un profond soupir.*

Ah!

G O R J U.

Parlez.

SANSPAIR.

Hé bien donc, voyez-en le sujet.

G O R J U.

Quel est-il?

SANSPAIR.

Le voici.

G O R J U.

Comment? C'est un portrait!

La peinture en est fine, & ce qui l'environne

En relève le prix. O l'aimable personne!

O les beaux diamans! Seriez-vous amoureux?

SANSPAIR.

Hélas! Oui, je le suis; & j'en suis bien honteux.

G O R J U.

Et pourquoi?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse?

Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse?

Moi, pousser des soupirs?

G O R J U.

Seriez-vous le premier?

Et voulez-vous en tout être homme singulier?

Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.

Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire;

Il faut que tôt ou tard l'esprit suive sa loi:

Et vous avez un cœur tout aussi-bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre?

G O R J U.

Pourquoi non? Votre cœur n'est différent d'un autre;

Qu'en ce que votre esprit par singularité

L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.

Vous avez l'esprit fort; mais, malgré son courage;

Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage:

En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur ;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai , mon maître : A coup sûr je devine.

S A N S P A I R.

Oui , ce fatal portrait a causé ma ruine.

G O R J U.

Hé bien , donnez-le-moi , je vous le cacherai.

S A N S P A I R.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai ;
Il y va de ma vie.

G O R J U.

Ah , Monsieur !

S A N S P A I R.

J'en enrage ;

Et voilà du hazard le dangereux ouvrage.

Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait ?

Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.

Dès que je l'ai trouvé , je cherche à qui le rendre ,

Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.

Sage pressentiment ! Exprès , ou par hazard ,

Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard ;

La promenade même avoit l'air solitaire ,

Et sembloit inviter à l'amoureux mystère ;

Mais je n'y pensois pas : je songeois seulement

A rendre ce portrait dès le même moment.

J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse ;

Il vient. » Mon cher , lui dis-je , est-ce votre maî-

» tresse

» Qui marche devant nous , & se promene ici ?

» N'a-t'elle point perdu le portrait que voici ?

» Non , Monsieur , répond - il. J'ai vû passer deux

» femmes ;

» Peut-être est-ce celui de l'une de ces Dames :

» Je croi l'y reconnoître , à ne vous point mentir ;

» Mais elle est déjà loin. Je m'en vais l'avertir ,

» Si je puis la rejoindre. « A ces mots , il s'éloigne :

Moi , dans le même endroit j'attens qu'il me rejoigne.

Je ne le revois plus.

Le trait est singulier ;

S A N S P A I R.

J'emporte le portrait , & je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure ;
Que six gros diamans entourent la figure ;
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait ;
Personne jusqu'ici ne vient , & ne reclame
Ce bijou précieux , doux fléau de mon ame ,
Que j'ai , pour mon malheur , trop souvent admiré ;
Et qui , pour m'enchaîner , semble avoir conspiré.

G O R J U.

A vous dire le vrai , votre sort est bizarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare !
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés !
C'est là mettre le comble aux singularités.
Rien n'est plus convenable à votre caractère :

S A N S P A I R.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire :

G O R J U.

En quoi consiste-t'il ?

S A N S P A I R.

A voir l'original

Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître ;
Si j'en voyois l'objet , s'il se faisoit connoître.
Bien-tôt son caractère offensant ma raison ,
Deviendrait pour mon cœur un sûr contre-poison ;
Car , bien loin de trouver une femme parfaite ,
Je verrois une folle , une franche coquette.

G O R J U.

Vous en jugez , Monsieur , bien témérairement !

S A N S P A I R.

Les femmes aujourd'hui sont-elles autrement ?
Dites-moi : Trouverois-je une femme prudente ;
Sage , spirituelle , éclairée , amusante ,
Et qui sût à propos ou se taire , ou parler ,

Qui me convint enfin ?

G O R J U.

A ne vous rien celer ,
 Vous trouverez par tout d'agréables parleuses ;
 Mais , si vous en cherchez qui soient silencieuses ;
 A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur ,
 Vous chercherez long-tems , Monsieur , sur mon
 honneur.

Et de plus , vous voulez une femme sçavante !
 Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante ?

S A N S P A I R.

Mon ami , l'ignorante ignore son devoir ,
 Et peut s'en écarter sans s'en apercevoir :
 La sçavante , au contraire , en connoît l'étendue ;
 Sa science est pour elle une garde assidue :
 Son esprit s'élevant aux sublimes objets ,
 S'occupe tout entier des plus graves sujets ;
 Et , loin qu'aux séducteurs il soit prompt à se rendre ,
 Jusqu'aux plaisirs permis il a peine à descendre.

G O R J U.

Et j'ai oui dire , moi , par des gens bien sensés . . .

S A N S P A I R.

Par des fots , mon ami. Je pense , & vous pensez ;
 Mais dans mes sentimens je diffère des vôtres.

G O R J U.

Oh , je le sçai , Monsieur.

S A N S P A I R.

Vous pensez d'après d'autres ;
 Et moi , d'après moi seul.

G O R J U.

Oh ! Rien n'est plus certain.

S A N S P A I R.

On vient. Qui peut venir me parler si matin ?

G O R J U.

C'est le nouveau laquais.



SCÈNE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Qu'avez-vous me dire ;
 Monsieur la Fleur ?

LA FLEUR *riant.*

Monsieur . . .

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire ?

LA FLEUR *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi ?

LA FLEUR *riant encore.*

Vous m'appelez monsieur.

SANSPAIR *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi ;

Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'êtes.

LA FLEUR.

Moi ? Je suis confondu des façons que vous faites
 Avec un pauvre diable . . .

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons ;

Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons ;

Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,

Et ce qui devrait être en tous lieux en usage.

Vous êtes en service ; & moi, par mon bon cœur ;

Je veux vous faire ici supporter ce malheur.

150 L'HOMME SINGULIER;
Une fois pour toujours que cela vous suffise.

L A F L E U R.

Tout ceci me surprend. Et....

S A N S P A I R.

Trêve de surprise;
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.

(à Gorju.)

Que voulez-vous, Monsieur? Il est tout interdit.

G O R J U.

On le seroit à moins.

L A F L E U R.

Un Monsieur vous demande.

Ordonnez-vous qu'il entre? Ou faut-il qu'il attende?

S A N S P A I R.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur le champ, & m'en fais une loi.

L A F L E U R.

Comme il est si matin....

S A N S P A I R.

Toute heure est convenable;

(à Gorju.)

Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

G O R J U.

C'est assez. A l'instant le diner sera prêt.

S A N S P A I R *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît;

S C E N E - I V.

L E M A R Q U I S, S A N S P A I R;

L E M A R Q U I S *à Sanspair.*

Puis-je entrer?

S A N S P A I R.

Oui, Monsieur.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

151

Je m'y prens de bonne heure
Pour vous importuner ; mais , comme ma demeure
Est près d'ici , je sçai que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin ?

LE MARQUIS.

Si voisin , que ma chambre est vis-à-vis la vôtre ;
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre ;
Sans sortir de chez nous , & sans parler bien haut.
Je devrois en avoir profité bien plutôt ;
Mais , comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire & tranquille ,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR *en souriant.*

Ah , Monsieur ! Sur mon compte on tient bien des
propos !

On me traite par-tout d'étrange personnage ;
Mais , quoique singulier , je ne suis point sauvage ;
Les hommes la plûpart me semblent odieux ;
Leur commerce , à mon sens , est très-pernicieux ;
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime & la licence ;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs ;
Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs ;
Et qu'un luxe effréné , source de mille crimes ,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui , tout en eux m'excite à l'indignation ;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires ;
Je ne puis les haïr ; ils sont toujours mes freres.
Tout homme qui sçauroit être différent d'eux ,
Deviendroit mon ami , loin de m'être odieux.
L'honneur , la probité , la candeur , la sagesse ,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse :
Dans le plus vil objet je les adorerois ,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

152 L'HOMME SINGULIER,
LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule ;
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule ;
Bizarre , extravagant ; moi-même je l'ai cru ,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal ! Et que votre langage
Est différent ! . . .

S A N S P A I R.

Je sçai qu'en tous lieux on m'outrage ,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic ;
Animal venimeux , son regard empoisonne ;
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne ,
Méprisant tout le monde , & n'admirant que lui ,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême ,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même ;
Et , pour joindre aux efforts un salutaire effet ,
Je tâche à devenir son contraste parfait :
Pour être original , j'évite sa manière ,
Et crois que la meilleure est la plus singulière.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau ; mais , par trop de succès ;
Il paroît à la fin vous jeter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste ;
La maxime qui dit , *rien de trop* , est bien juste , -
Et prouve que le sage , en toute occasion ,
Doit l'être avec mesure ou modération.

S A N S P A I R.

Plus je suis excessif , & plus haut je proteste
Contre ce que je croi ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison.
Moins j'aurai de pareil , & plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer , c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas là le sujet qui m'amène.

S A N S P A I R.

Qu'est-ce donc ? Auriez-vous quelque motif secret ? . . .

LE MARQUIS.

Non, Monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort, ainsi que ma famille.

SANS PAIR.

D'un portrait ? Et de qui ?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANS PAIR.

De votre fille ? O ciel ! Ai-je bien entendu ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

SANS PAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte ; & vous pouvez à l'instant me le rendre :

SANS PAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.

Je vous crois honnête homme, & je n'en doute
point ;

Mais vous me permettrez d'insister sur ce point :

C'est la condition que mon affiche impose ;

Elle est essentielle, & j'en sçai bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.

Mais le Marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nom-
mer,

Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance :

SANS PAIR.

Je vous croi ; mais en tout j'aime l'expérience.

Nous nous connoîtrons mieux. C'est mon intention :

Daignez donc vous prêter à ma précaution ;

Elle est juste : au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANS PAIR *après avoir un peu révé.*

Votre fille est-elle mariée ?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,

Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri.
 Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
 Toute jeune qu'elle est, quoique belle & bien faite.

S A N S P A I R.

Le trait est tout nouveau. Mais, Marquis, entre
 nous,

Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux?

L E M A R Q U I S.

Parce qu'en nos pays le plus riche héritage
 Aux filles de son rang ne laisse aucun partage:
 Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

S A N S P A I R,

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
 Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses;
 Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses.
 Pour la doter, malgré notre droit inhumain,
 Pourvu qu'elle reçoive un époux de ma main,
 C'est un de mes cousins à qui je la destine;
 Mais à le refuser cette folle s'obstine:
 Car elle est haute, vaine, & tout son enjouement
 N'a pû la garantir de quelque entêtement;
 Du moins je le soupçonne. Et...

L E M A R Q U I S.

Ma fille, au contraire,

N'a d'autres volontés que celles de son pere;
 Aussi c'est un esprit sage & prématuré,
 Profond même.

S A N S P A I R.

Profond!

L E M A R Q U I S.

Elle a tout pénétré:

Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne;
 Et, pour dire encor plus, grande *Newtonienne*?
 Newton, à son avis, est un divin esprit,
 Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.
 Que ne sçait-elle point? Prodige de mémoire,
 Elle possède à fond chronologie, histoire,
 Géographie; écrit tant en prose qu'en vers;

Il parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante,
Quelle femme, grand Dieu! Belle, sage & savante?
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux;
Bien fait, jeune, assez riche, & de haute naissance.

SANSPAIR *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le Marquis de Beaufang
Etant un bon parti par son bien, par son rang....

SANSPAIR.

Beaufang! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu!

SANSPAIR.

Lui-même?

Eh, ne puis-je sçavoir si votre fille l'aime?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sçai pas bien.

Quand je le lui propose elle ne répond rien:

Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue;

Et, comme elle convient, sera bien-tôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur

A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage...

LE MARQUIS.

Oh! Je le suis plus qu'elle.

Et veux absolument conclure dès ce soir.

Je m'en vais l'avertir ; elle viendra vous voir.

Serviteur.

S A N S P A I R.

Voulez-vous que je vous reconduise ?

Il n'est point , à mon sens , de plus haute sottise

Que cet usage là : jamais je ne le sui ;

Mais je veux bien pour vous m'y soumettre aujourd'hui.

Que ne ferois-je point à dessein de vous plaire !

LE MARQUIS *en souriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire ,

Mais je vous en dispense , & souhaite ardemment

Que vous ne sortiez point de votre appartement.

Adieu.

S A N S P A I R.

Jusqu'au revoir.

S C E N E V.

S A N S P A I R *se jettant dans un fauteuil.*

ME voilà dans le piège :

De toutes parts l'amour me poursuit & m'assiège.

Je n'en reviens point. Je suis pris, je suis mort ,

J'aime, je suis jaloux. Grand Dieu, quel est mon
fort !

Un malheurieux portrait me fascine & m'obsède.

De la source du mal j'attendois le remède ;

Et la source fatale où j'espérois guérir ,

M'offre mille poisons pour me faire périr.

Quels poisons ! Quelle source est plus noble & plus
pure !

Charmant original, plus beau que ta peinture ;

(Si j'en croi mon oreille aussi-bien que mes yeux)

Assemblage divin de cent dons précieux ,

Le Ciel ne t'a-t'il fait que pour me rendre esclave ?
 Ou faut-il que mon cœur te résiste & te brave ?
 S'il le faut , le peut-il ? Quoi , lâche que je suis ,
 J'ose déjà douter de tout ce que je puis ?
 Non , non ; en vain l'amour m'aveugle & me trans-
 porte.

Je veux que ma raison soit toujours la plus forte ;
 Je veux qu'elle triomphe. Ah , qu'elle obéit mal !
 Eh , quoi ! De mon neveu je serai le rival !
 Et rival malheureux , je n'en fais aucun doute.
 Il est vif & bruyant ; il soupire , on l'écoute.
 Je serai ridicule en m'offrant après lui :
 Le Marquis le soutient : il conclut aujourd'hui.
 Irai-je m'embarquer , sûr de faire naufrage ?
 D'ailleurs , suis-je fait moi , moi , pour le mariage ?
 Après avoir long-tems évité le danger ,
 Sous un joug si commun je pourrois me ranger ?
 Semblable à tant de fots dont j'ai fait la satire ,
 Faudra-t'il qu'à mon tour je leur aprête à rire ?
 Moi marié ! Parbleu , cela me fiéroit bien !
 Non , mon cœur , taisez-vous ; non , il n'en fera rien.
 (*Il parle au portrait.*)

Vous , séducteur muet , qui voulez me surprendre ;
 Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
 Faisons mieux ; renvoyons , & fuyons un objet
 Plus dangereux encor que son divin portrait.
 Oui , suivons sans tarder ce dessein magnanime.
 Ah ! Je me reconnois , & me rends mon estime.
 Quelle gloire ! Mon cœur en créve de dépit ;
 Mais, . . .



S C E N E VI.
G O R J U S A N S P A I R.

G O R G U.

LE dîner est prêt.

S A N S P A I R.

Je n'ai plus d'appétit.

Qu'on diffère à servir jusqu'à ce qu'il revienne.

(Il lui presente le portrait sans le lâcher.)

Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois reportez ce portrait ;
J'apprens que c'est celui de sa fille.

G O R G U *le regardant.*

En effet,

J'y fais réflexion ; je croi la reconnoître,
Et l'avoir vûe un jour long-tems à sa fenêtre
Vis-à-vis de chez vous. Il me sembloit...

S A N S P A I R *sans donner le portrait.*

Partez.

G O R J U.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez !

S A N S P A I R.

Finissons, s'il vous plaît ; la louange m'assomme.

G O R J U.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme.
Que d'obliger la Dame à venir le chercher.

S A N S P A I R.

Partez donc.

G O R J U.

Mais, Monsieur, il faut me le lâcher.

S A N S P A I R *vivement.*

Quoi !

G O R J U *du même ton.*

Le portrait.

Tenez. Malgré la peine extrême...
Je ferai mieux, je croi, de le porter moi-même ;
La politesse oblige à cette honnêteté.

S C E N E V I I .

G O R J U *seul.*

M On homme en tient. Adieu la singularité.

S C E N E V I I I .

L E B A R O N , G O R J U .

L E B A R O N .

J E ne vois nulle part ma belle matineuse :
Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse ?

G O R J U .

Ah ! Je croi que voici notre Provincial :
Voyons ce que me veut cet autre original.

L E B A R O N .

Ah ! Bon jour.

G O R J U .

Si matin quel démon vous lutine ?

L A B A R O N .

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine :
N'a-t'elle point encor paru sur l'horison ?

G O R J U .

Non ; mais elle est levée.

L E B A R O N .

Et j'en sçai la raison :

Depuis qu'elle me voit , entre nous , je soupçonne
Qu'elle a de grands desirs de devenir Baronne ,
Et que ses desirs là prennent sur son sommeil.

160 L'HOMME INGULIER,
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju ?

G O R J U.

Ma foi, j'en doute encore.

L E B A R O N.

Moi, ie suis caution que la folle m'adore :
Dès qu'elle m'aperçoit, elle court se cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

G O R J U.

Et vous a-t'elle dit quelques mots de tendresse ?

L E B A R O N.

A peu près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux ;
Je lui dis : « Vous voyez votre futur époux.

G O R J U.

Bon. Que répondit-elle ?

L E B A R O N.

Elle se prit à rire.

Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire ?

G O R J U.

Vraiment oui, ie le vois.

L E B A R O N.

Un fille qui rit

Est bien-aïse.

G O R J U.

A coup sûr. Morbleu, vive l'esprit !
D'abord de ce qu'on voit on pénètre la cause.

L E B A R O N.

Je te dirai bien plus, mon cher ; mais bouche close :
Hier, sur mon sujet, mon cousin la pressoit,

(*en riant.*)

Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

G O R J U.

C'est-là de l'amour ?

L E B A R O N.

Oui. La fille est comme un songe !

Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge :

Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair

Faire avec moi la fière, & prendre son grand air,
Aussi-tôt je m'écrie : » Ah, charmante pouponne !
» Tu caches finement l'amour que je te donne.

G O R J U.

Que répond la cousine à cela ?

L E B A R O N.

Pas le mot.

Ou bien elle me dit : » Ah, que vous êtes sot !
» L'ennuyeux campagnard ! » & tout cela m'en-
chante.

G O R J U.

Cette preuve d'amour est subtile & touchante.

L E B A R O N.

Oui, pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris ;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince ?

G O R J U.

Sans doute, je le sçais. Irez-vous à la Cour ?

L E B A R O N.

Oh, si ! Pour les Barons, c'est un maudit séjour ;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.

Je vais dans mes Etats emmener ma future.

A ses yeux mes vassaux sçauront se distinguer ;
Et même mon Baillif viendra nous haranguer.

G O R J U.

Est-ce un grand orateur ?

L E B A R O N.

Orateur admirable :

Il parle Poitevin comme Cicéron.

G O R J U.

Diable !

L E B A R O N.

Les esprits de Poitou sont fins & délicats :

A m'entendre, je croi que tu n'en doute pas.

G O R J U.

Malepeste ! S'ils ont tous votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espèce.

La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossière, à ne t'en point mentir ;
 Mais nous la polirons. Ah, qu'elle sera fière
 D'être Dame d'un lieu tel que la Garouffière !
 Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour ;
 Château fortifié, grands fossés secs autour ;
 Plus de jardin ni d'eaux, car je hais les vétilles.
 J'ai fait couper les bois, j'ai détruit les charmillles ;
 Coupe qui m'a valu près de cent mille écus ;
 Et, pour ne plus laisser d'ornemens superflus,
 La charrue à présent laboure mon parterre.
 D'un parc de mille arpens j'ai sçu faire une terre ;
 Afin de ne voir plus mille sots curieux
 Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
 Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade ;
 Ou nous allons dehors chercher la promenade.

G O R J U.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion ;

Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

G O R J U.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime ;
 Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Aussi fait-il. Où donc est allé le cousin ?

G O R J U.

Il s'habille, & s'en va visiter un voisin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuisine :
 Quand j'aurai déjeûné j'irai voir la cousine.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I É R E.

J U L I E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

DEux filles hors du lit au petit point du jour !

J U L I E .

Dans le cœur de Paris ! En été ! Quel séjour !

L I S E T T E .

O , la triste retraite !

J U L I E .

O , l'affreux esclavage !

L I S E T T E .

Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage.

Il faut que j'aie un peu respirer le grand air ;

Et je baise les mains à Monsieur de Sanspair.

J U L I E .

Si tu fors de chez lui , tu perdras ta fortune.

Mon frere est libéral , & , quoiqu'il m'importune ,

Je tâche à lui complaire autant que je le puis.

Aide-moi , je te prie , à charmer mes ennuis.

Je me contrains bien , moi.

L I S E T T E .

Mais pas trop , ce me semble ,

Et votre frere & vous , vous êtes mal ensemble ,

J U L I E .

Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder ,

Jusqu'à nos trifayeux il faut rétrograder :

Il veut que , comme lui , je reprenne leur mode :

Il trouve le panier ridicule , incommode ;
Et pour cet ornement il marque tant d'horreur.

L I S E T T E.

Convendez que le vôtre est d'une riche ampleur ;
Je ne m'étonne pas qu'il lui choque la vue.

J U L I E.

Si j'avois moins de crainte & moins de retenue ,
Il seroit bien plus ample ; & j'en vois chaque jour
Qui surpassent le mien par leur vaste contour.

L I S E T T E.

En ce cas , ils sont donc d'une grandeur énorme ;
Et rien n'est plus hideux Pour moi , je me réforme ;
Comme vous le voyez , & je m'en trouve bien.

J U L I E.

Tu charmeras mon frere , & tu n'y perdras rien.

L I S E T T E.

Que n'avez-vous pour lui la même complaisance ?

J U L I E.

Dieu m'en garde ! A mon âge il est permis , je pense ;
Et de suivre la mode , & même de l'outrer.

Je fais mon plus grand soin du soin de me parer.

Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle ,
Car , sans être à la mode , on ne peut être belle :

La plus extravagante a des graces pour moi ;

Et la mode , en un mot , est ma suprême loi.

L I S E T T E.

Du Comte de Sanspair vous êtes le contraste :

La mode lui fait peur , il abhorre le faste.

Non , je ne comprends pas qu'un frere & qu'une sœur
Puissent , à cet excès , différer par l'humeur :

Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture ,

Que la variété fait briller la nature.

J U L I E.

Mon frere me croit folle ; & moi , de mon côté ;

Je regarde en pitié sa singularité.

L I S E T T E.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.

Monsieur a sa manie , & vous avez la vôtre ;

Mais la sienne, du moins, a de si beaux motifs,
 Que, malgré qu'on en ait, ils sont persuasifs.
 Le ridicule suit les façons singulières ;
 Mais on aime le fond en riant des manières.
 Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

J U L I E.

Mais il veut de sa main me donner un époux :
 Et quel époux, Lisette ? Un grossier personnage ;
 Un brutal campagnard, dont l'air & le langage,
 L'esprit, les sentimens, semblent se disputer
 L'honneur de me déplaire, & de me dégoûter.

L I S E T T E.

Leur succès est complet.

J U L I E.

Il est vrai, je l'abhorre ;
 Ah, qu'il est différent de celui que j'adore !
 Car, il faut l'avouer, j'en suis folle, & mon cœur...

L I S E T T E.

Oui, le Comte d'Arbois est un joli Seigneur ;
 Mais c'est un petit-maître : & jamais votre frere
 Ne s'accommodera d'un pareil caractère.
 Tout homme du bel air est son aversion.

J U L I E.

Et pour moi le bel air est la perfection.
 Vois si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

L I S E T T E.

Voilà belle matière à votre humeur mutine ;
 Elle risquera tout pour le Comte d'Arbois.

J U L I E.

Oui.

L I S E T T E.

Mais si votre frere, entêté de son choix,
 Vous force à l'accepter ?

J U L I E.

Oh ! Je connois mon frere !
 Il est bon. En tout cas, je fuirai chez ma mere,
 J'irai la retrouver.

166 L'HOMME SINGULIER ;

L I S E T T E.

Elle vous blâmera ;

Je vous le garantis, & vous ramenera.

J U L I E.

Hé bien donc, un couvent me servira d'asyle.

L I S E T T E.

Quel asyle pour vous !

J U L I E.

Oui, j'y vivrai tranquille ;

Mon cœur y sera libre.

L I S E T T E.

O, triste liberté !

Que bien-tôt votre cœur en sera rebuté !

Allez, je vous connois ; & vous n'êtes point faite

Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite ;

Vous y mourriez d'ennui. Un cruel repentir

Vous feroit desirer ardemment d'en sortir ;

Et vous éprouveriez bien-tôt, je vous assure ;

Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.

Vous rêvez ?

J U L I E.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

L I S E T T E.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

J U L I E.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

L I S E T T E.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre ;

Puis aux expédiens, il faudra recourir.

J U L I E.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir ?

L I S E T T E.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hazarde ?

J U L I E.

Regarde-moi, de grace.

L I S E T T E.

Hé bien, je vous regarde :

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette ?

L I S E T T E.

Oh, vraiment oui; je les entens au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici ?

J U L I E.

Je l'avoue à ma honte;
Je fouhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider ?

L I S E T T E.

Moi ? Non, je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

J U L I E.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

L I S E T T E *apercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin !
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?
Je m'en vais lui parler.

J U L I E.

Et moi, je me retire.

S C E N E I I.

L I S E T T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N *regardant Lisette de loin.*

J E ne la connois point; mais j'aime son minois;
Et mon air lui revient, à ce que j'aperçois.

L I S E T T E *lui faisant la révérence.*

Monsieur... je ne sçai qui, je suis votre servante.

P A S Q U I N.

Belle... je ne sçai quoi, dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,

Je suis, assurément, votre humble serviteur.

L I S E T T E.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre :

En vous disant le mien, apprendrois-je le vôtre ?

P A S Q U I N.

Oui-dà. Si par hazard je m'apellois Pasquin?...

L I S E T T E.

Et moi Lifette ?

P A S Q U I N.

Vous ? Je veux être un faquin ;
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

L I S E T T E.

A celui de Pasquin il revient à merveille.

Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

P A S Q U I N.

A ravir.

Hé bien, je suis Pasquin tout prêt à vous servir.

L I S E T T E.

C'est très-bien fait à vous. Pour moi, je suis Lifette :

P A S Q U I N.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette,

Et je vous avouerai que je me suis douté

Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

L I S E T T E.

Oui. Mais mon tems m'est cher ; je crains qu'on
ne m'attende.

Venons d'abord au fait.

P A S Q U I N.

C'est ce que je demande.

L I S E T T E.

Vous ne m'entendez pas.

P A S Q U I N.

Pardonnez-moi.

L I S E T T E.

Comment ?

P A S Q U I N.

Vous voulez nous lier dès le premier moment

Par un don mutuel de notre confiance.

L I S E T T E.

L I S E T T E.

Oh ! La mienne ne va qu'après l'expérience :
Pour pouvoir l'obtenir , il faut la mériter.

P A S Q U I N.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter ?

L I S E T T E.

D'abord , apprenez-moi le nom de votre maître :
Aurois-je par hazard l'honneur de le connoître ?

P A S Q U I N.

Cela se peut.

L I S E T T E.

Fort bien. Sçachons à quel dessein
Vous nous rendez visite , & de si bon matin.

P A S Q U I N.

Nous y viendrons.

L I S E T T E.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui , céans ont sçu vous introduire ;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

P A S Q U I N.

Avant que je réponde , il faut , premièrement
M'éclaircir sur un point.

L I S E T T E.

Parlez , je vous supplie :

P A S Q U I N.

Vous servez céans ?

L I S E T T E.

Oui.

P A S Q U I N.

Mais... servez-vous Julie ?

L I S E T T E.

Elle-même.

P A S Q U I N.

Ah ! Parbleu . j'en suis ravi.

L I S E T T E.

170 L'HOMME SINGULIER;

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh! Tout doux. Dites-moi,

Sçavez-vous son secret ?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle.

LISETTE.

C'est Monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle ;

Mais , bien loin de répondre à son intention ,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscretion !
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous , ma chère.

Je viens servir ici sous votre ministère.

Vous me guiderez bien , à ce que je prévois.

Sçachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au Comte d'Arbois ?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure !

Et que votre présence en ce lieu nous rassure !

Mais dans notre prison , par quel secret ressort

Avez-vous pénétré ?

PASQUIN *lui montrant une lettre.*

Voici mon passe-port.

LISETTE *lisant l'adresse.*

» Au Comte de Sanspair.

PASQUIN.

La lettre est de sa mere ;

Elle m'envoie à lui.

LISETTE.

Ho! Ho! Pour quelle affaire ?

Pour être à son service.

L I S E T T E.

En quelle qualité ?

P A S Q U I N.

Mais... De valet-de-chambre.

L I S E T T E.

Et vous avez quitté

Le Comte ?

P A S Q U I N.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.
Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse,
Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit.
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagème.
La mere de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait ;
Mon maître l'ayant sçu par une vieille femme
Qui sert depuis long-tems chez cette bonne Dame ;
A si bien fait sous main, qu'elle m'a demandé.
Je me suis présenté si bien recommandé,
Ma figure, d'ailleurs, sans me donner de gloire ;
M'a si bien apuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquise a pris du goût pour moi ;
Et m'envoye à son fils, qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

L I S E T T E *lui faisant la révérence.*

Oh ! Je n'en doute point.

P A S Q U I N *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

L I S E T T E.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sçachez ce que c'est que votre nouveau maître :
Tout ce que l'on n'est point, il se pique de l'être ;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours, & dans ses actions.

P A S Q U I N.

C'est un original, je l'ai sçu par sa mere,
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractère.

L I S E T T E.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien :

P A S Q U I N.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bien-tôt toute sa confiance.

Gouverner les esprits est ma grande science ;

C'est mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les
goûts ;

Et je sçai, comme on dit, hurler avec les loups.

Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître.

Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

L I S E T T E.

Comment entrera-t'il ? Le portier de céans

Est un diable.

P A S Q U I N.

Il est vrai. Mais vingt louis comptans,

Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,

J'ai trouvé le moyen d'aprivoiser le Diable ;

J'en ai fait un mouton. Et mon entrée ici

Pour le Comte d'Arbois a déjà réüssi.

L I S E T T E.

C'est débiter pour lui par un beau coup d'adresse.

P A S Q U I N.

Mais il n'est pas le seul pour qui je m'intéresse.

L I S E T T E.

Et pour qui donc encor ?

P A S Q U I N.

Pour sa charmante sœur ;

Et je veux prévenir Sanspair en sa faveur.

J'en ai l'ordre secret. A l'insçu de leur pere,

Je viens ici servir & la sœur, & le frere.

L I S E T T E.

Et que veut cette sœur à Monsieur de Sanspair ?

P A S Q U I N.

Le mystère est profond ; s'il étoit découvert,

Cela dérangerait des mesures secrètes
 Qu'on ne peut confier qu'à des filles discrètes.

L I S E T T E.

Vous ne comptez donc pas sur ma discrétion ?

P A S Q U I N.

Pas encor tout-à-fait. Mais mon intention
 Est de faire avec vous plus ample connoissance ;
 Différons jusques-là l'entière confiance.

L I S E T T E.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton ;
 Et... Mais séparons-nous , voici le factoton.
 Au revoir.

S C E N E I I I.

G O R J U , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

J E n'ai pas l'honneur de vous connoître ;
 Monsieur ; mais nous allons servir le même maître.
 Je suis Monsieur Pasquin.

G O R J U.

Et moi , Monsieur Gorju !

P A S Q U I N *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé !

G O R J U *l'embrassant.*

Soyez le bien venu !

P A S Q U I N.

Très-obligé. Gorju ! Le beau nom !

G O R J U.

Ce nom brille

Depuis un siècle au moins dans l'illustre famille
 Des Sanspair.

P A S Q U I N.

Comment diable !

GORJU.

Et vous m'accorderez

Que par-là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste ! Voilà pour eux un titre magnifique !

On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai, mais de distinction ;

J'y suis maître-d'hôtel, &, par occasion,

Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh ! Oh !

GORJU.

Quand la place est vacante

J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante

D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif ?

GORJU.

Oui, mais très-fatigant : car dans cette demeure,

Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,

Jour ou non, à Monsieur cela n'importe pas,

Et son appétit seul est l'heure du repas.

Point de repos pour nous à moins qu'il ne s'endorme !

PASQUIN.

Eh, comment soutient-il cette dépense énorme ?

Il se ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans par ses soins

Mon maître met à part cent mille francs au moins ;

Outre qu'il est très-riche, il garde un si grand ordre ;

Que sur ses revenus personne ne peut mordre.

Il rit de nos Seigneurs qui, faisant les fendans,

Cela dérangeroit d'..... N's Intendans ,
Et leur donnent le droit de les mener au pillage.

P A S Q U I N.

On le traite de fou ; moi , je dis qu'il est sage :
Se passer d'Intendant , c'est l'être au dernier point :
En se volant soi-même on ne s'appauvrit point.

G O R J U.

Bien dit.

P A S Q U I N.

Sa garde-robe est-elle magnifique ?

G O R J U.

Point du tout , car il est amoureux de l'antique :
Bien loin de se régler sur les modes du tems ,
Celle dont il se pare a du moins cinquante ans :
Ses poches sont en long , ses perruques crépées.
Les hommes d'aujourd'hui lui semblent des pou-
pées.

Il aime un habit simple & plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux sa singularité ,
Cet homme simple , uni , veut que ses domestiques
Soient tous , selon leur ordre , en habits magnifiques ,
Que la mode sur-tout les fasse bien briller :
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller ;
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il est fort au-dessus d'un homme de ma sorte.

P A S Q U I N.

Il vous sied à ravir.

G O R J U.

Oh ! Votre serviteur.

P A S Q U I N.

Je vous ai pris d'abord pour un petit Seigneur.

G O R J U.

J'en ai , sans me vanter , & le port , & l'allure :
Mais chut. Voici Monsieur.

P A S Q U I N *à part.*

O la bonne figure !



S C E N E I V.

SANS PAIR , GORJU , PASQUIN :

SANS PAIR , *à part , en rêvant.*

Elle n'est pas levée , & son pere est sorti ;
 Ah , que j'en suis fâché ! J'avois pris mon parti ;
 Que sçai-je si j'aurai toujours la même force ?
 Mon esprit & mon cœur vont rentrer en divorce :
 Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit ?

(*apercevant Pasquin.*)

Que veut cet homme-là ?

P A S Q U I N.

Ce petit mot d'écrit

Vous apprendra , Monsieur , le sujet qui m'amène.

S A N S P A I R.

Ah ! ah ! C'est de ma mere. Elle a donc pris la peine
 De me chercher quelqu'un qui pût me convenir ?
 Monsieur Gorju.

G O R J U.

Monsieur.

S A N S P A I R.

Songez à me tenir

Un dîner prêt. Je sens mon apétit renaitre.

G O R J U.

Pour quelle heure , Monsieur ?

S A N S P A I R.

Pour quelle heure ? Peut-être

Dans le moment , ou bien un peu plus tard. Enfin
 Je vous avertirai si-tôt que j'aurai faim.

G O R J U.

Le rôl est presque cuit , je crains qu'il ne se gâte.

S A N S P A I R.

Faites-en mettre un autre , & sur-tout qu'on se hâte.

S C E N E V.

S A N S P A I R , P A S Q U I N.

S A N S P A I R *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici :
 Je compte que ma mere aura bien réuſſi ,
 Car elle a le goût sûr , & n'est pas fort crédule :
 Pour moi , je le ſuis trop , & j'en ſuis ridicule.

(à Paſquin.)

Couvrez-vous , mon ami.

P A S Q U I N.

Moi, Monsieur?

S A N S P A I R.

Entre nous

Point de cérémonie.

P A S Q U I N.

Un valet...

S A N S P A I R.

Couvrez-vous ;

Vous dis-je ; je le veux.

P A S Q U I N.

Vous oubliez , je penſe ,

Que je ſuis domeſtique , & que la bienſéance...

S A N S P A I R.

La bienſéance veut que vous m'obéiſſiez.

P A S Q U I N.

J'y ſerai toujours prêt , quoique vous m'ordonniez ;

De ma ſoumiſſion ſi vous faites l'épreuve ,

Je vais , en me couvrant , vous en donner la preuve.

S A N S P A I R.

Ah ! Ce trait-là me plaît.

P A S Q U I N *ſe couvrant.**Quand l'ordre eſt ſi preſſant ;*

I vaut mieux être ſot que déſobéiſſant.

H 5

On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas besoin que l'on vous recommande.
Lifons pourtant.

(I L L I T.)

*Mon fils, vos singularités,
Quoique j'y sois accoutumée,
Me paroissent toujours d'étranges nouveautés,
Qui donnent du relief à votre renommée.
Pour un valet-de-chambre, avoir recours à moi,
C'est une idée assez plaisante :
N'importe, j'ai trouvé, je croi,
L'homme qui vous convient ; & j'en suis très-contente.*
Le préambule est long, mais lifons jusqu'au bout.

(I L L I T.)

C'est un joli garçon...

P A S Q U I N.

faisant une brusque & profonde révérence.

Ah, Monsieur ! Point du tout.

S A N S P A I R.

Ne m'interrompez plus ; & trêve de courbettes.
On ne m'impose point par ces façons discrettes
Dont un orgueil caché sçait toujours se munir.
Quand on a du mérite, il faut en convenir.

P A S Q U I N à part.

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très-comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

S A N S P A I R lit.

*C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.*
Ma mere n'a jamais prodigué la louange.

P A S Q U I N d'un ton modeste.

Monsieur...

S A N S P A I R.

Vous avez donc de l'esprit ?

P A S Q U I N.

Comme un ange :

Puisque vous le voulez , j'en conviens bonnement,
SANS PAIR *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

(I L L I T.)

Il est exact , adroit , sincère ;

De plus , on me répond de sa fidélité :

Mais ce qui va bien plus vous plaire ;

De ses talens celui qu'on m'a le plus vanté ,

C'est qu'il a le don de se taire.

O merveilleux talent , plus précieux que l'or !

Si vous le possédez , vous êtes un trésor.

Mais le possédez-vous , dites-moi ? Puis-je croire

Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire ?

Vous êtes donc le seul que la faveur des cieus

Ait jamais honoré de ce don précieux ?

Etes-vous ce prodige ? Allons , soyez sincère.

Répondez. Est-il vrai que vous sçavez vous taire ?

Morbleu , répondez donc. Vous vous moquez , je
croi.

P A S Q U I N.

Mon silence , Monsieur , vous répondoit pour moi :

S A N S P A I R.

Par ma foi , ce garçon commence à me confondre.

Un sage de la Grèce eût-il pû mieux répondre ?

Embrassez-moi , mon cher.

P A S Q U I N *reculant.*

Ah , Monsieur ! ...

S A N S P A I R.

Sans façon.

P A S Q U I N.

Quoi , mon maître avec moi feroit comparaison ?

Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence...

S A N S P A I R.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéissance.

(*Ils s'embrassent.*)

Alléyons-nous.

P A S Q U I N.

M'asseoir !

Encore ? Au premiet mot...

PASQUIN *s'asseyant brusquement:*

Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANS PAIR.

Je vois tout le contraire. Approchez. Mes manières
Ont de quoi vous surprendre; elles sont singulières,
Je l'avoue, & d'abord vous l'avez dû sentir.

Le vulgaire imbécile ose s'en divertir;

Il me croit ridicule; & vous-même, peut-être,

Vous le croyez aussi. Quoi! direz-vous, un maître

Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,

Et même à se couvrir! Il est vrai qu'aujourd'hui

Donner à ses valets une telle licence,

C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.

On n'agit point ainsi dans les moindres maisons:

Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.

Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANS PAIR.

Voilà mon plus beau titre;

Fussai-je des humains, ou le maître, ou l'arbitre,

Oui, mon cher, je suis homme; & vous l'êtes aussi;

N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici.

Mais entre vous & moi la différence est belle.

SANS PAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.

Un homme en vaut un autre, à moins que par mal-
heur

L'un d'eux n'ait corrompu son esprit & son cœur:

Car quel est des mortels le plus considérable?

C'est le plus vertueux & le plus raisonnable.

Et quel est le plus vil? C'est le plus vicieux.

Il a beau se targuer de ses nobles ayeux,

Beau se croire au-dessus de tous tant que nous som-
mes,

Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.

Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entr'eux d'autre distinction,
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage;
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, & gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelque autre différence?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un Seigneur; moi, qui suis-je? Un piéplat;

S A N S P A I R.

Mais par quelle raison?

P A S Q U I N.

Je ne puis vous la dire.

S A N S P A I R.

Ni moi non plus. Le sort exerçant son empire,
Vous a traité fort mal, & m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques;
Qui, par succession, sont venus jusqu'à moi,
Vos ancêtres à vous?...

P A S Q U I N.

Mes ancêtres? Ma foi,

Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître;

S A N S P A I R.

Mais vous en avez eu?

P A S Q U I N.

Cela pourroit bien être.

S A N S P A I R.

Le fait est très-certain. Mais, qu'est-il arrivé?
Ce que les plus puissans ont souvent éprouvé.
Comme du genre-humain la fortune se joue,
Elle a mis vos ayeux au plus haut de sa roue,
Puis s'est fait un plaisir de les mettre au-dessous;
Les miens, après avoir essuyé son courroux.

De degrés en degrés sont montés à r place ;

Pur effet du hazard ou d'une heureuse audace ;

Vrai jeu de la bascule. Un côté penche en bas

En faisant monter l'autre : & je ne comprends pas

Qu'un Grand qui voit régner cette vicissitude ,

Puisse de la hauteur contracter l'habitude.

Tout homme que le sort fit naître d'un haut rang ;

Doit se dire en secret : » Je suis d'un noble sang ,

» Un autre est d'un sang vil , à ce que j'imagine ;

» Nous remontons pourtant à la même origine «.

Voilà comme je pense ; & la raison pourquoi

Je veux que sans contrainte on agisse avec moi.

Toujours les premiers tems presens à ma mémoire ;

Etouffent de mon cœur , & l'enflure , & la gloire ;

Je me fais un plaisir de le mortifier ,

Et c'est ce qui , sur-tout , me rend très-singulier.

Les hommes sont si fous , qu'on ne peut être sage :

Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

P A S Q U I N.

Vous dites vrai , Monsieur ; tous les hommes sont
fous.

Il n'est plus ici-bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR *se levant brusquement.*

Ah , si ! Vous me flattez. Quelle indigne bassesse !

P A S Q U I N.

Je croyois que des Grands vous aviez la foiblesse ;

La louange est pour eux un si friand ragoût ,

Que je la prodiguois pour flatter votre goût ;

Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.

J'ai cru vous prendre au piège , & j'y suis pris moi-
même.

SANSPAIR *lui prenant la main.*

Oh ! Parbleu , mon enfant , vous resterez ici ,

Holà , Monsieur Gorju , paraissez .



S C E N E. V I.

GORJU , SANSPAIR , PASQUIN.

G O R J U .

M E voici.

Le diner vous attend.

S A N S P A I R .

Tout-à-l'heure.

G O R J U à part.

J'enrage!

S A N S P A I R .

Qu'on donne à ce garçon l'habit & l'équipage.

Que j'avois destiné pour son prédécesseur.

Cet homme est justement de la même hauteur.

S C E N E V I I .

S A N S P A I R , P A S Q U I N .

S A N S P A I R .

Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître?

P A S Q U I N .

Il logeoit ici près ; vous pourriez le connoître.

S A N S P A I R .

Je ne connois personne.

P A S Q U I N .

Il alloit quelquefois,

Ou dîner , ou souper chez le Marquis d'Arbois.

S A N S P A I R .

Ah ! ah ! De ce Marquis connoissez-vous la fille ?

P A S Q U I N .

Mais j'en ai oui parler. O l'étrange famille !

En quoi donc ?

P A S Q U I N,

Ce Seigneur a deux enfans ; une fille
Aussi grave & posé qu'un homme à cheveux gris :
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.

S A N S P A I R.

Est-il possible ?

P A S Q U I N.

Oui.

S A N S P A I R.

Cet homme est né bien sage !

P A S Q U I N.

C'est un Caton sans barbe. Et sa sœur, à mon sens ;
Est encor plus bizarre ; elle a vingt & deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

S A N S P A I R.

Hé bien ?

P A S Q U I N.

Elle fait la sçavante ;

Elle lit jour & nuit les plus anciens Auteurs ;
Elle en sçait plus, dit-on, que les plus grands
Docteurs.

S A N S P A I R *transporté.*

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur.

S A N S P A I R.

Fort bien. Et sa figure ?

P A S Q U I N.

Charmante, à ce qu'on dit.

S A N S P A I R.

L'aimable créature !

P A S Q U I N.

Oh, oui. Mais toujours lire est un tic rebutant.

S A N S P A I R.

Plût au ciel que ma sœur eût le même penchant !

Mais , loin d'étudier , c'est une jeune folle
 Qui n'aime que le faste , & cela me désolé.
 Un homme simple , uni , bien loin de la toucher ;
 Est un monstre à ses yeux , & n'ose l'aprocher.
 Lorsqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître ,
 Je veux que vous preniez les airs d'un petit-maître :
 Les possédez-vous bien ?

P A S Q U I N .

Monfieur , fans vanité ;
 J'ai de rares talens pour la fatuité.

S A N S P A I R .

Je l'avois deviné par votre contenance.
 Livrez-vous hardiment à votre impertinence :
 De vos talens exquis je m'en vais m'amuser ,
 Pour plaifanter ma fœur , & la défabufer.
 Son goût s'est déclaré par les airs à la mode :
 Je n'imagine point de plus sûre méthode
 Pour les lui faire enfin haïr & détefter ,
 Que d'avoir un valet propre à les imiter.
 Par cette comédie elle pourra connoître
 Que d'un homme de rien on fait un petit-maître ,
 Et qu'un jeune Seigneur , sous ce fade maintien ,
 D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien :

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L E C O M T E , P A S Q U I N .

P A S Q U I N *menant son maître par la main*

E N T R E vite , & sans bruit.

L E C O M T E .

Voilà bien du mystère !

P A S Q U I N .

Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

L E C O M T E .

Bon ! Sanspair est-il donc un homme à redouter ?

P A S Q U I N .

Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

S C E N E I I .

L E C O M T E , L I S E T T E , P A S Q U I N .

L I S E T T E .

C'Est vous , Monsieur le Comte ?

P A S Q U I N .

Oui , grace à mon adresse.

L I S E T T E .

Soyez le bien venu.

L E C O M T E .

Montons chez ta maîtresse.

L I S E T T E.

Out doux. Elle viendra dans un petit moment.

L E C O M T E.

Méne-moi sans tarder à son appartement.

L I S E T T E.

Du sang froid, s'il vous plaît.

L E C O M T E.

Le sang froid m'importune;

P A S Q U I N.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune ?

L E C O M T E.

Non pas. Mais ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

L I S E T T E.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

P A S Q U I N.

Soyez plus circonspect.

L E C O M T E.

Ce faquin me fait rire.

Circonspect ! Eh, si donc ! Ce n'est pas le bon air.

L I S E T T E.

C'est celui qui convient chez Monsieur de Sanspair.

L E C O M T E.

Mais tu ne sçais donc pas que j'aime à la folie ?
Le moyen ? . . . Ah ! Je vois ma charmante Julie.

S C E N E I I I.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE *prenant la main de Julie.*

H É bien, mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour ;
Car je croi qu'entre nous il est très-réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans-équivoque.

188 L'HOMME SINGULIER;

JULIE *bas à Lisette.*

Ah, qu'il est différent de ce vilain Baron!

LISETTE *bas à Julie.*

D'accord : mais il a l'air un peu trop fanfaron;

JULIE *bas à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE *bas à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE *à Julie.*

Vous balancez, me semble-t-il ?

Quoi ? La consultez-vous ?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble;

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous ?

JULIE.

Mon frere peut venir;

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir

En pleine confiance ; & , s'il survient un frere ,

Pour le rendre traitable on sçait ce qu'on doit faire;

JULIE.

Bon Dieu ! Que dites-vous ? Il faut le ménager ;

Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je sçaurai l'engager

A m'être favorable : & , selon l'apparence ,

Il ne peut ignorer mon rang & ma naissance.

Un homme de ma sorte ose se presenter ,

Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire ;

Mais peut-être est-ce assez pour dégôûter mon frere;

LE COMTE.

Pour le dégôûter ?

LISETTE.

Oui.

Parbleu, vous m'étonnez.
El travers est-ce là ?

JULIE.

Le ton que vous prenez ;
Vos manières, vos airs, que je trouve admirables ;
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh ! Je vous en répons.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Sçavez-vous comment il faut paroître.
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanspair ?
Prudent, sage ; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE *en riant.*

Prudent ! Sage ! Oh ! Parbleu, le projet est risible :

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible :

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau ;
Et jamais l'Opéra n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous êtes bien sage ;
Vous songerez plutôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment, diable ! Voilà de la précision !
Cette fille a l'esprit plein de réflexion ;
Et je vous avouerai qu'elle me persuade.

(à Julie.)

Notre frere, ma belle, a donc l'esprit malade ?

JULIE.

Un peu visionnaire ; &, s'il faut dire tout ;
Vous êtes trop charmant pour être de son goût.

190 L'HOMME SINGULIER ;
LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre ;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'aut
N'est-il pas vrai ! Du moins vds beaux yeux me l'ont
dit :

Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non. J'attens un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition , je croi , vous effarouche.

JULIE.

Il est vrai ; car enfin . . .

LE COMTE.

Ah ! Vous faites l'enfant !

Dites-moi : Je vous aime ; & je suis triomphant.

JULIE.

Moi ! Vous dire cela ! Dites-le moi vous-même.

LE COMTE.

Oh ! Parbleu , volontiers , & cent fois. Je vous aime,
Et je vous fais serment que mon fidèle amour
Eclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.

Les transports que je sens vont jusques à l'extase.

Si je ne vous dis vrai , que la foudre m'écrase.

Puissai-je en cet instant mourir à vos genoux.

(*En se levant.*)

Est-ce là s'expliquer ? Allons , ma reine , à vous.

JULIE *d'un air confus.*

Monsieur , en vérité . . .

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.

Vous aimez , on vous aime , & j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps ?

LISETTE.

Oui , Monsieur. L. n'est plus question

de gagner son frere, & c'est-là l'enclouûre.

LE COMTE.

Le faire pour cela ?

L I S E T T E.

Changer votre figure,

Vos manières, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh ! Ma foi ;

Tu me demandes trop.

L I S E T T E.

Et je vous soutiens, moi ;

Qu'avec beaucoup d'esprit & beaucoup de tendresse,

On sçait se retourner. Songez que le tems presse.

LE COMTE *en riant.*

Oh ! Je n'en doute pas.

J U L I E.

Vous l'interprétez mal.

Le tems est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il ?

P A S Q U I N.

Un Baron.

J U L I E.

Apuyé de mon frere.

LE COMTE.

Un Baron, dites-vous ?

L I S E T T E.

Oui, de la Garouffiere.

J U L I E.

Je le hais, je l'abhorre ; & mon frere en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal ?

L I S E T T E.

Il nous vient du Poitou ;

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, & vous verrez merveilles.

Je veux devant San(pair lui couper les oreilles.

192 L'HOMME SINGULIER,
PASQUIN.

Belle expédition !

L I S E T T E.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire, & de n'y gagner rien.

L E C O M T E.

Quoi ! j'aurai pour rival un pareil personnage ?
Un campagnard ? Un sot ?

L I S E T T E.

Il l'est à triple étage ;
Et c'est par-là qu'il plaît au Comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

P A S Q U I N.

Voulez-vous obtenir votre aimable Maîtresse ?
Usez avec Sanspair & d'esprit & d'adresse.
Sous de graves habits cachez l'air cavalier ;
Pour paroître à ses yeux bizarre & singulier,
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes ;
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites ;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

L E C O M T E.

Je veux bien l'imiter ; mais qui me l'apprendra ?

P A S Q U I N.

Moi. Je le sçai par cœur ; & je vais vous instruire.
Soyez sage un quart-d'heure, & laissez-vous conduire.

L E C O M T E à Julie.

Pour m'assurer de vous je vais me transformer ;
Et vous éprouverez que je sçai l'art d'aimer.

P A S Q U I N à Julie.

Madame, il faut aussi nous aider.

J U L I E.

Que ferai-je ?

P A S Q U I N.

Sanspair va m'employer pour vous dresser un piège.
Il veut me transformer en Seigneur important,
Armé de ces grands airs que vous estimez tant :
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez
faire, Traitez

tez-moi comme un fat ; & trompez votre frere.

JULIE.

Et assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir , ma belle.
J'espère par mes soins mériter votre cœur.

S C E N E I V.

LA COMTESSE , JULIE , LE COMTE ,
LISETTE , PASQUIN.

LA COMTESSE.

J'Entre un peu librement

LE COMTE *à la Comtesse.*

Chez votre belle-sœur

(Ou , du moins , peu s'en faut) point de cérémonie.

Aprochez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Hé bien donc , vous l'aurez. D'avance embrassez-
vous ;

Et vivement.

LA COMTESSE *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux ;

JULIE.

Et moi , Madame . . .

LE COMTE.

A l'air dont la scène commence ;

Je vois que vous aurez bien tôt fait connoissance ;

Plus vous vous aimerez , plus je serai content.

Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez ?

S C E N E V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.

J E ne m'étonne plus si mon frere vous aime.

JULIE.

Le croyez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Et j'en suis sûre même.

JULIE.

Vous êtes obligeante.

LA COMTESSE.

Et sincère.

JULIE.

Entre nous,

De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Quelle preuve ? Il refuse un parti très-fortable ,
 Fille puissamment riche , & même assez aimable :
 Mon pere en est outré , sans avoir deviné
 La cause d'où provient ce refus obstiné.
 Pour moi , je la sçavois , & l'ai si bien cachée. . .

JULIE.

Votre frere m'a plû , je lui suis attachée ;
 Je croi lui plaire aussi : mais , parce que j'apprens ;
 Pour traverser nos vœux nous avons deux tirans.
 Il cédera peut-être au pouvoir de son pere :
 Ma mere m'a soumise à celui de mon frere ,
 Qui me destine un sot que je hais à la mort.
 Des plus tendres amans voilà quel est le sort !
 Toujours leur passion trouve un injuste obstacle ,
 Et , pour les rendre heureux , il faut quelque miracle.

S C E N E V I.

SANSPAIR *écoutant sans paroître*, LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE *à Julie.*

Vous pouvez l'espérer.

JULIE.

Ah! Je n'ose.

LA COMTESSE.

Eh, pourquoi?

JULIE.

Mon frere est bien bizarre.

SANSPAIR

apercevant la Comtesse.

Est-ce elle que je voi?

LA COMTESSE.

Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son système

Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.

SANSPAIR *à part. sans être vu.*

C'est ma belle Comtesse. Oui, je n'en puis douter;

Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.

Il faut me mettre au fait avant que de paroître.

JULIE.

Vous le connoissez mal.

LA COMTESSE.

Je croi le bien connoître;

JULIE.

Mon frere n'est pas tel que vous vous le peignez.

Lui, la sagesse même! Ah, bon Dieu! Vous craignez

De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,
Mais je sçai qu'on en fait mille plaisanteries.

196 L'HOMME SINGULIER ;
LA COMTESSE.

Je le sçai comme vous ; & je sçai bien aussi
Que l'on a très-grand tort. Mais n'est il pas ici ?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?

JULIE.

Oui , Madame , il est vrai. Vous , lui faire visite ?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons , c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait , on vient de me l'apprendre ,
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait ? Rien n'est plus surprenant.
Eh , comment l'a-t'il eu ?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant

J'ai perdu ce portrait sans m'en être aperçue,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vue ;
Et de là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE *en souriant.*

Vous ne mortifiez si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pû le fraper.

JULIE.

Lui ? D'un portrait de femme il pourroit s'occuper ?
D'une telle foiblesse il est très incapable ,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis. piquans & gracieux ,
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.

(*considérant la Comtesse.*)

Ah , Madame !

Quoi donc ?

JULIE.

Que cette étoffe est belle !

LA COMTESSE.

Le dessein m'en a plu ; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher ; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.

C'est très-bien fait , Madame !

SANSPAIR *à part.*

Pour une philosophe elle paroît bien femme !

LA COMTESSE *à Julie.*

Et ces dentelles-ci , qu'en dites-vous ?

SANSPAIR *à part.*

Encor ?

JULIE.

Ah ! Rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE *regardant la robe de Julie :*

Que j'aime ce fond d'or !

Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées !

Elles sont , à mon sens , artistement nuées.

JULIE.

Cette robe me plaît , & je la mets souvent.

Mais suis-je bien coiffée ?

LA COMTESSE.

Un peu trop en avant !

Coiffez-vous désormais un peu plus en arrière ,

Vos traits sortiront mieux. Pour moi , c'est ma
manière.

SANSPAIR *à part.*

Je tombe de mon haut.

JULIE *à Lisette.*

Suivez cette leçon !

SANSPAIR *à part , & plus haut.*

La femme la plus sage a bien peu de raison !

198 L'HOMME SINGULIER,
LA COMTESSE.

J'entens quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frere sans doute!

LISETTE.

C'est lui-même vraiment. Je croi qu'il nous écoute!

SANSPAIR. *se montrant.*

Oui, j'écoute, Lisette; & j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous ?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu

Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frere,

Voilà des curieux l'avanture ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous sçavez donc, Monsieur, ce qui m'amène ici ?

SANSPAIR.

Oui, Madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sçai bien aussi ;

Et j'ai promis pour vous....

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même,

(à la Comtesse.)

Ma sœur, & point pour moi. Mon bonheur est
extrême

De trouver le moment de vous entretenir,

Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir ;

Mais on m'a dit....

JULIE.

Oh ! Oh ! De la galanterie !

C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR à Julie & Lisette.

Laissez nous, je vous prie!

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non, restez. Nous laissez-vous tous deux?

JULIE. *en sortant.*

Je répons de mon frere ; il n'est pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

JE débute, Madame, en marquant ma surprise:

LA COMTESSE.

Eh, de quoi, s'il vous plaît?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise ;

De voir dans vos cheveux ce docte arrangement ;

De vous vous voir affecter cet air, cet enjouement ;

Ces petites façons, ce gracieux langage

Dont les femmes du monde ont raffiné l'usage,

Usage qui corrompt les esprits & les cœurs,

Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.

Quoi ? Vous sçavez parler d'étoffes, de dentelles ;

Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles ?

Ou Monsieur votre pere a voulu me tromper,

Ou la mode jamais n'a dû vous occuper ;

Vous devez l'ignorer si vous êtes sçavante,

Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'elle invente.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, Monsieur ?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter ...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira Je sçai l'art d'écouter ;

Même certains discours qui pourroient me déplaire ;

Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire :

Ciel ! Auroit elle encor cette perfection
Jointe si rarement à l'érudition ?

Une femme d'esprit se forcer au silence !

Rien ne me paroît plus contre la vra'semblance.

(*Ils se regardent sans rien dire.*)

(*haut.*)

Elle se taît pourtant. Vous ne répondez point ?

L A C O M T E S S E.

Continuez , Monsieur ; j'attens le second point.

S A N S P A I R *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme !

(*Ils gardent encore le silence.*)

L A C O M T E S S E *en souriant.*

Hé bien , vos argumens sont-ils prêts ?

S A N S P A I R.

Non , Madame ;

Je n'ai plus rien à dire , & je suis confondu.

L A C O M T E S S E.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu !

Or voici ma réponse. Une femme sçavante

Doit cacher son sçavoir , ou c'est une imprudente.

Si la pédanterie est un vice d'esprit ,

Que la société de tout tems a proscrit ,

Et si contre un pédant tout le monde déclame ,

Souffrira-t'on son air , ses tons dans une femme ?

Je me le tiens pour dit , mon sexe est condamné

A se borner aux riens pour lesquels il est né.

Je sçai que s'il en sort il paroît ridicule ;

Qu'il faut qu'une sçavante en public dissimule ;

Et s'impose la loi de n'y briller jamais ,

Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.

Se tenir au niveau des femmes ordinaires ,

Se prêter , se livrer à des sujets vulgaires ,

S'asservir à la mode , en parler doctement ,

Voilà ce qu'elle doit affecter poliment :

Au lieu que son sçavoir la fait passer pour folle ,

S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.

SANS PAIR.

Votre discours , avec sincérité ,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge , Monsieur , faut-il que j'y renonce ?

SANS PAIR.

Je vous en convaincrâi bien-tôt par ma réponse :

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANS PAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.

Une femme qui joint le sçavoir à ses charmes ;

Des discours du public ne prend jamais d'allarmes ;

Elle laisse en partage à de foibles esprits

La mode & le bon air , objets de son mépris.

Loin de chercher à plaire , elle craint cette gloire ;

Son esprit sur son cœur emporte la victoire ;

Aux foibles de son sexe elle sçait s'arracher ,

Et le mépris des fots ne sçauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime là me paroît un peu fière ;

Pour me persuader elle est trop singulière :

Et je hais . . . (je vous parle avec sincérité)

Toute affectation de singularité.

SANS PAIR.

Vous voulez ressembler , & vous êtes sçavante ?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singulière est-on donc ignorante ?

Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits ,

Des sçavans dont le monde admire les écrits ;

Mais je ne leur vois point affecter des manières

Qu'on puisse , avec raison , prendre pour singulières :

Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts

Pour cacher leur sçavoir sous d'aimables dehors.

Et si , chez les anciens , de doctes Fanatiques

Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques ,

Les plus sages mortels ont toujours méprisé

Les écarts singulier d'un orgueil déguisé.

Et Socrate, & Platon, *à Rome & en Grèce,*

D'un doux extérieur ont orné la sagesse :

On ne les a point vûs, par singularité,

Rompre tous les liens de la société,

Affecter des façons qui n'ont point de semblables ;

Et, pour se distinguer, se rendre insupportables.

SANS PAIR *vivement.*

Je verrois de sang froid tant d'erreurs, tant d'abus ?

Je pourrois fréquenter des hommes corrompus ?

LACOMTESSE.

Eh, qui parle de vous ? Ma thèse est générale.

SANS PAIR.

Ah ! Je ne sens que trop où tend votre morale.

LACOMTESSE.

Comment ; vous êtes donc un homme singulier ?

SANS PAIR.

Oui. Je respire l'air en mon particulier.

En tous lieux la raison est ma seule compagne.

Quand le beau monde accourt, je fuis à la campagne ;

Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord,

Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LACOMTESSE.

Moi, je veux qu'à son siècle un sage s'accommode.

Une sagesse outrée est toujours incommode,

Dégoûte, irrite, offense au lieu de corriger.

De sa mauvaise humeur on cherche à se venger ;

Pour la rendre odieuse il n'est rien qu'on ne fasse :

Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace ;

Mais il me fiéroit mal de citer les auteurs.

Rien n'est plus innocent ni plus pur que vos mœurs.

Je vous mets au-dessus de la plûpart des hommes ;

Mais vivons, croyez-moi, pour le siècle où nous sommes ;

Tâchons de nous sauver de la corruption ;

Sans donner toutefois dans l'affectation.

Imiter dans ce tems la candeur du vieux âge,

Ses modes, ses façons, c'est être outrément sage.

Pour moi qui suis le monde, & qui ne le fais pas,
 Je me borne à des vœux, & je me dis tout bas :
 » Puissent la foi, l'honneur, & la pudeur antique,
 » Reprendre sur les cœurs un pouvoir despotique !
 » Après tant de rebuts qui t'ont fait soupirer,
 » Vertu trop négligée, ose te remonter. «
 Ces souhaits que je forme & répète sans cesse,
 Avec humanité font parler la sagesse :
 Ils peuvent à la fin pénétrer jusqu'aux cieux,
 Et faire plus d'effets que des cris odieux.

S A N S P A I R.

Plus vous parlez. Madame, & plus je vous admire ;
 Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
 C'est un crime à vos yeux d'oser se distinguer ;
 Pour leur paroître sage, il faut extravaguer.

L A C O M T E S S E.

Distinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque :
 Un sage suit la mode, & tout bas il s'en moque ;
 Il déteste l'erreur, le vice, les abus ;
 Mais sans rompre en visière aux hommes corrompus ;
 Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable ;
 Mais son goût ne doit pas le rendre infociable.

S A N S P A I R.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
 Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons ?

L A C O M T E S S E.

Oh ! Très-absolument. J'ose même vous dire,
 Que si sur votre cœur j'avois le moindre empire ;
 (Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur)
 Je voudrois que d'abord vous me fîtiez l'honneur
 De me sacrifier vos façons singulières,
 Pour prendre du beau monde & l'air, & les ma-
 nières.

¶ Je sens combien sur vous cet effort seroit grand ;
 Et l'on pourroit compter sur un pareil garant. ¶

S A N S P A I R *très vivement.*

Moi, devenir un fat ? Un étourdi, Madame ?
 Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme ;

Vous ne me feriez pas varier un moment.

Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant :

Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles;

Qu'avec peine j'en crois mes yeux & mes oreilles.

Vous sçavez être sage avec vivacité,

Et la science en vous relève la beauté :

Mais tous nos sentimens s'accordent mal ensemble ;

Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

L A C O M T E S S E *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.

Pour ne plus disputer, venons à mon portrait.

M'y reconnoissez-vous ? Y trouvez-vous quelque autre ?

S A N S P A I R.

Madame, il est trop beau pour n'être pas le vôtre :

L A C O M T E S S E *en riant.*

Vous êtes très-galant, quoique très-singulier.

Il m'appartient donc ?

S A N S P A I R.

Oui. Je ne puis le nier.

L A C O M T E S S E.

Vous sçavez que chez vous je viens pour le reprendre :

Vous ne refusez pas, je croi, de me le rendre ?

S A N S P A I R *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

L A C O M T E S S E.

Donnez.

S A N S P A I R.

Oh ! Doucement :

Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.

(*En regardant le portrait.*)

Les beaux traits ! Ah, quels yeux ! Quelle admirable bouche !

Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.

(*Il baise le portrait.*)

Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

LA COMTESSE *lui voulant ôter le portrait.*

Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.

(*Il la considère.*)

Mais que l'original surpasse la copie !

Oui, plus je vous regarde, & plus je le ressens,

Quoique votre portrait ait des traits ravissans.

LA COMTESSE *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR

reprenant brusquement le portrait.

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE *voulant le reprendre.*

Rendez-moi...

SANSPAIR.

Patience :

Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.

(*Il regarde la Comtesse & le portrait tour-à-tour.*)

Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait,

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude ;

La séparation seroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe ; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah ! Si vous prétendez...

Quoi, sérieusement vous le redemandez ?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter ? J'ai peine à vous com-
prendre.

SANSPAIR *tendrement.*

Ah ! Vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre :

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR *à part.*

En vain je me combats :

O, ma foible raison, ne m'abandonnez pas !

Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

Ah ! S'il pouvoit m'aimer, que je serois heureuse !

Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur ?

Cessez, fière raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR *sortant de sa rêverie.*

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance

De garder ce portrait ?

LA COMTESSE.

Et sur quelle aparence

Oserois-je, Monsieur, le laisser en vos mains ?

Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah ! c'est ce que je crains :

LA COMTESSE.

Finissons donc, Monsieur. J'attens ici mon pere :

Que lui dirai-je ?

SANSPAIR.

Eh, mais... Dites-lui sans mystère ;

Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien,

La chose iroit trop loin ; car vous comprenez bien

Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause

De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose

Quelque accommodement.... car on n'en peut
trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver ;



S C E N E V I I I .

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Ï E vous surpréns tous deux , & m'en fais une fête ;
 Vous avez dû former un plaifant tête-à-tête !

S A N S P A I R .

Pas trop plaifant.

LE MARQUIS.

Comment ? Avez-vous difputé ?

L A C O M T E S S E .

Mais , oui. J'ai combattu la fingularité.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ? Chacun a fa folie.

La vôtre , par exemple , eft la philofophie ;

Toujours *Locke* , *Leibnitz* , *Descartes* , ou *Newton* :

Mais fongez que bien-tôt il faut changer de ton ,

Et vous raccoutumer au langage ordinaire ;

Car j'efpére ce foir conclure notre affaire.

Vous aurez un époux tout fimple , tout uni ,

Qui d'érudition me paroît peu muni ,

Et qui defirera ; felon toute aparence ,

Que tout votre fçavoir fe borne à fa fcience :

(à la Comteffe.)

Avez-vous ce portrait ? Vous ne répondez rien ?

S A N S P A I R .

Êtes-vous fi preffé ? Vous me permettez bien

De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre ;

Au Marquis de Beaufang je viens de le promettre :

S A N S P A I R .

A Beaufang ?

LE MARQUIS

Oui, Monsieur.

SANS PAIR.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît?

SANS PAIR.

Quand je consentirai

Qu'il épouse Madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre!

Songez-vous....

SANS PAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.

Beaufang, vous le sçavez, n'est pas encor majeur;
Et vous sçavez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui, mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sçauroit manquer de vous être agréable.

SANS PAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon:

SANS PAIR.

D'abord, il faut sçavoir

Si Madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir.

Elle y consentira.

SANS PAIR.

Par pure complaisance.

Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! Je voudrois qu'elle fit résistance.

SANS PAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.

Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

Hé bien, prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore!

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore!

LE MARQUIS.

Je crois qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.

On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Hé bien, puisque Monsieur prétend que je prononce,

Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, Madame:

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, je m'en raporte à vous!

Je veux de votre main recevoir un époux.

Votre décision sera ma loi suprême,

Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.

Je suis d'un sexe foible & sujet à l'erreur.

Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,

Pour ne me pas donner un conseil salutaire.

Vous connoissez Beaufang, son bien, son caractère;

Et, si vous décidez qu'il est digne de moi,

Dès ce soir je lui donne & mon cœur, & ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.

Hé bien, servez-nous donc de pere de famille.

Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS à part.

Quel mystère est ceci?

SANSPAIR après avoir un peu rêvé.

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici?

210 L'HOMME SINGULIER,
Ce n'est pas demander trop de tons, ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait . . .

LA COMTESSE.

Monfieur le gardera,

Et, fuivant fon arrêt, il en difpofera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR *donnant la main à la Comteffe.*

Permettez que je vous reconduife.

LE MARQUIS.

Il n'est point, difiez-vous, de plus haute sottife
Que cette façon là.

SANSPAIR.

Je l'ai dit, en effet ;

Mais on peut varier pour un fi beau fujet.

Fin du troifieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I È R E.

S A N S P A I R *vivement.*

A PRÈS un long combat j'ai gagné la victoire:

(*Parlant au portrait.*)

Enfin je vais te rendre , & rétablir ma gloire:
 Trop dangereux apas qui m'imposez la loi,
 Je sçaurai triompher & de vous , & de moi.
 Lâche ! Je me voyois à deux doigts de ma perte ;
 La raison frémissoit , & ne l'a pas soufferte ;
 Grace au ciel , ses leçons m'empêchent de tomber :
 Je m'étonnois aussi de la voir succomber ,
 Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie ;
 Et je puis sans danger revoir son ennemie.
 Revenez , revenez , douce tranquillité ,
 Déjà je sens en moi renâître la gaieté :
 Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
 Rétablisse en ces lieux le calme & l'allégresse ;
 Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
 Que vois-je ? Est-ce Pasquin ? Il arrive à propos



S C E N E I I.

SANS PAIR, PASQUIN *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

J E viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANS PAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces , cette allûre ;
 Voyez ce coup du pied hors de mon escarpin ;
 Et ce panier bouffant qui donne un air poupin ;
 Cela marque la taille , & dégage à merveille :
 La perruque nouée au niveau de l'oreille ,
 Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès ;
 Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
 L'équipage est complet , & suivant l'ordonnance.

SANS PAIR.

Sçavez vous l'étayer d'un air de suffisance ,
 D'un ton impérier , railleur , & décisif ?

PASQUIN.

Peste ! C'est le moyen de n'être pas oisif.
 Ces brillantes façons font un homme à la mode ;
 Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode ;
 S'ils joignent à ces dons le précieux secret
 De rendre le public leur confident discret :
 Pour en venir à bout , leurs communes allûres
 Sont de se confier chacun leurs aventures.
 Morbleu , les bons propos ! Sans beaucoup méditer ;
 Pour vous désennuyer je vais les imiter.

SANS PAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modèles ?

PASQUIN.

Ah , Monsieur ! Leurs façons me sont si naturelles ;
 Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité

Pour être le Seigneur le plus accrédité.

(*Il se jette au cou de Sanspair, & le serre étroitement.*)

Eh, bon jour, cher Mirquis.

SANSPAIR.

Tableu, quelle carresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse?

Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi,

Mais je sçai ménager un ami tel que toi.

D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires;

Que je n'ai pas le tems de troubler ses affaires.

La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;

Je croi qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins:

Oui, parbleu, deux grands mois; & je lui sacrifie

La beauté du Marais qui m'aime à la folie:

J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté

Tu sçais qu'on ne plaint pas une infidélité.

Ma petite maison est propre au tête-à-tête;

J'y régale demain ma nouvelle conquête,

Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;

Car moi, je hais l'éclat, & j'ai de la pudeur.

La Marquise vouloit étaler sa victoire,

Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis Seigneurs?

PASQUIN.

Je les rends mot pour mot.

SANSPAIR.

O tems! O siècle! O mœurs!

Qui rendez la raison, la vertu singulière

(*Il tire le portrait, & lui parle après s'être jetté dans un fauteuil.*)

Et vous me forceriez à changer de manières?

De ce monde effréné, ridicule, pervers,

J'adopterois pour vous & le ton & les airs?

Eussiez-vous mille fois plus de graces, de charmes;

Ma raison contre vous prendra toujours les armes,

214 L'HOMME SINGULIER;
Et je vais à Beaufang vous céder sans regret.

PASQUIN *en riant.*

A qui parlez-vous donc ?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.

Approchez, admirez.

PASQUIN *regardant le portrait.*

Ah, Monsieur, qu'elle est belle !

Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.

(*à part.*)

C'est la sœur de mon maître : employons tout notre art

A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front & ce regard

Annoncent un esprit profond, vaste & sublime ;

Cet air modeste inspire & l'amour, & l'estime :

Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,

S'accordent pour former un tout délicieux.

Ouvrage favori de la docte nature,

L'original encor surpasse la peinture :

Cependant cet objet si gracieux, si beau,

Seroit de la raison l'écueil & le tombeau ;

Je l'admire & le crains : & la sagesse encore

Sçait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.

Pourquoi leur résister ?

SANSPAIR :

Vous l'avez entendu ;

PASQUIN.

SANSPAIR *en souriant.*

Excellente morale !

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale ?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

Vous avez beau parler ,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR *vivement.*

Je ne changerai point , la chose est résolue.

PASQUIN

Vous baifferez le ton dès que vous l'aurez vûe.

SANSPAIR.

Je l'ai vûe , admirée , & me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah ! C'est que le moment n'est pas encor venu.

Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez filence :

Mais , si vous vouliez bien me donner audience ,
Je vous dirois , Monsieur , que vous avez trente ans ;
Même un peu par-delà , selon ce que j'entens ;
Riche comme un Crésus , dans la vigueur de l'âge ;
Ma foi , vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais ; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez , ce portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sçachez....

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame ;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien , moi , que vous êtes un fat.

PASQUIN.

Mais ci , vous gagneriez. Mais , sans bruit , sans éclat ;
Raisonnons.

SANSPAIR *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude ;
Je me reconnois mal à cette promptitude :
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner ?

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

S A N S P A I R.

Encor ! Je rends justice à cette aimable veuve ;

Mais contre ses apas je me sens à l'épreuve.

Qui : Moi Prendre une femme en qui je voi régner

Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner ,

Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde

Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde ?

J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier ,

Que de cesser de vivre en homme singulier.

P A S Q U I N.

Si vous étiez aimé par hazard ?

S A N S P A I R.

Si l'on m'aime ,

On doit , sans balancer , adopter mon systême.

A l'objet de ses vœux il faut immoler tout ,

Le penchant , les desirs , l'habitude & le goût.

P A S Q U I N.

Pour le coup , je vous tiens. Suivant votre maxime ,

La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.

Si vous l'aimez , Monsieur , elle peut exiger

Ce que vous exigez.

S A N S P A I R.

Je veux la corriger ,

Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence :

De nos prétentions voilà la différence.

Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur ;

Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur :

Semblable à la Comtesse , elle est esclave & folle

Des modes , des grands airs ; le monde est son idole ,

En un mot. Dites-moi , vous connoît-elle ?

P A S Q U I N.

Non.

S A N S P A I R.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

P A S Q U I N.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

S A N S P A I R.

Pourquoi, je vous supplie ?

P A S Q U I N.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie ;
 Et d'abord, honoré de son attention,
 J'ai lâché mes grands airs avec profusion.
 De nos jeunes Seigneurs affectant le langage,
 Aussi-bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur person-

nage.

Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

S A N S P A I R.

Qu'a produit tout cela ?

P A S Q U I N.

Mes grands airs ont râté.

S A N S P A I R.

C'est qu'elle a soupçonné...

P A S Q U I N.

Non ; mais sur ma parole ;

Elle a changé de goût.

S A N S P A I R.

Quoi ! Ma sœur n'est plus folle ?

P A S Q U I N.

„ J'admire. a-t'elle dit, messieurs les courtisans :
 „ Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon
 sens ?

„ Bon Dieu. quelle fadeur ! Comment donc, mon
 infante,

Ai-je dit d'un ton fier, „ vous êtes méprisante ?

„ Sçachez... Mais, sans vouloir m'écouter un mo-
 ment,

Elle m'a planté là fort impertinemment.

S A N S P A I R.

Son procédé me cause une surprise extrême ;

Et j'ai peine...

P A S Q U I N.

Elle vient, jugez-en par vous-même.

S C E N E I I I.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

M On frere, d'où nous vient cet aimable Seigneur ?
Est-il de vos amis ?

S A N S P A I R.

Assurément, ma sœur,
Un Seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire.
Ne dissimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frere ;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion ;
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les taux brillans je me sens prévenue.
Je me moque à présent de ce que j'admirois ;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous, qui me paroissiez bizarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous êtes admirable :
Ce qui les effrayoit leur devient familier ;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier :
Et, bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise, il faut qu'il vous ressemble.

S A N S P A I R.

Vous me trompez, Julie. Un pareil changement
Ne peut être, à coup sûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi, pendant long-tems me suis-je combattue ;
Et j'ai fait tant d'efforts, que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion.
 A vingt ans se livrer à la réflexion !
 Sanspair, en vérité, vous la rendez mauffade.

JULIE à *Pasquin*.

Vous vous croyez charmant, & vous êtes bien fade !

PASQUIN.

Bien fade, ma Princesse ! Adieu, sage Sanspair,
 Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

(Pasquin sort.)

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
 J'aspire désormais à me rendre l'esclave :
 Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
 Plus contente cent fois qu'au milieu de la Cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en crois rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
 Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
 Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
 Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je vous croie ;
 Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie !
 Aimez de bonne foi la singularité,
 Et vous éprouverez ma libéralité.

S C E N E I V.

LISSETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN:

LISSETTE à *Sanspair*.

JE viens vous annoncer un grave personnage ;
 Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

Comment s'appelle-t'il ?

L I S E T T E.

C'est le Comte d'Arbois.

S A N S P A I R *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

L I S E T T E *au Comte.*

Entrez, Monsieur.

S C E N E V.

LE COMTE *vêtu singulièrement*, SANSPAIR ;
JULIE, LISETTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre gravement, s'appuyant sur
une canne, & parle d'un ton empressé.*

ENfin donc je vous vois,
Cher Comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,
Des vices & des mœurs, judicieux frondeur,
Embrassez votre émule & votre admirateur.

S A N S P A I R *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous con-
noître.

L E C O M T E.

Moi, je connois en vous mon voisin & mon maître.
En dépit de mon âge & de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité ;
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vû tantôt une assez belle veuve,
La Comtesse, ma sœur ; elle a beaucoup d'esprit ;
Du sçavoir encor plus ; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde :
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me fonde :
Plus je me rouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

T T E *bas à Julie.*

Pour un fou ! c'est fort bien jouer son personnage.

J U L I E *bas.*

A ravir.

L E C O M T E.

Votre sœur passe pour être sage ,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit , sombre habitation ,
Mais charmant à mes yeux : & , comme à la cam-

pagne,

Un jeune solitaire a besoin de compagne ,
En homme singulier , brusquement , sans fadeur ;
Je viens vous demander cette prudente sœur.

S A N S P A I R *en souriant.*

Très-prudente.

L E C O M T E.

Je croi que l'humeur singulière
Va m'en gratifier de la même manière :
Et deux originaux se conviennent si fort ,
Que , dès le premier mot , ils se trouvent d'accord :
De mon bien , de mon rang , on a sçu vous instruire ;
Et vous n'êtes pas homme à vouloir m'éconduire.

S A N S P A I R.

Si j'ose statuer sur votre extérieur ,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur :
Je ne m'en cache point , j'aimerois un beau-frere
Qui sçauroit soutenir un si beau caractère ;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal :
A l'égard de ma sœur , vous la connoissez mal ;
Loin de vous consoler dans votre solitude ,
Elle n'y porteroit qu'ennui , qu'inquiétude :
Tout comme votre sœur , elle aime le fracas ,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

J U L I E.

Mon frere , des grands airs je suis désabusée ;
Je vous l'ai déjà dit ; la preuve en est aisée.
Si monsieur vous convient , excepté le cousin ;
Tout époux me plaira venant de votre main.

S C E N E V I.

S A N S P A I R , L E C O M T E .

S A N S P A I R .

P Arlons avec franchise . . .

S C E N E V I I .

L E B A R O N , S A N S P A I R , L E C O M T E .

L E B A R O N *entrant brusquement.*

O H ça , cousin Sanspair , dès ce soir , sans remise ;
Je veux de la cousine assurer le bonheur .
Vous sçavez , comme moi , que j'ai déjà son cœur ;
Qu'elle brûle d'envie . . .

S A N S P A I R .

Elle dit le contraire ;

Mais de notre projet rien ne peut me distraire .
Vous êtes mon parent , simple , naïf , humain ;
Vous avez de grands biens .

L E C O M T E *à Sanspair.*

Est ce là le cousin

Dont on vient de parler ?

S A N S P A I R .

Oui , Monsieur , c'est lui-même ;
Homme plein de candeur , que j'estime , que j'aime ,
Parce que du vieux tems il rappelle les mœurs ,
Et qu'il est ennemi du faste & des grandeurs :
Il est vif , il est prompt ; marque d'un cœur sincère ;
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire ,
Et l'unique défaut que je remarque en lui .

LE COMTE *d'un air vif & surpris.*

Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui,

Et demain on épouse.

SANSPAIR *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie ;
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE *gravement.*

Hé bien, on vous assommera.

LE BARON.

Cet homme est admirable. Eh, qui s'en chargera ?

LE COMTE *gravement.*

Mais... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.

Vous êtes donc, mon cher, d'une humeur assom-
mante ?

LE COMTE *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplaît, je m'en fais un régal.

LE BARON *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original ?

Ose-t'il plaisanter avec cette figure ?

LE COMTE *du même ton.*

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.

Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sçais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux ?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence.

Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité ?

LE COMTE *frapant du pied & de la canne.*

Morbleu... Si ce n'étoit la singularité...

Eh ! Pour l'amour de moi . . .

LE COMTE *vivement.*

Que le diable m'emporte . . .

S A N S P A I R *au Comte.*

Un homme singulier s'emporte de la sorte !

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard ?

Sçavez-vous qui je suis ?

LE COMTE *gravement.*

Un très plat campagnard.

LE BARON.

Moi, campagnard ! Moi, plat ! Ah ! Si j'entre en furie . . .

LE COMTE *d'un air menaçant.*

Hé bien ?

LE BARON *se reculant près de Sanspair.*

Retenez moi, mon cousin, je vous prie,

Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE *lui faisant une révérence.*

Ah ! Monsieur le Baron, je vous croi trop prudent !

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience.

Venez, brave Baron.

LE BARON *entraîné par le Comte.*

Séparez-nous, cousin ;

Je sens que je m'échauffe.

S A N S P A I R *retenant le Comte.*

Eh ! De grace, voisin . . .

LE COMTE.

Hé bien, promettez-moi de m'accorder Julie.

S A N S P A I R.

Je ne le puis.

LE COMTE *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie !

LE BARON.

Oser le demander , c'est me faire un affront.
Et , si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE *se jettant sur le Baron:*

Que feriez-vous ?

SANSPAIR *retenant le Baron.*

Monsieur...

LE COMTE *reprenant sa gravité.*

Pardon , mon cher confrère!

Il a mis en défaut mon humeur singulière:

Mais je suis très-surpris , pour trancher en un mot ;

De vous voir entêté d'un cousin aussi sot.

Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez ; il me vient un scrupule!

(à Sanspair.)

Est-il bien gentilhomme ?

SANSPAIR *s'éloignant du Comte.*

Eh , Baron , croyez-moi...

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi ;

Et je suis délicat sur de pareils chapitres.

(au Comte.)

Avant que de nous battre , apportez-moi vos titres:

LE COMTE *lui montrant son épée.**(Montrant son cœur.)*

Vous voyez le premier ; & vo ci le second.

LE BARON *faisant mine de tirer l'épée.*

Oh ! Parbleu , mon ami , tu baisseras le ton ;

Et sur le champ...

LE COMTE *tirant son épée:*

Voyons.

(Le Marquis & la Comtesse paroissent.)

toujours la main sur la garde de son épée.

Cousin, laissez-moi faire ;

Ne me retenez plus.

LE COMTE *apercevant le Marquis.*

Ah ! J'aperçois mon pere !

(*à part.*)

A tantôt , cher Baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille , & le poltron s'enfuit.

S C E N E V I I I .

LE MARQUIS, LA COMTESSE ;
SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

N'Est-ce pas là mon fils qui dispartoit si vite ?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte ;

Après avoir appris ce que c'est qu'un Baron.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

Que dit Monsieur ?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron ;

LE MARQUIS.

Pour l'amour de Monsieur, je veux bien me contraindre :

Mais sçachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre.

LE BARON

mettant la main sur la garde de son épée.

Prenez-vous son parti ?

Oui, Monsieur, je le prens.

(à Sanspair.)

Quel est cet homme-là ?

SANSPAIR.

C'est un de mes parens

Que Monsieur votre fils a mis fort en colere.

Grace au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah ! Vous verrez beau jeu.

SANSPAIR *le pouffant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups ;
Et dormir là-dessus, attendant le Notaire.

Cousin, plus de délais, ou sinon, plus d'affaire ;

Je vous le dis tout net, & j'en jure d'honneur,

Moi, moi, la Garouffiere, & votre serviteur.

S C E N E IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS ;
LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble !

Mais, que pouvoient avoir à démêler ensemble,

Mon fils & lui ?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats :

Ils la veulent tous deux ; cela ne se peut pas.

J'ai dit à votre fils que je l'avois promise ;

Loin de se désister . . .

LE MARQUIS.

Ah ! Quelle est ma surprise !

Il sçait que j'ai pour lui d'autres engagements.

Ils s'accordent donc mal avec ses sentimens.

L E M A R Q U I S.

Je les mettrai d'accord, à coup sûr.

S A N S P A I R.

C'est domnage

Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

L E M A R Q U I S.

Lui ?

S A N S P A I R.

Jeune comme il est se choisir un réduit ;
Pour fixer son séjour loin du monde & du bruit !
Se vêtir simplement , être grave & modeste !

L E M A R Q U I S.

Parlez-vous de mon fils ?

S A N S P A I R.

Oui , vraiment. Je proteste

Que si je n'étois pas engagé...

L E M A R Q U I S.

Par ma foi ;

Je croi que vous voulez vous divertir de moi.

Lui grave ! Lui modeste !

S A N S P A I R *vivement.*

Eh, oui.

L E M A R Q U I S.

Sur ma parole ;

Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.

Le fripon devant vous se fera contrefait

Pour vous en imposer ... Mais croyez...

S A N S P A I R.

En effet ;

Plus je rapelle ici cette métamorphose...

L E M A R Q U I S.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose ,

Vous avez eu le tems de vous déterminer.

Quelle décision allez-vous nous donner ?

Quoi donc ? Vous palissez ? D'où peut venir ce
trouble ?

SANS PAIR *à part.*

Qua. Il faut triompher ma foiblesse redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE *à part.*

Je frémis.

SANS PAIR *à part.*

O terrible moment !

J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Hé bien ? Vous dites donc ? ...

SANS PAIR.

Vous voulez bien permettre

Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.

Monsieur. ...

LE MARQUIS.

Quoi ?

LA COMTESSE *à part.*

Juste ciel ! Que va-t'il prononcer ?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANS PAIR *d'un ton entrecoupé.*

Madame ... je me suis rapellé la manière
Dont vous m'avez parlé sur l'humeur singulière ;
Et par les sentimens que j'ai trouvés en vous ,
Je conclus ... que Beaufang vous convient pour
époux :

C'est un homme à la mode : il est brillant , aimable ;
Et je le croi pour vous un parti très-fortable.

Je ne m'opose plus à l'hymen projeté ;

Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

*(Il rend le portrait à la Comtesse.)*LA COMTESSE *à part.*

Conclusion funeste ! Hélas ! Je suis perdue.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émue ?

LA COMTESSE *avec un soupir forcé.*

Moi , Monsieur ? Point du tout. Qui pourroit m'és
mouvoir ?

Je puis donc désormais user de mon pouvoir ?
 Aller chercher Beaufang : Amener un Notaire ?
 Et devant vous enfin terminer cette affaire ?

SANSPAIR *vivement.*

Devant moi ? Devant moi ? Suffit que vous sçachiez.

LE MARQUIS.

Oh, non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature ? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS.

Eh, non.

SANSPAIR *d'un grand sang froid.*

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur ?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer ; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE *au Marquis.*

Je croi qu'il ne faut pas insister davantage ;

Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit

Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit ?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.

Je vous dis que les loix en dix mots comme en un...

Citez vos loix, Monsieur, à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un Notaire écrive, & vous la certifie.
Ecrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion ;
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage !

LA COMTESSE.

Oui, la maxime est digne qu'on l'admire ;
Et, non plus que Monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS à la Comtesse.

Vous ne signerez pas ? Vous ?

LA COMTESSE.

Non, absolument ;

Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi ! Trêve de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beaufang ; vous m'imposez la loi ;
C'est à vous à signer & pour vous, & pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable.

(à Sanspair.)

Ayez le procédé d'un homme raisonnable.

Ma fille signera ; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE au Marquis.

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur ?

SANS PAIR à part,

Son malheur !

LE MARQUIS à la Comtesse, d'un air menaçant.

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que Monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.

Si vous signez, Monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah! Passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi! Je vous prévien-drai!

Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre Notaire;

S'il croit avoir besoin de mon consentement.

Je le lui donnerai, de bouche seulement:

Pour signer, je veux être écrasé de la foudre;

Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE au Marquis.

J'irai jusqu'à ce point, & jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez vous donc à rentrer au couvent!

Si vous m'y faites voir la moindre résistance,

Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préserve! Ah! loin de l'encourir,

Où vous me conduirez je veux vivre & mourir.

Dans l'état où je suis, la plus sombre retraite

Est ce qui me convient, & ce que je souhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous configner

En lieu sûr. Vous, Monsieur, apprenez à signer.



S C E N E X.

SANSPAIR *seul.*

Ciel ! Faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes ?

Malheureux que je suis ! Je sens couler mes larmes !
Quelle foiblesse indigne ! Un Philosophe ! Eh quoi ,
Je verrois de tang froid qu'elle se perd pour moi ?

Dans l'état où je suis , la plus sombre retraite

Est ce qui me convient . & ce que je souhaite.

Et dans ces termes-là je méconnois l'amour ?

Comtesse , vous m'aimez. Ah , funeste retour !

Dois-je causer sa perte , assuré qu'elle m'aime ?

Ou faut-il la sauver en me perdant moi-même ?

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I È R E.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

JL demande à me voir pour nous raccommo-
der ?
PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et Julie ? Il va me la céder,

Sans doute ?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble :

Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble :

S C E N E I I.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN :

PASQUIN *au Comte.*

J'Ai rencontré Monsieur ; je vous l'amène ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t'on dit ? Me voici.

LE COMTE *à Pasquin.*

Empêchez que quelqu'un ne vienne nous surprendre :

LE BARON *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je croi ?

LE COMTE *à Pasquin.*

Va, laisse-nous & chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins, & poussez bien tous deux.

(Il allonge une botte au Baron.)

LE COMTE *à Pasquin.*

Ferme la porte.

S C E N E I I I.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

*A*llons ; nous voici tête-à-tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment Je n'entens rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi ? Que faut-il ?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie :

LE BARON *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Tout doux.

Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Hé bien, une autre fois. Je ne vois rien qui presse :

LE COMTE.

Je suis trop offensé . . .

Fausse délicatesse.

Tenez , pardonnez nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON *à part.*

Ah , que vous êtes vif ? Où diab'le est le cousin ?

LE COMTE.

En garde ; ou , par la mort . . .

LE BARON.

Bride en main , je vous prie :

Vos singularités passent la raillerie.

A toute ma valeur je pourrois me livrer ,

Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.

Du moins que mon cousin vienne nous voir com-
battre ;

Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.

Convenons de nos faits , ensuite vous verrez . . .

LE COMTE.

Vous céderez Julie ; ou bien vous vous battrez.

Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous ?

LE COMTE.

Oui , je l'aime :

Et l'aurai malgré vous , malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah ! C'est une autre affaire. En êtes-vous aimé ?

LE COMTE.

Autant . . . qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu , j'en suis charmé :

C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie :

Moi , qui suis complaisant , j'en faisois la folie ,

Le tout pour l'obliger , entre nous ; mais , ma foi ,

Vous aurez la bonté de la faire pour moi.

Ainsi donc , qui voudra vous disputer la belle :

Je veux être pendu si je me bats pour elle.

Sur to. Autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc ?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous ?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sanspair vous alliez vous dédire ,

Sans avoir avec lui nulle explication :

N'y manquez pas , au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.

Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour , & faites diligence.

LE BARON *fièrement.*

Un Baron tient toujours tout ce qu'il a promis ;

Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses amis.

Serviteur.

LE COMTE *faisant mine de le reconduire.*

Permettez . . .

LE BARON.

Sans façon , je vous prie.

Adieu. Mes complimens à la belle Julie.

Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur ,

(*mettant la main sur la garde de son épée.*)

Vous pouvez disposer de votre serviteur.

S C E N E I V.

LE COMTE *seul.*

Vr

Où là mes fanfarons ! Presentement j'espère
Que j'obtiens Julie en dépit de mon pere.

S C E N E V.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN *accourant.*

E H, vite, décampez ; votre pere me suit.
LE COMTE.

Je l'attens.

PASQUIN.

Non pas moi ; je n'aime pas le bruit.
Je m'esquive au plutôt : & , si vous étiez sage . . .

S C E N E VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Q Ue faites-vous ici dans ce bel équipage ?
LE COMTE.

Vous voyez ; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah ! Vraiment, c'est bien fait :

D'un procédé si fou , quel peut être l'objet ?

LE COMTE.

Mais . . . d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh , que devient Hortense ?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous sçavez que son pere est de mes grands amis ;
Que j'ai promis tantôt . . .

SUR TOU. LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent ! Sçavez-vous que je suis votre pere ?

LE COMTE.

Oh ! Je n'en doute point. Mais une telle affaire

Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie ?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah ! J'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :

Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.

N'est-il pas engagé ? . . .

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sçachez que pour le vaincre il faudroit un miracle :

LE COMTE.

Hé bien, je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption !

Je suis bien informé de son intention.

sa parole est donnée, & sa parole est sûre ;

Ainsi retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure

Supofons un moment qu'il m'accorde fa fœur,
Y confentirez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur ;

Et je ne rifque rien.

LE COMTE *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne penfe.

LE MARQUIS.

Mais, fi vous échouez, acceptez-vous Hortenfe ?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà fatisfait.

Je vous avertis donc que Sanspair eft au fait.

LE COMTE.

Et de quoi ?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.

Il vous connoît à fond, & fçait tout le myftère :

Ainsi, loin d'avancer par ce déguifement,

Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh, qui l'a mis au fait ?

LE MARQUIS.

C'eft moi, ne vous déplaife.

LE COMTE.

Ah, c'eft vous !

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Hé bien, j'en fuis fort aife :

Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous refte à faire, eft de vous retirer :

Et je ne fuis venu, puifqu'il faut vous le dire,

Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE,

Sur to.

Je me retire;

Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espère obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grâce

De permettre du moins que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh ! Je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

(d'un air de surprise.)

Sortons. Ah ! Voici votre sœur.

S C E N E V I I.

LE MARQUIS , LA COMTESSE :

LE MARQUIS.

Que faites-vous encore ici , je vous supplie ?

LA COMTESSE.

J'y viens faire , Monsieur , mes adieux à Julie :

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux ;
Et quelqu'autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue : & , s'il faut vous parler sans mystère ;
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié

Et j'ai cru leur devoir ces marques d'amitié.

242 L'HOMME SINGULIER,
LE MARQUIS.

Cette pitié va loin ; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes ;
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux,
Que je quitte le monde, & sans trouble, & sans
peine ;

Mais mon cœur ne sçauroit soutenir votre haine.
Mon pere, laissez vous désarmer par mes pleurs ;
Votre haine est pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, Monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile & désobéissante,
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE *se levant avec transport.*

Ah ! Je suis trop contente ;

Et, sans aucun regret, je cours à ma prison,
Si je puis de mon frere obtenir le pardon :
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle :
Je viens de lui parler. Nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, & je parts. Mais souffrez, je vous prie ;
Qu'avant que de partir j'aie embrasser Julie ;
Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon pere, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif & sévère,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere ;
Votre discrétion vous trahit & vous perd ;
Une fois, avec moi, parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haï Beaufang ! C'est un jeune homme ai-
mable,

Sur to. 2.

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
 De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;
 Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.
 Ce que j'ai vû me cause une frayeur mortelle.
 Fidelle à mon époux, je le voudrois fidelle:
 Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix;
 Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
 Et me laisser bien-tôt, par son indifférence,
 L'affreuse liberté qui produit la licence,
 Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui,
 Qu'elle porte par-tout le dégoût & l'ennui.
 Tels sont mes sentimens, qui vous feront com-
 prendre
 Qu'aux desirs de Beaufang mon cœur ne peut se
 rendre.

Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
 Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui causer:
 Et j'aime bien mieux vivre & mourir renfermée,
 Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, & j'aime la vertu.
 Contre vos sentimens j'ai long-tems combattu;
 Parce que j'ignorois quelle en étoit la source.
 Pour combattre les miens, quelle heureuse ressource!
 L'estime enfin triomphe, & vous rend mon amour;
 Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
 Fallût-il immoler mon repos & ma vie,
 Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi;
 Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non, je n'exige plus un pareil sacrifice:
 Je demande un aveu sans fard, sans artifice.
 J'ai lû dans votre cœur, ou je suis fort trompé;
 Des vertus de Sanspair il me paroît frappé.

L'HOMME SINGULIER ;
LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime :
Vous avouerez , je croi , qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus ; vous l'aimez. Oui , par votre rougeur
Je conçois que l'estime a pénétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vû jusqu'ouï va ma foiblesse.
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse ;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord ; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable ;
Et Sanspair est au fond un caractère aimable :
Il est doux , complaisant ; sa singularité ,
Effet de sa candeur & de sa probité ,
Ne met dans son esprit ni travers , ni caprices ;
Ami de la vertu , fier ennemi du vice ,
Il ose ouvertement pratiquer la vertu ;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur noble & hardi jamais ne dissimule ;
Aimant mieux être cru bizarre & ridicule ,
Qua de paroître aimable & charmant comme il est ;
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros ; & , malgré ses manières ;
J'idolâtre en secret ses vertus singulières.
Pour le connoître à fond , je n'ai rien oublié :
Mœurs , sentimens , façons , on m'a tout confié.
Lisant , sans qu'il le sçût , jusqu'au fond de son ame ;
J'ai vû qu'il étoit né pour une honnête femme :
Et , voulant assurer son bonheur & le mien ,
Pour lui donner mon cœur , j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer , & me faire connoître ?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître ,
Il ne me voyoit point : pour venir à mes fins ,
J'ai sçu faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême ,

Sur to. Redemander ce portrait par vous-même :

Vous rapellez tout ce qui s'est passé,

Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,

Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance

Auroit bien-tôt pour moi fait pencher la balance.

L E M A R Q U I S.

Et sur quel point Sanspair a-t'il donc insisté ?

L A C O M T E S S E.

Que j'imitasse en tout sa singularité ;

Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire

Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.

Comme il croiroit par-là tomber du premier rang ;

De peur de succomber il me livre à Beaufang :

Mais, loin de lui céder une victoire entière,

L'amour a fait agir son humeur singulière.

Son refus de signer vous a déconcerté ;

L'exemple m'invitoit, & j'en ai profité.

L E M A R Q U I S.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre :

A changer de façons pourrez-vous le contraindre ?

Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

L A C O M T E S S E.

Il donne son aveu, mais il en rompt l'effet.

L E M A R Q U I S.

Vous vous verrez forcée à suivre son système.

L A C O M T E S S E.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon pere, s'il m'aime

Autant que je le crois, autant que je le veux,

Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.

En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse ;

Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

L E M A R Q U I S.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,

Puisqu'il croit qu'au couvent je vous mène ce soir ?

Il ne vous convient pas, selon la bienséance,

Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

L A C O M T E S S E.

Non. Pour me satisfaire, il faut qu'auparavant

246 L'HOMME SINGULIER ;
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent
Je venois voir sa sœur , me flattant que peut
Il surviendrait chez elle. Ah ! Je le vois paroître.
Sortons.

S C E N E V I I I .

SANSPAIR , LE MARQUIS , LA COMTESSE :

SANSPAIR *à la Comtesse.*

Ciel ! Est-ce vous ? En croirai-je mes yeux ?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux ! Quoi , Monsieur a-t'il l'ame assez dure ? ...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh ! je vous en conjure ;

Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste ; & vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un pere nous outrage ...

SANSPAIR.

Ah ! Si vous sçaviez tout ! Monsieur , voulez-vous
bien

Lui permettre avec moi deux momens d'entretien ?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop , ce me semble ; & je compte ...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous ? Sauvez-moi cette honte ;
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Sur to. J'is faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, Monsieur, une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Q Uoi! Vous partez, Madame, & vous m'abandonnez?

Voulez-vous m'accabler?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez!

J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire.
Etoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire? O ciel! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais.

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait;

Me livrer à Beaufang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.

J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.

Le soin de votre gloire a droit de vous charmer:

Vous avez sur cela des graces à me rendre;

Et c'est à quoi, Monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel;

Qui m'expose au tourment d'un remords éternel!

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?

Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
 C'est vous qui me mettez dans la nécessité
 De me jeter dans l'une ou l'autre extrémité.
 Loin de vous opposer au dessein de mon pere,
 Ce qu'un heureux hazard vous permettoit de faire ;
 Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
 Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir ;
 Et que, loin que Beaufang puisse me rendre heu-
 reuse,

Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

S A N S P A I R.

J'ai lû dans votre cœur ; je ne m'en cache pas ;
 Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins apas ;
 Et j'aimois mieux vous perdre, & mourir de trif-
 tesse,

Que de vous immoler la raison, la sagesse.

Quelle félicité pouvoit m'en consoler ?

L A C O M T E S S E.

Eh, vous ai-je pressé de me les immoler ?

Pe ser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.

Je vous détesterois si vous étiez moins sage.

Cessez d'être excessif, & vous serez parfait :

Voilà ce que j'exige ; & j'en verrai l'effet,

Si mes foibles apas ont sur vous quelque empire ;

Mais si vous résistez à ce que je desire,

Si vous balancez même à recevoir mes loix ;

Vous me voyez, Monsieur, pour la dernière fois :

S A N S P A I R.

Vos loix ! Vous voulez donc agir en souveraine ?

L A C O M T E S S E.

C'est être, direz-vous, & bien haute, & bien vaine :

Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour ;

Et mon règne, Monsieur, ne durera qu'un jour.

S A N S P A I R.

Qu'un jour ! Ah ! Sur mon cœur vous régnerez sans
 cesse.

Que faut-il pour vous plaire ?

Sur to. LA COMTESSE.

Une simple promesse :

C'est un engagement si sûr de votre part ,
Que si on peut s'y fier ne court aucun hazard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez , Madame , & me rendez justice ;
Avant que de vous faire un si grand sacrifice ,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous ?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur.

Ou passer avec vous le reste de ma vie ,
Ou renoncer à tout , c'est toute mon envie.

SANSPAIR *se jettant à ses pieds.*

O , bonheur trop parfait ! O , sagesse ! O , vertu !
Laissez agir mon cœur , il a trop combattu.
Oui , Madame , à vos pieds ma raison s'humilie ;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Hé bien , qu'exigez-vous ?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai

Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jeter dans quelque extravagance !

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je voi bien qu'il le faut. O , ma chère raison !
Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Non , Monsieur. Dans la belle saison
Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne ;

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une terre ici-près ;
C'est là que nous irons pour respirer le frais,

Volontiers ; mais du moins nous n'y verrons
sonne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANS PAIR.

O ciel !

LA COMTESSE.

Après l'automne ;

Nous reviendrons ici.

SANS PAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde , & vous r'accoutumer
A la société des personnes d'élite ,

Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANS PAIR.

Je l'avois bien prévu , vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit , ne vous effrayez pas.

En un mot , je prétens , si vous voulez me plaire ;

Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.

Me le promettez-vous ?

SANS PAIR *après avoir révé.*

Je vous en fais serment :

LA COMTESSE *lui présentant la main.*

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANS PAIR.

Mais , Madame , il nous faut l'aveu de votre pere ;

Pourrons-nous l'obtenir ? dites moi.

LA COMTESSE.

Je l'espère :

Le voici qui revient très-à-propos.



Sur to.

S C E N E X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE:

LE MARQUIS.

HÉ bien ?

Quel est le résultat d'un si long entretien ?

S A N S P A I R.

La tête m'a tourné ; ma raison en soupire :
Vous entendez, Monsieur, ce que cela veut dire :

LE MARQUIS.

Hé bien, le mal n'est pas si grand que vous pensez :
Etes-vous bien d'accord ?

L A C O M T E S S E.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez :

Vous aimez donc ma fille ?

S A N S P A I R.

Ah ! Monsieur, je l'adore ;

Daignez me l'accorder.

L E M A R Q U I S.

Votre choix nous honore ;

Je ne balance pas entre Beaufang & vous.

Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

S A N S P A I R.

Quel est-il ?

L E M A R Q U I S.

Il s'agit d'appeler un Notaire :

Il faut par-devant lui stipuler un douaire.

S A N S P A I R.

Un douaire, Monsieur ? Je ne m'en mêle point :

L E M A R Q U I S.

Eh, qui voulez-vous donc qui décide ce point ?

Vous. A cent mille écus mon revenu se ma

Posez sur cette base , & faites votre compte.

Douaire , préciput , tout ce qu'il vous plaira ;

Sur votre bon plaisir tout se décidera :

Et je serai content si Madame est contente.

Réservez seulement vingt mille francs de rente ;

Que je veux dès ce jour assurer à ma sœur.

L E M A R Q U I S .

Vingt mille francs ?

S A N S P A I R .

Sans doute.

L E M A R Q U I S .

Avec un si bon cœur

On peut bien vous passer une humeur singulière.

L A C O M T E S S E *au Marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frere ;

Cet accord maintenant peut être ménagé.

L E M A R Q U I S .

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

L A C O M T E S S E .

Il se dégagera.

S A N S P A I R .

Non, j'en suis incapable.

J'ai donné ma parole , elle elle inviolable.

Si j'osois y manquer... Hé bien , que me veut-on ?

S C E N E . X I .

L I S E T T E , S A N S P A I R , L E M A R Q U I S ;

L A C O M T E S S E .

L I S E T T E *présentant une lettre à Sanspair.*

C'Est un petit poulet de Monsieur le Baron.

S A N S P A I R .

De quoi s'avise-t'il de m'écrire !

COMÉDIE.
L I S E T T E.

Sur to. 25

Je pense

Que pour la Garouffière il part en diligence.
En grosse redingotte, & le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin,
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

S A N S P A I R.

Voyons ce qu'il m'écrit.

(I L L I T .)

Adieu, cousin Sanspair ;

Je suis las de la ville, & je vais prendre l'air.

Je pars sans délai ni remise,

Et vous rends votre sœur tout comme je l'ai prise.

J'en suis fâché pour vous ; mais tout homme, cousin ;

Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.

Au revoir.

D'où lui vient une telle boutade ?

Et qui peut m'attirer cette sorte incartade ?

L E M A R Q U I S.

Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils ;

Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

L A C O M T E S S E à Sanspair.

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon
frere.

S A N S P A I R.

Daignez m'en dispenser ; il est d'un caractère

Qui me répugne trop.

L E M A R Q U I S.

C'est un jeune éventé ;

Mais il a le cœur noble, & d'une probité

Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

L A C O M T E S S E à Sanspair.

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

S A N S P A I R.

Le nôtre ?

Oui, Monsieur. Aucun engagement.
Ne peut plus retarder votre consentement :
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende ?
Et puis-je me flatter ?...

S C E N E D È R N I È R E.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS,
LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin ;
Je viens de voir partir votre brave cousin ;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier,
Comptez qu'à ma façon je suis très-singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'êtes, mon frere, il faut cesser de l'être ;
Car Monsieur m'a juré de ne le plus paroître :
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage ?

LE COMTE.

Eh, qui l'est plus que moi ?
J'ai l'air d'un étourdi ; mais, ô futur beau-frere !
L'air ne décide pas toujours du caractère ;
Même en beaucoup de gens il cache l'oposé :
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe là vous êtes donc bien sage ;
Et nous allons conclure un double mariage.

(à la Comtesse.)

Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

Sur to. LE COMTESSE.

Le jour est complet.

LE COMTE à son pere.

Je vous l'avois bien dit ;

Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie ?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire ?

LA COMTESSE.

Eh ! Je vous en supplie :

LISETTE au Marquis.

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur :

Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,

Tous les deux n'en font qu'une. Et, quand on se
ressemble,

Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble ;

LE MARQUIS.

(à Sanspair.)

Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,

Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats ?

SANSPAIR.

Eh, mais... Absolument voulez-vous que je signe ?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume ! Allons, je m'y résigne ;

Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,

Après tous les effets qu'il opère en ce jour.

(à la Comtesse.)

Vous voulez qu'au dehors je change de système ;

Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même ;

LISETTE à la Comtesse.

Laissez penser Monsieur en toute liberté ;

Il sera bon mari par singularité.

Fin du Tome septième.



ŒUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION;

REVUE, corrigée & augmentée de plusieurs
Pièces, & toute semblable à l'Édition de
l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME HUITIÈME.



A AMSTERDAM ET A LEIPSICK,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.
M. DCC. LXIII.



T A B L E

Des Pièces contenues dans ce huitième Volume.

LA FORCE DU NATUREL.

LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE.



L A F O R C E

D U N A T U R E L ,

C O M E D I E .

Naturam expellas furcâ , tamen usque recurret;

Chassez le naturel, il revient au galop.





A MONSEIGNEUR

LE MARQUIS

DE PUYZIEULX,

MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT;
Chevalier des Ordres du Roi, &c, &c.



MONSEIGNEUR,

Rien n'est si profondément gravé dans ma
mémoire & dans mon cœur, que les bienfaits,
dont je suis redevable à votre illustre famille.
A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans,
lorsque feu M. le Marquis de Puyzieulx, votre

E P I T R E .

oncle , célèbre par ses longues & heureuses négociations , daigna m'initier dans les secrètes fonctions de son ministère , & m'instruire des moyens d'y participer sous ses ordres. J'eus le bonheur , pendant sept années entières , de profiter des leçons d'un si grand maître , qui , ne se bornant à éclairer mon esprit , daigna prendre le soin de former mon cœur , & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu , qui ont toujours brillé dans votre Maison. Je lui dois même , & à toutes les personnes qui la composoient alors , la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres : & je fais gloire de dire que , si j'ai eu quelque succès , & comme négociateur , & comme auteur dramatique , c'est principalement à leurs instructions que j'en suis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le public , lorsque je mis au jour le Curieux impertinent. Ce fut la première de mes Comédies , & pour moi la première occasion de signaler ma reconnoissance. Je pris la liberté de dédier cette Pièce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaiteur , & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom , MONSIEUR , de ce nom qui m'est & me sera toujours si précieux , un Ouvrage que toutes les instances de mes amis n'auroient pû tirer de mes mains , si je n'avois pas conçu l'espérance de le faire pa-

musiciens : c'est un des derniers fruits musiciens & de mon loisir : heureusement il a paru sur la scène avec quelque éclat , après avoir essuyé les dégoûts d'une censure précipitée. Le Public , ou plus équitable , ou plus indulgent , a pris ma vieille Muse sous sa protection , & l'a sauvée du cruel affront qu'on lui préparoit : elle attend de vous , MONSEIGNEUR , ou la même justice , ou la même indulgence. Eh , quelle protection plus déclarée que la vôtre , peut-elle espérer ? J'ose donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés , & vous témoigner en même-tems , si cela m'est possible , toute la joie dont mon cœur s'est senti pénétré lorsque je vous ai vû suivre , avec tant de gloire & d'applaudissemens , les traces & les exemples de vos ayeux , qui depuis plusieurs siècles s'étoient rendus si célèbres. Le poste glorieux où votre probité & vos services vous ont élevé , fut autrefois confié par LOUIS LE JUSTE au Marquis de PUYZIEULZ , digne fils du CHANCELIER DE SILLERY , l'un de vos ancêtres ; & vous a mis en état de soutenir tout l'éclat dont ces grands hommes ont orné votre nom. Permettez donc , MONSEIGNEUR , qu'en vous dédiant cet Ouvrage , je vous rende un hommage public ; que je vous supplie de m'honorer toujours de votre bienveillance & de vo-

E P I T R E

re protection, & que je vous
assurances du profond respect avec lequel je
suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
serviteur, DESTOUCHES.



P R E F A C E .

V OICI une Comédie que mes intimes amis, & les excellens acteurs qui l'ont représentée, ont tirée malgré moi de mon cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres ouvrages de ce genre, composés de tems en tems pour égayer ma solitude. Je ne songeois qu'à m'amuser moi-même ; c'étoit mon unique objet, j'ose le protester ; & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hazarder mes Comédies sur la Scène. Enfin, après une longue résistance, j'ai cédé aux plus vives sollicitations, & peu s'en est fallu que je ne m'en sois repenti. L'envie, par d'opiniâtres & d'indécents manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaisance ; mais le Public, indigné contr'elle, a pris ma Comédie sous sa protection, & l'a soutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive & respectueuse reconnoissance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un succès qui ne m'auroit point été disputé, & raniment le desir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foiblesse d'y succomber ; mais le danger auquel je viens d'échaper re-

double ma timidité. Il n'est permis qu'à la jeunesse d'être ambitieuse & téméraire ; la fortune se plaît autant à la favoriser , qu'à dégrader ses vieux courtisans , s'ils n'ont pas la prudence de sortir de la carrière , lorsqu'ils doivent sentir que leurs forces s'épuisent.

Quoique je ne doute point que la même cabale , qui s'est si vivement & si vainement agitée pour faire échouer cette Comédie sur le théâtre , ne renouvelle ses efforts pour en dégoûter les lecteurs , j'espère de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux représentations , parce qu'ils pourront juger de mon ouvrage sans être distraits , par tous les artifices que des gens apostés ont mis en usage pour détourner & fatiguer l'attention des spectateurs , principalement aux endroits qui rendoient l'intérêt plus vif , & qui pouvoient arriver jusqu'au cœur ; car la cabale étoit bien instruite. Mais le cabinet est un tribunal infailible , où , ni amis , ni ennemis n'ont aucune influence : l'équité seule y préside ; c'est d'elle seule que j'ose espérer la confirmation de mon succès.

Ce n'est pas que j'aye la témérité de présu-mer que cette Pièce soit à l'abri de toute censure : je ne sçai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel est , quel fut , & quel sera jamais l'ouvrage exempt de défauts ? L'ouvrage qui en a le moins est le meilleur. Moins de défauts que de beautés , c'est l'unique gloire où tout Auteur doit aspirer. L'esprit humain ne peut , sans témérité , prétendre à la perfection , & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réflexion peut m'être favorable auprès des spectateurs & des lecteurs, c'est que j'ai toujours ambitionné de leur être utile en les amusant. Bien loin d'avoir jamais profitué mon foible génie au desir indiscret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs, j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un spectacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable, pour prêter quelque agrément à l'austère morale, mais me souvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée que lorsqu'elle sortoit nécessairement du sujet, & qu'elle n'étoit point un ornement superflu, qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne suffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules, & d'en prendre occasion de moraliser, il faut que le sujet & les caractères des personnages fassent naître imperceptiblement cette occasion, & que l'art sache si bien ménager l'amour-propre, qu'il ne lui donne pas un juste sujet de se révolter, quand on paroît l'attaquer trop ouvertement, & de dessein prémédité.

De tout ce que je viens de dire, il résulte une vérité constante, que je puis soutenir contre les plus sévères ennemis des spectacles; c'est que la Comédie, loin d'être aussi dangereuse qu'ils se l'imaginent, est capable de les corriger eux-mêmes de leur injuste préjugé, lorsqu'elle suit inviolablement son premier objet. Car enfin quel est-il, ou quel doit-il être? De corriger les mœurs. Mais c'est en

faisant rire qu'elle donne des leçons. Est-ce là le moyen d'instruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une saine morale, débitée avec enjouement , peut produire un effet aussi salutaire que celle qui prend un air sévère , & un ton sérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus sage , qu'importe de quel moyen on se serve , pourvu qu'il soit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs , quand sa gaieté dégénère en licence , ce qui ne lui est arrivé que trop souvent ; mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux , qui lui font perdre son objet de vue , pour rendre son enjouement pernicieux : c'est sur eux que la vertu doit sévir , & non sur un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi , je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce dessein , & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & saine morale , modérément assaisonnée de bonnes plaisanteries , ou de quelques traits délicatement caustiques , puisse être condamnée par des juges équitables , qui auront approfondi cette question sans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface , qui peut-être n'est déjà que trop longue , sans avertir le Public , qu'en faisant imprimer cette Pièce , j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois cru devoir sacrifier à l'impatience des spectateurs. Ce n'est ni pour la contredire , ni pour la blâmer , que j'ose revendiquer ces vers retranchés ; mais je ne puis m'empêcher de croi-

re qu'ils n'ennuieront point à la lecture ; c'est une épreuve que j'ai faite depuis long-tems. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait de son épouse , pour corriger sa fille par un exemple présent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à sa femme , peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui sçait si ce nouveau phénomène n'aura pas son utilité , & s'il n'est pas permis , pour l'avantage du Public , d'imiter quelquefois le grand Corneille , en peignant les hommes , non tels qu'ils sont , mais tels qu'ils doivent être ? Je me flatte qu'on voudra bien , en ce cas-ci , du moins , me permettre cette liberté ; & si on la condamne , je n'en rougirai point. Est-ce moi qui dois avoir honte de ce que la peinture des mœurs de nos peres est devenue fastidieuse ?



A C T E U R S.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.

LA MARQUISE.

JULIE , crue fille du Marquis.

MATURINE , fermière d'Oronville.

BABET , crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE ,
parent du Marquis.

GUER AULT , intendant du Mar-
quis.

LISETTE , femme-de-chambre de la
Marquise.

LOUISON , femme-de-chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris , chez le Marquis.



L A F O R C E

DU NATUREL , C O M M E D I E .

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

L I S E T T E , L O U I S O N .

L I S E T T E à Louison qui entre après elle.



Ouison !

L O U I S O N .

Quoi , ma chère ?

L I S E T T E .

Ou peut être Julie ?

L I S E T T E .

Elle est dans le jardin , elle aime à la folie .

Le grand air , la verdure , & les lieux écartés ,

Toujours sombre , rêveuse .

LA FORCE DU NATUREL,
L I S E T T E.

Et brutale.

L O U I S O N.

Ecoutez;

Vous n'avez pas grand tort de parler ainsi d'elle.
Elle a l'esprit brillant, elle est jeune, assez belle;
Mais ses tons, ses façons, soutiennent mal son rang:
Et je ne comprends pas, qu'étant d'un si beau sang,
Elle ait l'humeur si dure, & si peu revenante.

L I S E T T E.

A polir son esprit, Madame se tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ses soins n'ont nul effet:

L O U I S O N.

Mon sieur fait-il cela ?

L I S E T T E.

Pas encor tout-à-fait;

On tâche à lui cacher les défauts de sa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Est réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui soit digne d'un sort aussi beau que le sien.
Mais dites-moi, ma chère, aime-t-elle le Comte ?

L O U I S O N.

J'ai tout lieu d'en douter : & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune Seigneur,
Tout aimable qu'il est.

L I S E T T E.

Auroit-elle le cœur

Prévenu pour quelqu'autre ?

L O U I S O N.

Elle ne voit personne

Que l'intendant.

L I S E T T E.

Guérault ?

L O U I S O N.

Guérault ; & je m'étonne

De leur intelligence. Ils se parlent souvent.

L I S E T T E.

C'est qu'elle aime à causer. Elle sort du couvent ;

Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée.

Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hum ! J'ai dans la pensée

Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi ! Je ne le crois pas.

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudrait qu'elle eût le cœur bien bas ;

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche ;

Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui ; je me rapelle...

LOUISON.

Oh ! Je les épierai ;

Et, si le fait est vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous êtes bien maligne !

LOUISON.

Eh, ne taxons personne :

Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas ; mais, du moins, je ne croi

Que sur de bons témoins, ou sur ce que je voi.

LOUISON.

Vous passez cependant pour être soupçonneuse :

LISETTE.

C'est mon foible, il est vrai.

LOUISON.

Moi, je suis curieuse ;

Et je me satisfais ; car l'adresse est mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault ! Ou vous lui faites tort ;

Ou sa foiblesse iroit jusqu'à l'extravagance.

16 LA FORCE DU NATUREL,
LOUISON.

Elle se sent si peu de sa haute naissance,
Que ce ne seroit pas un trait si merveilleux.

L I S E T T E.

Il est vrai que Guérault est un présomptueux.

L O U I S O N.

Un insolent.

L I S E T T E.

Un fat.

L O U I S O N.

Un fou qui croit qu'on l'aime

Si-tôt qu'on l'envisage.

L I S E T T E.

Ah! Le voici lui-même:

Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

L O U I S O N.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots?

Qu'il a l'air agité!

L I S E T T E.

Mais c'est ce qui me semble;

Il est pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

L O U I S O N.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret;

L I S E T T E.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

S C E N E I I.

GUERAULT, LISETTE, LOUISON.

L I S E T T E.

C'Est vous, Monsieur Guérault?

G U E R A U L T.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne;

L I S E T T E.

Vous êtes bien rêveur?

GUERAUT à part.

Est-ce qu'elle en soupçonne

Le sujet ? Que je crains son esprit pénétrant !

LOUISON.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent
Nous offense.

GUERAUT.

Eh, morbleu, laissez-moi, je vous prie;
Je ne suis point en train d'entendre raillerie.

LISETTE.

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loisir
De nous parler. Adieu.*(Elles sortent en faisant des révérences.)*

GUERAUT.

Vous me faites plaisir.

LOUISON.

Comptez sur nos respects.

(Elles l'impatientent à force de révérences.)

SCENE III.

GUERAUT seul.

B On couple de femelles !
 Dans toute la maison je ne crains rien tant qu'elles :
 Mais aujourd'hui, sur-tout, elles me font trembler.
 Je croi que tout m'observe, & que tout va parler.
 Comment devant Monsieur oserai-je paroître ?
 Qu'ai-je fait ? Epouser la fille de mon maître ?
 Par un lien secret, téméraire, imprudent,
 J'ai donc pû l'allier à son cher intendant !
 Sa fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre ?
 Ah ! Que je paierai cher l'honneur d'être son gendre ;
 S'il apprend le mystère, avant qu'un prompt départ,
 Nous ait mis à couvert ! Que je cours grand hazard
 D'expier en public un crime impardonnable

Chez des gens d'un grand nom , & d'un rang respectible !

Moi gendre d'un Marquis ! On est bien malheureux
D'avoir trop de mérite ! Où tuiurons-nous tous deux
Ma folle épouse & moi ? Quelle retraite obscure
Pourra nous préserver de sinistre aventure ?

S C E N E I V.

J U L I E , G U E R A U L T.

J U L I E.

Comment ? Tout seul ici ? Je croi que vous rêviez.

G U E R A U L T.

Oui. Je rêvois qu'enfin nous voilà mariés.

J U L I E.

Vous en repentez-vous ?

G U E R A U L T.

Je suis comblé de gloire ;

Mais que deviendrons-nous , si l'on sçait notre histoire ?

J U L I E.

Comment la sçauroit-on ? Il étoit si matin
Lorsque , pour m'échaper , j'ai gagné le jardin ,
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore ;
Lorsque je suis rentrée au lever de l'aurore ;
Et je suis parvenue à mon appartement
Avec tant de bonheur , & si secrettement ,
Que ma femme-de-chambre ignore ma sortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins , que ton frere & ta sœur ,
Et que ton vieux parent , qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux mystère ;
Ils sont intéressés comme nous à se taire ,
Avec nous ils fuiront au pays étranger ,

...re prompt départ nous sauve de danger.
 Ils vont nous préparer une sûre retraite.
 Notre félicité fera bien-tôt parfaite.

G U E R A U L T.

Mais ils ne seront prêts que dans six ou sept jours.
 Je suis épouvanté du péril que je cours,
 Car ce terme est bien long.

J U L I E.

Mais, je cours, ce me semble ;
 Même danger que vous ; cependant . . .

G U E R A U L T.

Si je tremble ;
 C'est beaucoup moins pour moi que pour vous. Vo-
 tre humeur

Impatiente & brusque, à présent me fait peur :
 Vous êtes trop sincère, & par fois indiscrette.

J U L I E.

Le péril où je suis me rendra plus secrette.

G U E R A U L T.

Ménagez votre mere.

J U L I E.

Elle ne m'aime point ;
 Ni mon pere non plus.

G U E R A U L T.

Ils ont tort en ce point.
 Mais je pense qu'au fond c'est un peu votre faute.
 Madame dit souvent que vous êtes trop haute,
 Que vous ne lui marquez aucun attachement.

J U L I E.

Elle me contredit, me gronde à tout moment.
 Comme je goûte peu sa prudente morale,
 Dieu sçait de quels beaux noms sa bouche me régale ;
 Mon pere, toujours grave & toujours sérieux,
 Ne m'honore jamais d'un regard gracieux ;
 Quand il me dit un mot, c'est d'un ton fier & rude :
 Servantes & valets, tous prennent l'habitude
 De me contrecarer, d'oser trouver mauvais
 Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais,

Par tout le monde ici je me vois maltraitée,
 Et vous êtes le seul qui m'avez respectée.
 Aussi m'avez-vous plû. Vous voilà mon époux ;
 Et je veux me venger en fuyant avec vous ;
 D'autant plus , qu'on prétend que j'épouse un jeune
 homme ,

Doucereux courtois , dont l'air poli m'affomme ;
 Qui , loin de m'amuser , me fait mourir d'ennui
 Par ses tendres sermons tout aussi plats que lui.
 Je le brusque sans cesse , au lieu de lui complaire ;
 Et ce procédé là me brouille avec ma mere.
 On me gronde pour lui ; mais , dès que je le voi ,
 J'en use à son égard comme on fait avec moi :
 S'il me pique souvent , il sent la répartie.

G U E R A U L T.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
 Mais , pendant quelques jours , traitez-le poliment ;
 Pour ôter tout soupçon de notre engagement ;
 Je vais feindre d'aimer une jeune innocente ,
 Qu'à propos pour cela le hazard me presente ;
 Notre fermière ici doit l'amener tantôt :
 C'est sa mere , elle est riche.

J U L I E.

Oui. Mais , Monsieur Guérault ;
 Cette fille est fort belle , à ce que j'entens dire.

G U E R A U L T.

Belle réflexion ! Elle me feroit rire
 Si j'étois de sang froid. Mais je tremble de peur
 Qu'on ne nous trouve ensemble. Au revoir. Quel
 malheur !

Je ne puis échaper aux yeux de votre mere.

J U L I E.

Oh ! Je n'ai pas peur , moi. Sortez, laissez-moi faire ;



SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Q Ue cherchoit-il ici ?

JULIE.

Je ne sçai ; mais je croi

Qu'il y cherchoit mon pere. Il n'a trouvé que moi,
Et s'en est retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,

Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Eh, mais ... Je me suis promenée

Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir

Tous les matins ? C'est-là votre premier devoir.
Rien ne peut vous contraindre à cette complaisance ;
Et l'on doit peu compter sur votre obéissance,
En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'est que j'aime à vivre en liberté.

LA MARQUISE.

La liberté sied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus sage ...

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on sçait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur !

JULIE.

Je croyois que mon pere & ma mere

Voudroient bien qu'avec eux je fusse familière
Et me dispenseroient d'un air trop circonspect.

LA MARQUISE.

Est-ce que l'amitié dispense du respect ?
Une fille bien née aisément s'humilie,
Ou, du moins, son humeur se contraint & se plie
En présence de ceux dont elle tient le jour ;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.
Loin de les en payer par la moindre caresse,
Vous êtes insensible à toute leur tendresse.
Votre grossiereté nous fatigue à mourir ;
Et sept ans de couvent, loin de vous en guérir ;
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Jusqu'au point que sans moi, qui retiens votre pere,
Il vous eût au couvent renvoyée aujourd'hui,
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.
Vous ne lui présentez qu'un air maussade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaise habitude
De brusquer tout le monde en des termes si bas,
Que des gens du commun ne s'en serviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naissance.
Nous méditons pour vous une illustre alliance ;
Et nous vous destinons un jeune homme charmant ;
A qui vous ne marquez que de l'éloignement :
Loin de gagner son cœur, vous le glacez sans cesse ;
En lui parlant toujours avec impolitesse.
Sa naissance & son rang n'attirent nul égard ;
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre justice ?
En quoi vous déplaît-il ? Ne me déguisez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'est que son entretien
M'ennuie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc ?

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêché

Je suis d'une humeur trop revêche ;
 Point l'air des filles de mon rang ;
 Et trop unie ; & qu'un illustre sang
 Soutenu par de belles manières,
 Donnent un air doux aux femmes les plus fières :
 Ma beauté sans grace est peu propre à tou-
 cher.

Ensuite, il veut m'apprendre à parler, à marcher,
 A faire l'agréable, à ranger ma coëffure,
 Et, de la tête aux pieds, corriger ma figure :
 Car, bien loin de chercher à me complaire en tout,
 C'est moi, si je l'en crois, qui dois suivre son goût,
 Ses avis, ses leçons, dont il est si prodigue,
 Que je n'en sçaurois plus supporter la fatigue.
 Est-ce ainsi qu'on inspire un tendre attachement ?
 Tout franc, si ce sont là les façons d'un amant,
 J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire ;
 Qu'il aprouvoit, louoit, & ne cherchoit qu'à plaire ;
 Mais celui qu'on me donne, au lieu de s'en piquer,
 Comme dans les Romains j'en ai vu pratiquer,
 Et comme, à mon avis, cela doit toujours être,
 Me gouverne d'avance, & prend des tons de maître.

L A M A R Q U I S E.

Vous vous trompez, ma fille ; il veut vous réformer.
 Plus il y fait d'effort, plus vous devez l'aimer.
 Corriger nos défauts avec un soin extrême,
 C'est le plus sûr moyen de prouver qu'on nous aime.

J U L I E.

Oh ! Ce n'est pas par-là qu'on me gagne le cœur,
 Quiconque veut m'aimer, doit aimer mon humeur.
 Si le Comte me veut, il faut qu'on le prévienne
 Que j'ai ma volonté, tout comme il a la sienne.

L A M A R Q U I S E.

Quel esprit ! Quel travers ! Tenez-vous ce discours
 Au Comte d'Oronville ?

J U L I E.

Oui, vraiment, tous les jours
 Comme il est pour m'avoir...

LA FORCE DU NATUREL ;

LA MARQUISE ;

Pour m'avoir ! L. E.

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il soit beau, qu'il soit laid...

LA MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme.

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.

Puisque le Comte en moi trouve des airs choquans,

Que ne s'attache-t'il à quelqu'autre personne ?

Je suis franche, il m'en blâme ; & moi, cela m'étonne.

Les cœurs les plus ouverts sont toujours les meilleurs :

S'il pense le contraire, il peut chercher ailleurs.

LA MARQUISE.

Ciel ! Est-ce là ma fille ? A seize ans, à cet âge

Vous osez me tenir un si hardi langage ?

JULIE.

Vous dire ma pensée, est-ce vous offenser ?

LA MARQUISE.

Avant que de la dire, aprenez à penser.

JULIE.

Mais je crois penser juste.

LA MARQUISE.

Avec quelle arrogance

Elle soutient sa thèse ! Eh, quoi ! Votre naissance ;

Tous les soins que l'on prend pour vous former le cœur,

N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur ?

Quel naturel sauvage ! Etonnant caractère !

Du même sang que moi, fille d'un si bon pere ;

Ne respirez-vous donc que pour nous affliger ?

Par les plus sûrs moyens on veut vous corriger ;

Instruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

JULIE.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroisse étrange ?

Parce que je suis vraie, & veux l'être toujours ;

Que

La je méprise l'art de farder les discours ;
 Que je hais les façons ; & que , bien loin de feindre ,
 Avec qui que ce soit je ne puis me contraindre ;
 Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
 Des femmes du bel air , & leur joli caquet ;
 Et que j'ai le malheur , en mes simples manières ;
 De ne pas ressembler à tant de minaudières ,
 On ne voit rien en moi qui ne soit à blâmer ,
 Et chacun , à l'envi , cherche à me réformer ?
 Et moi , j'aimerois mieux vivre dans un village ;
 Que dans votre beau monde , en un tel esclavage :

L A M A R Q U I S E.

Le naturel me plaît tout aussi-bien qu'à vous ,
 Pourvu qu'il soit poli , gracieux , tendre & doux.

J U L I E.

Etre toujours sans fard , voilà ma politesse.

L A M A R Q U I S E.

Le fard est moins choquant que votre air de rudesse :
 Tout le monde s'en plaint.

J U L I E.

Et tout le monde a tort.

L A M A R Q U I S E.

Quoi , vous ne ferez pas sur vous le moindre effort ?

J U L I E.

Rien ne me coûte plus , que de me contrefaire.

L A M A R Q U I S E.

Ma fille , oubliez-vous que je suis votre mere ?

Que l'amour , le respect vous tiennent sous mes loix ?

J U L I E *lui faisant une courte révérence.*

Non , Madame ; je sçai tout ce que je vous dois :

Mais , avec tout cela , je ne puis me refondre.

L A M A R Q U I S E.

Tout ce qu'elle me dit ne sert qu'à me confondre.

Vous avez de l'esprit & des traits de beauté ,

De grands biens , un grand nom , mais votre d'ireté ;

Votre humeur & vos tons , votre esprit inflexible ,

Vont former contre vous un préjugé terrible.

Vous ne voulez donc point vivre avec un époux ?

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Comment le pourrez-vous ?

Il faudra donc changer d'humeur & de manière ;
 Pour les gens d'un haut rang vous êtes trop grossière.
 A la cour, à la ville on n'ose vous montrer,
 Quoiqu'aux plus hauts partis vous puissiez aspirer.

JULIE.

Un homme de mon goût, au fond d'une province ;
 De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un
 Prince.

La campagne est pour moi plus belle que la Cour,
 Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour.

LA MARQUISE.

Quelle bassesse d'ame ! Esprit gauche, indocile,
 Que vous ressemblez mal au Marquis d'Oronville !
 Il a perdu ses fils : Faut-il donc qu'aujourd'hui,
 Il ne nous reste rien qui soit digne de lui !
 Il entre avec le Comte : au moins en sa presence
 Imposez quelque gêne à votre suffisance.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE,
 JULIE, LE COMTE.

LE MARQUIS *au Comte.*

Venez, mon cher cousin, il faut nous arranger ;
 Et conclure. Sans vous je serois en danger
 De voir périr mon nom ; & je veux que ma fille
 Fasse en vous épousant revivre ma famille,
 Et vous mettre en état de soutenir un nom
 Qui depuis si long-tems s'est acquis du renom.
 (*à la Marquise.*)

Hé bien, Madame, enfin en êtes-vous contente ?

COMEDIE.

27.

La trouvez-vous plus douce & plus obéissante ?

LA MARQUISE.

Tout ira bien, Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE.

Mes soins

Produiront leur effet. Je l'espère, du moins.

LE MARQUIS.

A suivre vos leçons s'est-elle résolue ?

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainsi donc notre affaire est conclue ;

Cher Comte : Vous serez mon unique héritier.

Ma fille, avec Monsieur je vais vous marier ;

Songez à mériter un homme de sa sorte :

C'est principalement à quoi je vous exhorte :

Il est de notre sang, il est de nos amis.

LA MARQUISE *au Marquis.*

Vous serez satisfait, je me le suis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je souhaite ;

Imitez votre mere, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE *en souriant.*

Parfaite !

LE MARQUIS

Oui, Madame, & je vous le soutiens.

LA MARQUISE.

Ah ! Que vos sentimens sont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage !

Mon cœur à vos vertus rend un secret hommage :

Avec beaucoup d'esprit, vous n'avez point d'hu-
meur,

Rien ne scauroit aigrir votre extrême douceur.

De mes égaremens bien loin d'être en colère,

Vous n'avez point cessé de chercher à me plaire.

Par les plus tendres soins toujours me prévenir ;
 Toujours vers la vertu me faire revenir ,
 Sans me rien reprocher , sans user d'autres armes
 Que du plus tendre accueil , & toujours plein de
 charmes ;

Voilà vos procédés à l'égard d'un époux ,
 Qui ne doit désormais respirer que pour vous.
 Puis-je vous en marquer trop de reconnoissance ?

LA MARQUISE

lui prenant la main d'un air attendri.

Eh , Monsieur !

LE MARQUIS.

Vainement vous m'imposez silence ;
 Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
 Bel exemple , ma fille ! En agissant ainsi ,
 Vous deviendrez aimable , & vous serez heureuse.
 Car ce n'est pas assez que d'être vertueuse ,
 La vertu la plus rare a besoin d'ornement ,
 Et la douceur sur-tout , la pare infiniment.
 M'entendez-vous , ma fille ?

JULIE.

Ah ! mon pere , à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien ; mais ferez-vous ce que je vous conseille ?

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS *à Julie.*

Prenez y garde au moins :

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte & moi nous mettons tous nos
 soins

A purger son esprit de ce qu'il a de rude.
 N'ayez plus sur cela la moindre inquiétude.

LE MARQUIS.

Sans adieu donc. Je sors & reviens à l'instant.

(à Julie.)

Ecoutez , profitez , & je serai content.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LA MARQUISE à Julie.

Pour vous, vous le voyez, je me suis obligée;
Ma promesse par vous doit être dégagée.

LE COMTE à la Marquise.

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,
Madame, espérez-vous ?...

LA MARQUISE.

Oui, j'en augure bien :

Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur & de façons. Elle est encor d'un âge
A perfectionner son esprit, sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon ;
Elle va vous prouver, ainsi que je l'espère,
Qu'elle veut se former un nouveau caractère.
Comte, votre intérêt est d'appuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux : je pourrois la contrain-
dre,
Vous êtes prudent, sage, & je n'ai rien à craindre :

SCÈNE VIII.

JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà donc changée ?

JULIE.

Oh ! mon dieu, tout-à-fait :

B 3

Tout de bon ?

JULIE *souriant.*

Tout de bon.

LE COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez, voyez.

LE COMTE.

Je sçai que vous êtes sincère.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & jusqu'à vous déplaire :

LE COMTE.

Il est vrai : Car souvent cette sincérité
Est beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

JULIE.

Cette distinction me paroît raffinée.

LE COMTE.

Elle est juste. Passons. Vous m'êtes destinée.

JULIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Ce que j'en pense ? Rien :

LE COMTE.

Belle explication ! Est-ce là le moyen
De nous entendre ? Eh quoi, toujours fière & fa-
rouche ?

JULIE.

Voilà déjà Monsieur qui va prendre la mouche :

LE COMTE *en riant.*

Cette phrase est fort noble.

JULIE *brusquement.*

Hé bien, tournez-la mieux :

LE COMTE.

Ce ton n'est pas d'accord avec de si beaux yeux.

Vos traits figurent mal avec votre génie.

Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE avec un *soûris amer.*

La bonne compagnie ! Eh qui sont ces gens-là ?

LE COMTE levant les *épaules.*

Plaisante question ! Vous ignorez cela ?

Des gens du meilleur air , c'est l'élixir , l'élite.

Bien-tôt vous en ferez l'aimable profélite.

JULIE.

J'en doute fort.

LE COMTE.

Pourquoi ?

JULIE.

Dans peu vous le sçaurez :

LE COMTE.

Ecoutez mes avis , & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous ?

LE COMTE.

Mais oui ; pour moi délicieuse...

JULIE.

La bonne compagnie est donc bien ennuyeuse ?

LE COMTE lui *faisant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.

Vous pourriez me parler un peu plus poliment.

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois , je suis naïve & franche :

En tout cas , vous pouvez prendre votre revanche :

LE COMTE.

Vous le mériteriez ; mais il faut respecter

Votre sexe.

JULIE.

Eh non , non , vous pouvez m'imiter :

Point de façons , Monsieur , tout compliment me
bleffe.

LE COMTE.

Apellez-vous façons , la simple politesse ,

Le bon ton , le bon air ?

LA FORCE DU NATUREL;
JULIE.

Mérite peu réel.

Il faut se présenter dans tout son naturel.
Pour moi, je ne sçaurois résister à sa force,
Il m'entraîne toujours.

LE COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel, s'il n'est pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc ?

LE COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux.

Choisir, peser ses mots, toujours être arrangée,
Quelle fadeur !

LE COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée ;
Madame votre mere a fort bien opéré.

JULIE.

Vous voyez.

LE COMTE.

Oui, je vois. Je suis désespéré.

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De votre répugnance

A contenir l'éclat d'une haute naissance.

Que dira-t-on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE

Si vous ne changez point, le monde vous fuira ;
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

LE COMTE *à part.*

Quel esprit intraitable ! Eh quoi, plus je le sonde,

Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons si les douceurs y pourront réussir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il est vrai. Votre humeur m'épouvante ?
Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?
Eh, pour l'amour de moi, faites-vous un effort.
Faudra-t'il qu'avec vous j'essuie un triste sort,
Vous qui m'inspireriez la plus ardente flamme
Si vous vouliez Songez que vous serez ma femme ;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir ;
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point, Monsieur, je vous assure ;
Et je vous sauverai cette triste aventure.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos manières, vos tons ;
Et vous profiterez de mes tendres leçons ?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout ? Faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen...

JULIE.

Non, je veux vous surprendre,
Vous & mes chers parens.

LE COMTE.

Ah, que vous me charmez !
Mais dites-moi du moins...

JULIE.

Quoi donc ?

LE COMTE.

Si vous m'aimez ?

JULIE.

Ah ! Ne me pressez pas sur cette circonstance.

LE COMTE.

Pourquoi non, je vous prie ? Etes-vous en balance ?

J U L I E.

Non ; mais vous me jetez dans un grand embarras :
Je voudrois vous aimer ; & je ne le puis pas.

L E C O M T E.

Et vous m'épouserez ?

J U L I E.

On prétend m'y contraindre :

L E C O M T E.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

J U L I E.

Oh , je ne feins jamais , vous le voyez.

L E C O M T E.

Pourquoi

Vous sentez-vous un fond d'averfion pour moi ?

J U L I E.

Parce que vous osez me reprendre fans cefse.

Je ne puis fuporter votre délicateffe ,

Ni vos raffinemens , ni vos tons abfolus.

L E C O M T E.

Si je vous aimois moins...

J U L I E.

Hé bien , ne m'aimez plus :

L E C O M T E.

Peut-on à cet excès être dure , impolie !

On veut faire de vous une fille accomplie...

J U L I E.

Oui , felon votre goût. Pour moi , felon le mien ;

Je fuis affez parfaite , il ne me manque rien.

L E C O M T E.

Pour la figure , on peut vous donner des louanges ;

Mais vos tons , vos façons me femblent bien étranges ,

Et vous avez grand tort de vous en aplaudir.

J U L I E.

Encor ? De vos fermons vous venez m'étourdir ?

Il faut donc achever de me faire connoître.

Telle je fuis , Monsieur , & telle je veux être ,

Et telle je ferai quand je vivrois mille ans ;

Ainsi ne prêchez plus , vous perdez votre tems.

Bon jour , bon foir , adieu.

(Elle fort.)

S C E N E I X.

LE COMTE *seul.*

L'Aimable créature !
L'épouser , c'est vouloir se mettre à la torture ,
A de pareils tourmens s'expose qui voudra ;
Si le Marquis m'estime , il m'en dispensera.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I È R E.

G U E R A U L T.

J'INDISCRETE Julie , incapable de feindre ;
 Avec son prétendu n'a donc pu se contraindre.
 Ne pouvant plus souffrir ses hauteurs , ses mépris ,
 Le Comte alloit s'en plaindre à Monsieur le Marquis :
 Quel bonheur que Madame ait sçu , par sa prudence ,
 Suspendre le dépit d'un amant qu'on offense !
 Morbleu , que diroit-il s'il étoit informé
 Que c'est moi qui l'efface , & que je suis aimé !
 J'en triomphe en tremblant ; enfin j'aime en Julie
 Ce caractère franc qui la rend impolie.
 Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair ,
 Et les grands sentimens valent bien le bon air.
 Son goût est singulier , puisqu'elle me préfère
 A l'amant qu'on lui donne , & qui devoit lui plaire !
 A-r'elle si grand tort ? Est-ce la qualité
 Qui rend un homme aimable ? Et , tout bien sçuté ;
 Je croi qu'on peut m'aimer comme si j'étois Comte.
 Nous sommes immolés à la mauvaise honte ,
 Nous autres gens de rien : mais un cœur généreux
 Se donne au vrai mérite , & non pas aux ayeux.
 J'éprouve dans Julie un cœur de cette sorte ;
 Sur ces réflexions sa passion l'emporte.
 Elle me rend justice ; & pour la délivrer
 D'un état qu'elle hait , je vais tout préparer ;
 M'y voilà résolu ; mais ma reconnoissance ,

Toute vive qu'elle est, exige la prudence ;
 Et pour ne point agir ni trop tard ni trop-tôt...
 Chut ! Voici le Patron.

S C E N E I I.

LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS.

A H, ah ! C'est vous, Guérault ;
 Que voulez-vous ?

GUERAULT.

Monfieur , je venois pour vous dire
 Que nous avons des fonds qui pourront vous fuffire
 Pour les frais de la noce : ils font chez moi tous prêts ;
 Et de plus , nous allons toucher de l'argent frais ,
 Dix mille francs comptant.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUERAULT.

Nouvelle preuve

De mes foins ...

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent ?

GUERAULT.

De la veuve

Du fermier d'Oronville ; elle vient d'arriver
 Avec Babet fa fille , & je vais les trouver.

LE MARQUIS *l'arrêtant.*

Qu'elles viennent ici : je veux voir cette fille ;
 On me l'a tant vantée ...

GUERAULT.

Elle est vraiment gentille !

Oh-la jolie enfant !

LE MARQUIS.

Vous vous passionnez

38 LA FORCE DU NATUREL ,
En parlant d'elle ?

G U E R A U L T .

Ah ! Oui.

L E M A R Q U I S .

Comment ! vous m'étonnez.

G U E R A U L T .

Ce sont les plus beaux yeux ! C'est la plus belle
bouche . . .

L E M A R Q U I S .

A ce que je puis voir son mérite vous touche.

Eh , qu'est donc devenu ce goût si délicat ?

Car , soit dit entre nous , vous êtes un peu fat.

G U E R A U L T .

Monfieur . . .

L E M A R Q U I S .

Vous vous croyez un homme incomparable ,

N'est-il pas vrai ?

G U E R A U L T .

Ma foi , je fuis assez passable.

L E M A R Q U I S .

Sans doute , & vous ferez adoré de Babet.

G U E R A U L T .

Qu'elle m'adore ou non , je croi que c'est mon fait.

L E M A R Q U I S .

Vous voulez devenir gendre d'une Fermière !

G U E R A U L T .

Oui.

L E M A R Q U I S .

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame si fière ?

Vous ? Une Payfanne allume vos ardeurs ?

G U E R A U L T .

J'enrougis ; mais , Monfieur , elle a du bien d'ailleurs .

L E M A R Q U I S .

Ah ! Pour un Intendant cette raifon eft forte ,

Et c'est là proprement l'objet qui vous transporte .

Avouez-le.

G U E R A U L T .

Monfieur , cela ne gâte rien . . .

L'amour ne nourrit pas. Une femme sans bien
Est un beau corps sans ame.

LE MARQUIS.

Excellente maxime ;

Et très-digne de vous. La tendresse, l'estime
Émeuvent votre cœur sans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'est que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que sans bien nul objet n'est sortable,
C'est faire de l'amour un Dieu très-raisonnable.

GUERAULT.

Mon cœur vous paroît bas ; mais il n'est que trop haut.

S C E N E I I I.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS, GUERAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, je viens dire à Monsieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'est, je crois, la Fermière

D'Oronville.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUERAULT.

Elle est bien familière ;

Et même impertinente : un pareil entretien...

LE MARQUIS.

Je connois ses façons, cela ne me fait rien,
Et je sçai m'amuser d'une humeur naturelle.

(*au Laquais.*)

Elle est seule ?

LA FORCE DU NATUREL ;

LE LAQUAIS.

Non, sa fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Et bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUERAULT *à part.*

Que diantre nous veut-il ? Il est bien curieux.

S C E N E I V.

MATHURINE, BABET, LE MARQUIS ;
GUERAULT.

MATHURINE *au Marquis, en lui faisant
une courte révérence.*

C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre ser-
vante.

Allons, venez, Babet.

B A B E T.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante ;

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

LE MARQUIS.

Comment ;

Elle la fait très-bien, & très-modestement.

Oh, qu'elle a l'air décent ! Quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaint pour la rendre agriable,
Je l'ons mise au couvent pendant sept ans entiers ;
Et comme j'ons perdu deux petits héritiers,
Il ne me reste plus que cette criature,
J'en veux faire une Dame,

Elle est d'une figure
A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui ; c'est ce qu'au couvent
Des Messieurs tout dorés l'y disoient tort souvent.
Ça n'est pas étonnant , elle étoit bien plus belle ,
Car je l'accoutrions comme une Demoiselle :
Je l'y faisions apprendre à chanter , à danser ;
Mais comme à la parfin je n'ai pû me passer
Plus long-tems de la voir , je l'en ons retirée ,
Et selon notre état je l'avons racoutrée.
Oh , queu chagrin pour elle ! Elle a pensé mourir !
Les garçons de cheu nous ne pouvoient pas souffrir
Qu'alle fût au village habillée à la mode ;
Et défunt mon mari , qui n'étoit pas quemode ,
Parce qu'ils s'en gaussions , nous en gauffoit aussi ;
Car...

LE MARQUIS.

Vous voilà donc veuve ?

MATHURINE

faisant une courte révérence en souriant.

Oui , Monsieur , Dieu merci :

LE MARQUIS.

Dieumerci ! Vous aviez un bon mari , me semble.

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille en-
semble.

Il étoit si hargneux , si brutal , si jaloux !

LE MARQUIS.

De son côté , souvent il se plaignoit de vous.
Vous aviez , disoit-il , l'humeur accariâtre ,
Il vous trouvoit toujours rétive , opiniâtre ,
Brusque , contrariante , & mutine sur-tout.

MATHURINE.

Pargué , je l'y disois son fait de bout en bout.
Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;
Mais , quand il me gourmoit , je prenois ma re-
vanche.

(en faisant la révérence.)

Ne faisois-je pas bien , Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah, très-bien!

MATHURINE.

J'aurois plutôt crevé que de l'y passer rien.

Moi, gâter un mari ! Je ne suis pas si bête.

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?

Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton!

Je croi que de sa vie elle ne dira non.

A force de douceur elle est comme une sotte

D'abord on la croiroit une franche idiote ,

Car a rougit d'un rien, quoi qu'elle ait de l'esprit

Quand elle est en himeur de jaser un petit :

Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du village

Se plaignons tous à moi de ce qu'elle est trop sage ;

Elle les chasse tous, & ne les peut souffrir ,

Quand quequ'un d'eux la suit , a se met à courir

Faut voir. Comme a n'est pas d'une himeur villageoise,

Il faut qu'a se résoude à devenir bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais, oui, ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner ?

MATHURINE.

Que je meure

Sij'en puis rien sçavoir; quand j'en parle elle pleure,

Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Je vais sonder son cœur;

Babet, aimez-vous bien Guérault ?

B A B E T *faisant la révérence,*

Non, Monseigneur.

L E M A R Q U I S *en riant.*

La réponse est sans fard.

G U E R A U L T.

La Babet est bien bête !

M A T H U R I N E *à Baber.*

Je veux que vous l'aimiez, je l'ai mis dans ma tête.

B A B E T.

Votre tête & la mienne ont si peu de rapport,
 Qu'il n'est pas fort aisé de les mettre d'accord.
 Je sçai que le respect m'oblige à vous complaire :
 Mais je sens à vos loix mon cœur un peu contraire.
 J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
 Les mouvemens secrets d'un peu d'ambition,
 Ou s'il les a reçus de la seule nature ;
 Mais il préféreroit une retraite obscure
 A tout autre parti qui ne rempliroit pas
 Les souhaits que ce cœur ose former tout bas.
 Voilà sincèrement le fond de ma pensée.

G U E R A U L T.

Ma belle, un peu trop haut votre ame s'est placée ;
 C'est bien assez pour elle, ou du moins, je le croi,
 Qu'on vous fasse épouser un homme tel que moi.

B A B E T.

Je ne le croyois pas.

G U E R A U L T.

Vous aviez tort, ma bonne.

M A T H U R I N E.

Eh, qu'alle ait tort ou non, suffit que je l'ordonne.

B A B E T *à Mathurine.*

Eh ! Laissez-moi le tems d'obtenir de mon cœur
 Ce que vous m'ordonnez.

G U E R A U L T *au Marquis.*

La plaisante hauteur !

Elle est folle.

L E M A R Q U I S.

Elle est sage, & répond à merveille.

Monfieur , confeillez-lui. . .

LE MARQUIS.

Moi, que je lui confeille
De vous époufer ? Non. Dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira ;

(à Babet)

Il faut qu'elle décide. Ah ça foyez fincère,
Voulez-vous l'époufer ?

B A B E T.

Obéir à ma mere ;
C'est tout ce que je puis ; c'est ce que je ferai ;
Mais qu'il m'en coûtera ! Je croi que j'en mourrai !

GUERAULT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur fes pleurs me percent l'ame !

MATHURINE à Babet.

Ce Monfieur vous déplait ?

B A B E T.

Oui , ma mere.

MATHURINE.

Tredame !

GUERAULT *fe donnant des airs.*

Elle eft dégoûtée.

MATHURINE.

Oui ; mais , je veux moi. . .

LE MARQUIS.

Tout doux ;

Ce mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc ?

LE MARQUIS.

De moi ; car j'en fais mon affaire ;
Et prétens en ceci lui tenir lieu de pere.

B A B E T *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

LE MARQUIS.

Ah ! Je vous la promets. Mon inclination,
La pitié, tout m'y porte.

B A B E T *se levant avec transport.*

Ah, que je suis ravie !

Vos bontés, Monseigneur, vont me sauver la vie.

LE MARQUIS

lui prenant les mains d'un air attendri.

Pauvre enfant !

G U E R A U L T *à part.*

Le vieux fou.

B A B E T *au Marquis.*

Daignez-vous approuver

Que je baise la main qui veut bien me sauver ?

LE MARQUIS.

Non, ma chère Babet, souffrez que je vous baise.

B A B E T *lui tendant les bras.*

Hélas, de tout mon cœur.

G U E R A U L T.

La poulette est bien aise.

Ah ! Monsieur, j'attendois plus de bonté de vous.

Votre pauvre intendant va devenir jaloux.

LE MARQUIS.

Tantôt nous traiterons à fond cette matière.

Comptez, & recevez l'argent de ma fermière ;

Donnez-lui sa quittance, & venez promptement

Me rejoindre tous trois à mon appartement.

Ne pleurez plus, Babet ; vous n'avez rien à craindre ;

Et personne céans n'oseroit vous contraindre.

(en se retirant.)

Quel seroit mon bonheur, si le sort moins cruel

Eût placé dans ma fille un si beau naturel !

¶ L'une m'offre en tout point une fille accomplie,

Et je ne vois qu'humeur, dureté dans Julie. ¶



S C E N E V.

MATHURINE, BABET, GUERAULT.

MATHURINE à Guéault.

IL n'est donc pas content de Julie ?

G U E R A U L T.

Oh, vraiment ;

Si nous voulons l'en croire, elle fait son tourment ;
Madame, je le sçai, n'en est pas plus contente :
Elle, de son côté, se plaint qu'on la tourmente,
Et pour la consoler je fais tous mes efforts ;
Elle me fait pitié !

M A T H U R I N E.

Moi, je croi qu'alle a tort ;

Je connois son himeur, a ne peut se contraindre :
Monseigneur & Madame ont raison de s'en plaindre,
Et je som'eux & moi but à but sur cela,
Car j'ai bien à souffrir de cette idole là :
Alle est si délicate & si grande liseuse,
Qu'alle ne veut rien faire, & que i'en suis honteuse.
Vous m'en délivriez, & voilà Monseigneur
Qui met empêchement : ça me blesse le cœur.
Comment ferons-je donc ?

G U E R A U L T.

C'est ce qui m'embarrasse.

Si j'épouse Babet, il m'ôtera ma place,
Et je serai chassé sans délai ni répit.

M A T H U R I N E *se carrant.*

Morguenne, épousez-moi, pour lui faire dépit.

G U E R A U L T.

Moi, vous épouser ?

M A T H U R I N E.

Oui. Je suis encor jolie.

Laissez cette morguense.

B A B E T à Guerault.

Eh, je vous en supplie :

Ma mere, en vérité, vous convient mieux que moi.

G U E R A U L T.

Mieux que vous ?

M A T H U R I N E.

Cent fois mieux.

G U E R A U L T.

Vous badinez, je croi :

N'avez-vous que seize ans ?

M A T H U R I N E.

Et quand j'en aurois trente,

Qu'est-ce que ça vous fait ?

G U E R A U L T.

Oh, rien.

M A T H U R I N E.

Alle est charmante ;

A ce que chacun dit ; mais, bon, ça ne sçait rien :

Moi, je suis propre à tout.

B A B E T à Mathurine.

Donnez-lui votre bien ;

Et le mien par-dessus ; moi, je serai ravie

De passer au couvent le reste de ma vie.

Assurez-moi ma dot, c'est tout ce que je veux.

G U E R A U L T.

Mais ce n'est qu'avec vous que je puis être heureux :

B A B E T d'un ton fier.

Vous ne le seriez pas, Monsieur. je vous l'assure :

G U E R A U L T.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?

Je suis bien fait, au moins ; l'air noble, de beaux traits,

Encor de la jeunesse, & le teint vif & frais.

Telle qui vous vaut bien, & tout au moins, ma belle ;

Ne me dédaigne pas.

B A B E T.

Laissez-moi donc pour elle :

Votre mérite encor n'a pas frappé mes yeux.

48 LA FORCE DU NATUREL,
GUERAULT.

Diable, vous le prenez à son ton bien précieux!
Voyez la paysanne! Elle fait la princesse.

MATHURINE.

Voilà ce que chacun lui reproche sans cesse.
Allez à le cœur si haut que c'est une piquié.
Moi, je ne suis pas fière, & j'ai de l'amitié;
De l'estime pour vous.

GUERAULT *d'un air méprisant.*

Ah! Trop d'honneur, Madame.

MATHURINE.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je suis d'une douceur!

GUERAULT.

Oui, défunt votre époux

Me l'a dit mille fois en se louant de vous.

MATHURINE.

Touchez-là.

GUERAULT.

Ventrebleu, laissons les fariboles,
Nous perdons notre tems en de vaines paroles.

MATHURINE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

GUERAULT.

En deux mots, terminez!

M'accordez-vous Babet?

MATHURINE.

Oui, c'est pour votre nez.

Monseigneur ne veut pas.

GUERAULT.

Je sçai par quel voie

J'aurai son agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joie,

On vous en donnera des filles de seize ans,

Et qui, si vous sçavez...

GUERAULT.

Quoi?

MATHURINE.

D M E D I E.
M A T H U R I N E.

49

Suffit, je m'entens.

G U E R A U L T.

Expliquez-vous du moins.

M A T H U R I N E.

Je m'entens bien, vous dis-je ;

Et je sens queuquefois que tout mon sang se fige

Quand je songe...

G U E R A U L T *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira ;

Mais Babet m'est promise, elle m'épousera.

M A T H U R I N E *encore plus vivement.*

Plutôt que ça se fit, je me tuerois moi-même.

(à Babet, en l'embrassant.)

Voyez l'homme important ! Au fond, Babet, je
t'aime,

Et tu me fais piqué... Je ne sçai qui me tient...

G U E R A U L T *à Mathurine.*

Paix, paix ; contraignez-vous, Monsieur le Comte
vient.

B A B E T *à Guérault.*

Quel est ce beau Monsieur ?

G U E R A U L T.

C'est l'amant de Julie.

S C E N E V I.

LE COMTE, BABET, MATHURINE ;
G U E R A U L T.

LE COMTE

au fond du théâtre, regardant Babet.

Il parle à Guérault.

E St-ce là cet enfant qu'on trouve si jolie ?
Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours
Pour sçavoir si l'effet répond à son discours.

Tome VIII.

C

50 LA FORCE DU NATUREL ;
C'est elle, assurément, Guéault
G U E R A U L T.

C'est elle-même.
LE COMTE *s'approchant peu à peu.*
Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.
B A B E T.

Quoi ?
LE COMTE.
Qu'on vous aime
Aussi-tôt qu'on vous voit.
B A B E T *faisant une révérence gracieuse.*

Ah ! Monsieur.
LE COMTE.
Que d'apas !
Que de graces !

B A B E T.
Monsieur
LE COMTE.
Non, je ne comprends pas
Qu'un objet si touchant soit sorti du village.

G U E R A U L T.
Elle n'en a, Monsieur, ni l'air, ni le langage.
LE COMTE *à Babet.*

Est-ce vous que j'ai vue autrefois au couvent
Où ma sœur demeurait ?
B A B E T.

Vous y veniez souvent.
LE COMTE.
C'est vous que j'admirois, que je trouvois charmante.
Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous présente ?

B A B E T.
C'est l'habit que mon sort m'oblige de porter.
LE COMTE.

Le sort à cet excès peut-il vous maltraiter ?
B A B E T.

Je me borne à l'état où le ciel m'a fait naître.
LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

COMEDIE.

GUÉRAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là,
S'il vous plaît, & pour cause.

LE COMTE.

Ei pourquoi donc cela?

GUÉRAULT.

Vous voyez ma future.

LE COMTE.

Elle?

GUÉRAULT.

Elle, je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour se donner à vous.

GUÉRAULT.

Cependant peu s'en faut;

BABET *bas à Mathurine.*

Ah! Que ce Monsieur-là n'est-il Monsieur Guérault;
Maman?

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse!

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc, tout d'un coup t'en deviens amou-
reuse?

LE COMTE.

Que vous dit-elle?

MATHURINE.

Ah! Rien.

LE COMTE.

Mais encor?

BABET *vivement.*

Rien du tout!

(*Babet lui fait des signes.*)

A me dit seulement . . . Si j'allois jusqu'au bout,
(*à part.*)

Vous ririez. La friponne! A n'est pas dégoûtée.

Paix donc !

M A T H U R I N E.

Chut !

G U E R A U L T *au Comte.*

Des grandeurs la belle est entêtée ;

À ce qu'il me paroît. Eh, de grace, sortez.

L E C O M T E *fièrement.*

Pourquoi ?

G U E R A U L T.

Je la mitonne, & vous me la gêtez :

Épargnez un futur.

L E C O M T E.

L'affaire est donc conclue ?

À l'épouser, Babet, êtes-vous résolue ?

G U E R A U L T.

En pouvez-vous douter ?

L E C O M T E.

Oui, j'en doute, & bien fort.

Adorable Babet, dites-moi si j'ai tort ?

B A B E T.

Monfieur, voici ma mere ; elle est sage & prudente,

Elle pense pour moi. Je suis obéiffante,

Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider

Que fur ce qui lui plaît de me persuader.

L E C O M T E.

Mais vous avez un cœur ; il vous parle fans doute ?

B A B E T.

À mon âge, Monfieur, fied-il bien qu'on l'écoute ?

Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

L E C O M T E.

O ciel ! Que de beauté, de fageffe & d'esprit !

(*Il veut baiser la main de Babet, & Guérault l'en empêche.*)

Ah, divine Babet !

G U E R A U L T.

Tout doux, je vous supplie :

Vous oubliez que vous aimez Julie.

LE COMTE.

Que je l'oublie, ou non, c'est mon affaire.

GUER AULT.

Oh, oui!

Mais de ces attraits-là je vous vois ébloui,

Quoiqu'ils me soient promis.

MATHURINE à Guérault.

Bon ! Promis, je m'en moque;

GUER AULT à Mathurine.

Oui, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Hé bien, je la révoque;

LE COMTE à Mathurine.

Je vous en sçai bon gré.

GUER AULT.

Nous verrons.

LE COMTE.

Taisez-vous;

(à Mathurine.)

Il faut que de ma main Babet prenne un époux :

Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.

Le Marquis veut, dit-il, lui tenir lieu de pere;

Moi, comme votre ami, je le seconderai;

(à Babet.)

Et j'ose me flatter que vous m'en sçaurez gré;

B A B E T.

De grace, modérez ces bontés prévenantes...

GUER AULT la contrefaisant.

Que la belle déjà trouve un peu séduisantes.

B A B E T.

Non; elles ne pourroient assurer mon bonheur;

Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur;

LE COMTE.

Vous l'écouteriez donc ?

B A B E T.

S'il étoit téméraire

Je sçaurois le soumettre à la raison sévère :

LA FORCE ^N ^{ATUR} ^{REI}
Pour ne point l'ex

Il vaut mieux le laisser dans la tranquillité

LE COMTE.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

BABET.

Moi, je veux lui sauver un tourment inutile.

LE COMTE.

Inutile ! Est-il bien, est-il condition ? ...

BABET.

Un couvent est l'objet de son ambition :

Il s'y borne.

GUERAULT *apercevant Julie.*

Voici votre future épouse :

Si vous continuez, vous la rendrez jalouse

Comme moi. Que Babet aura l'air triomphant !

S C E N E VII.

JULIE, MATHURINE, BABET ;

LE COMTE, GUERAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts.*

E H, bon jour, ma nourrice.

MATHURINE.

Eh, bon jour, mon enfant :

Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave !

JULIE *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave ;

Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.

Mais qu'est donc devenu mon pere nourricier ?

MATHURINE *d'un air gai.*

Il est mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il est mort ! Ah, que j'en suis fâchée !

Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,

Je pense.

C O M M E D I E.
C O M M E D I E.
E T F I N E.
ubliez-leu non.

J U L I E.

Non, nourrice ! Eh, pourquoi ?
C'étoit un si bon homme ! Il m'aimoit tant !

M A T H U R I N E.

Pour moi,

Je ne l'aimois pas trop.

J U L I E.

Vous aviez tort, ma chère ;

Il vous aimoit aussi.

M A T H U R I N E.

Je n'y sçaurois que faire.

Il étoit devenu si foible, si dolent. . .

J U L I E.

Il avoit du bon sens, & le cœur excellent.

M A T H U R I N E.

Quelquefois.

J U L I E.

Il ne m'a jamais abandonnée ;

M A T H U R I N E.

Qu'est-ce que ça me fait ?

J U L I E.

Cinq ou six fois l'année

Ce pauvre homme venoit au couvent où j'étois,

Pour apprendre de moi comment je me portois.

Il me donnoit toujours des conseils salutaires.

M A T H U R I N E *d'un air impatienté.*

Il auroit bien mieux fait de soigner ses affaires.

J U L I E.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui ;

Depuis quand êtes-vous à Paris ?

M A T H U R I N E.

D'aujourd'hui ;

Je suis avec Babet.

J U L I E *d'un air dédaigneux.*

Ah ! Te voilà, ma bonne ?

C 4

Monseigneur le Marquis la tra

JULIE *considérant Babet.*

Elle n'est pas trop mal. Cela sçait-il parler ?

LE COMTE.

Oui, Madame, & se taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller ;

Je croi. Reste, ma bonne, & dis-moi, je te prie,

(*Babet prend un air fier & indigné.*)

Deux ou trois mots. Oh, oh ! Tu fais la renchérie !

MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi ?

MATHURINE.

Je le sçai bien ;

Quand on l'y parle mal, elle ne répond rien.

JULIE *brusquement.*

Faut-il tant de façons avec des villageoises ?

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos bourgeois.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'est que j'aime Babet.

JULIE *en souriant.*

Guérault s'en est coiffé ;

Il l'épouse, dit-on, j'en aprens la nouvelle

Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Est-il trop bon pour elle ?

JULIE.

Affurément, trop bon.

MATHURINE.

An'en veut point, pourtant.

oubliez-vous d'un ton fier.

MATHURINE.

Non.

JULIE à Babet fièrement.

Qu'a-t'il de rebutant ?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE dédaigneusement.

Vous êtes délicates ;

Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre ingrate ?

N'est-il pas bien aimable ?

(Guérault s'étale & se donne des airs.)

BABET.

Il peut l'être en effet.

Je voudrais comme vous penser sur son sujet ;
Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose,
Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho ! Comme elle cause ?

Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.
Nous devrions trancher sur le choix d'un époux,
Et non pas nos parens, dont l'ordre tyrannique
Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique ;
(Elle regarde dédaigneusement le Comte.)

On ne doit, en effet, consulter que son cœur.
S'engager malgré lui, c'est un très-grand malheur.

GUÉRAULT à Julie.

Vous plaidez contre moi ?

JULIE.

Non, vous devez lui plaire.

LE COMTE à Julie.

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre pere.
Voulez-vous y venir ?

(Il veut lui donner la main.)

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

Babet, il m'a prié de vous mener chez
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

S C E N E V I I I.

JULIE, GUERULT.

JULIE *après avoir regardé si l'on n'écoute point.*

Profitons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sçais-tu que j'ai promis de lui donner la main?

GUERULT.

Au Comte?

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUERULT.

Morbleu! Qu'avez-vous fait?

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire:

Si j'avois balancé, ce soir même ma mere
M'eût pour long-tems encor remenée au couvent.
J'étois perdue.

GUERULT.

O ciel!

JULIE.

Allons donc en avant.

Fuyons:

GUERULT.

C'est fort bien dit; mais où, je vous supplie?

JULIE.

J'ai ma nourrice ici qui m'aime à la folie;
Quoique prompte & brutale, elle a l'esprit discret;
Il faudra l'informer de notre hymen secret,
Afin qu'elle consente à nous cacher chez elle
Jusqu'à notre départ.

oubliez.

Tout peu qu'elle chancelle.

J U L I E.

Son cœur est tout à moi, n'ayez aucun souci.

G U E R A U L T.

Mais devant tant de gens comment sortir d'ici ?

J U L I E.

Je me déguiserai, comptez sur mon adresse.

G U E R A U L T.

Nous en avons besoin comme de hardiesse.

Au reste j'ai des fonds qui nous meneront loin.

J U L I E.

Et moi des diamans pour fournir au besoin.

G U E R A U L T.

D'ailleurs, en tout pays mes talens à mon âge

Qui n'est pas avancé, soutiendront le ménage.

Courez, préparez-vous pour notre prompt départ.

Mais hâtons-nous pourtant sans rien mettre au ha-
zard.

Nous devons redouter la moindre étourderie.

Tantôt sous le berceau rendez-vous, je vous prie.

Là, nous acheverons de nous bien concerter.

Il faut prendre son tems quand on veut deserter.

Songez que...

J U L I E.

Je n'ai pas besoin que l'on m'instruise.

Nous sortirons ce soir.

G U E R A U L T.

Que l'Amour nous conduise.

Fin du second Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I È R E.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.



U O I, sérieusement, il en est amoureux?

LISETTE.

Il dit qu'à l'épouser il borne tous ses vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonne. Guérault qui se croit adorable,
Et pour une Princesse un parti très-fortable,
Car il est vain & fat au suprême degré,
Peut trouver en Babet une épouse à son gré?

LISETTE.

Oui vraiment. Ma surprise est égale à la vôtre;
Car je le soupçonnois d'être amoureux d'une autre;
Et d'écouter son cœur moins que sa vanité;
Mais il est de Babet, tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à sa folle de mere,
Qui, par un sot orgueil consentoit à l'affaire,
Car elle est vaine aussi. Babet, à son avis,
Parce qu'elle est très-riche, est digne d'un Marquis;
A peine un Intendant peut-il être son gendre.
Jusqu'à lui, néanmoins, elle daignoit descendre,
Et tout étoit conclu; mais Monsieur votre époux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc?

Entre nous.

Je crois qu'il est épris de la petite fille.

L A M A R Q U I S E.

Voilà de tes soupçons.

L I S E T T E.

On dit qu'elle est gentille.

Et Monsieur le Marquis est un franc libertin,
Qui lance encor souvent un regard bien mutin.

L A M A R Q U I S E.

Il est sage à présent.

L I S E T T E.

Bien folle qui s'y fie!

Ce n'est pas moi, du moins, je vous le certifie.

L A M A R Q U I S E *en riant.*

» T'en auroit-il conté?

L I S E T T E.

Point du tout; en tout cas.

» J'ose bien vous jurer qu'il y perdrait ses pas.

L A M A R Q U I S E.

» Ah! Je n'en doute point.

L I S E T T E.

Je suis un peu coquette.

» Car toute femme l'est.

L A M A R Q U I S E.

Oh, doucement, Lisette.

L I S E T T E.

» Excepté vous, s'entend, dont l'austère vertu,

» Contre les mœurs du tems a toujours combattu.

» Mais quoique je sois vive, & par fois un peu folle,

» Dès que l'on m'en dit trop, je coupe la parole,

» Et sçait prendre d'abord un air si sérieux,

» Qu'au plus hardi mortel je fais baisser les yeux.

» Si Monsieur le Marquis m'avoit mise à l'épreuve,

» De ce que je vous dis, il auroit vu la preuve,

» Tout mon maître qu'il est, je l'aurois relancé...

» Mais à sonder mon cœur il n'a jamais pensé.

» Crois qu'il c

L I S E T T E.

» Sur cela , mon avis est différent du vôtre.

L A M A R Q U I S E.

» Et ce n'est qu'un effet de ta méchanceté.

L I S E T T E.

» On ne m'accuse pas d'avoir trop de bonté,

» J'en demeure d'accord : mais , si je suis maligne ;

» C'est que j'ai l'œil perçant, & qu'un rien lui désigne

» Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand soin.

» Il me feroit passer pour sorcière au besoin.

» Car je devine un fait dès que je l'étudie.

L A M A R Q U I S E.

» Quel fruit en tire-tu ?

L I S E T T E.

Quel fruit ? La comédie.

» Car il n'est point pour moi de passe-tems plus doux

» Que de pouvoir souvent rire aux dépens des foux.

L A M A R Q U I S E.

» Loin d'en rire , Lisette , il faut pleurer leurs fautes ;

L I S E T T E.

» Oh , je n'aspire pas à des vertus si hautes ;

» Je vole terre à terre & vais mon petit train.

L A M A R Q U I S E.

» Notre pauvre Intendant s'est mis en bonne main ;

» S'il t'a porté sa plainte.

L I S E T T E.

Oui , son ame dolente

» Vient de faire de moi sa chère confidente.

L A M A R Q U I S E.

» Dieu sçait comme sa peine excite ta pitié !

L I S E T T E.

» J'aime à voir , je l'avoue , un fat humilié.

» J'en rirois de bon cœur ; mais son triste martyr

» Vous touche de trop près pour que j'en puisse rire ;

Et pour votre intérêt je vous prie instamment

D'empêcher que Monsieur ne retarde l'instant

ubliée, L I S E T T E. 'a touchée,
née,

Je n'ai jamais de vous senti qu'aujourd'hui,
Que pour l'amour de vous, & nullement de lui,
Je voudrois vous sauver l'aventure cruelle,
D'effuyer, céans même, une scène nouvelle.
Le cas seroit pour vous doublement outrageant.
Vous sçavez que Monsieur a le cœur voltigeant.

L A M A R Q U I S E.

Après quelques écarts, il s'est fixé, Lisette.

L I S E T T E.

Bon, bon!

L A M A R Q U I S E *en souriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite,
Et prétend désormais ne vivre que pour moi.

L I S E T T E.

Comptez sur sa parole.

L A M A R Q U I S E.

Il est de bonne foi.

Son cœur est tout ouvert.

L I S E T T E.

Toutes tant que nous sommes,

Nous devons peu vanter la bonne-foi des hommes.
Je n'en ai jamais vu que de faux, que d'ingrats.
Pardon si je m'emporte.

L A M A R Q U I S E.

Oh, tant que tu voudras.

Tu peux pester contr'eux.

L I S E T T E.

Pour en dire la rage

J'ai de bonnes raisons, & cela me soulage.

L A M A R Q U I S E.

A la bonne heure; mais respecte mon mari.
Quoique toujours mon cœur l'ait tendrement chéri,
A ses égaremens j'étois accoutumée,
Et loin que contre lui je fusse gendarmée,
J'ai toujours sans murmure attendu son retour,
Et l'amitié, l'estime, ont payé mon amour.

LA FORÊTE DU NATEL
L I S E

Oui, chacun vous admire; & moi je vous loue.
Aurez-vous des égards pour une Payfanne,
Qu'il aime sous vos yeux, & devant ses valets?
Eh, régalez-la-moi de quelques bons soufflets.

L A M A R Q U I S E.

Je dois le respecter jusques dans ce qu'il aime.

L I S E T T E.

Oh! Quand j'entens cela, je suis hors de moi-même.
Peut-on penser ainsi?

L A M A R Q U I S E.

Je pense comme il faut.

L I S E T T E.

Vous ne voulez donc point servir Monsieur Gué-
rault?

L A M A R Q U I S E.

Qui m'en empêcheroit?

L I S E T T E.

La crainte de déplaire

A Monsieur le Marquis. Vous craignez sa colère?

L A M A R Q U I S E.

Non, je ne la crains point: Je suis sûre de lui;
Et s'il paroît encor s'égarer aujourd'hui,
Ce n'est que par bonté, par un motif honnête.

L I S E T T E.

A votre place, moi, j'aurois martel'en tête.
Les plaintes de Guérault me tourmenteroient fort.

L A M A R Q U I S E.

Quand il auroit raison, j'aurois toujours grand tort.

L I S E T T E.

Comment, vous auriez tort, si l'on vous déshonore?
De faire du fracas?

L A M A R Q U I S E.

Oui; j'aurois tort encore.

L I S E T T E.

Oh! Je perds patience. Et si, par grand hazard,
Vous alliez l'imiter!

oubliez. LISETTE. *int.*

peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que Monsieur auroit la complaisance
De respecter vos goûts?

LA MARQUISE.

Grande est la différence!

Graces à nos maris , nous avons le malheur ,
Si nous nous égarons , de blesser leur honneur ,
Leurs infidélités , à ce qu'ils nous font croire ,
Sans nous déshonorer , ne tournent qu'à leur gloire!
Si bien que violer de réciproques nœuds ,
C'est un crime pour nous, c'est un honneur pour eux!

LISETTE.

» Comme ils sont les plus forts , les loix sont leur
ouvrage ,

» Et tiennent notre sexe en un dur esclavage.

» Si nous avons du cœur ; si nous nous entendions ;

» Ma foi , ce seroit nous qui les gouvernerions.

Comment , vous souffrirez , sans dire une parole ,
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole ?

LA MARQUISE.

Je n'en suis point jalouse.

LISETTE.

Oh , je le suis pour vous!

Et si j'osois...

LA MARQUISE.

Tais-toi , le Marquis vient à nous.

LISETTE.

Voyons ce qu'il dira , j'en suis très-curieuse.

LA MARQUISE.

Ecoate sans rien dire , & sois respectueuse.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

M Adame, sçavez-vous ce qui se passe ici ?

LISETTE *à part.*

Que trop !

LE MARQUIS.

Je suis charmé ; vous le serez aussi.

LA MARQUISE.

Et de quoi donc, Monsieur.

LE MARQUIS.

D'une jeune personne

Dont le premier aspect plaît autant qu'il étonne.

Plus on la voit, l'entend, plus on en est touché.

Sans pouvoir s'en défendre, on s'y sent attaché.

Ses graces, son esprit, sa beauté, tout enchante ;

Et par sa modestie encor plus attrayante,

Elle se fait du moins aussi fort estimer,

Que ses traits séduisans engagent à l'aimer.

La nature souvent a des jeux bien bizarres !

Un villageois produit tous les dons les plus rares ;

Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang ;

Je produis une fille indigne de mon sang,

Belle sans agrémens, arrogante & grossière ;

Et la pauvre Babet, fille d'une fermière,

Avec l'air le plus noble, a l'esprit si poli,

Qu'elle offre en sa personne un objet accompli.

LA MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture est charmante ;]

Cette fille, en effet, doit être séduisante,

Car vous exagérez vivement ses apas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagère pas ;

Vous dis, est la vérité même :

Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un souris gracieux.*

Vous l'aimez donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié,

Et je me sens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Une tendre amitié ! Cette phrase est touchante !

LA MARQUISE *bas à Lisette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De sa femme il fait sa confidente :

LA MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous ? Eh, pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que la pauvre enfant s'est adressée à moi.

Pour rompre le projet qu'avoit formé sa mère,

Qui vouloit la donner à mon homme d'affaire.

LA MARQUISE.

Il me semble, pour moi, qu'il lui faisoit honneur.

LE MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,

Que j'en ai sur le champ détourné cette femme.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Oui, pour garder Babet... Bon pied, bon œil ;

Madame.

LA MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler de lui ;

Souffrez qu'auprès de vous je lui serve d'appui.

Rendez-vous favorable à ma vive prière.

Raccommodez cet homme avec votre fermière :

LE MARQUIS.

Mais cela ne se peut.

LA MARQUISE.

Et pourquoi, s'il vous plaît,

Monsieur ?

LA FORCE DU NATUREL;
LE MARQUIS.

C'est qu'à Babet je prens tant d'intérêt,
Que je veux lui sauver une douleur mortelle.
Oui, de son désespoir je souffrirois plus qu'elle.
Loin d'avoir pour Guérault la moindre passion,
Je sçai qu'il est l'objet de son aversion.

LA MARQUISE.

Et d'où le sçavez-vous ?

LE MARQUIS.

D'elle-même.

LA MARQUISE.

J'admire

Que sur vos sentimens elle ait pris tant d'empire.

LE MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE *faisant quelque pas pour sortir,*
dit bas à la Marquise :

Je vais jurer pour vous, car je suis en fureur.

LE MARQUIS.

Vous souriez, Madame, & gardez le silence !

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous passer de cette confidence ;

LE MARQUIS.

Que dit-elle ?

LISETTE.

Moi ? Rien. Je médite tout bas.

LE MARQUIS *à Lisette.*

Non ; méditez tout haut. ne vous contraignez pas.

LISETTE.

Mes méditations vous déplairoient.

LE MARQUIS.

Lisette,

Votre petit esprit quelquefois interprète

Les sentimens d'autrui selon vos visions :

Mais trêve, s'il vous plait, de méditations,

Ou renfermez-les bien ; c'est moi qui vous en prie ;

Et qui n'entendrois pas aisément raillerie.

MARQUISE.

Eh, riez comme moi, de son zèle imprudent;
 Qu'il ne soit question que de votre intendant.
 Que lui dirai-je enfin? Car il attend réponse.
 Prononcez, s'il vous plait.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je prononce.

Dussai-je de Lisette exciter le caquet,
 Je défens à Guérault de songer à Babet.

LA MARQUISE.

Cela suffit, Monsieur.

LE MARQUIS.

De plus, je vous conjure

De vouloir la garder près de vous. Soyez sûre
 Qu'elle sera soumise à vos commandemens;
 Que vous lui trouverez de nobles sentimens;
 Et, qu'éprouvant qu'elle est aussi sage que belle,
 Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoissant pas, je pourrois en douter;
 Mais, sur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille;
 Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille,

Modestement pourtant. Enfin, elle est à vous;
 Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puisque vous l'exigez, j'y ferai mon possible.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous promets que je serai sensible
 A toutes les bontés que vous lui marquerez:
 Elle en est vraiment digne, & vous en conviendrez.



S C E N E I I I.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez sur quel pied votre époux vous regarde ;

Il fait une maîtresse, & vous la donne en garde.

» Il prétend que tout cède à son autorité,

» Et que vous vous prêtiez à sa commodité.

» De son égarement un autre eût fait mystère ;

» Il fait gloire du sien : encor faut-il se taire.

C'est vous pousser à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah ! Que de visions !

LISETTE.

Condamnez-vous aussi mes méditations ?

Dut Monsieur m'assommer, je ferai du vacarme :

Il remet en nos mains l'idole qui le charme ;

Confiez-m'en le soin, je la gouvernerai :

Vous verrez de quel air je vous l'ajusterai.

Je vais donner le mot à tous vos domestiques ;

Et nous ferons agir tant de sourdes pratiques,

Que, rebutée enfin, sa douleur la tuera,

Ou que, malgré Monsieur, elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vûe ? Est-elle si charmante ?

LISETTE.

Tout le monde le dit ; mais, sans doute, on augmente.

» Et je me marierois après ce que je voi ?

» Qu'il vienne un prétendant, & qu'il se joue à moi ;

» Si de me demander il ose avoir l'audace,

» D'abord, de vingt soufflets, je lui couvre la face :

LA MARQUISE *en riant.*

» Mais tu fais éclater des transports furieux.

L I S E T T E.

» C'est que le plus bel homme est un monstre à mes yeux.

LA MARQUISE.

» Quelque monstre, un beau jour, te tournera la tête:

L I S E T T E.

», Quand mon cœur fait un pas, aussi-tôt je l'arrête:

», Tous ces galans polis sont d'aimables fripons,

», Qui deviennent tyrans dès que nous épousons:

», Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.

», Femmes de ces Messieurs, nous cessons d'être belles;

», Tout ce qui les charmoit disparoît à leurs yeux.

», Ils sont chagrins, bourrus, ennuyés, ennuyeux:

», La première guenon leur paroîtra piquante;

», Et ce qui n'est point nous, les frappe & les enchante:

», Oui, voilà les maris tels qu'ils sont à présent;

», Encore exigent-ils un esprit complaisant,

», Qui jamais ne se plaint, & ne les contrarie.

», Non, je n'y puis penser, sans me mettre en furie.

», Les traîtres de maris, qu'ils font de beaux exploits!

S C E N E I V.

BABET, UN LAQUAIS, LA MARQUISE,

L I S E T T E.

B A B E T *au Laquais.*

E St-ce ici?

L E L A Q U A I S.

Justement, c'est Madame.

(*Il sort.*)

S C E N E V.

B A B E T , LA M A R Q U I S E , L I S E T T E .

L I S E T T E *à la Marquise.*

J E crois.

B A B E T *à part.*

Le cœur me bat.

L I S E T T E .

Je croi que voici notre belle.

L A M A R Q U I S E .

Quelle aproche.

L I S E T T E *à Babet.*

Venez , avancez , perronelle!

B A B E T .

La crainte & le respect...

L I S E T T E *la tirant par le bras.*

Avancez , vous dit-on?

B A B E T .

Eh! De grace , avec moi , prenez un autre ton.

Vous m'effrayez. Je viens , parce qu'on me l'or-
donne.

L I S E T T E .

Madame , regardez la petite friponne.

On nous en avoit fait de fidèles portraits.

Qu'elle a l'air avenant!

L A M A R Q U I S E *la regardant.*

O! Les aimables trait!

Ah! Lisette , contre elle apaise ta colère.

Viens à moi , mon enfant.

B A B E T .

Je crains de vous déplaire.

Je vois que j'importune , & vais me retirer.

L A M A R Q U I S E .

Non , laisse-moi le tems de te considérer.

L I S E T T E ;

L I S E T T E.

Viens, que je te contemple aussi tout à mon aise.
 Dans son joli minois, il n'est trait qui ne plaise.
 Mais cette belle bouche, & ces regards si doux,
 Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux:

L A M A R Q U I S E *en souriant.*

Quoi, Babet, est-il vrai que le Marquis vous aime?

B A B E T *lui faisant la révérence.*

Oui, Madame; tantôt il me l'a dit lui-même.

L I S E T T E *à la Marquise.*

Elle est sincère, au moins.

L A M A R Q U I S E *à Babet.*

Et l'aimez-vous aussi?

B A B E T.

Puis-je m'en empêcher?

L I S E T T E *à la Marquise.*

Ce qu'elle avoue ici;

Confirme mon rapport. ¶ Je vous jure, Madame,

Qu'à votre place, ici je ferois du vacarme,

Et qu'elle sortiroit. ¶

L A M A R Q U I S E.

Avouez entre nous;

Que vos traits séduisans ont charmé mon époux;

Que vous êtes sensible à son amour extrême?

B A B E T.

Madame, on peut aimer comme je sens qu'il m'aime;

Et comme j'y répons. Est-ce que la pitié

Qu'il a de mon malheur? Est-ce que l'amitié

Que sa bonté m'inspire, est pour vous une offense?

L A M A R Q U I S E.

Mais souvent la pitié va plus loin qu'on ne pense:

B A B E T.

Celle qu'il a de moi, n'a rien que d'innocent,

Madame; & si mon cœur en est reconnoissant,

Ce n'est qu'un sentiment & pur & légitime.

Quoi! Si je vous aimois, m'en feriez-vous un crime?

L A M A R Q U I S E.

Point du tout.

LA FORCE DU NATUREL ;

B A B E T.

Hé bien donc , ce que je sens pour vous ;
Est tout ce que je sens pour Monsieur votre époux.

L A M A R Q U I S E.

Tu m'aimes donc , Babet ?

B A B E T.

Autant qu'il est possible.

Votre premier aspect rend mon cœur si sensible,
Vous m'inspirez pour vous un si tendre penchant,
Que je n'ai jamais rien senti de si touchant.

L A M A R Q U I S E.

Lifette , en vérité , je ne sçai plus que dire.

L I S E T T E.

Moi , ni moi non plus. Elle va nous séduire ,
Si nous n'y prenons garde.

L A M A R Q U I S E.

Oui , cet air de candeur ,

Malgré tous tes soupçons , me parle en sa faveur.

B A B E T.

N'écoutez que vous-même , & je suis trop heureuse.

L A M A R Q U I S E.

Babet , je ne suis point injuste & soupçonneuse ;
Mais Guérault est jaloux , vous sentez bien pourquoi.

B A B E T.

Madame , je sçai bien qu'il pré endoit à moi ;
Mais je ne l'aime pas. Comme je suis sincère ,
Je l'ai dit bonnement. Me tenant lieu de pere ,
Monseigneur a daigné rompre un engagement
Qui n'eût été pour moi qu'un éternel tourment.
De sa compassion doit-on lui faire un crime ?
D'un soupçon mal fondé serai-je la victime ?
Si mes foibles attraits séduisoient votre époux ,
L'honneur sçauroit bien tôt m'exiler de chez vous.

L A M A R Q U I S E à Lifette.

D'un discours si touchant j'ai peine à me défendre.

L I S E T T E.

La petite forcière ! Elle a l'art de surprendre.

B A B E T à *Lisette.*

Vous me connoissez mal , je ne sçais aucun art.
 Mon esprit est naïf . & mon cœur est sans fard.

L A M A R Q U I S E .

Te commence à le croire.

B A B E T .

Ah ! Soyez-en bien sûre :

Ne vous affligez point d'une horrible imposture.

Guérault est un menteur , je le lui soutiendrai.

Apellez-le , Madame , & je le confondrai.

L A M A R Q U I S E .

Ne faisons point d'éclat. Vous avez tant de charmes ;

Qu'ils pourroient m'inspirer les plus vives alarmes.

Babet , je rends justice à vos attentions ;

Mais vous pouvez causer de grandes passions ,
 Sans que vous y pensiez , sans en être moins sage.

B A B E T *faisant quelques pas pour sortir.*

Je vais donc me cacher au fond de mon village :

J'aime mieux y mourir que de vous allarmer.

L A M A R Q U I S E *l'arrêtant.*

Tu veux donc à la fin me contraindre à t'aimer ?

B A B E T .

Vous y contraindre ? Hélas ! Quel bonheur ! Quelle
 gloire ,

Si je pouvois sur vous gagner cette victoire !

A votre estime au moins j'ose encor aspirer ,

Et vais faire un effort qui peut me l'attirer.

Ah ! qu'il me coûtera ! Mais , Madame , il n'importe ;

Il faut que sur mon goût votre intérêt l'emporte.

L A M A R Q U I S E .

Quel est donc cet effort ?

B A B E T *la regardant tendrement.*

Celui de vous quitter.

Si j'ai quelques attraits , je vais les détester.

A tout autre qu'à vous , que ne suis-je odieuse !

L'honneur de vous servir me rendroit trop heureuse ?

L A M A R Q U I S E *vivement.*

Tais-toi donc , mon enfant , je n'y puis plus tenir :

Mais, avant mon départ, ne pourrai-je obtenir ?..

L A M A R Q U I S E.

Quoi, Babet ?

B A B E T.

De baiser cette main respectable :

L A M A R Q U I S E *lui tendant les bras.*

Embrasse-moi plutôt. Viens, enfant trop aimable.

Quoi qu'il puisse arriver, j'en crois mon cœur.

B A B E T *s'éloignant.*

Hé quoi ;

Voulez-vous jusques-là vous abaisser pour moi ?

L A M A R Q U I S E.

Viens, te dis-je. Lisette aura beau...

L I S E T T E.

Moi, Madame :

Son air, ses sentimens, ses tons m'ont gagné l'ame.

(*Elle embrasse Babet.*)

Et, par ma foi, je veux qu'elle m'embrasse aussi.

Allons, Madame, il faut qu'elle demeure ici :

Je suis sa caution.

L A M A R Q U I S E.

Elle l'est elle-même :

Je l'estime déjà tout autant que je l'aime.

Lisette, allez chercher un habit pour Babet.

L I S E T T E.

Elle n'a qu'à venir, j'ai justement son fait ;

Je vais la rendre encor mille fois plus jolie.

L A M A R Q U I S E.

Oui, mets-lui le plus beau des habits de Julie.

B A B E T.

Madame, c'est trop loin pousser votre bonté.

J'aurai, sous cet habit, un air trop emprunté.

L I S E T T E.

Friponne, tu m'as l'air de le porter mieux qu'elle :

L A M A R Q U I S E.

Cela n'est que trop vrai. Réflexion cruelle !

„ Non, l'éducation, malgré tous ses efforts,

;; Ne parvient pas toujours à parer les dehors.
 ;; Quand même elle y parvient, le naturel subsiste ;
 ;; Ma fille en est pour nous la preuve la plus triste.
 ;; Son naturel sauvage, en dépit des leçons,
 ;; A même dédaigné de prendre nos façons ;
 ;; Et le tien seul te rend douce, aimable, polie ?
 ;; Que n'est-elle Babet ! Et que n'es-tu Julie !

B A B E T.

;; Je ne mérite pas que vous fassiez ces vœux.

L I S E T T E.

Allons, viens, mon enfant. Dans un quart-d'heure
 ou deux,

Je te rendrai toute autre, & j'en fais mon affaire.

B A B E T *à la Marquise.*

Ma seule ambition, Madame, est de vous plaire ;
 Y pouvoir réussir, c'est le parfait bonheur.

LA MARQUISE *après l'avoir regardée tendrement :*
 Lisette, emmene-la.

L I S E T T E *la prenant sous le bras.*

Venez, mon petit cœur,

S C E N E V I.

L A M A R Q U I S E *seule.*

A H ! Que mal à propos on m'auroit allarmée !
 D'où vient que tout-à-coup cette enfant m'a char-
 mée ?

Jamais je n'ai senti de plus tendre penchant.

Eh ! Qui pourroit tenir à ce regard touchant ;

A ce doux son de voix, à ces graces naïves,

A ces expressions si tendres & si vives ?

Je ne m'étonne plus si votre cœur touché,

A cette aimable enfant s'est si-tôt attaché.

Marquis, votre tendresse est innocente & pure ;

Ou du moins de Babet la vertu me l'assure :

D 3

Dût-elle me ravir votre cœur précieux ,
Je vais l'offrir encor plus charmante à mes yeux :

S C E N E V I I.

LA MARQUISE , LE MARQUIS.

LE MARQUIS *entrant d'un air empressé.*

Vous avez vu Babet , qu'en pensez-vous , Mar-
quise ?

LA MARQUISE.

Ce que vous'en pensez. J'en suis vraiment éprise ,
Et je crois que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'est tout dire en deux mots . Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.

Quoi , sérieusement , Babet a sçu vous plaire :

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer son caractère ,
Sa figure , ses tons , ses graces , sa candeur ?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui , du fond de mon cœur :

„ Et que jamais de vous je ne sois regardée ,
„ Si jamais on a dit vérité moins fardée .
„ Je garderai Babet par inclination ,
„ Et mon goût est conforme à votre intention.

LE LAQUAIS.

„ Comme elle a l'air très-noble , & qu'elle est jeu-
ne & belle ,

„ Prenez-la près de vous pour votre Demoiselle.

LA MARQUISE.

„ Mais elle ne l'est pas : vous sçavez de quel sang
„ Elle fort.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

79

» Le mérite est ce qui fait le rang.
» Les nobles sentimens , la vertu , la sagesse ,
» Ce sont là proprement les titres de noblesse ;
» Elle n'est rien sans eux : ce sont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

» Je le sens comme vous ; vous en verrez l'effet ;
Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable
Qui ne soit pour mon cœur un soin très-agréable.

LE MARQUIS *en souriant.*

En dépit de Lisette , ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez-vous sur cela , je sçai bien qu'elle a tort.
Vous allez voir, Monsieur, si l'ardeur de vous plaire
Ne fera pas toujours ma principale affaire.
Adieu.

S C E N E V I I I .

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu , de raison , de douceur !
Et que je suis heureux de sentir mon bonheur !

Fin du troisième Acte.



 A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

G U E R A U L T.



O I L A , graces au Ciel , mes mesures bien
 prises ;
 Elles sçauront nous mettre à couvert des surprises ;
 D'ailleurs , chacun me croit amoureux de Babet ,
 Et m'aide , en le croyant , à cacher mon secret.
 Par là , Julie & moi , peut-être dans une heure.
 Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
 Par avance , j'ai sçu me nantir de sa dot ,
 Et l'amour que je sens n'est pas l'amour d'un sot.
 L'Amour. quoique son feu nous amuse & nous plaise ;
 N'est pas long-tems bien vif , s'il n'est pas à son aise ;
 Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant ,
 L'échaufferont sans cesse , & le rendront constant.
 Mon cœur est enflammé , mais il songe au solide ,
 Et languiroit bien tôt si ma caisse étoit vuide.
 L'homme sensé , prudent , ne met rien au hazard.
 Mais je veux . pour voiler encor mieux mon départ ,
 Au sujet de Babet interroger Lisette ;
 Demander si Madame en est fort inquiète ,
 Et si sa jalousie a bien fait du fracas.
 Nous nous échaperons pendant tout leur tracas.



S C E N E I I.

J U L I E , G U E R A U L T.

J U L I E

*d'un air empressé & mystérieux accourant:***E** H, vite un mot.

G U E R A U L T.

De quoi s'agit-il, ma charmante

J U L I E *lui remettant un écrain.*

Voilà des diamans que l'Amour te presente.

Cette provision au pays étrangers

Pourra nous mener loin, car tu sçais ménager.

Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,

Bornée à nos moyens, je sçaurai, j'en suis sûre;

Te donner tout sujet de ne point regreter.

Le poste lucratif que je te fais quitter.

G U E R A U L T.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie?

De plus, j'ai de l'argent.

J U L I E.

Mais au moins, je te prie;

N'emportons que celui qui t'appartient.

G U E R A U L T.

Pourquoi?

L'argent de votre pere est à vous.

J U L I E.

Je le croi:

Mais ton honneur m'est cher, & je veux que mon
pere

N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,

Que mon enlèvement avec moi concerté,

Et rien contre l'honneur & la fidélité.

G U E R A U L T.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse;

J'allois être fri... excès de tendresse.
 La crainte de vous voir un jour dans le besoin ;
 Par dessus le scrupule avoit porté mon soin :
 Mais , plus digne de vous , adoptant vos maximes ;
 Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
 Mon registre arrêté dès ce soir , fera foi
 Que mon argent comptant est sûrement à moi.
 Je vais remettre en caisse une assez bonne somme ,
 Et rends grace à l'amour qui me laisse honnête
 homme....

Mais avec la Fermière êtes-vous bien d'accord ?
 Veut-elle nous cacher ?

J U L I E .

Je n'en sçai rien encore ;

Elle est dehors.

G U E R A U L T .

Tant pis.

J U L I E .

J'attens l'instant propice ;
 Pour l'engager sous main à nous rendre service ,
 Et je compte sur elle.

G U E R A U L T .

On vient , séparons-nous ;
 Je vais continuer mon rôle de jaloux ,
 Et voici justement la femelle maligne
 Que j'avois mise en œuvre. Elle souïrit. Bon signe :

S C E N E I I I .

L I S E T T E , G U E R A U L T .

L I S E T T E *à part.*

V Oici notre Amoureux. Comme il va soupirer ;
 Je veux me délecter à le désespérer.

G U E R A U L T .

Bon jour. Voudriez-vous me mener chez Madame ?

L I S E T E.

Cela ne se peut pas. Qu'y cherchez-vous ?

G U E R A U L T.

Ma femme.

L I S E T T E.

otre femme ! Êtes-vous marié ?

G U E R A U L T.

Peu s'en faut.

Et Madame , je crois , achevera bien-tôt.

L I S E T T E.

Elle a parlé pour vous.

G U E R A U L T.

Bon. Je conclus , Lifette ,

Que l'affaire est finie.

L I S E T T E.

Oui , votre affaire est faite.

G U E R A U L T.

Tout de bon ?

L I S E T T E.

Sans retour , on vous défend tout net ;

Une fois pour toujours , de songer à Babet.

G U E R A U L T.

Que me dites-vous là ?

L I S E T T E.

La chose la plus sûre

Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure ?

Vous n'avez qu'à parler.

G U E R A U L T.

Mais , Madame , je croi ;

En est au désespoir.

L I S E T T E.

Elle ? Pas plus que moi.

Ai-je l'air affligé ?

G U E R A U L T.

Pas beaucoup.

L I S E T T E.

Ma Maitresse

Ne l'a pas davantage. Elle chérit , careffe ,

Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez taché de lui rendre odieux.

G U E R A U L T.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse?

L I S E T T E.

Un esprit de travers assez souvent se bloufe :
Or , on vous croit l'esprit de cette trempe là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

G U E R A U L T.

Mon esprit est fort droit.

L I S E T T E.

Nous-le croyons très-gauche.

G U E R A U L T.

Je ne vous ai tracé qu'une légère ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous sçaviez. . . .

L I S E T T E.

Chanson.

Ira-t'on se brouiller sur un petit soupçon ?
Mais un fait très-constant , que je tiens de Madame ;
C'est que jamais Babet ne sera votre femme :
Sur cet article là , tout le monde est d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort ,
Pour éteindre au plutôt le feu qui vous dévore ;
Car , quoique je vous aime , & que je vous honore ;
Je vous dirai trois mots dont il vous souviendra ;
C'est qu'en cas de rechûte , on vous relévera.

G U E R A U L T.

La phrase est équivoque.

L I S E T T E.

Oh ! Vous allez m'entendre !

Par ordre très-exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet : mais si vous persistez ,
Monsieur sçaura les faits que vous m'avez contez ,
Afin que vos rapports reçoivent leur salaire.
Monsieur m'entend-il mieux ?

G U E R A U L T.

Oui ; cette phrase est claire ;

Quand on parle si bien , j'entens à demi mot.

COMEDIE:
L I S E T T E.

85

Votre esprit se redresse.

G U E R A U L T *à part.*

On me prend pour un sot ;

Mais ils verront bien-tôt que si j'en ai la mine,
j'en'ai pas le jeu.

L I S E T T E *à part.*

Le pauvre homme rumine ;

Cela me divertit.

G U E R A U L T *à part.*

Je ris de son erreur.

L I S E T T E.

Vous voilà bien fâché.

G U E R A U L T *feignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur ;

L I S E T T E *feignant de s'attendrir.*

Hélas ! Me chargez-vous de deux mots de réponse ?

G U E R A U L T *sanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

L I S E T T E

feignant de pleurer encore plus fort.

Vous me faites pitié.

G U E R A U L T.

Le bon cœur ! Je m'en vais

Tâcher de réparer la perte que je fais.

L I S E T T E.

Cela vous est facile , avec tant de mérite.

G U E R A U L T *(à part.)*

Vous pensez juste , au moins. Au fond , l'affront
m'irrite.

Allons trouver Julie , & suivons notre plan.

L I S E T T E

lui faisant une profonde révérence.

Monsieur , votre servante.

G U E R A U L T *d'un air important.*

Adieu , ma pauvre enfant !

S C E N E I V.

L I S E T T E *seule.*

LE fat ! Je lui devois cette petite scène.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine ;
 Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur ,
 Et veut être traité comme un petit Seigneur.
 Je déteste les gens qui s'en font trop accroire ,
 Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

S C E N E V.

L E M A R Q U I S , L I S E T T E.

L E M A R Q U I S.

GUérault , ne sort-il pas d'avec vous ?

L E M A R Q U I S.

Justement ;

Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

L E M A R Q U I S.

Sur quoi donc ?

L I S E T T E.

Sur Babet. Madame lui fait dire
 Qu'il peut porter ailleurs son douloureux martyre ;
 Que vous mettez obstacle à ses prétentions ,
 Et qu'elle se soumet à vos intentions.

L E M A R Q U I S.

En est-il bien fâché ?

L I S E T T E *d'un air gai.*

Cela le désespère ,

Il en perdra l'esprit.

L E M A R Q U I S.

Je n'y sçaurois que faire ;

Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

L I S E T T E *en riant.*

Le dépit le suffoque, il n'en reviendra point.

L E M A R Q U I S.

Cela vous réjouit ?

L I S E T T E.

Je n'en suis pas fâchée ;

Et comme je vous suis vivement attachée ,
J'aime bien mieux vous voir heureux & satisfait ,
Que si vous vous forciez à lui céder Babet.

L E M A R Q U I S *prenant son sérieux.*

A la lui céder ! Moi ? Que voulez-vous me dire ?

L I S E T T E.

Madame vous devine , elle n'en fait que rire ,
Et moi , j'en ris aussi , comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aise , on ne vous dira rien.
Même en cas de besoin . . . fidèle confidente . . .
Je pourrai vous prouver . . .

L E M A R Q U I S.

Sortez , impertinente.

Vous voulez me sonder , & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devoit vous en punir ,
Je veux bien ménager votre bonne Maîtresse ;
Je sens , je vois pour vous jusqu'où va sa foiblesse ;
Mais n'y revenez plus , ou vous pourrez sentir
Qu'on ne se joue à moi que pour s'en repentir.

L I S E T T E *à part.*

Ma pénétration échauffe sa cervelle ;
Je vais faire ma paix en lui montrant sa Belle.

S C E N E V I.

L E M A R Q U I S *seul.*

J E n'ai vû de mes jours un si méchant esprit,
La Marquise le fait , & rien ne la guérit
De sa prévention pour cette créature

Que la paix, l'un on mettent à la torture.

Peut-elle lui passer un semblable défaut ?

Mais au fond, j'ai pitié de ce pauvre Guérault.

Si contre lui Babet étoit moins prévenue,

Je n'arrêteroïis plus une affaire conclue.

Ne ferois-je pas mieux de les raccommoier ?

Qu'on appelle Guérault. Oui, je m'en vais l'aider

A devenir heureux, si Babet veut m'en croire.

Mais voici mon cousin. Il a l'humeur bien noire,

Ce me semble.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE *à part.*

Grand Dieu! Que je suis étonné!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, mon cousin? Vous êtes consterné!

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler, ni garder le silence.

De ses fougueux transports je crains la violence.

(haut.)

Promettez-moi, Marquis, & faites-moi serment,

Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule?

LE COMTE.

Il est trop nécessaire;

Je vais vous révéler une cruelle affaire.

LE MARQUIS *d'un air ému.*

Et de quoi s'agit-il?

LE COMTE.

Je suis désespéré.

Jusques à ce moment vous avez ignoré,

Eh que n'est-il permis de vous cacher encore

Un secret qui m'effraye, & qui vous déshonore !
 Mais il faut y mettre ordre, & vous mettre en état
 De prévenir ici le plus fâcheux éclat.
 M'écouter de sang froid, ce seroit un prodige.
 Marquis, sur votre honneur, jurez-moi, je l'exige,
 Que bien loin d'écouter un violent transport,
 Vous ferez sur vous-même un généreux effort,
 Afin d'approfondir, sans éclat, un mystère
 Qui demande le calme & la bonté d'un pere.

LE MARQUIS.

D'un pere ! Se peut-il ?...

LE COMTE.

Déjà tant de chaleur ?

LE MARQUIS.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur
 Que je soumettrai tout aux loix de la prudence.
 Qu'allez-vous donc m'apprendre ?

LE COMTE.

Un fait sans vraisemblance ;

Et qui n'est que trop vrai.

LE MARQUIS.

Parlez donc au plutôt :

LE COMTE.

L'indiscrete Julie ido'âtre Guérault.

LE MARQUIS.

Guérault ?

LE COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore,
 C'est qu'il est très-certain qu'en secret il l'adore.
 Et que cet insolent ne feint d'aimer Babet,
 Qu'afin de vous cacher son horrible projet.
 Il veut déshonorer votre illustre famille,
 En enlevant d'ici dès ce soir votre fille.

LE MARQUIS *furieux*.

Mon Intendant former un semblable dessein !
 Le perfide à l'instant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant*.

Eh quoi ! Vous oubliez déjà votre parole ?

J'ai tort. A mon serment ma colère s'immole.

Comment est-on instruit de ce complot affreux ?

L E C O M T E.

Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux,

La jeune Louison, Suivante de Julie,

Qui déjà soupçonnoit leur étrange folie,

Derrière le berceau se glissant en secret,

A, sans en perdre un mot, attendu leur projet;

Et comme je rentrois, m'a conté cette histoire;

Que pendant très-long tems j'ai refusé de croire;

Mais elle m'a si bien détaillé son recit,

Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.

Julie est résolue, & Guérault craint & tremble.

Ils attendent la nuit pour s'évader ensemble;

Lui coufu, chargé d'or, elle de ses bijoux.

Ils vont directement, en sortant de chez vous,

Jusqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermière

Ils se tiendront cachés cette semaine entière,

Comptant se mettre ensuite à l'abri du danger,

En se sauvant tous deux en pays étranger.

Voilà ce que j'ai sçu par cette jeune fille.

L E M A R Q U I S.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille;

Sur-tout à la Marquise, un complot aussi noir,

Qui pourroit lui causer un affreux désespoir.

Comte, reposez-vous sur ma sage conduite;

Je vais agir sous main pour prévenir leur fuite,

Après quoi, je prendrai mon Intendant à part,

Pour le féliciter sur son prochain départ,

Le tout sans nul éclat, je vous le jure encore.

Ami, ne craignez plus que je vous déshonore

En pressant un hymen que nous avons conclu.

Vous aurez tous mes biens, c'est un point résolu;

Mais comptez que Julie au couvent transportée,

Y finira ses jours fille, & déshéritée.

L E C O M T E.

Marquis, si vous avez pour moi quelque amitié;

De cette infortunée ayez quelque pitié.

LE MARQUIS.

Je calme mes transports, c'est ce que je puis faire.

Déformais je suis juge, & je ne suis plus pere.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, LISETTE;
LE COMTE.

LE MARQUIS *à Lisette d'un ton brusque.*

Q Ue voulez-vous ?

LISETTE.

Monfieur, je venois pour fçavoir

Si vous étiez ici Je veux vous faire voir

La charmante Babet dans fa riche parure.

Vous ferez enchanté de fa noble figure.

LE MARQUIS *brusquement.*

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault

Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plutôt.

LISETTE.

Monfieur, il est forti, mais il a dit au Suisse

Qu'il alloit revenir.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'on l'avertiffe

Dès qu'il fera rentré, que j'ai befoin de lui.

LISETTE.

Il n'a fait que sortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le Comte.*

Fort bien.

LISETTE.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire;

LE MARQUIS *d'un ton fèvere.*

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle est chez Madame fa mere;

LA FORCE DU NATUREL ;
LE MARQUIS *au Comte , à part.*

Je ne veux point la voir. Son aspect odieux
Exciteroit en moi des transports furieux.
A son lâche projet mon cœur est si sensible,
Qu'un effort de raison me seroit impossible.

(*à Lisette.*)

Dites à Louison , sans perdre un seul moment ;
Qu'elle vienne au plutôt dans mon appartement ;
Que je l'y vais attendre.

L I S E T T E.

Et Babet ?

LE MARQUIS *brusquement.*

Partez vite.

Comte , pour un moment il faut que je vous quitte ;
Vous sçavez trop pourquoi.

LE COMTE.

Sans doute , & je vous plains.

S C E N E I X.

LE COMTE *seul.*

Puisse-t'il surmonter les transports que je crains ?
Mais , que vois-je ?

S C E N E X.

BABET *vétue magnifiquement* , LE COMTE.

LE COMTE.

AH , Babet ! Ah , que de nouveaux charmes !
Quoi , vous êtes si belle , & vous versez des larmes ?

B A B E T.

Oui , je pleure de voir qu'on me déguise ainsi.
C'est se moquer de moi . . . Mais n'est-il pas ici ?

Qui ?

B A B E T.

Monseigneur. Je viens, par ordre de Madame ;
Me presenter à lui.

LE COMTE *à part.*

La candeur de son ame

Est peinte dans ses tons, dans ses yeux, dans ses
traits,

Dans tout ce qu'elle dit. Est-il quelques attraits

Qu'on puisse comparer à cet air de décence ?

Qu'elle méritoit bien une haute naissance !

B A B E T *d'un air inquiet.*

Lifette ne vient point ! Elle m'avoit promis

De venir avec moi chez Monsieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir ; cessez d'être inquiète.

B A B E T *voulant s'en aller.*

Permettez...

LE COMTE *la retenant.*

Ne peut-on vous parler sans Lifette ?

B A B E T *voulant toujours sortir.*

Je vais trouver ma mere

LE COMTE *la retenant encore.*

Eh ! Vous suis-je suspect ?

Comptez que j'ai pour vous le plus profond respect.

B A B E T.

Vous ne m'en devez point, & c'est ce qui m'allarme.

LE COMTE.

Votre pudeur m'impose autant qu'elle me charme ;

B A B E T.

Puis-je vous imposer étant d'un si bas rang ?

LE COMTE.

Je vous respecte autant que le plus noble sang.

J'honore, j'aime en vous votre seule personne.

Vous ne répondez rien ?

B A B E T.

Ce langage m'étonne ;

Pourquoi ?

B A B E T.

Vous oubliez votre rang & le mien.
De grace , terminons un pareil entretien.

L E C O M T E.

Eh quoi , tant de fierté ?

B A B E T.

Non , je ne suis pas fière :
Je songe que je suis fille d'une fermière.
Devez-vous me parler ? Dois-je vous écouter ?
J'accepte votre estime ; & , pour la mériter ,
Monsieur , je dois vous fuir avec un soin extrême.

L E C O M T E.

Ah , cruelle ! Me fuir parce que je vous aime ?
Car , il faut l'avouer , mon cœur brûle pour vous.

B A B E T.

Pour moi ? Vous m'offensez.

L E C O M T E.

Quel injuste courroux !
Mon amour vous offense !

B A B E T.

Un cœur tel que le vôtre
Doit-il toucher le mien ? Sont-ils faits l'un pour l'autre ?

Non. Vous m'outrageriez , en osant présumer
Que pour gagner mon cœur il suffit de m'aimer.
Il est ambitieux , mais il est raisonnable :
Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

L E C O M T E.

Que je hais maintenant le rang où je suis né !

B A B E T.

Pour une autre que moi vous êtes destiné.
Quoi ! Monsieur , vous m'aimez , prêt d'épouser
Julie ?

Ah ! Laissez-moi sortir.

L E C O M T E.

Un mot , je vous supplie :

Sçachez que maintenant je fais maître de moi ;
Le pere de Julie a dégagé ma foi.

B A B E T.

Ah ! Que m'apprenez-vous ?

L E C O M T E.

Des raisons de famille
Font qu'il ne songe plus à me donner sa fille ;
Et tous deux de concert , & mutuellement ,
Nous voilà délivrés de notre engagement.
Je puis donc vous aimer sans vous faire une offense.

B A B E T.

Si votre liberté rehaussait ma naissance...

L E C O M T E.

Hé bien , m'aimeriez-vous ? Répondez-moi , Babet ;
Laissez-moi m'en flatter , & je suis satisfait.

B A B E T.

Pourquoi suposerois-je un bonheur impossible ?

L E C O M T E.

Mais à l'ambition soyez du moins sensible.
Ne souhaitez-vous pas un rang plus élevé ?

B A B E T.

Souvent contre mon sort mon cœur s'est soulevé ;
Je l'avoue ; & , s'il faut achever de le dire ,
Pour un plus haut état je le sens qui soupire...
Pour lui plus que jamais... il auroit des apas.

L E C O M T E.

Je vous entens , Babet.

B A B E T.

Non , ne m'entendez pas.

L E C O M T E.

Je vous entens , vous dis-je , & suis ravi de croire...

B A B E T.

Comte , ne croyez rien ; il y va de ma gloire.

L E C O M T E.

Ah ! Loin de l'offenser...

B A B E T.

Ma mere vient , je croi :

Oui , c'est elle.

S C E N E X I.

MATHURINE, BABET, LE ^{Comte.}MATHURINE *confidérant Babet.*

EH, bon Dieu, mon enfant, est-ce toi ?
B A B E T.

Oui, ma chère maman, je suis toujours la même ;
Toujours ayant pour vous une tendresse extrême.

M A T H U R I N E.

Oh, je n'en doute point. Que d'enjolivemens !
Or dessus, or dessous. Comment, des diamans !
Ta tête en est farcie. Oh, qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Viens donc que je t'embrasse.
M'aime-tu toujours bien ?

B A B E T.

Je vous l'ai dit, maman :

M A T H U R I N E.

Par ma foi, Monseigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t'on de nous ? Avec son biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village ;
Et puis, à nos dépens on jâsera, Dieu sçait !

L E C O M T E.

Ne vous allarmez point, on garde ici Babet.

M A T H U R I N E.

Ma pauvre fille ! Hélas, qu'eu pinié qu'on me l'ôte !
Tu laisses ta maman ?

B A B E T.

Mais ce n'est pas ma faute,

Madame veut m'avoir.

M A T H U R I N E.

Madame t'aime aussi ?

Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici !

L E C O M T E.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

MATHURINE.

Oh, pourquoi ? Cela me percé l'ame ;
crains... Voici Julie.

B A B E T.

Ah ! Je cours chez Madame ;
Je vous envoie ici de mauvais complimens.

(Elle sort avec le Comte.)

S C E N E V I I.

JULIE, MATHURINE.

JULIE.

Je voudrois vous parler pendant quelques mo-
mens ;

Je viens de m'échaper pour vous joindre, Nourrice ;
Et pour vous demander un important service.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc ?

JULIE.

Du repos de mes jours :

Je ne puis l'assurer que par votre secours.

MATHURINE.

Diantre ! L'affaire est donc de grande conséquence !

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le silence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un seul mot me perdrait sans retour.

MATHURINE.

Ouais ! N'est-ce point ici quelque intrigue d'a nour ?

JULIE.

Hélas, oui.

MATHURINE.

Comment, ou ? Vous êtes amoureuse ?

JULIE.

Oui, Nourrice, & sans vous je serai malheureuse.
Mais vous m'aimez toujours ?

MATHURINE.

Que trop pour vous.

Mais là, contez-moi donc votre affaire ^{aux} vous.
mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*

On veut me marier; vous le sçavez, ma chère,
Et même dès demain, ce qui me désespere.

MATHURINE.

Est-ce un si grand malheur ?

JULIE.

Oui, c'en est un pour moi.

On me donne le Comte, & je le hais.

MATHURINE.

Pourquoi

Vous déplaît-il si fort ?

JULIE.

C'est que j'en aime un autre,

Et je croi que mon choix auroit été le vôtre.

C'est un homme d'esprit, d'une charmante humeur...

D'un caractère enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.

Eh, qu'en dit votre pere ?

JULIE.

Il n'en sçait rien, ma bonne;

Et je n'ai déclaré mon amour à personne.

MATHURINE.

La rusée ! Et cet homme est-il de qualité ?

Est-ce un Marquis ? Un Duc ?

JULIE.

Fi donc !

MATHURINE.

Ma volonté

Est que vous épousiez quelque homme d'importance.

JULIE.

Moi, je hais tous les gens d'une haute naissance:
Qu'un homme qui me plaît, un prince à mes

A quoi serviront lieu des plus nobles ayeux.
Pour une épouse qui que j'aime est un homme ordinaire;
Si l'unique titre est le don de me plaire.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouser ?

JULIE.

Oui, nourrice; si bien...

Vous frémissez !

MATHURINE.

Hélas !

JULIE.

Je ne dirai plus rien;

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'histoire.
Je veux sçavoir le reste.

JULIE.

Il n'est pas à ma gloire;

Mais il est sans remède: &, quoi que vous disiez...

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils se sont mariés.

JULIE.

Oui, nourrice, en secret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage !

Et je ne ferons pas casser ce mariage ?

Mordienne, il le fera. Je vais voir Monseigneur.

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort ?

MATHURINE.

Sa mort ! A me fait peur;

JULIE.

Si vous me trahissez...

MATHURINE.

Hé bien ?

LA FORCE DU NATUREL ;
JULIE.

Je suis perdue.

MATHURINE.

La charvelle me tourne, & je suis confondue

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embrasse vos genoux,
Et souffrez que ce soir nous nous sauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu !

JULIE.

Comptez sur ma reconnoissance ;
Nous avons des bijoux, de l'or en abondance ;
Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.
(*Mathurine tire son mouchoir.*)

Nourrice, qu'avez vous ?

MATHURINE.

Leve toi.

JULIE.

Vous pleurez !

MATHURINE.

Ce n'est pas sans raison que je suis en détresse :
J'ai perdu tout le fruit de ma folle tendresse.
Mais quel est ce mari ? Dis-le moi maintenant.

JULIE *d'un air timide & embarrassé.*

Vous connoissez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'est un impatient !

JULIE *d'un ton fier & sec.*

Nourrice, parlez mieux ; c'est un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment, ce biau mari, c'est Guérault qu'il se nomme ?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah, le fripon ! Il recherchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement secret

Qui me rend son épouse.

MATHURINE.

Oh, la Margondée !

Qu'alle a fait un biau tour ! Qu'am'abian secondée !

A quoi fart la ponté de notre bon Seigneur ,
Pour une écoveliée , & pour un mauvais cœur ?

JULIE *fièrement.*

Mais . . . vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne ! Je m'oublie !

Il faut être Babet quand on n'est pas Julie.

Va , Babet tu veux être , & Babet tu feras.

JULIE.

Je ne vous entens point.

MATHURINE.

Bien-tôt tu m'entendras.

Mon maître t'a placée en sa noble famille ,

Mais il ne sçavoit pas . . . qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi , votre fille ?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet ,

Est son enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah , ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret

D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maitresse ,

Et puisque tu n'as pû mériter leur tendresse ,

Ton lâche engagement les auroit diffamés.

Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec transport.*

Ah , que vous me charmez !

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plutôt.

Prouvez que je le suis, & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vite*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que
 Dans les pays lointains étoit ambassadeur,
 Sa femme l'allit joindre, & me laissa Julie,
 Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,
 Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.
 J'alli porter sa fille à l'un de mes parens,
 Pour qu'il la fit nourrir, croyant qu'a fût la mienne.
 Madame, à son retour, te reçut pour la sienne,
 Prit soin de t'élever, puis te mit au couvent,
 Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent;
 Car il s'aperçut bien que je t'avois changée.
 Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,
 Et le menaçai tant qu'il gardit le secret,
 Et que le pauvre sot en est mort de regret.
 Hé bien, es-tu contente?

JULIE.

Enchantée!

MATHURINE.

A persiste!

Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste?

JULIE.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

MATHURINE.

Devenir payfanne! O quelle lâcheté!

JULIE.

Je faisois chez les Grands une sotte figure,
 Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
 Reprenez votre fille.

MATHURINE.

Ah! que proposes-tu?

JULIE.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
 Je veux rendre Babet à son pere, à sa mere.

Mais tu me parles époufe. R...E.
J H U R I tu dis le myftère.

Ne vous effrayez point ; je leur dirai tout fans que vous rifquiez rien.

À quoi MATHURINE.

Pour une é...s, mon enfant. Au fond, tu me foulage.

Je fentois dans mon cœur de grands remu-ménage ;
Mais tu me fais piquié.

J U L I E.

C'est fans nulle raifon.

J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maifon ;
Libre, aimant mon mari, ma véritable mere,
Que dans ce riche hôtel où je fuis étrangère.

Fin du quatrième Acte.



NATUREL
JULIE Ame basse?

A C I E

& vous me ferez grace.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en habit de paysanne.*

FIN, j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
 Monseigneur le Marquis va sçavoir le secret,
 Et par-là j'obtiendrai le pardon de ma mere.
 Ah, qu'il sera ravi de n'être plus mon pere!
 Mais je veux devant lui me réjouir aussi,
 De n'être plus sa fille, & de sortir d'ici.
 Fades brimborions, ridicule parure,
 Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure,
 Je n'aurai plus besoin de termes éloquens,
 Et mes discours naïfs ne seront plus choquans:
 Dans mon vrai naturel je suis déjà rentrée,
 Et c'est de lui tout seul que je serai parée.
 Adieu, tous les grands airs; adieu, mon le poli;
 Qui vouloit me forcer à prendre un nouveau pli,
 D'un bourgeois tout uni je vais être la femme:
 Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
 Personnage brillant que mon cœur ingénu,
 Et mon goût trop rustique auroient mal soutenu.
 Etre ce que l'on est, jamais ne se contraindre,
 C'est la seule grandeur où je brûlois d'atteindre;
 M'y voilà parvenue. Ah, pauvre Vérité!
 On te prend pour rudesse & pour grossièreté,
 Tu me rendois maussade: allons donc au village,
 Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
 Je ne vois point Guérault! Où puis-je le trouver?

Mais tu me parles époufe. R. d' ver,
 Ne vous effrayez point; je n'ai pas de témérité,
 leur dirai: Vive la liberté.

A quoi

Pou...

S C E N E II.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

J E vous cherchois par-tout. Est-ce vous?

JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait.

Que veux-tu?

LISETTE.

Vous sçavez que l'oncle de Babet

Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire

S'agit-il donc?

JULIE.

Bien-tôt tu sçauras le mystère.

LISETTE.

Vous suivrai-je?

Non, non, reste ici.

L I S E T T E.

Je ne sçai que penser de tout ce que je
 Par ce.

S C E N E I I I.

L A M A R Q U I S E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

Permettez un moment que je vous entretienne.

L A M A R Q U I S E.

Si Guérault est rentré, va lui dire qu'il vienne.

S C E N E I V.

L E M A R Q U I S *seul.*

Pour calmer mes transports, je fais ce que je puis,
 J'ai peine à retenir la fureur où je suis.

Fille indigne de nous ! Oprobre de ta race !

J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma disgrâce :

Le Comte, vainement, ne s'est point alarmé,

Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.

Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le
 traître

Osera-t'il encor envisager son maître ?

Pourrai-je balancer à lui percer le cœur ?

J'y sens mon bras tout prêt. Ciel ! retiens ma fu-
 reur.

Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême ;

Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même.

Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

Mais si

S C E N E V.

Ne vous

À quoi ^{ha} GUERULT, LE MARQUIS.

Pou ^{le} MARQUIS à Guérault, qui se tient à la porte.

Entrez.

GUERULT *aprochant pas à pas,*

(*à part.*)

Quel ton il prend ! J'en ai le cœur transi.

Serions-nous découverts ?

LE MARQUIS.

Ah ! c'est donc vous, beau Sire !

GUERULT *à part.*

Je tremble !

LE MARQUIS.

Aprochez donc. J'ai deux mots à vous dire :

Nous avons quelques faits ensemble à discuter.

GUERULT.

Mon Registre est tout prêt ; vous plaît-il l'arrêter ?

LA MARQUIS *jettant son Registre en furie.*

Il n'est point question d'arrêter un Registre ;

Et je vais vous parler sur un autre chapitre :

Chapitre intéressant, & qui vous surprendra.

GUERULT.

Monsieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.

(*Il lit pendant que le Marquis se promène à grands pas.*)

Hélas ! La foudre gronde & va crever la nue !

Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'est pas encor venue ;

Et vous avez du tems.

GUERULT *à part.*

Ah ! Quels affreux regards !

E 6

Hé bien, vous partez.

GUERAULT.

Quoi? Moi, Monsieur?

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit, vous allez en...
Vous menez avec vous une jeune compagne;
Est-ce assez vous en dire, & m'entendez-vous bien?

GUERAULT.

J'entens que vous parlez; mais je n'y comprends rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire?

GUERAULT.

Monseigneur... à mes dépens quelqu'un a voulu rire,
Et vous a fait de moi quelque mauvais recit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a rapporté, c'est vous qui l'avez dit.

GUERAULT.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sous le berceau. Louison...

GUERAULT à part.

La coquine!

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours; elle a l'oreille fine,
Et, comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUERAULT.

Si son rapport est vrai, je veux être pendu.

LE MARQUIS d'un ton sévère.

Hé bien, vous le ferez, si j'ai la patience
D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUERAULT.

Je nie, & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah, tu nieras, fripon?

Avoue, ou tu périras; n'espère aucun pardon.

(Il tire l'épée.)

D I

G U É R A U L T.

Mais, si mort ! Au sec,

Ne vou L E M A R Q U I S.

À quoi hat Si quelque cri t'échape ;
Pou. seul pas, scélérat, je te frape.

Pou. eux te sauver ?

S C E N E V I.

JULIE, LE MARQUIS, GUÉRAULT.

JULIE *accourt & retient le bras du Marquis.*

H Élas ! Que faites-vous ?
Voudriez-vous, Monsieur, poignarder mon époux ?

L E M A R Q U I S.

Ton époux ? M'aborder avec cette imprudence !
Dans cet habit !

J U L I E *le tenant toujours.*

Il est conforme à ma naissance.

(Mathurine paroît à la porte.)

L E M A R Q U I S.

Infâme. Il est conforme à ton lâche dessein.
Un serment indiscret veut retenir ma main :
Mais ton sang va laver l'honneur de ma famille ;
Si tu ne fuis.



S C E N E

LE MARQUIS, JULIE, GUÉ
MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

Monsieur, ne tuez pas ma fille!

LE MARQUIS.

Ta fille!

MATHURINE.

Oui, Monseigneur, ayez pitié de nous;
Epargnez mon enfant, elle n'est plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel!...

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Lisez cette écriture;

Et vous en serez sûr.

LE MARQUIS

après avoir ouvert la lettre que Julie lui presente.

Ah!... C'est la signature
De défunt mon Fermier: quel mystère est-ce là?

GUERAULT *jettant les yeux sur la lettre.*

En effet, je connois cette écriture là.

JULIE *au Marquis.*

C'est à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon oncle, en ce moment, vient de me la re-
mettre;

Je l'ai lûe avec joie, & j'ai couru d'abord
Pour mettre sous vos yeux ce fidèle rapport.

Mais, tiens ! Au sec... *avec émotion.*
 JE D'ORONVILLE.

Ne vous de... *Fait à qu'à vous* es ma fille.
 A quoi... *hat plus* on trompe... illustre famille ;
 Pou... *le remords m'arrache ce secret.*

Vous... *me à Monseigneur révélez le mystère,*
 Et demandez pardon pour votre pauvre mere.

Dois-je croire, grand Dieu, ce que j'elis ici ?

J U L I E.

Mon pere vous l'atteste, & vous écrit aussi,
 Les preuves de ce fait sont jointes à sa lettre ;
 Son frere en est chargé. Si vous voulez permettre
 Qu'il se presente à vous, il vous les remettra.
 Ma mere est en presence & vous confirmera...

MATHURINE *pleurant.*

Oui, oui, voici ma fille, & Babet est la vôtre ;
 Je reprends celle-ci, vous devez garder l'autre.

L E M A R Q U I S.

O Ciel ! Vit-on jamais un tel événement !

Et mon bonheur va-t'il égaler mon tourment ?

Quoi, c'est vous qui venez vous dégrader vous-même ?

J U L I E.

En vous rendant heureux, mon bonheur est extrême ;
 Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
 A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

L E M A R Q U I S *à Julie.*

Ta générosité redouble ma surprise.

Se peut-il qu'à ton sort tu sois si-tôt soumise ?

Tu te perds de sang froid en faisant mon bonheur ;

Je veux par mes bienfaits réparer...

J U L I E.

Monseigneur ;

Pardonnez à ma mere, & je suis trop heureuse.

L E M A R Q U I S.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse ;

112 LA FORTUNE
Tu me fais
Oui, je — ta mere
Ne cra. — point pour — U I S E.
plie ;
Mais allons tous chercher — E T
A son nouvel état je veu — , le bonheur.
Et suis impatient de le li A — arer.
"honneur.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, MATHURINE ;
GUERULT, BABET.

BABET *accourant d'un ton effrayé.*

AH ! Monseigneur, de grace embrassez ma dé-
fense,

Ou je vais essuyer la plus cruelle offense.

LE MARQUIS.

De qui donc ?

BABET *courant à Mathurine.*

Ah ! Voici ma mere heureusement.

Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Et pourquoi, mon enfant ?

BABET.

Pourquoi ? Monsieur le Comte
Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

LE MARQUIS.

Eh, comment, s'il vous plaît

BABET.

Il prétend m'épouser ;

Et ne se borne pas à me le proposer ;

Parce que je résiste à son dessein bizarre,

Il semble maintenant que son esprit s'égare.

Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser ;

Et d'un enlèvement il m'ose menacer.

n recit.
 ie Ciel équitabl
 ce que je vous di
 Air. n'ou doute point.
 St je vous
 Viens à rire aussi.
 O

B A B E T.
 Ciel, vous vois rouïre ;

M A T H U R I N E.
 R e qu'on va te dire

B A B E T.

Moi, ma mere?

M A T H U R I N E.

Oui, mon cœur.

Viens. De toute ta force embrasse Monseigneur.

L E M A R Q U I S *l'embrassant.*

Chère enfant, qu'en vos bras mon transport se dé-
ploie.

Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

S C E N E D E R N I È R E.

L E S A C T E U R S P R É C É D E N S,
 L A M A R Q U I S E , L E C O M T E.

L E M A R Q U I S.

M On cher Comte, est-il vrai que vous aimez
 Babet?

L E C O M T E.

Jel'aime éperduement.

L E M A R Q U I S.

Mon bonheur est parfait.

Malgré vous, vous ferez revivre ma famille.

L E C O M T E.

Comment?

L E M A R Q U I S.

En l'épousant, vous épousez ma fille,

412 LA FORTUNE
Tu me fais
Oui, je — ta mere
Ne cra. — point pour U I S E.

Mais allons tous chercher n' E T Aurois je bonheur
son nouve L E M A R Q U I S.

Oui, oui, ma chère enfant; il vous faisoit honneur
De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance
Vous rend digne à present d'une illustre alliance.
B A B E T.

J'ose encore en douter.
L E M A R Q U I S.
C'est sans aucun sujet;

Car vous êtes Julie.
JULIE *d'un air riant, paroissant tout-à-coup.*
Et moi, je suis Babet?

L A C O M T E S S E.
Vous, Babet! Vous, ma fille! Ah, cela peut-il
être?

JULIE.
Madame, à cet habit vous pouvez me connoître:
C'est celui de Babet, par conséquent le mien,
Je vous appartenais, je ne vous suis plus rien.
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere;
(*en montrant Mathurine.*)
Voici la véritable.

L A M A R Q U I S E.
Et qui?

JULIE.
Votre Fermière;

L A M A R Q U I S E.

Quoi, Babet est ma fille! Ah, puis-je le penser!

L E M A R Q U I S.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embrasser!
MATHURINE *à la Marquise.*
Pour vous dire la fin de ma friponnerie...

en recit.

Le Ciel équitabl'

ce que je vous di

Air. n'ou doute point.

Et je vous la renets pour

LA MARQUISE.

Viens, jouis dans mes bras de l'amour maternel.

Oh, jour heureux ! Oh, jour à jamais solemnel !

B A B E T.

Jour que je dois nommer le plus beau de ma vie.

LE COMTE.

Marquis, vous sentez bien que mon ame est ravie.

Consentez-vous, Madame, à ma félicité ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

J U L I E à Babet.

Je vous cède mon rôle, & vais jouer le vôtre.

Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une &
l'autre,

Avant que le mystère eût été révélé,

Le naturel en nous avoit déjà parlé.

LE MARQUIS à Julie.

Babet, votre courage aussi rare qu'insigne,

Vous fait perdre un beau rang, mais il vous en rend
digne.

A votre procédé je sçai ce que je dois,

Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi, je veux toujours lui tenir lieu de mere.

J U L I E.

Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS à Julie.

Guérault a sçu vous plaire ;

Etes-vous mariés ? Le fait est-il certain ?

G U E R A U L T.

Le mariage est bon quoiqu'un peu clandestin ;

Ils se fo. iel !

L A

Vous

L A M A T U R S.

15

Qu'entens-je !

G U E R .

Et maintenant, Monsieur vaut bien Madame !

L E M A R Q U I S .

Jouissez avec nous de ce bienheureux jour,
Et laissons triompher la nature & l'amour.*Fin du cinquième & dernier Acte.*

LE:
I S.
alie,
nos mains
ants ce

orture
s,
est
nt

L E

JEUNE HOMME

A L'ÉPREUVE,

C O M É D I E .

LA FLEUR

IO

se fo. iel!

LA

Vous

A M A T U R S.

15

GÉRONTE ^{nant. 1^{re}}

LISIMON, ancien & intime ami de
Géronte.

LÉANDRE, fils de Géronte.

ISABELLE.

LISETTE, femme-de-chambre d'Isa-
belle.

PASQUIN, valet de chambre de
Léandre.

DORIMON, ami de Léandre.

LA FLEUR, laquais de Léandre.

UN PORTEUR.

La Scène est chez Géronte.

LE:
I S.
Julie,
nos mains
ants ce

Fortune
s,
est-
ante



Comédie, ou, 110

LE

JEUNE HOMME
A L'ÉPREUVE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERONTE, PASQUIN.

PASQUIN.

OUI, Monsieur, je vous le répète ; le plus sûr moyen de rendre votre fils plus sage, c'est de le marier au plutôt.

GERONTE.

Plongé dans le libertinage, accablé de dettes ; & décrié par tout, où trouveroit-il une femme ? Est-il une personne assez hardie pour oser se charger de lui ?

se foie!

L A

Vous

Je ferai A I A T U R S.

misérable!

roit espérer U E P

nant.

Vous êtes furie!

G n cien & .

Ai-je tort, à ton avis. Ce qui me fâche le plus, c'est que sa conduite le rend indigne d'épouser une fille charmante que je lui destinois, & qui, par son mérite, sa douceur & sa vertu, l'auroit rendu le plus heureux de tous les hommes.

P A S Q U I N.

C'est Isabelle, aparamment, que vous lui destinez? Je la reconnois à ce portrait.

G E R O N T E.

Elle-même. Je l'aime & l'estime trop pour faire son malheur. Le misérable! Je ne veux plus le voir: qu'il se garde bien de se pretenter devant moi.

P A S Q U I N.

Mais, après tout, Monsieur, pourquoi tant crier? Monsieur votre fils est-il fait autrement que la plûpart des gens de son âge?

G E R O N T E.

Et c'est parce qu'il leur ressemble, qu'il est le fléau de mes vieux jours.

P A S Q U I N.

Vous prenez trop à cœur de légères escapades.

G E R O N T E.

De légères escapades! Un traître qui me ruine.

P A S Q U I N.

Bon! Qui vous ruine! Laissez-moi puiser dans votre coffre-fort & dans votre porte-feuille, j'y trouverai de bonnes ressources pour mon maître.

G E R O N T E.

Tu seroit bien attrapé! Tu ne trouverois que
des

alie,
nos mains
ants ce

rtune ;
s, Mon-
est-ce que
antes ?

Non. Je me suis abîmé pour mon fils ; je l'ai fait élever comme un prince, ce qui m'a causé d'énormes dépenses : & , depuis six ans qu'il est dans la grand monde, au lieu d'y faire valoir cette éducation brillante, il n'y a cherché que ce qui la rend inutile. Il sçait tout ce qu'il devrait ignorer, & il a oublié tout ce qu'il devrait sçavoir.

P A S Q U I N.

Voulez-vous qu'il fût sage au milieu des fous ? Il a suivi la mode ; est-ce une si grande faute ? S'il ne se souvient plus des leçons de ses maîtres, il pratique celles de ses camarades avec une aisance & une grace merveilleuses.

G E R O N T E.

Passé qu'il soit ignorant ; mais devrait-il donner dans le vice ?

P A S Q U I N.

Monsieur, c'est le bon air. Tout jeune homme qui paroît sage, est un franc ridicule.

G E R O N T E.

Voilà donc votre morale, Monsieur Pasquin ?

P A S Q U I N.

Non pas ; mais c'est la sienne.

G E R O N T E.

Et tu vois où cette morale l'a conduit ; il n'a plus ni bien, ni crédit, ni santé.

P A S Q U I N.

Où ! Pour la santé, il en a encore plus qu'il n'en faut pour achever de manger ce qui vous reste.

Si ce qui lui reste de santé ne suffit que pour cela, je te le garantis bien près de sa fin.

P A S Q U I N.

Vous voulez qu'on vous voye ruiné, & vous faites bien ; mais, pour moi je n'en crains rien, je vous en avertis.

G E R O N T E.

Tu verras, coquin, tu verras si je payerai désormais les dettes. Depuis que je lui ai défendu de me voir, il s'est avisé quelquefois de m'écrire ; mais je ne serai plus la dupe de ses lettres ; elles me touchoient. Je le remettois en fonds ; dès qu'il y étoit, il ne m'écrivoit plus, & souvent j'étois des mois entiers sans avoir ni vent ni nouvelles de lui.

P A S Q U I N.

C'est qu'il avoit des affaires. Un jeune homme qui a de l'argent, est furieusement occupé.

G E R O N T E.

Oui, c'est du tems & de l'argent bien employés ! Mais, désormais, qu'il s'occupe comme il voudra, je l'abandonne à sa perversité.

P A S Q U I N.

Perversité ! Ah ! Monsieur, ménagez un peu les termes. Peut-on qualifier ainsi des fougues de jeunesse ? Car ce n'est que cela, tout au plus.

G E R O N T E.

Tais-toi. Tu as beau faire l'orateur, je sçai ce qu'il m'en coûte, & à quoi m'en tenir.

P A S Q U I N.

Un peu de sang-froid, je vous en prie. Ecoutez encore deux ou trois petits mots.

G E R O N T E.

Que me va dire ce coquin ?

P A S Q U I N.

Coquin tant qu'il vous plaira ; mais je vous parle raison. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Etiez-vous un Caton à l'âge de votre fils ?

GERONTE.

Il ne s'agit point de ce que j'étois , il s'agit de ce qu'il est.

PASQUIN.

He bien , il est libre ; ne l'avez-vous pas été ?

GERONTE.

Non , impudent ; tout jeune & tout vif que j'étois autrefois , je ne songeois qu'à gagner du bien.

PASQUIN.

Et il ne songe qu'à le dépenfer ; cela est bien plus noble.

GERONTE.

En un mot comme en cent , qu'il ne compte plus sur moi.

PASQUIN.

Bon ! Bon ! Tenez , tout mécontent que vous êtes de lui , je gage que vous l'idolâtrez encore.

GERONTE.

Non , je le hais . . . Oh ! Je le hais ! . . . Tu ris ; misérable ?

PASQUIN.

Vraiment oui ; je ſçai ce que c'est que la haine d'un pere comme vous , pour un fils auffi aimable que le vôtre.

GERONTE.

Au fond , il a du bon ; n'est-il pas vrai ?

PASQUIN.

C'est le meilleur cœur du monde ; ſa tendreſſe pour vous eſt inconcevable.

GERONTE.

Je l'ai toujours dit ; mais Liſimon n'en veut rien croire , & ne me permet plus , depuis quelque tems , d'écouter la tendreſſe paternelle.

PASQUIN.

Votre ami eſt un tyran impitoyable.

GERONTE.

Oui , mais un tyran bien utile : je me ſuis toujours bien trouvé de ſes avis. Ecoute , Paſquin , je

voudrois bien te rendre ma confiance ,
trompé si souvent !

P A S Q U I N .

Jamais , quand vous m'avez bien payé .

G E R O N T E . , &

Fripon !

P A S Q U I N .

Fripon ? Je vous découvre mon caractère ; n'est-ce pas le procédé d'un honnête homme :

G E R O N T E .

Est-ce être honnête homme , que de prendre des deux côtés ?

P A S Q U I N .

Si je prens de Monsieur votre fils , c'est pour lui rapporter ce que vous me dites de lui ; si je prens de vous , c'est pour vous rapporter ce qu'il fait . Le récit que je lui fais de vos discours , doit le corriger ; l'histoire que je vous fais de ses folies , vous fournit les moyens d'y mettre ordre . Ainsi , de son côté , comme du vôtre , l'argent que je tire est de l'argent bien gagné . Tableu ! J'ai la conscience plus délicate que vous ne pensez .

G E R O N T E .

Mais , là , de bonne foi , mon garçon , dis-moi , je te prie , dans quelles dispositions est mon fils presentement ?

P A S Q U I N .

Si je ne me trompe , il commence à se reconnoître : il se lasse d'être toujours harcelé par ses créanciers & par ses maîtresses .

G E R O N T E .

Effectivement , depuis trois ou quatre jours je m'aperçois qu'il ne sort point d'ici . D'où vient ce changement ?

P A S Q U I N .

C'est qu'il aime la liberté .

G E R O N T E .

Est-ce l'aimer , que de ne point sortir ?

sacs.

PASQUIN.

Vraiment oui, quand on craint de ne pouvoir rentrer.

GERONTE.

Eh bien ; l'en empêchoit ?

PASQUIN.

D'honnêtes Messieurs qui l'attendent à la porte ; & qui le suppleroient gracieusement d'aller coucher au Fort-l'Évêque ; ils prendroient même la peine de l'y conduire.

GERONTE.

Comment, morbleu ! S'est-il fait quelque mauvaise affaire ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur ; il a de cruels ennemis.

GERONTE.

Ah ! Je tremble. Et qui sont-ils ?

PASQUIN.

D'anciens amis de Monsieur votre fils, ils sont devenus ses persécuteurs.

GERONTE.

Sçais-tu leurs noms ?

PASQUIN.

Si je les sçais ! Comme le mien. Le premier s'appelle Monsieur Courtaut ; le second, Monsieur Doré ; le troisième, Monsieur Croquet ; & le quatrième, Monsieur Tison.

GERONTE.

Quels diables de gens sont-ce là ? Mon fils étoit leur ami :

PASQUIN.

Intime ; & l'un, lui fournissoit du drap ; l'autre, des galons d'or ; celui-ci, lui faisoit de beaux habits ; celui-là lui donnoit de grands repas. Voyez l'inconstance des hommes ! Ils se sont lassés de lui faire des politesses qui ne produisoient aucun retour ; & ils veulent le faire enfermer, pour le punir de son ingratitude.

126 LE JEUNE HOMME À L'ÉPÉE,
GERONTE.

Ah ! J'entens. Il a quatre ser...

PASQUIN.

C'est la vérité.

GERONTE.

Et doit-il beaucoup à ces Messieurs... ?

PASQUIN.

Bon ! Presque rien. Pour une bagatelle vous les
apaiserez.

GERONTE.

Mais, encore, à quoi cela se monte-t'il ?

PASQUIN.

A douze ou quinze mille francs, tout au plus.

GERONTE.

Comment, bourreau, tu apelles cela une baga-
telle ?

PASQUIN.

Oui, c'en est une pour un homme comme vous.

GERONTE.

Ote-toi de mes yeux, coquin ; sinon, je te trai-
terai comme tu le mérites.

PASQUIN.

Vous me chassez impoliment ; mais, si jamais
vous avez besoin de moi, il vous en coûtera cher,
sur ma parole.

GERONTE *levant sa canne.*

Reviens, reviens, que je te dise deux mots.

PASQUIN.

Je vous baise les mains.



OUI, FINÉIL.

LISIMON ^{E R} GERONTE.

GERONTE.

Quinze mille francs, une bagatelle ! Le scélérat ! Ah ! C'est vous, mon cher ami ! Hé bien, où en sommes-nous ?

LISIMON *lui présentant des papiers.*

Je vous apporte douze quittances. Comme je me suis démené vivement, vous en êtes quitte pour vingt mille livres, cette fois-ci.

GERONTE.

Patience.

LISIMON.

Je vous ai sauvé plus de deux mille écus. J'ai parlé ferme, j'ai menacé, j'ai tonné, foudroyé ; & la peur de tout perdre a réduit les gens à se contenter de justice & de raison.

GERONTE.

Que ne vous dois-je point ! Et quels supplices ne dois-je point à mon traître de fils !

LISIMON.

Laissez-lui toujours croire qu'il est surchargé de dettes, & que vous n'êtes ni en état ni en volonté de les payer, & je vous jure qu'il sera puni suffisamment. Je sçai qu'il est très-mortifié de s'être attiré votre disgrâce, & qu'au milieu de ses débauches & de ses dissipations, causées par les mauvaises compagnies qu'il a fréquentées, il a conservé le cœur d'un honnête homme, & même d'un bon fils.

GERONTE *en pleurant.*

D'un bon fils !

LISIMON.

Oui, mon ami. Quelques-uns de ses amis, di-

128 LE JEUNE HOMME A L'EPLETTIVE E,
gnes de foi, m'ont assuré qu'il gémissoit à l'ardeur
de vous causer tant de chagrins. & de vous perdre le corps.
peur que vous ne soyiez informé de toutes les dettes dont il est chargé
chez sous main les moyens de les payer. N. E. des
fantasmes : & l'autre jour, il me vint voir les créan-
ciers, me priant à genoux de leur faire un bon office.

GERONTE attendri.

A genoux ! Le pauvre enfant ! il me fait pitié.

LISIMON.

Je les payai de votre argent, feignant que j'avan-
çois le mien, & l'obligeant à m'en faire son billet :
le voici que je vous remets. Vous jugez bien que je
lui ai promis de ne vous en rien dire, mais je l'ai
vigoureusement chapitré.

GERONTE.

Peut-être un peu trop.

LISIMON.

Moins encore que je ne devois. Si je l'en crois, il
va faire merveilles.

GERONTE.

Plût au ciel qu'il pût se rendre digne enfin d'é-
pouser la fille de notre défunct bienfaiteur !

LISIMON.

C'est ce que je souhaite aussi vivement que vous ;
&, à vous dire le vrai, je n'en désespère pas.

GERONTE.

Il faut donc nous hâter de le tirer de peine.

LISIMON.

Comment ?

GERONTE.

En l'informant que j'ai payé toutes ses dettes.

LISIMON.

Ah ! Gardez-vous-en bien ; il n'est pas encore
tems de le mettre à son aise. Toutes les fois qu'il
vient me voir, je lui dis que vous êtes ruiné de fond
en comble, que c'est lui qui en est l'unique cause,
& que, sans moi, vous succomberiez.

GERONTE.

Où, dites-moi ?

LISIMON.

Après ? GERONTE est p. ét à se tuer.

SIMON attendri.

Peut-on avoir un enfant ? Allons, je m'en vais le trouver.

LISIMON.

Pourquoi faire ?

GERONTE.

Pour lui dire qu'il est quitte, & que je lui pardonne.

LISIMON.

La belle manœuvre que vous voulez faire ! Ce seroit un jeune homme bien corrigé !

GERONTE.

Vous avez raison, je suis un sot. Il faut me contraindre, je le sens bien ; mais je souffre plus que lui. Vous ne sçavez pas tout.

LISIMON.

Peut-être.

GERONTE.

Sçavez-vous que ce pauvre enfant est actuellement en prison chez moi ? Cela vous fait rire ?

LISIMON.

Oui, je ris, c'est un tour de ma façon.

GERONTE.

De votre façon ?

LISIMON.

Sans doute, & je m'en applaudis. Ayant sçu par son valet-de-chambre qu'il devoit douze mille francs, tant à son tailleur qu'à deux marchands, & au traiteur de la rue voisine, j'ai fait venir chez moi ces quatre créanciers ; &, après avoir désenslé leurs parties, je leur ai distribué neuf mille cinq cens livres, qu'ils ont acceptées en me remettant ses mémoires bien & dûment quittancés ; mais je leur ai fait promettre de ne point déclarer qu'ils étoient

payés, & de faire dir R. *Enivrement.*

que chacun l'eux v
sentence par corps. I M O N.

par une troupe d'a point. Je pou... qualifier
prison. De mon éons, mais je veux bien encore le
croit comme fo... re

que mon stratagém. N D R E. re

arrêté retient ici notre j. Une homme : cette peur
salutaire lui inspirera de sérieuses réflexions, &
nous procurera le loisir, pendant que nous le te-
nons, de le faire un peu rentrer en lui-même. Que
dites-vous de mon expédient ?

G E R O N T E.

Il est bien imaginé, mais il est bien cruel.

L I S I M O N.

Et moins cruel qu'il n'est nécessaire. Le voici ;
voyez comme il est triste !

L I S I M O N.

Cela me fend le cœur : mais je veux vous secon-
der le mieux qu'il me sera possible.

L I S I M O N.

Soyez ferme & sévère.

G E R O N T E.

Vous allez voir.

S C E N E I I I.

LEANDRE, LISIMON, GERONTE.

G E R O N T E.

AH ! Vous voilà, Monsieur ! Vous êtes bien
hardi de vous présenter devant moi ! Ne vous l'ai-
je pas défendu ? Que cela ne vous arrive plus.

L E A N D R E.

Non, Monsieur, je vous le promets. Je cher-
chois ici Pasquin, & je ne croyois pas vous y trou-
ver.

LEANDRE.

Moi? Je me passerois plus vous voir.
du corps.

LISIMON.
(on.)
Plus!

Da! Qu'avez-vous à me jager à Géronte.
me n'a plus rien: vous n'avez mérité
rien, mais vous n'y perdriez rien.

Cela suffit, mon pere.

GÉRONTE.

Mon pere! ne m'appellez plus ainsi; car enfin ;
voyez-vous, mon cher fils? ... Je suis dans une fu-
reur! ... J'espère pourtant... Non, je n'espère
plus rien... Vous êtes un indigne... un... Adieu,
mon enfant; tâchez d'être plus sage, je vous en
prie, ou, par la morbleu!... *(bas à Lisimon.)* Je
sors, car je ne me possède pas.

SCÈNE IV.

LEANDRE, LISIMON.

LEANDRE.

Que veut-il donc dire? Voilà des discours & des
tons qui ne sont guère suivis.

LISIMON.

Ne sentez-vous pas que vous le mettez au désespoir,
& que la cervelle lui tourne?

LEANDRE.

Il prend donc les choses bien à cœur?

LISIMON.

A-t'il tort, je vous prie? Il vient d'apprendre en-
core de belles choses de vous.

LEANDRE.

Par hazard, auriez-vous parlé?

LISIMON.

Est-il besoin que je lui parle, pour qu'il soit in-
struit de vos folies?

De mes folies !

L I S I M O N.

Ne vous échauffez point. Je pourrais qualifier plus durement vos actions, mais je veux bien encore ménager les termes.

L E A N D R E.

Et vous faites bien, car je n'aime pas les expressions trop fortes.

L I S I M O N.

Ni moi, les airs trop vifs : ils ne m'imposent pas ; vous le sçavez.

L E A N D R E.

Ils ne vous imposent pas, Monsieur ? Passons là-dessus. Il est un âge où l'on peut tout dire ; mais vous parlez un peu trop en vieillard.

L I S I M O N.

Et vous, un peu trop en jeune homme.

L E A N D R E.

Vous me traitâtes l'autre jour comme un Nègre :

L I S I M O N.

Comme vous le méritiez.

L E A N D R E.

Fort bien. Comme je le méritois ! Je m'en souviendrai.

L I S I M O N.

Souvenez-vous plutôt de ce que je fis pour vous : l'avez-vous oublié ? Hé bien, payera vos dettes qui pourra, mon cher Monsieur : désormais je renverrai vos créanciers à votre pere.

L E A N D R E.

Ah ! N'en faites rien, je vous prie ; vous me mettriez au désespoir.

L I S I M O N.

Eh, pourquoi ? Vous êtes si résolu, si mal-endurant ! Qu'a-t'on à craindre quand on est de votre humeur ? Au ton que vous prenez avec moi, je prévois que vous manquerez bien-tôt de respect à votre pere.

L E A N D R E.

Moi ? Je me passerois plutôt mon épée au travers du corps.

L I S I M O N.

Eh ! Qu'avez-vous à ménager ? Le pauvre homme n'a plus rien : vous mériteriez qu'il vous déshéritât , mais vous n'y perdriez pas de quoi vous défrayer une semaine.

L E A N D R E.

Une semaine !

L I S I M O N.

Tout au plus. Sans moi qui le soutiens , il mourroit de faim.

L E A N D R E.

Cela n'est pas possible.

L I S I M O N.

Voulez-vous calculer avec moi toutes les dépenses qu'il a faites pour vous , depuis neuf ou dix ans seulement ?

L E A N D R E.

Oh ! Je ne sçais pas compter.

L I S I M O N.

Non ; vous ne sçavez que dépenser.

L E A N D R E.

Il mourroit de faim sans vous ! Ah ! Qu'entends-je ! Eh , que ferai-je donc désormais ?

L I S I M O N.

Ce que vous pourrez. Vous vivrez d'industrie , comme tant d'autres qui , comme vous , ont mangé leur bled en herbe.

L E A N D R E.

Moi , vivre d'industrie ! Moi , faire des bassesses ! Morbleu ! Quand je ne pourrai plus subsister honnêtement , je sçaurai mettre fin à ma misère , je vous en répons.

L I S I M O N.

Et de quelle façon , je vous prie ?

De la façon des honnêtes gens que
la dernière extrémité.

LISIMON. qualifier

Expliquez-vous. mais

LEANDRE.

Point d'explication, les effets parleront. Vous
verrez, morbleu, vous verrez si je suis homme à vi-
vre d'industrie.

LISIMON.

Ce terme vous choque furieusement !

LEANDRE.

Un cœur fait comme le mien, frémit à la seule
idée de cette ressource. Mais je ne suis pas encore si
dénué que vous l'imaginez : je dois beaucoup, j'en
demeure d'accord, mais il m'est dû considérable-
ment : &, si j'osois sortir...

LISIMON.

Qui vous en empêche ?

LEANDRE.

Plus de question, s'il vous plaît. J'ai mes raisons
pour garder la maison.

LISIMON.

Est-ce que vous faites une retraite chez vous ?

LEANDRE.

Oui, morbleu.

LISIMON.

Un peu forcée, peut-être ?

LEANDRE.

Forcée, ou non forcée, ce n'est pas votre affaire ;

LISIMON.

Ah ! Je vois que vous êtes dégoûté du monde ;
cela est édifiant.

LEANDRE *vivement*.

Scavez-vous que vous ne m'édifiez pas, moi ?

LISIMON.

Oh ? Vous vous fâchez ! Adieu. Il faut que je passe
chez mon tailleur. Ce diable de Croquet me man-
que toujours de parole.

LEANDRE.

Moi? Je me croquet est votre tuteur?
du corps.

LISIMON.

ent oui: s'il est aussi le vôtre. N'a-
ve! Rien à lui s'à mé. ar?

LEANDRE.

Dites-lui de ma part, que c'est un fripon.

LISIMON.

Oh! Il y a long-tems qu'il sçait cela. Je m'en vais
aussi lever un habit, pour votre pere, chez un hon-
nête marchand qui s'appelle M. Courtaut: le connois-
sez-vous?

LEANDRE.

Eh! Oui, morbleu, je le connois. Autre fripon:

LISIMON.

Ne pourriez-vous pas m'enseigner où demeure un
certain Monsieur Doré, marchand de galons d'or?
J'en veux prendre chez lui pour mon neveu.

LEANDRE.

Prenez garde qu'il ne vous trompe au poids.

LISIMON.

Oh! Il ne se joue pas à gens de mon âge; il ne
trompe que des jeunes gens de famille qui achètent
fort cher ses galons à crédit, pour les revendre à
bon marché. Vous n'ignorez pas cette manœuvre;
c'est une ressource dans les besoins urgens, n'est-il
pas vrai?

LEANDRE.

Vous êtes un malin diable, Monsieur Lisimon!

LISIMON *regardant sa montre.*

Oh, oh! Voilà l'heure précisément où je suis at-
tendu chez Monsieur Tison; on m'y donne un repas
magnifique, avec cinq ou six de mes bons amis.
Celui qui nous régale ne payera pas comptant, à la
vérité; mais Monsieur Tison est très-galant hom-
me; il vous considère beaucoup, à ce qu'il m'a dit;
lui ferai-je vos complimens?

LEANDRE

Affurez-le, de ma part, que trop
 mière fois j'aurai l'honneur de mis lui t

L O S M O N.

sto-

Vous êtes donc brouillés. Mon ami. né. Servi-
 teur.

tiras

S C E N E V.

LEANDRE *seul.*

J'E respecte un ancien & fidèle ami ; sans cela , je n'aurois pas suporté si long-téins ses reproches & ses railleries. Le barbare ! Il est au fait de mes affaires , je le vois bien , & ne manquera pas d'en informer mon pere , qui perdra l'esprit tout-à-fait. Et quels reproches n'aurai-je point à me faire moi-même ? Je n'y puis penser sans frémir. Est-il homme sous le ciel plus à plaindre que moi ? J'aime mon pere , & je le fais périr ! Et pourquoi ? Pour avoir couru la carrière de mille fous que je méprise , & cherché des plaisirs que je croyois ravissans , qui n'ont jamais aproché de l'idée que je m'en étois faite ; & qui me coûtent mon repos , ma fortune & ma liberté. Ce qui me désespère , c'est que je ne pourrai jamais sortir du labyrinthe où je me suis jetté par mon imprudence. J'ai trompé vingt femmes qui me persécutent ; je suis indigne de la seule personne que j'aime : & j'ai tant de créanciers qui aboyent après moi , que je ne puis faire un pas sans en rencontrer. Que va devenir mon pere ? Que deviendrai-je après lui ? La vie ne peut être pour moi qu'un fardeau insupportable. Je n'ai plus de ressource que dans mon désespoir , & il faut que je périsse de ma propre main.

Vraiment, ~~ce n'est pas~~

laine ces oïse

dès ce

C

T

e. T E V I.

DORIMON

ROTE ANDRE:

érit

DORIMON

entrant brusquement en chantant.

B On jour, mon ami.

LEANDRE.

Bon jour.

DORIMON.

Je crois que je vais te faire un grand plaisir.

LEANDRE.

Cela n'est pas facile. De quoi s'agit-il ?

DORIMON.

De la plus jolie partie qui se puisse faire. Clarice m'a proposé, par un billet, de lui donner à dîner à ta petite maison. Tu sçais ce que cela veut dire ?

LEANDRE.

Rien n'est plus clair : mais ma petite maison est faïste, aussi-bien que mon carrosse & mes chevaux.

DORIMON.

Je t'en offre autant ; mais tout cela ne m'embarasse point. Nous irons au Bois-de-Boulogne dans un carrosse de remise que j'ai pris. Comme je n'aime point le tête-à-tête, j'ai prié Clarice d'amener avec elle sa jolie cousine, avec qui tu ferois la partie quarrée.

LEANDRE *d'un air chagrin.*

Très-obligé.

DORIMON.

Ma proposition lui a paru divine. Les deux beaux nous attendent à ta porte. Presto, presto, mon ami, il r'y a pas un moment à perdre. Sortons au plus vite. Quand il est question de se réjouir, les momens sont précieux.

Tu ne pouvois prendre trop de
 une partie si joyeuse. J'ai mis lui
 d'hui. M O N.

D O R I M O N. *mon arpar.* S'il tombe en
 Oh! Parbleu, tu retiras. Quelle mise libre.
 là? Allons, marche à toi.

LEANDRE *retirant sa main brusquement.*
 Cela est inutile; je ne bougerai pas.

D O R I M O N *le tiraillant.*
 Palsambleu, tu viendras.

LEANDRE *vivement.*
 Palsambleu, je n'en ferai rien.

D O R I M O N.
 Eh! Que veux-tu que je fasse de ces deux créatu-
 res?

LEANDRE.
 Tout ce que tu pourras. Mais je ne suis pas d'hu-
 meur à les promener, & encore moins à les ré-
 galer.

D O R I M O N.
 Comment, ventrebleu! Tu veux que je les ren-
 voie? Eh! Qui payera le carrosse!

LEANDRE.
 Eh! Parbleu, ce sera toi, je pense.

D O R I M O N.
 Moi? Je perdis hier cent louis; je n'ai pas le pre-
 mier sou.

LEANDRE.
 Ni moi non plus.

D O R I M O N.
 Nous voilà bien.

LEANDRE.
 Pourquoi t'engages-tu dans une partie, si tu n'as
 point d'argent?

D O R I M O N.
 C'est que j'ai compté sur le tien.

Vraiment, c'est un honneur que je n'en mérite. Ja-
 sime ces oisiveurs.

dès A C T I M O N.

rons des billets. Tu as en-
 écrit?

L E A N D R E.

as le moindre. Mes créanciers me persécutent.

D O R I M O N.

Tes créanciers ! Plaisans marauds ! Il faut assom-
 mer le premier qui te véxera.

L E A N D R E.

Belle façon de payer ses dettes !

D O R I M O N.

Voilà comme je paye les miennes.

L E A N D R E.

Aussi t'es-tu fait une belle réputation !

D O R I M O N.

Réputation ! Chimère. Je m'en moque, & je vais
 mon train.

L E A N D R E.

J'ai fait long-tems comme toi, mon ami, mais mes
 ressources sont épuisées : il t'arrivera bien-tôt ce qui
 m'arrive. Mes créanciers se sont lassés de mes ma-
 nières ; ils ont pris secrètement leurs sûretés : ac-
 tuellement j'ai sur ma tête quatre sentences par corps ;
 & il y a vingt archers autour d'ici, qui me guettent
 jour & nuit pour m'enlever.

D O R I M O N.

Ce n'est que cela qui t'embarrasse ?

L E A N D R E.

N'en est-ce pas assez ?

D O R I M O N.

Bagatelle. Suis-moi, mon ami ; nous couperons
 le nez à ces fripons-là, pour nous mettre en goût.
 Peut-on entamer une partie plus joliment ?

L E A N D R E.

Beau tapage que nous ferions sous les fenêtres de

mon pere! Je me garderai
 nouveau déboire; il n'a que
 ter; le désespoir où je l'ais lui

D O R I M O N.

Tant mieux pour toi, mon amy, S'il tombe en
 démence, tu le feras dire, & tu seras libre.

L E A N D R E.

Va te promener. Ces discours ne sont plus
 raison pour moi. Plaisantes-moi tant que tu voudras;
 mais point de mauvais propos sur mon pere.

D O R I M O N.

Oh! Tu en es là, déjà? Te voilà blasé, mon
 pauvre ami: tu n'es plus bon à rien. Va, je renonce
 à ta société, de peur de me laisser corrompre.

L E A N D R E.

Et moi, je renonce à la tienne qui m'a corrompu!

D O R I M O N *d'un air méprisant.*

La peste soit du fat!

L E A N D R E *enfonçant son chapeau.*

Du fat! Ecoute, mon ami, je suis de mauvaise
 humeur; je t'en avertis. Trêve d'expressions fami-
 lières. Je te déclare, puisque tu le prens sur ce ton
 là, que je ne veux plus voir, ni toi, ni tes pareils.

D O R I M O N *enfonçant aussi son chapeau.*

Nous nous verrons, pourtant.

L E A N D R E.

Oui dà, une fois encore; &, parbleu, ce sera
 tout-à-l'heure, en dépit des archers. Sors, je
 marche sur tes pas. Les belles jugeront des coups.

Fin du premier Acte.



Vraiment, c'
tune ces oïses

dès **A C T E I I .**

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE.

TE voilà bien surpris!

PASQUIN:

Eh! Qui ne le seroit pas? Affronter les archers; pour vous aller battre contre un de vos meilleurs amis! Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette aventure, c'est qu'il est allé se faire panser chez un chirurgien du voisinage.

LEANDRE.

Je suis fâché d'avoir eu cette affaire, mais on m'a poussé à bout.

PASQUIN.

Si votre pere vient à le sçavoir?

LEANDRE.

Sur les yeux de ta tête, garde-toi de lui en rien dire.

PASQUIN.

Je répons de ma langue, mais non pas de celle des autres.

LEANDRE.

Il en fera ce qu'il pourra. Si on t'en parle, nie hardiment.

PASQUIN.

Je n'y manquerai pas. Mais, craignez-vous; dites-moi, qu'on ne vienne vous assaillir ici?

L E A N D R E.

Pourquoi me fais-tu cette queue ?

P A S Q U I N.

Parce que je vous ai surpris chargeant vos pistolets. Quel diable de dessein roule dans votre tête ?

L E A N D R E.

De brûler la cervelle d'un certain mortel qui ne mérite plus de vivre.

P A S Q U I N.

Et qui, s'il vous plaît ?

L E A N D R E.

Tu le sçauras en tems & lieu. Quand j'aurai fait certains arrangemens, j'exécuterai mon dessein.

P A S Q U I N.

Voilà un petit dessein fort récréatif pour ceux qui ont l'honneur de vous aprocher. Si, par hazard, car enfin, que sçait-on ? vous alliez me juger indigne de vivre, je vous prierois très-humblement de me corriger, mais non pas d'un coup de pistolet : pour quelques coups d'étrivières, patience ; j'en ai reçu quelquefois, & je n'en suis pas mort.

L E A N D R E.

Rassure-toi, Pasquin ; ceci ne te regarde point, je t'en donne ma parole d'honneur.

P A S Q U I N.

Vous avez donc quelque rendez-vous nocturne ?

L E A N D R E.

J'en ai plus d'un, mais je n'y pense plus ; & quand je serois libre, je ne sortirois pas.

P A S Q U I N.

Oh ! Oh ! Vous avez pris vacances ! Ma foi ! c'est bien fait. On ne peut pas toujours juger. Mais, que de pauvres plaideuses vont se plaindre de ce que vous ne donnez plus audience !

L E A N D R E.

Oh ! Trêve de raillerie ; je ne suis plus en train de rire.

PASQUIN

Vraiment, c'est ce qu'elles diront. Vous êtes
comme ces oiseaux libertins, qui ne chantent plus
dès qu'ils sont en cage.

LEANDRE.

Je te ferai chanter, toi, si tu n'y prends garde. Je
te défens de dire un feu mot. Laisse-moi rêver.

PASQUIN.

Oh ! Tant qu'il vous plaira. Jetez-vous dans ce
fauteuil, & moi dans celui-ci, nous rêverons à qui
rêvera le mieux.

LEANDRE *révant à part.*

Ah, charmante Isabelle !...

PASQUIN *révant à part.*

Ah, divine Lisette !...

LEANDRE *à part.*

Que ne suis-je digne de vous ! Je ne périrois pas !
vous m'attacheriez à la vie, malgré mon désespoir.

PASQUIN *à part.*

Que ton minois est ravissant ! Que tu es digne de
me plaire ! Que je suis digne de te charmer !

LEANDRE *à part.*

Mon cœur est tout à vous, & vous l'ignorez. Je
ne regretterai que vous, & ma mort ne vous tou-
chera point ; c'est le plus grand de mes malheurs.

PASQUIN *à part.*

Quand tu seras ma femme, que je t'aimerai !
Que je te caresserai ! Que je te... (*haut.*) Qu'avez-
vous, Monsieur ? Vous vous agitez furieusement.

LEANDRE.

Je me désespère.

PASQUIN.

Et moi, je m'amuse.

LEANDRE *se levant brusquement, dit à part :*

Non, je ne veux point mourir, sans prendre
congé d'elle.

PASQUIN.

Où allez-vous donc ?

244 LE JEUNE HOMME A L'EPREUVE,
L E A N D R E.

Je ne... Je voudrais... Je c... Pasqu.
cours à l'appartement d'Isabelle, dis-lui que je b.
le d'envie de lui parler.

P A S Q U I N.

Vous m'étonnez ! Que lui voulez-vous ? Songez que c'est une honnête fille : vous ne sçauvez que lui dire.

L E A N D R E.

Il est vrai. N'importe. Elle a sur moi tant d'empire... Je n'ai jamais aimé qu'Isabelle ; & , ce qui va mettre le comble à ta surprise, sa vertu me charme encore plus que sa beauté.

P A S Q U I N.

Sa vertu ! Je suis émerveillé. La vertu vous charme ! C'est donc pour la séduire que vous l'aimez ?

L E A N D R E.

Plutôt périr mille fois, que d'attenter sur elle ! Ah ! Pourquoi me suis-je aperçu trop tard que la vertu est digne de nous captiver ?

P A S Q U I N.

Pourquoi trop tard ?

L E A N D R E.

C'est que je ne puis me flatter de me réconcilier avec elle, & que, quand je vivrois encore un siècle, je serois indigne de lui offrir mes vœux. Quel affreux sujet de désespoir ! Non, je ne me pardonnerai jamais de m'être rendu si odieux & si méprisable ; mais je m'en punirai : & , sans quelques raisons qui me retiennent encore, je me serois déjà fait justice.

P A S Q U I N.

Vous avez des vapeurs bien noires ! Après tout ; pourquoi vous désespérer ? Etes-vous le seul homme qui ait fait des sottises ? Tout s'efface à force de tems. Vous vous croyez indigne d'Isabelle ? Peut-être pense-t-elle autrement. Vous ne seriez pas le premier libertin qui seroit aimé d'une honnête fille.

LEANDRE.

LÉANDRE

Isabelle doit ne haïr & me mépriser n' pas fuir sûr.

PASQUIN.

Pour moi, j'aime Lisette; je ne sçai si c'est pour sa vertu, car je ne l'ai pas éprouvée: mais je suis sûr qu'elle m'aimera. Ah! Je la vois avec sa maîtresse.

SCÈNE II.

ISABELLE, LISETTE, LÉANDRE, PASQUIN.

LISETTE.

Uoi, c'est sérieusement que vous avez pris cette étrange résolution?

ISABELLE.

En puis-je prendre une autre? Dois-je manquer, Lisette, une occasion si favorable?

LISETTE.

Je crois qu'on nous écoute.

ISABELLE.

Eh! Vraiment oui. Quoi, Monsieur, vous êtes à la maison: Eh, qu'y faites-vous?

LÉANDRE.

Ce que j'y fais, Mademoiselle? C'est que. (*à Pasquin.*) La question m'embarrasse.

PASQUIN.

(*à part.*)(*haut.*)

Elle est un peu maligne. Bonjour, belle Lisette.

LISETTE.

Ah! Votre très-humble servante. Vous voilà tous deux bien désœuvrés!

PASQUIN.

Pour moi, je ne le suis point, ma chère, je m'occupe à vous regarder.

Tome VIII.

G

L I S E T T E.

Vraiment, çy'en suis bien aise.

P A S Q U I N.

Et à vous aimer, qui plus est.

L I S E T T E.

Diantre ! Ce sont bien des affaires.

L E A N D R E *à Isabelle.*

Peut-on, sans indiscretion, Mademoiselle, vous demander de quelle résolution vous parliez ?

I S A B E L L E.

D'aller toucher deux mille écus que feuë ma tante me légue par son testament.

L E A N D R E.

Je ne vois rien d'étrange dans cette résolution.

L I S E T T E.

Non ; mais c'est l'emploi des deux mille écus qui vous étonnera.

P A S Q U I N *bas à Léandre.*

Voudroit-elle vous en faire un présent ? Cela vous viendrait fort à propos.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Tais-toi. Elle est trop sage pour une avance si ridicule.

P A S Q U I N *bas à Léandre.*

Continuez toujours de questionner ; cela ne gâtera rien.

L E A N D R E *à Isabelle qui veut sortir.*

Quoi ; vous sortez !

I S A B E L L E.

Oui. Je n'ai pas de tems à perdre ; l'affaire est pressante, le notaire m'attend.

L E A N D R E.

Mais, encore deux mots.

I S A B E L L E.

Que voulez-vous me dire ?

P A S Q U I N.

Qu'il vous treuve charmante.

ISABELLE *en souriant*.

Charmante !

L I S E T T E à Pasquin.

Est-ce lui qui te l'a dit ?

P A S Q U I N.

Tout-à-l'heure , encore.

L I S E T T E.

Il pouvoit bien prendre la peine de le dire lui-même.

I S A B E L L E.

Il me le jureroit cent fois , que je ne le croirois pas.

L E A N D R E.

Point de préjugés ; les apparences sont souvent trompeuses : & , quelquefois , ce qu'on croit le moins , se trouve le plus véritable.

I S A B E L L E.

Cela peut être ; mais rien n'est plus rare.

L E A N D R E.

Oserois-je vous demander une grace ?

I S A B E L L E.

De quoi s'agit-il , Monsieur ?

L E A N D R E.

De me faire celle de me confier quel est donc l'usage étonnant que vous voulez faire de la succession de votre tante.

I S A B E L L E.

Vous sçavez que c'est l'unique bien que j'aye au monde , puisque mon pere , le plus ancien ami de vôtre , est mort absolument ruiné par la perte d'un procès , & par d'autres désastres auxquels il n'a pû survivre ; en sorte qu'il m'a laissée jeune , orpheline , & sans nulle ressource. Hélas ! Sans votre pere , que serois-je devenue ? Sa maison est , depuis trois ans , le seul asyle qui me reste : j'y suis comme sa propre fille ; mais je ne veux point abuser plus long-tems de sa générosité. Ma tante me laisse deux mille écus ; c'est ma dot : je vais en faire un em-

148 LE JEUNE HOMME A L'EPREUVE ;
ploi qui me convient, & qui remplira tous mes be-
soins.

LEANDRE.

Ils font donc bien bornés.

ISABELLE.

Autant qu'ils doivent l'être Mes conventions
sont déjà faites.

PASQUIN.

Conventions matrimoniales ?

LISETTE.

Non ; conventuelles.

ISABELLE.

On me reçoit pour ma succession : & je vais pro-
fiter de cet avantage avec plus de joie qu'on ne
quitte le couvent pour entrer dans le plus beau
monde.

PASQUIN.

Et toi, Lisette ?

LISETTE.

Je m'enferme avec ma maîtresse. On me prend
par-dessus le marché.

PASQUIN.

Je m'en vais donc me faire hermite. Je ne pour-
rai plus souffrir le monde dès que je ne t'y trouverai
plus.

LISETTE.

Comment donc, Monsieur Pasquin, je ne vous
croyois pas si tendre !

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, faut-il que deux si jolies filles re-
noncent à leur vocation ?

LEANDRE.

C'est ce que je ne souffrirai point, tant que je res-
pirerai.

PASQUIN.

Morbleu, ni moi non plus.

ISABELLE.

Cela sera, cependant.

Je vous en répons.

LEANDRE à Isabelle.

Qui peut vous forcer à prendre ce parti-là si brusquement ?

I S A B E L L E.

Pouvez-vous l'ignorer, Monsieur, vous qui en êtes la cause ?

LEANDRE.

J'en sçais la cause ! Moi ?

I S A B E L L E.

Vous-même, & vous seul.

LEANDRE.

Qu'osez-vous me dire ?

I S A B E L L E.

La vérité. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez ruiné Monsieur votre pere ?

LEANDRE.

Qui vous a dit cela ?

I S A B E L L E.

C'est lui : il s'en plaint tous les jours, à toute heure, à tout moment ; & ce matin même encore, en ma presence, il en gémissoit, & versoit des larmes qui m'ont pénétrée de la plus vive douleur. Il y a trois ans que je lui suis à charge. De quel poids ne lui serois-je pas désormais ! Ne suis-je pas trop heureuse qu'une tante me laisse, par sa mort, le moyen de m'assurer une retraite qui le délivre de moi ? Et ne serois-je pas indigne du secours que le ciel m'envoie, si je manquois d'en faire l'usage que mon triste sort me prescrit ?

LEANDRE.

Ah ! vous ne dites que trop vrai. Adieu charmante Isabelle ; je ne vous regretterai pas long-tems.

I S A B E L L E d'un air piqué.

Oh ! Je vous crois.

L I S E T T E.

Le beau compliment ! Voilà un adieu bien tendre ;

Plus tendre que tu ne crois , Lisette.

PASQUIN *d'un air attendri* ; à Lisette.

Est-ce qu'on regrette les gens quand on est mort ?

LISETTE.

Comment , tu crois que ton maître en mourra ?

PASQUIN.

Et moi aussi , je t'en avertis , si tu suis ta maîtresse.

LISETTE.

Mademoiselle , ceci mérite attention.

ISABELLE.

Eh ! Ne vois-tu pas qu'ils se moquent tous deux ?
La vie que Monsieur a menée jusqu'ici , nous permet-elle de le croire capable de mourir d'amour ?
Que tu es simple d'écouter de pareils discours !

LEANDRE *d'un ton très-vif*.

Morbleu , Mademoiselle , ne me poussez pas à bout. Si je ne sçai pas bien vous exprimer mon amour , je suis homme à vous en donner des preuves évidentes , en m'immolant à vos genoux : je n'y ai que trop de disposition.

PASQUIN à Lisette.

Je n'y suis pas si disposé que lui ; mais il ne faudroit pas trop m'en défier , non.

LISETTE à Isabelle.

Ils me font trembler.

ISABELLE *levant les épaules*.

Peut-on être si sotte ?

LEANDRE *mettant la main sur la garde de son épée* !

Hé bien , cruelle , puisqu'il faut vous convaincre...

ISABELLE *l'arrêtant*.

Ah ! Léandre . que faites-vous ?

PASQUIN *imitant son maître*.

Dépêche-toi , Lisette.

LISETTE.

Oh ! Pour toi , rien ne presse.

PASQUIN.

Ma foi , tu as raison ; Il sera tems de me tuer

quand tu seras au couvent ; mais , alors , point de quartier.

LEANDRE à Isabelle, d'un ton furieux.

Avouez-moi tout-à-l'heure, que vous croyez que je vous aime. . .

ISABELLE.

Hé bien , oui , je le crois.

LEANDRE.

Que je vous adore . . .

ISABELLE d'un ton ému.

Tout ce que vous voudrez.

LEANDRE.

Et que je mourrai de regret de vous avoir perdue, si je ne suis pas mort avant votre retraite.

ISABELLE.

Avant ma retraite !

LEANDRE.

Oui, Mademoiselle. Ayez cette opinion-là de moi, & je mourrai content.

ISABELLE.

Vous m'étonnez, je vous l'avoue ; & je n'avois nullement lieu de m'attendre à de pareilles instances de votre part : mais elles ont un air de vérité qui me frappe, & dont je ne puis me défendre de vous sçavoir gré.

LEANDRE.

Vous me ravissez. Joignez à cette grace celle de me promettre que vous n'entrerez au couvent qu'après que j'aurai disposé de moi.

ISABELLE.

O ciel ! Que voulez-vous dire ?

LEANDRE.

Selon les aparences, vous le sçavez bien-tôt ! Assurez mon pere du desespoir où je suis d'avoir si barbarement abusé de ses bontés. Me promettez-vous ce que je demande ? Je vous en conjure, les larmes aux yeux. Encore une fois, adieu, divine Isabelle.

Oui, je vous promets . . . Sortons , Lisette ; cet homme m'épouvante : j'ai le cœur saisi.

S C E N E . I I I .

L E A N D R E , P A S Q U I N .

P A S Q U I N .

Sçavez-vous bien , mon très-honoré maître, que vous tenez des discours qui ne sont pas trop sages ? Vous prenez un air tragique qui fait peur à tout le monde , & à moi tout le premier. Souffrez que je vous fasse une petite question , & promettez-moi que vous ne vous en fâcherez pas.

L E A N D R E .

Je te le promets.

P A S Q U I N .

Est-ce que vous devenez fou , sauf correction ?

L E A N D R E *en soupirant.*

Malheureux que je suis ! Souviens-toi de ce qu'el-le m'a dit de mon pere. Je ne mérite plus de vivre.

P A S Q U I N *le caressant.*

Mon cher petit maître !

L E A N D R E .

Console-toi , je me souviens de tes bons services :

P A S Q U I N *pleurant.*

Que diantre voulez-vous dire ? Oubliez-les , & vivez. Allez-vous faire votre testament ?

L E A N D R E *d'un ton sévère.*

Oh ! ne m'attendris point. Je te défens de t'affliger ; sinon , tu t'en trouveras mal , je t'en avertis.

P A S Q U I N .

(à part. (haut)

La peste ! Oh ! Monsieur , je ne m'afflige point ; je meurs d'envie de rire.

LEANDRE *d'un ton furieux.*

De rire, scélérat ! Tu ris de mon malheur !

PASQUIN.

Eh non, Monsieur, je ne ris ni ne pleure.

LEANDRE.

Voilà comme je te veux. Tiens, prends cette lettre !

PASQUIN *d'un air empressé.*

Oui, Monsieur.

LEANDRE.

Porte-la tout-à-l'heure à ce Monsieur Salomon ;
à ce Juif, à cet arabe, qui demeure ici près.

PASQUIN.

Cela vaut fait.

LEANDRE.

Et ne manque pas de m'apporter réponse. S'il refuse ce que je lui demande, mets-toi en fureur contre lui, tonne, menace, éclate ; & , pour l'effrayer encore plus, fais-lui craindre les plus terribles effets de ma colère & de mon désespoir.

PASQUIN.

Laissez-moi faire, il va voir beau jeu.

LEANDRE.

J'attens ton retour, pour te donner une autre commission.

PASQUIN.

Peut-on demander ce que c'est ?

LEANDRE.

Je veux que tu prenne tous mes habits, pour les vendre le plutôt qu'il sera possible, & m'apportes l'argent que tu en pourras tirer.

PASQUIN *pleurant.*

Monsieur...

LEANDRE *le voulant fraper.*

Ah ! Tu pleure, maraud !

PASQUIN.

Moi ? Si j'osois, je serois gai ; mais je suis neutre :
Je vais exécuter vos ordres.

Et moi, t'attendre dans mon appartement ; car mon pere pourroit venir dans ce fallon, & il m'a défendu si absolument de paroître devant lui...

PASQUIN.

Voici Lisimon.

LEANDRE *en sortant.*

Je le crains encore plus que mon pere.

S C E N E I V.

LISIMON , PASQUIN :

LISIMON.

Q U'as-tu, Pasquin ? Tu me paroïs bien agité :

PASQUIN.

Ma foi, Monsieur, on le seroit à moins. Je crois que l'esprit de mon pauvre maître est tombé en syncope.

LISIMON.

Que veux-tu dire ?

PASQUIN.

Ce que je veux dire : Il lui prend des accès qui me font trembler ; & je crains que la bile noire qui bouillonne dans ses veines, ne lui fasse faire quelque mauvais coup.

LISIMON.

Sur qui ?

PASQUIN.

Sur lui-même. Sçavez-vous, Monsieur, que je le soupçonne d'avoir le dessein de se brûler la cervelle ?

LISIMON *d'un air goguenard.*

Diable !

PASQUIN.

Je l'ai surpris tantôt qui chargeoit ses pistolets.

qui essayoit sa posture devant un miroir. Il a le
 nouveau fêlé, sur ma parole.

LISIMON *en souriant.*

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, tout de bon ; & il pourroit bien achever
 de le casser.

LISIMON *d'un ton railleur.*

Cela est épouvantable !

PASQUIN.

Ah ! Vous raillez ! Je ne badine pas, moi, je
 vous le signifie.

LISIMON *en riant.*

Effectivement, tu prends un ton si pathétique ;
 qu'il s'en faut peu que tu ne m'effraye. Ton maître
 t'a fait un beau rôle, & tu le joue très-naturel-
 lement.

PASQUIN.

Comment l'entendez-vous ?

LISIMON.

Précisément comme il faut l'entendre.

PASQUIN.

Vous croyez être bien fin.

LISIMON.

Assez pour ne pas donner dans tes panneaux : je
 te connois pour un homme qui sçait les tendre sub-
 tilement. Si j'étois assez sot pour te croire, j'irois
 communiquer ma peur à Gêronte, qui ne manque-
 roit pas de faire quelque folie pour achever de gâ-
 ter son fils. A d'autres, mon ami, à d'autres ; tu
 ne me vendras pas tes coquilles.

PASQUIN.

Si j'étois un peu plus en humeur de rire, je rirois
 bien de votre prétendue subtilité ; mais, morbleu,
 le fait est trop sérieux pour perdre le tems à badi-
 ner. Pensez-vous que, s'il ne se croyoit pas sur le
 point de mourir, il seroit vendre sa garderobe ?
 Vous allez voir, dans un moment, la preuve de ce

156 LE JEUNE HOMME A L'ÉTREUVE ;
que je vous dis ; car , moi qui vous parle , moi ,
suis chargé de cette commission , que j'exécuterai
dès que j'aurai rendu cette lettre , & que j'en aurai
raporté la réponse.

L I S I M O N .

Tu veux bien mela confier ?

P A S Q U I N .

Volontiers ; aussi-bien n'est-elle point cachetée.
Je suis curieux de sçavoir ce qu'elle contient , car je
n'ai pas eu le tems de la lire.

L I S I M O N .

Tu vas le sçavoir , si tu ne le sçais pas.

P A S Q U I N .

Si tu ne le sçais pas ! Je suis donc un menteur ?

L I S I M O N .

Je ne dirai pas cela crûment : ce qu'il y a de sûr ;
c'est qu'assez souvent tu sçais substituer à la vérité des
faits que tu imagines selon le besoin.

P A S Q U I N .

Et vous , Monsieur , à force de raisonnemens ;
vous craignez si mal-à-propos d'être dupé , que vous
êtes la dupe de vous-même.

L I S I M O N .

Cela peut être. Lisons la lettre de ton de maître
au sieur Salomon. Oh ! oh ! l'adresse est originale.

(Il lit .)

A MONSIEUR , MONSIEUR SALOMON ;

Doyen des Usuriers.

Voilà un beau titre qu'il donne à ce voisin !

(continuant de lire .)

Vieux coquin . . .

P A S Q U I N .

C'est débiter magnifiquement !

L I S I M O N lit .

*Si tu ne remets pas , à l'ouverture de cette lettre , au
porteur qui te la rendra de ma part , les diamans que
je t'ai donnés en gage pour cent louis d'or , dont je n'ai
jamais touché que cent pistoles , je te jure , foi d'homme*

Honneur, que je t'assommerai la première fois que j'aurai le malheur de te voir. Tu sçais que je ne manque jamais à ma parole ; fais sur cela de promptes réflexions : & , si tu ne conclus pas comme je le desire ; fais ton testament. Au surplus, vieux coquin, exécrationnable usurier, bourreau des jeunes gens, je te promets de te payer les cent louis que tu m'as extorqués, dès que j'aurai de l'argent comptant ; & tu peux garder la présente pour ta sûreté. LEANDRE.

PASQUIN.

Belle pièce à garder !

LISIMON.

Effectivement, mon cher Pasquin, voilà un style qui ne peut être sorti d'un cerveau bien timbré.

PASQUIN.

Vous voyez presentement si je badine.

LISIMON.

Franchement, je commence à te croire.

PASQUIN.

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté :

LISIMON.

Pardonne-moi mes défiances passées ; tu sçais que tu m'as affiné quelquefois.

PASQUIN.

Comme vous vous piquez d'être fin, je faisois assez d'esprit avec vous. Mais, une bonne fois, donnez-moi votre confiance ; & je veux être le plus grand maraud qui respire, si je ne me comporte pas avec vous de la meilleure foi du monde.

LISIMON.

Me le promets-tu ?

PASQUIN.

Oui, par ma foi, fiez-vous à moi ; j'aimerois mieux mourir que d'en abuser.

LISIMON.

Voilà qui est fait ; agissons de concert. Au fond, il ne s'agit ici que de sauver ton maître de l'affreux précipice où il s'est jetté, mais de l'en tirer par de

138 LE JEUNE HOMME L'ÉPREUVE,
grés, & sans consulter son pere, dont l'ave-
tendresse acheveroit de le corrompre. Veux-tu m'ai-
der dans ce louable dessein?

P A S Q U I N.

De tout mon cœur. Vous sçavez que je ne suis pas
mal-adroït.

L I S I M O N.

Quand tu veux, tu es impayable.

P A S Q U I N.

Hé bien, je vous livre tout ce que je vauz.

L I S I M O N.

J'y compte. Commençons par l'affaire des dia-
mans : je t'avertis qu'il seroit dangereux pour toi de
porter la lettre qui les reclame si cavalièrement.

P A S Q U I N.

Je le sens bien.

L I S I M O N.

Je me charge, moi, de cette commission.

P A S Q U I N.

Ma foi, vous m'obligez ; je n'aime pas les affaires
qui mènent au Châtelet.

L I S I M O N.

Je vais payer l'usurier, retirer les diamans, & te
les remettre pour les porter à ton maître, à qui tu
feras d'autant mieux ta cour, qu'il faut que tu don-
nes tout le mérite de les avoir recouvrés : tu lui feras
un recit pathétique de ce grand & pénible exploit.

P A S Q U I N.

Ah ! Je vous réponds qu'il sera bien assaisonné.

L I S I M O N.

Tu ne sçaurois trop te faire valoir en cette occa-
sion.

P A S Q U I N.

Laissez faire à Marc-Antoine.

L I S I M O N.

Car il est nécessaire, & même essentiel, qu'il ignore
ce, au moins pendant quelque tems, les efforts qu'on

bien faire encore pour le sauver. Je suis sûr que tu aimes trop ton maître pour nous trahir.

PASQUIN.

Vous avez raison, je l'aime plus que moi-même ; & ce seroit le trahir que de vous tromper.

LISIMON.

Voilà parler en homme d'esprit, & en honnête homme : tu m'inspires de la confiance.

PASQUIN.

Vous me connoîtrez à l'user.

LISIMON.

Au revoir. Je m'en vais chez monsieur Salomon.

S C E N E V.

PASQUIN *seul.*

HL faut que je sois le meilleur cœur du monde ; puisque je renonce à duper cet homme-là : je m'en faisois un point d'honneur pour me venger de ses défiances, & lui faire sentir la supériorité de mon génie ; mais, en cette occasion-ci, je veux le servir de bonne foi, & sacrifier mes talens & ma gloire à l'intérêt de mon cher maître. A l'égard de son pere, c'est une autre affaire, & je me réserve au moins le pouvoir de le véxer pour mes menus plaisirs. Voici le bon-homme tout à propos.

S C E N E VI.

GERONTE, PASQUIN.

GERONTE.

HÉ bien, Pasquin, que fait mon fils ?

PASQUIN.

Des folies.

GERONTE.

Dans ma maison ?

PASQUIN.

Où est-ce qu'on n'en fait pas ?

GERONTE.

Ma foi, je n'en sçai rien. Mais quelles sont donc ici les folies de mon fils ?

PASQUIN.

Le recit en seroit long. Je me borne à vous annoncer la plus grande & la plus nouvelle ; elle surpasse toutes les autres ; elle vous épouvantera.

GERONTE.

Bon Dieu ! Qu'est-ce donc ?

PASQUIN.

Il est amoureux.

GERONTE.

Peste soit du faquin ! Je croyois tout perdu. Va ; je connois mon fils ; il n'est pas capable d'aimer.

PASQUIN.

Et moi, je vous dis qu'il aime à la rage.

GERONTE.

Et ! Qui donc ?

PASQUIN.

Celle avec qui vous souhaitez de le marier ;

GERONTE.

Isabelle ?

PASQUIN.

Justement.

GERONTE.

Je n'en crois rien.

PASQUIN.

Cela est pourtant aussi vrai qu'il est vrai que j'aime Lisette. Ne le croyez-vous pas ?

GERONTE.

Que m'importe ?

Venez, la voici : demandez-lui s'il n'est pas vrai
que Léandre est amoureux d'Isabelle.

S C E N E V I I.

L I S E T T E , G E R O N T E , P A S Q U I N :

L I S E T T E.

lui faisant une profonde révérence.

Monsieur, votre très-humble servante.

G E R O N T E.

Ah ! C'est donc toi, Lisette ?

L I S E T T E.

Moi-même, si je ne me trompe.

G E R O N T E.

Où est ta maîtresse ?

L I S E T T E.

Elle est dans son cabinet, occupée à serrer de l'ar-
gent.

G E R O N T E.

De l'argent !

L I S E T T E.

Oui, Monsieur ; elle vient de toucher six mille
francs de votre notaire, qui a bien voulu les apporter
ici : il nous a dit le plus poliment du monde, qu'il
nous trouvoit toutes deux fort jolies, & qu'il se fai-
soit un plaisir de nous expédier promptement. Il est
entré justement chez nous comme nous sortions pour
aller chez lui. En vérité, c'est un notaire bien ga-
lant.

G E R O N T E.

Je le remercierai de sa politesse. Mais, dis-moi,
mon enfant, pour changer de propos, est-il vrai
que mon fils est amoureux d'Isabelle ?

L I S E T T E.

Voilà monsieur Pasquin qui sçait mieux que moi ce qui en peut être.

P A S Q U I N.

Vous avez entendu comme moi, Mademoiselle, ce que mon maître a dit à votre maîtresse.

L I S E T T E.

Monsieur, j'ai pris cela pour une fantaisie, ou pour une galanterie tout au plus.

P A S Q U I N.

Mademoiselle, je vous prie de croire que mon maître n'est ni galant, ni fantasque : sa déclaration étoit pure & simple, & la mienne aussi, je vous assure.

L I S E T T E *faisant la révérence à Pasquin.*

Cela plaît à dire à Monsieur.

P A S Q U I N *lui faisant une révérence.*

Et il faut que Mademoiselle se plaise à l'entendre.

L I S E T T E *vivement.*

Mais, Monsieur...

P A S Q U I N *du même ton.*

Mais, Mademoiselle...

G E R O N T E *impatiente.*

Monsieur, Mademoiselle, Mademoiselle & Monsieur... Voyez les beaux compliments ! Croyez-vous que je n'aye d'autre affaire que d'entendre vos impertinences ?

P A S Q U I N.

Ah ! ah ! Monsieur, Mademoiselle Lisette n'en dit jamais.

L I S E T T E.

Ni Monsieur Pasquin non plus, je vous en répons !

G E R O N T E.

Encore ? Morbleu, plus de verbiages, venons au fait. Répondez, Péronnelle.

P A S Q U I N *d'un air indigné.*

Péronnelle !

Te tairas-tu, faquin?

L I S E T T E *du même air.*

Faquin!

G E R O N T E.

Corbleu, je donnerai vingt soufflets au premier de vous deux qui parlera sans que je l'interroge. (*à Lisette.*) Mon fils a-t'il fait une déclaration d'amour à ta maîtresse?

L I S E T T E.

En forme.

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur, *formaliter*. comme dit le latin!

G E R O N T E.

Si tu parles, ni latin, ni françois, je te rompraï les bras.

P A S Q U I N.

Parlez, Mademoiselle, mon tour viendra, s'il plaît à Dieu.

G E R O N T E *à Lisette.*

Répons précisément, & sur-tout en peu de mots! Que dit ta maîtresse de cette déclaration?

L I S E T T E.

Rien.

G E R O N T E.

Est-ce qu'elle ne t'a pas confié ses sentimens?

L I S E T T E.

Non.

G E R O N T E.

Est-ce la première déclaration qu'il lui a faite?

L I S E T T E.

Oui.

G E R O N T E.

Dis-tu bien vrai

L I S E T T E.

Oh!

G E R O N T E.

Rien, non, oui. Oh! Ne sçais-tu répondre que par monosyllabes?

Voilà comme je répons quand je crains d'ennuyer
PASQUIN *riant sou son chapeau.*

Ma Lisette vaut son pesant d'or.

GERONTE *à Pasquin.*

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Rien.

GERONTE.

Je croi que tu plaisante ?

PASQUIN.

Non.

GERONTE.

Te souviens-tu de ce que je t'ai promis ?

PASQUIN.

Oui.

GERONTE.

Ne t'avise pas de rire mal-à-propos.

PASQUIN.

Oh!

GERONTE

lui donnant un soufflet qu'il esquive.

Ah! Tu es le singe de Lisette ?

PASQUIN *parlant de loin.*

Je ne suis pas un singe, Monsieur; & grace au ciel, j'ai le talent d'être original.

GERONTE.

Hé bien, Monsieur l'original, parle-moi sérieusement, ou je t'affomme. Que penses-tu de la déclaration que ton maître a fait: Puis-je compter qu'il soit vraiment amoureux? Parle sans badiner; mais plus de monosyllabes, je te le signifie.

PASQUIN *lentement.*

Monsieur, puisqu'il faut donc parler... cathégoriquement, je vous dirai qu'après avoir mûrement pesé, balancé, considéré la cruelle disposition... de Monsieur votre fils... mon très-honoré maître...

Et avance donc, bourreau. J'aimerois mieux tes monosyllabés, que tes paroles empesées.

P A S Q U I N.

Comme vous haïssez la brièveté, j'ai cru qu'une dose de circonlocutions...

G E R O N T E.

Que n'ai-je un bâton sous la main !

P A S Q U I N *parlant de loin.*

Ah ! Un bâton ! Avant qu'il soit peu, vous me ferez réparation, je vous le prédis.

G E R O N T E *courant après lui.*

Réparation ! Attens-moi, maraud, attens-moi !

S C E N E V I I.

G E R O N T E, L I S E T T E.

G E R O N T E.

C E scélérat m'a mis hors d'haleine.

L I S E T T E.

Reprenez-la doucement : soufflez tout à votre aise, je ne suis point pressée.

G E R O N T E.

Vas-tu recommencer ?

L I S E T T E.

Ne craignez rien, vous m'avez mise de mauvaise humeur.

G E R O N T E.

Pour avoir voulu rosser ce fripon-là ?

L I S E T T E.

Sans doute.

G E R O N T E.

Prends garde de m'impatienter aussi, je te donneroie congé.

Tant pis.

L I S E T T E.

Dites tant mieux. Je veux qu'elle force Léandre à devenir raisonnable : l'amour produira ce miracle.

G E R O N T

Il sera nouveau.

L I S E T T E.

Il n'en sera pas moins réel, je vous en réponds. Laissez-moi conduire la barque, vous le verrez arriver à bon port

G E R O N T E.

Ta tête est bien jeune pour gouverner celle des autres.

L I S E T T E.

Une tête comme la mienne, secondée par l'Amour, vaut mieux que cent têtes comme le vôtre. Je vais mettre les fers au feu, ne craignez plus rien.

G E R O N T E.

Hé bien, si tu réussis, je te promets une dot.

L I S E T T E.

Et où la prendrez-vous? on dit que vous êtes ruiné.

G E R O N T E.

Ne te mets pas en peine. Entre nous, mais sois discrète, je suis encore assez riche, mon enfant, pour faire ta petite fortune.

L I S E T T E.

Pas si petite, s'il vous plaît.

G E R O N T E.

Tu seras contente. Mais, dis-moi, crois-tu qu'Isabelle ait du penchant pour mon fils?

L I S E T T E.

Je n'en sçai rien encore; mais, que cela soit ou non, comptez que la reconnaissance peut tout sur son

cœur, & qu'il n'est pas nécessaire que l'Amour s'en mêle.

GERONTE.

Tu réveilles mes espérances, ma chère Lisette. Je veux encore me contraindre à l'égard de mon fils, jusqu'à ce que j'apprenne le succès de ton projet.

L I S E T T E.

Vous en avez bien-tôt des nouvelles : si elles sont bonnes, souvenez-vous de ma dot.

GERONTE.

Pour le couvent ?

L I S E T T E.

Supposez un peu de mariage, cela ne gâtera rien ;

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN.

MORBLEU! Qu'est-il devenu? Je ne le trouve ni dans son appartement, ni dans aucun coin de la maison. Auroit-il pû risquer une seconde sortie? Ah! Mon cher maître, où vous chercherai-je? N'êtes-vous point au Fort-l'Evêque?

SCENE II.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE *entrant brusquement.*

PAs encore, comme tu vois.

PASQUIN.

En robe-de-chambre! Eh, d'où diable sortez-vous?

LEANDRE.

De mon cabinet, où j'étois enfermé. Que ne frappois-tu?

PASQUIN.

Je vous croyois échapé, car vous ne vous enfermez jamais. Eh! Que faisiez-vous tout seul?

LEANDRE.

Mes dernières dispositions.

Quelle folie!

LEANDRE.

Cela fait, j'ai rempli mes malles, j'y ai tout mis, comme tu vois.

PASQUIN.

Comment! Vous ne vous êtes plus déshabillé pour vous mettre à votre aise?

LEANDRE.

Non. Je me suis mis ainsi par nécessité.

PASQUIN.

Ah, que dites-vous! L'habit que vous portiez ce matin, vous l'avez aussi fourré dans vos malles?

LEANDRE.

Comme je n'en aurai plus besoin...

PASQUIN.

Bon! Bon!

LEANDRE.

Il est entré dans le marché que j'ai fait.

PASQUIN.

Vos habits sont déjà vendus?

LEANDRE.

Affaire consommée. Pendant que tu étois dehors, j'ai trouvé l'occasion de m'en défaire, & j'en ai profité sur le champ.

PASQUIN.

Avez-vous livré vos malles?

LEANDRE.

Pas encore; mais on doit venir les prendre à l'instant.

PASQUIN.

Fort bien. Eh, qui est votre acheteur?

LEANDRE.

Ma foi, j'ai oublié son nom, c'est la Fleur qui m'a procuré cette occasion.

PASQUIN.

Qui? Ce faquin que vous avez pris à votre service malgré moi? Ce gibier de potence? Ce fils de

fergent dont le pere est mort aux galères ? vous confiez vos habits à ce maraud là ?

LEANDRE.

Ce n'est pas à lui que je les vends, c'est à son cousin, qui est un très-honnête homme, à ce qu'il m'afflure.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, soyez sûr qu'il n'est pas possible que le cousin de la Fleur soit un honnête homme.

LEANDRE.

Tais-toi. Tu te déchaînes contre la Fleur, parce que tu es jaloux de son marché.

PASQUIN.

Ma foi, mon cher patron, dupe vous avez été, dupe vous êtes, & dupe vous serez.

LEANDRE.

Tais-toi, te dis-je ; tu sçais que je n'aime pas les complimens.

PASQUIN.

Mais, du moins, permettez que je vous demande pourquoi vous vous dépouillez tout-à-fait ?

LEANDRE.

Pour me punir de mes folies, & faire argent de tout. Je veux convaincre mon pere, que quoi qu'on m'ait gâté l'esprit, on n'a pas pû gâter mon cœur.

PASQUIN.

J'approuve ce dessein ; mais vous n'êtes plus obligé de l'exécuter, il vous rentre un effet considérable.

LEANDRE.

As-tu porté ma lettre à ce vieux juif ?

PASQUIN.

En doutez-vous ?

LEANDRE.

Comme je suis en malheur, & que tu ne me parlois point de cette affaire, je la croyois manquée, ou différée de quelques jours.

PASQUIN.

Manquée, dites-vous ? Jamais affaire n'a mieux réussi.

LEANDRE.

Tout de bon ?

PASQUIN.

Vous allez.

LEANDRE.

Si j'étois capable de sentir de la joie, j'en serois transporté ; mais, de quelque chagrin que je me sente accablé, je brûle de sçavoir comment la chose s'est passée ; fais-m'en le récit bien circonstancié.

PASQUIN *à part.*

Allons, mon imagination, faites merveilles.

LEANDRE.

Peins-moi bien la contenance de mon cher Salomon à la lecture de mon épître.

PASQUIN.

Il se souviendra de nous, sur ma parole.

LEANDRE.

Oh ! Je te crois. Hé bien ?

PASQUIN.

D'abord, je suis entré dans son bureau d'un air furibond, comme vous me voyez presentement.

LEANDRE.

C'étoit fort bien débiter. Après ?

PASQUIN.

Mon air l'a fait pâlir ; car, dès que j'ai les yeux en feu, on ne peut soutenir mes regards.

LEANDRE.

Je ne te croyois pas si terrible.

PASQUIN.

C'est que je me modère devant vous.

LEANDRE.

Tu ne fais pas mal. Poursuis.

PASQUIN.

Quand je l'ai vû si troublé, si tremblant, je lui ai dit d'un ton fier & rude : Tenez, bon-homme,

mettez vos lunettes , & lisez attentivement ce petit mot d'avis ; pesez-en bien les expressions , mon ami , elles sont significatives , & n'ont pas besoin d'interprète.

LEANDRE.

Bravo !

PASQUIN.

Ayant pris la lettre , il l'a lûe deux fois sans rien dire , mais toujours tremblant comme la feuille ; ensuite , il m'a prié très-humblement de me retirer , m'assurant que demain , sans faute , il vous feroit éponse.

LEANDRE.

Comment , c'est-là tout ?

PASQUIN.

Vraiment , vous n'y êtes pas. Réponse tout-à-l'heure , lui ai-je dit d'un ton impérieux ; je ne sors point que vous ne l'ayiez faite. Ah ! Monsieur Pasquin , ne vous fâchez pas , m'a-t'il répondu , je m'en vais écrire à votre maître. Il ne s'agit pas d'écrire , lui ai-je répliqué , mais de faire sur le champ ce qu'il vous ordonne ; c'est l'unique réponse qu'il exige. Têtebleu , je n'entens pas plus raillerie que mon maître. Dépêchons , ai-je ajouté , en mettant la main sur la garde de mon épée , nos diamans. Il a voulu crier au meurtre ; je l'ai pris à la gorge , en le menaçant de l'étrangler & de le hacher en pièces , s'il osoit crier ou bouger de sa place. Mon courage héroïque l'a tellement épouvan-té , qu'il a pris sagement le parti de capituler. Voilà vos diamans , m'a-t'il dit , en les tirant de son bureau ; mais est-il juste , Monsieur Pasquin , que je perde mes cent louis d'or ? Tu ne les perdras pas , vieux coquin , lui ai-je dit , & je t'en répons sur mon honneur. Ah ! Cela suffit , m'a-t'il répliqué , votre parole est de l'or en barre , je tiens mon argent pour reçu , voilà vos diamans.

id. sn. 0.

COMEDIE.
LEANDRE.

Quoi! Sérieusement, il te les a remis?

PASQUIN.

Si bien que les voici; voyez s'il en manque un seul.

LEANDRE.

Non, parbleu, je les vois tous, & je les reconnois. Ah! Mon cher Pasquin, que je t'ai d'obligation!

PASQUIN.

Vous voyez de quel prix est un valet aussi fidèle qu'intrépide.

LEANDRE.

J'avoue que je ne te croyois pas si courageux.

PASQUIN.

Ah! Diable, c'est que vous ne m'avez pas vû dans l'occasion: employez-moi hardiment, si elle se presente, & vous verrez de quel bois je me chauffe.

LEANDRE.

Ma foi, tu m'étonnes. Tu m'avois donc caché ta valeur?

PASQUIN *prenant du tabac.*

Les vrais braves sont toujours modestes.

LEANDRE.

Cela est vrai. Au reste, tu mérites récompense; & tu peux compter que je ne t'oublierai pas.

S C E N E I I I.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE,
PASQUIN.

LISETTE *bas à Isabelle.*

NE lui faisons pas connoître que nous le cherchons, & feignons de le rencontrer par hazard.

Suis-moi, Lisette, nous reviendrons bien-tôt.
Ai-je un carrosse ?

L I S E T T E.

Il vous attend. Ah ! Messieurs, la rencontre est heureuse.

I S A B E L L E à Léandre.

C'est vous, Monsieur ! Eh ! Bon Dieu, dans quel équipage vous voilà !

L E A N D R E.

Je suis honteux de paroître ainsi devant vous, & vous me permettez...

I S A B E L L E.

Non, non, restez un moment, je vous dispense du cérémonial.

L I S E T T E.

Monsieur va-t'il se mettre au lit ?

P A S Q U I N.

Oui. Comme il s'ennuie, je m'en vais le coucher.

L I S E T T E.

A l'heure qu'il est ?

L E A N D R E.

Quand on est malade, on se couche à toute heure.

I S A B E L L E.

Eh, quel est votre mal ?

P A S Q U I N.

Son mal est dans la tête.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Si tu ne te tais...

L I S E T T E.

Effectivement, vous paroissez changé.

I S A B E L L E à Léandre.

Vous devriez prendre un peu l'air.

P A S Q U I N.

Non ; le grand air lui seroit contraire, celui de sa chambre lui convient mieux.

L I S E T T E.

Pasquin est donc votre médecin ?

vous prie ; tenez
 L I S E T T E
 M E M O I R E S
 D I E.
 Q U I N.

Lifette, si tu m'aiguise purge quelquefois de tes mauvaises herbes.

LEANDRE à Pasquin, d'un air menaçant.
 Si ce n'étoit Mademoiselle...

L I S E T T E à Léandre.

Est-ce qu'elle a quelque crédit sur votre esprit ?

LEANDRE.

Ah, Lifette ! Elle peut tout sur mon esprit & sur mon cœur.

I S A B E L L E.

Il n'y auroit que l'expérience qui pût m'en convaincre.

LEANDRE.

Qu'exigez-vous de moi ? Parlez.

I S A B E L L E.

Puisque vous m'y invitez si gracieusement...

L I S E T T E.

Il faut le prendre au mot ; voyons un peu ce qui en résultera.

I S A B E L L E.

Effectivement, si j'ai bonne mémoire, vous avez voulu me persuader tantôt que vous aviez quelque inclination pour moi.

LEANDRE *vivement*.

Quelque inclination ! Je n'ai jamais vraiment aimé que vous ; je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir : c'est peu dire que je vous aime, je vous adore.

L I S E T T E.

Cela est fort.

LEANDRE à Isabelle :

Mais, vous-même, ne m'avez-vous pas assuré que vous n'en doutiez pas ?

L I S E T T E.

Oui ; mais de pareilles protestations de votre part, ont grand besoin de confirmation.

LEANDRE à Isabelle, d'un air désespéré.

Eh bien, s'il ne m'en coûte que la vie pour vous confirmer mes sentimens...

ISABELLE.

Plus de ces démonstrations, je viendrons bien-tôt.
vous pour averti que je les déteste.

PASQUIN.

Et toi, Lifette?

LIFETTE.

Oh! Pour les tiennes, elles m'amusement.

PASQUIN.

Fort bien, mon adorable, il faut se tuer pour
vous divertir.

ISABELLE à Léandre.

Une chose encore que je ne puis souffrir, c'est
cet air de désespoir que vous affectez.

LEANDRE.

Il n'est point affecté, je vous jure.

ISABELLE.

Affecté, ou non, il me déplaît souverainement.
Eh, qu'ai-je affaire d'un amant chagrin? Vous ne
pouvez inspirer que la tristesse. Est-ce là le moyen
de plaire? Si vous persistez dans cette humeur noi-
re, un couvent est moins ennuyeux que vous. Oh
bien; je vous signifie que, pour croire que vous
m'aimez, il faut que je vous voye un air tout diffé-
rent; je veux que la tranquillité, que la joye même
régner sur votre visage.

PASQUIN *prenant la main de Léandre, chante,*
Allons gai, toujours gai, la relira la la lanlire
&c.

LEANDRE *le prenant à la gorge.*

Ah! Bourreau, je ne sçai qui me tient...

ISABELLE.

C'est donc là le crédit que j'ai sur vous? Adieu.
Monsieur, vous ne me verrez plus.

LEANDRE.

Pardon, charmante Isabelle; vous allez me voir
tout autre. Mon cher Pasquin, demande grace pour
moi.

en... s...
Lifette, si tu m'aim... l'un ton absolu 177.
re rester. e commande de la fai-

L I S E T T E.

Allons-nous-en, Mademoiselle.

P A S Q U I N *la retenant.*

Ah, tigresse!

L E A N D R E *à Isabelle.*

Si vous sortez, je ne vivrai pas un instant.

I S A B E L L E.

Encore des menaces?

L E A N D R E.

C'est pour la dernière fois, sur mon honneur!

I S A B E L L E.

Souvenez-vous de ce serment, & promettez-moi de m'obéir, sans réserve, sur tout ce que j'exigerai de vous.

L E A N D R E.

C'en est fait; ordonnez, je ne balancerai pas.

L I S E T T E.

Nous allons voir. Allons, Mademoiselle, usez bien de vos droits.

I S A B E L L E.

Je me rapelle tous les discours que vous m'avez tenus, Monsieur; ils me font comprendre, aussi bien qu'à Lifette, que vous avez formé contre vous-même un dessein barbare & funeste.

L E A N D R E.

Pourquoi vous imaginer...

I S A B E L L E.

Point de discours. Ouvrez-moi votre cœur en ce moment, & sans hésiter, ou je vous déclare que je ne croirai pas un seul mot de vos protestations.

L E A N D R E.

En bien, il faut vous l'avouer; l'état affreux où je me suis plongé par ma conduite extravagante, les vives persécutions de mes créanciers, l'impossibilité où je suis de les payer; &, ce qui me dé-

LE JEUNE HOMME A L'EPPEUVE ;

Je suis bien plus que tout le reste, les plaintes, les cris, la juste colere de mon pere qui me defend de me presenter à sa vue ; & que mes-dissipations ont jetté dans la misere ; mille autres chagrins, des reproches sanglans que j'essuye de toutes parts ; tant de sujets d'inquietude & de douleur m'ont mis en fureur contre moi-même, & fait prendre la resolution d'attenter sur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laisser après moi.

I S A B E L L E.

Cet aveu sincere est une premiere preuve de votre amour, mais j'en exige encore deux autres ; la premiere, c'est que vous me fassiez serment que vous triompherez de votre desespoir.

L E A N D R E.

Eh, pourquoi voulez-vous que je vive ?

I S A B E L L E.

Pour m'aimer.

L E A N D R E.

Vous le voulez absolument ?

I S A B E L L E.

Absolument.

L E A N D R E.

Je vous obéirai, & je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas tout, je veux que vous me livriez toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira de les garder, & que vous me donniez votre parole d'honneur, que pendant ce tems-là vous ne fortirez point.

L E A N D R E.

Ma parole d'honneur ! Eh bien, je vous la donne : Etes-vous contente ?

I S A B E L L E.

Je le serai quand j'aurai vos armes.

LEANDRE.

Tiens ; Pasquin , voilà la clef de mon cabinet ,
apporte tout aux pieds d'Isabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vuidier l'arsenal. N'y a-t'il rien de
caché ?

LEANDRE.

Non , sur mon honneur.

LISETTE.

Mais n'avez-vous point en réserve quelque lé-
gère dose de mort-aux-rats ?

LEANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

PASQUIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LEANDRE , ISABELLE , LISETTE.

LEANDRE.

N'Etes-vous pas bien assurée maintenant , que
vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

ISABELLE.

A vous dire le vrai , je commence à le croire.

LEANDRE.

Ah ! Si je puis me flatter d'être aimé de vous , rien
n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de
l'espérer ?

ISABELLE.

Le soin que je prens de conserver vos jours vous
parle mieux que les plus vives expressions.

LEANDRE.

Eh , Pasquin , dépêche-toi. Qu'il est lent à exé-
cuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

LE JEUNE HOMME A L'EP- EUVE,

le père bien plus que tout le reste, les plaintes, les cris, la juste colere de mon pere qui me defend de me presenter à sa vue; & que mes dissipations ont jetté dans la misere; mille autres chagrins, des reproches sanglans que j'essuye de toutes parts; tant de sujets d'inquietude & de douleur m'ont mis en fureur contre moi-même, & fait prendre la résolution d'attenter sur ma vie, dès que j'aurois pu recouvrer quelques effets que je veux laisser après moi.

I S A B E L L E.

Cet aveu sincere est une première preuve de votre amour, mais j'en exige encore deux autres; la première, c'est que vous me fassiez serment que vous triompherez de votre désespoir.

L E A N D R E.

Eh, pourquoi voulez-vous que je vive?

I S A B E L L E.

Pour m'aimer.

L E A N D R E.

Vous le voulez absolument?

I S A B E L L E.

Absolument.

L E A N D R E.

Je vous obéirai, & je vous le jure par ce qu'il y a de plus sacré.

I S A B E L L E.

Ce n'est pas tout, je veux que vous me livriez toutes vos armes pour tout le tems qu'il me plaira de les garder, & que vous me donniez votre parole d'honneur, que pendant ce tems-là vous ne sortirez point.

L E A N D R E.

Ma parole d'honneur! Eh bien, je vous la donne: Etes-vous contente?

I S A B E L L E.

Je le serai quand j'aurai vos armes.

LEANDRE.

Tiens ; Pasquin , voilà la clef de mon cabinet ,
apporte tout aux pieds d'Isabelle.

PASQUIN.

Je m'en vais vuidier l'arsenal. N'y a-t'il rien de
caché ?

LEANDRE.

Non , sur mon honneur.

LISETTE.

Mais n'avez-vous point en réserve quelque le-
gère dose de mort-aux-rats ?

LEANDRE.

Je jure que je n'y ai jamais pensé.

PASQUIN.

Je reviens tout-à-l'heure.

SCENE IV.

LEANDRE , ISABELLE , LISETTE.

LEANDRE.

N'Etes-vous pas bien assurée maintenant , que
vous régnerez despotiquement sur mon cœur ?

ISABELLE.

A vous dire le vrai , je commence à le croire.

LEANDRE.

Ah ! Si je puis me flatter d'être aimé de vous , rien
n'égalera mon bonheur. Me permettez-vous de
l'espérer ?

ISABELLE.

Le soin que je prens de conserver vos jours vous
parle mieux que les plus vives expressions.

LEANDRE.

Eh , Pasquin , dépêche-toi. Qu'il est lent à exé-
cuter vos ordres ! Je m'en vais le hâter.

2. LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE,
L I S E T T E.

Cette impatience me plaît. Mais demeurez, le
voici qui rentre.

S C E N E V.

P A S Q U I N *aportant un fusil, une paire de
pistolets, un poignard, une épée, & un fourniment
complet*, LEANDRE, ISABELLE, LISETTE.

P A S Q U I N *d'un ton tragique.*

M Adame, à vos genoux j'apporte cette épée ;
toutes nos armes à feu, & nos munitions de guerre.

I S A B E L L E *à Léandre.*

Est-ce tout ?

L E A N D R E.

S'il y manque rien, accablez-moi de haine & de
mépris.

I S A B E L L E.

Je suis contente.

P A S Q U I N *chante à Isabelle.*

Triomphez, charmante reine, triomphez, &c.

L E A N D R E *secouant Pasquin.*

Parbleu, tu es bien impertinent !

P A S Q U I N.

Parbleu, vous n'aimez guère la musique !

L I S E T T E.

Ce n'est pas tout, il faut que j'aye mon tour. Al-
lons, Monsieur Pasquin, votre épée.

L E A N D R E.

Oh ! Elle n'est pas à craindre.

L I S E T T E.

Non pour lui, mais pour vous ; c'est une occasion
prochaine.

P A S Q U I N.

Tenez, ma reine, je mets entre vos mains une
arme bien redoutable.

COMEDIE.
L I S E T T E.

1783

Donnez.

P A S Q U I N.

A condition que vous m'aimerez ; c'est une condition , *sine quâ non*.

L I S E T T E.

Sine quâ non ! Quelle langue est-ce là ?

P A S Q U I N.

C'est la langue de l'amour. (*Voyant qu'Isabelle veut prendre les pistolets.*) Attendez , Mademoiselle , pour éviter tout accident , je m'en vais les vider . N'ayez pas peur. (*Il décharge les deux pistolets.*)

S C E N E V I.

GERONTE , ISABELLE , LISETTE ,
P A S Q U I N.

GERONTE

accourt , & Léandre disparoît.

A H , bon Dieu ! Quel bruit viens-je d'entendre ?
Qu'est devenu mon fils ? Deux filles armées ! L'avez-vous tué ?

L I S E T T E.

Ne craignez rien , nos armes ne sont pas meurtrières.

GERONTE.

Mais , qui est-ce qui a tiré ?

P A S Q U I N.

C'est moi , sans vanité.

GERONTE.

Et pourquoi , diable , as-tu fait ce fracas ?

P A S Q U I N.

C'est une réjouissance pour la paix.

GERONTE.

Pour la paix !

18. LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE ;
PASQUIN.

Oui, Monsieur, la paix est faite entre votre fils
& lui ; voici les deux médiatrices, & l'amour est ga-
rant du traité. M'entendez-vous ?

GERONTE.

Que trop. Ah, cruel ami ! Ma chère Isabelle, que
je vous ai d'obligation !

LISETTE.

Et à moi donc ?

GERONTE.

Va, Lisette, je n'oublierai pas la dot.

PASQUIN.

Et où la prendrez-vous !

GERONTE.

De quoi te mêles-tu ?

PASQUIN.

J'y prens quelque intérêt.

LISETTE.

Avec votre permission, Monsieur Pasquin, ne
vous mêlez point de mes affaires.

PASQUIN.

Avec votre permission, Mademoiselle Lisette,
vos affaires seront bien-tôt les miennes.

ISABELLE.

Ne craignez plus rien pour Léandre, j'ai sa parole
d'honneur.

GERONTE.

Vous me calmez ; mais j'ai eu belle peur.

SCENE VII.

LISIMON, GERONTE, ISABELLE,
PASQUIN, LISETTE.

LISIMON.

U'avez-vous, mon ami ? Vous me paroissez
bien ému.

J'ai pensé perdre mon fils ; sans Mademoiselle , il se désespéroit.

LISIMON.

Pauvre homme que vous êtes ! Vous vous effrayez des discours d'un jeune homme !

PASQUIN.

Ne blâmez point Monsieur ; l'affaire étoit sérieuse.

LISIMON.

Se peut-il que son extravagance ? . . .

ISABELLE.

Elle étoit très à craindre , je vous en répons , & il seroit dangereux de l'y faire retomber. Nous vous laissons tenir conseil sur le parti que vous avez à prendre.

(Elles sortent en emportant les armes.)

S C E N E V I I I .

GERONTE , LISIMON , PASQUIN.

GERONTE à Lisimon.

Q Ue me conseillez-vous ?

LISIMON.

De tenir ferme. Si vous faites mal-à-propos la moindre démarche , votre fils n'en reviendra jamais.

GERONTE.

Ne vous ouvrez pas davantage , & regardez qui nous écoute.

PASQUIN.

Vous vous défiez de moi ? Bon jour & bon soir.

GERONTE.

Oui , va-t'en.

LISIMON.

Non , reste. Vous lui faites tort. Je me fie à lui comme à moi-même.

106 FLEUR UNE HOMME A L'ÉPREUVE,
PASQUIN.

Et vous faites bien ; sans cela , je vous ferois voir
du pays. Mais , qu'est-ce que ceci ?

S C E N E IX.

LA FLEUR *portant une malle , & suivi de deux hom-
mes qui en portent chacun une autre*, GERONTE,
LISIMON, PASQUIN.

PASQUIN *à la Fleur.*

QU portez-vous ces malles , Monsieur la Fleur ?
LA FLEUR.

Notre maître m'ayant dit qu'il vouloit vendre sa
garde-robe . j'en ai promis quatre mille francs pour
mon cousin Broquant , qui est le plus honnête fripier
des halles ; & mondit maître étant convenu du prix,
j'emporte les malles pour mondit cousin.

PASQUIN.

Pour mondit cousin ! Commencez , messieurs les
faquins , par déposer ici lesdites malles : ce fripon
croit encore signifier un exploit.

GERONTE.

Dépêchons , ou je vous ferai pendre tous trois
comme voleurs domestiques.

(*Les hommes qui portoient les malles, les jettent
& s'enfuient ; la Fleur reste.*)

LISIMON.

Avec votre permission , Monsieur de la Fleur ;
votredit maître a-t'il touché les quatre mille francs ?

LA FLEUR.

Pas encore. Je lui ai promis de lui apporter son ar-
gent dès que j'aurois livré la marchandise.

LISIMON.

Votre fils n'est pas déshant , comme vous voyez ;
Vous êtes un maître fripon , Monsieur de la Fleur ;

PASQUIN.

D'autant plus fripon, qu'il sçait le prix de ce qu'il emporte. Ces habits valent plus de huit mille francs.

GERONTE.

Qu'on m'arrête ce misérable.

LISIMON.

Eh, non; contentez-vous de les chasser.

GERONTE *poussant rudement la Fleur;*
Va te faire pendre ailleurs.

SCENE X.

GERONTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON.

Ohçà, mon cher Pasquin, il faut que tu fasses encore quelques petits mensonges à ton maître.

GERONTE.

Oh! cela lui est aisé: les plus gros ne lui coûtent rien.

PASQUIN.

Monsieur tire toujours sur moi.

LISIMON.

C'est une vieille rancune, il n'en faut que rire!

GERONTE.

Mais, pourquoi mon fils vendoit-il ses habits?

PASQUIN.

Par désespoir. Il dit que c'est pour faire un fond, qui, joint à ses diamans & à beaucoup d'argent, qui lui est dû par des amis, pourra former une somme assez considérable, dont il disposera par son testament.

GERONTE *d'un ton pleureur.*

Par son testament!

LISIMON.

Eh! Ne vous alarmez point de la fougue d'un:

18. JEUNE HOMME A L'EPREUVE ;
jeune étourdi. Tu lui diras , Pasquin , que tu as re-
tenu ses malles , parce que tu as trouvé un autre
acheteur qui t'en veut donner six mille francs : son
pere fournira la somme , & retiendra les habits.
Nous comptons sur toi.

P A S Q U I N .

Et vous faites bien. Ah ! ah ! Voici une des malles
ouverte ? Et je mets la main justement sur l'habit aux
grandes aventures. Oh ! Quelle étourderie !

L I S I M O N .

Quoi donc ?

P A S Q U I N .

Il a laissé son porte-feuille dans cette poche.

L I S I M O N *lui arrachant le porte-feuille.*
Voyons.

P A S Q U I N .

Ah ! Monsieur , ne l'ouvrez pas , c'est un magasin
de fottifes.

L I S I M O N .

Donne-le-moi , cela m'amusera : je parcourrai
tantôt toutes ces pièces d'éloquence. Ce sont des
lettres de femmes !

P A S Q U I N .

Filles , femmes & veuves , tout lui est bon.

G E R O N T E .

Quelle corruption de mœurs ! Mon ami , nous au-
rons beau faire , nous ne le corrigerons jamais.

P A S Q U I N .

C'est selon. Si j'étois son pere , je le mettrois si-
bien à l'épreuve , que je sçaurois une fois pour tou-
jours à quoi m'en tenir sur son sujet.

G E R O N T E .

Et que ferois-tu ?

P A S Q U I N .

J'acheverois de payer ses dettes , & je le remet-
trois en fonds.

G E R O N T E .

Le traître est d'accord avec lui pour nous duper.

PASQUIN.

foi; je vous indique tout naturellement
 ce qui vous reste, pour lire jusqu'au

A Cour.

GERONTE.

Bon! Bon! Si je prenois ce parti là, tu ne pour-
 rois jamais t'empêcher de nous trahir.

PASQUIN.

Je ne vous trahirai point; j'en fais serment sur
 mon honneur.

GERONTE.

Belle caution?

LISIMON.

Je l'accepte, & je m'y fie absolument.

GERONTE.

Songe qu'il y va du salut de ton maître.

PASQUIN.

Je donnerois ma vie pour lui.

LISIMON.

J'en suis persuadé. Apprens donc, mon cher Pas-
 quin, que tous ses créanciers sont payés : cela s'est
 fait sous main, il l'ignore absolument; & bien loin
 de le tirer de peine, comme nous le pourrions, nous
 lui faisons croire qu'on le guette pour l'arrêter. J'ai
 fait passer déjà cinq ou six fois une troupe d'archers
 devant ses fenêtres : c'est ce qui l'empêche de sortir
 depuis quatre jours.

PASQUIN.

Oh! Pour ce coup, je mets pavillon bas devant
 vous, vous êtes plus fin que moi, je le confesse,
 car j'ai donné comme lui dans le panneau; mais tout
 ce que j'apprens ici me ravit.

GERONTE.

Ne va pas gâter notre besogne.

PASQUIN.

Si je la gâte, assommez-moi. Vous voyez que vo-
 tre conduite s'accorde avec mes idées. Que je vais

290 LE JEUNE HOMME A L'ÉPREUVE;
vous seconder de bon cœur, & me re-ouve;
pens de votre cher fils ! que tu as re-

L I S I M O N. ouvé un autre

Viens, suis-nous chez G é r o n t e ; ra les habits.
nous concerter.

Fin du troisième Acte.



foi;
die

A C T E I V .

S C E N E P R E M I È R E .

G E R O N T E , L I S I M O N .

L I S I M O N .

NE précipitons rien, vous dis-je, je lui ferai toucher vos six mille francs en tems & lieu; mais s'il vous plaît, avant que d'en venir là, je veux qu'il subisse toutes les épreuves que nous venons de concerter avec Pasquin: j'espère que l'effet sera décisif; & sçaura nous déterminer. Il faut se défier long-tems d'un jeune homme qui a long-tems vécu comme votre fils, & on ne peut chercher trop de moyens, croyez-moi, de connoître à fond ses dispositions présentes.

G E R O N T E .

Que nous sommes barbares!

L I S I M O N .

Que vous êtes pusillanime! Eh! Morbleu, soyez homme une fois: vous n'avez que trop joué le rôle de pere, prenez enfin celui de maître, & commencez par vous imposer la loi de suspendre & de cacher votre foiblesse.

G E R O N T E .

Mais, toute réflexion faite, mon cher ami, n'avons-nous pas fait assez souffrir ce pauvre enfant; en le réduisant au dernier désespoir?

L I S I M O N .

Impatiences & vivacités de jeune homme; dont

192 LE JEUNE HONNÊTE & LE PÉCHEUR
les fureurs ne prouvent point qu'il n'a pas encore, à beaucoup près, fait que tu as ré-
tions qu'il mérite ; ses créanciers & trouvé un autre
ne l'ont que trop prouvé. le fr : son

GERONTE.

Après tout, ce sont des folies de son âge : si on punissoit aussi sévèrement tous les jeunes gens qui lui ressemblent, on bouleverseroit tout Paris.

LISIMON.

Dites plutôt que tout Paris rentreroit dans l'ordre, & que les vices n'y triompheroient pas comme ils font. Qui est-ce qui renverse l'ordre ? C'est la Jeunesse.

GERONTE.

Eh ! N'est-elle pas faite pour le renverser ? Chaque âge a ses fonctions.

LISIMON.

Pour un homme dont les mœurs sont si pures ; vous prêchez une morale bien relâchée.

GERONTE.

C'est que je suis juste, & sçai compatir à la foiblesse humaine : j'en ai tant de pitié, que s'il ne tenoit qu'à moi, je délivrerois tout-à-l'heure mon fils de ses tourmens, quand il devoit encore m'en coûter le double de ce que j'ai déjà payé pour lui.

LISIMON.

C'est ce que je ne souffrirai point, ou bien nous romprons ensemble : je serai votre ami malgré vous, & je suis plus ami de votre fils, que vous ne l'êtes vous-même. Songez qu'il vous croit ruiné par sa faute : soyez plus constant dans vos résolutions, & gardez-vous bien de le désabuser avant qu'il l'ait mérité. De la circonstance où nous sommes, dépend tout le bonheur de sa vie & du reste de vos jours : rien de plus sérieux.

GERONTE.

Oh bien, faites donc comme vous l'entendrez ; je ne m'en mêle plus, & je vous livre mon fils.

LISIMON.

L I S I M O N .

foi; ..ez-vous?

G E R O N T E .

vous en donne ma parole.

L I S I M O N .

Je suis content.

S C E N E I I .

PASQUIN, GERONTE, LISIMON.

L I S I M O N .

H É bien , mon garçon , quelles nouvelles ?

P A S Q U I N .

De très-sérieuses. Mon pauvre maître est si furieusement amoureux , qu'il n'y a que moi qui puisse lui faire paroli.

L I S I M O N .

Tant mieux.

P A S Q U I N .

Je gage qu'avec tout votre esprit & votre sang-froid , il vous seroit impossible de décider lequel est le plus fou de nous deux. N'avez-vous pas entendu nos soupirs ?

L I S I M O N .

Comment , Pasquin , tu soupire aussi ?

P A S Q U I N *poussant un long soupir.*

Ah ! Monsieur , j'en perds la respiration.

L I S I M O N .

Finis donc , tu me ferois mourir de rire : je te croyois plus sage.

P A S Q U I N .

Les plus grands hommes ont leurs foibleffes. La friponne de Lisette m'a tourné la tête.

L I S I M O N .

Quelle pitié ! Qu'est-ce que tu tiens là ?

194 LE JEUNE HOMME — A L E X A N D R E — V E U V E ,

P A S Q U I N . — qu'il a payé un autre

Des billets pour douze mille cinq cents.

G E R O N T E . — son

Comment, morbleu, mon fils doit encore

P A S Q U I N .

Au contraire, c'est ce qui est dû à Monsieur votre

L I S I M O N .

Ce qui lui est dû!

P A S Q U I N .

Vraiment oui. Quand il est en fonds, sa bourse est ouverte: il s'épuise par facilité, pour soutenir les autres, & il emprunte pour se soutenir.

G E R O N T E .

Le bon cœur!

P A S Q U I N .

Dites plutôt, la bonne dupe!

L I S I M O N .

Procédé de jeune homme. Donne-moi ces billets, que je les lise.

P A S Q U I N .

Mais ne le blâmons pas en tout. Vous en trouverez ici deux de mille écus chacun, qu'il a gagnés au jeu sur parole d'honneur, qu'on a garantis par écrit.

L I S I M O N .

Les voici. Comment donc! Je connois particulièrement ces Messieurs; ce sont des gens d'honneur, & de grande qualité: je répons qu'ils payeront hier - ôt Léandre, & je me charge, moi, d'avancer cette somme pour eux. Jamais dette ne fut plus sûre que celle-là.

G E R O N T E .

J'en suis ravi.

L I S I M O N .

Voyons les autres billets. Celui-ci, de quatre mille francs, est signé d'Orville: n'est-ce pas le fils d'un fameux banquier qui se nomme Plantin?

P A S Q U I N.

foi; il se donne des airs de condition, se
 Monsieur le Comte, perd son argent
 tant. joue sur sa parole, brille dans un équi-
 re superbe, dissipe une ample fortune, emprun-
 te à grosse usure, &, pour être le finge des Grands,
 soutient les frais d'une Nymphé à ses gages, & d'u-
 ne petite maison où il la régale splendidement, avec
 de jeunes Seigneurs qui se moquent de lui.

G E R O N T E.

C'est donc un des amis de mon fils?

P A S Q U I N.

Intime; ils se sont souvent associés pour se cau-
 tionner tour à tour.

L I S I M O N.

Oh bien, Monsieur le Comte, votre pere va
 payer pour vous le billet; avant qu'il ait l'honneur
 de faire banqueroute. Monsieur Plantin a quatre
 mille francs à tirer sur moi: ma dette acquittera
 celle du Seigneur d'Orville. Quel est cet autre bil-
 let? Je croi, Dieu me le pardonne, qu'il est de mon
 neveu!

P A S Q U I N.

De lui-même; il commence à se former.

L I S I M O N.

Ah! Ah! Petit drôle, vous faites aussi des billets?

P A S Q U I N.

Pourquoi non, puisqu'il scait écrire?

L I S I M O N.

Autant de retranché sur vos menus plaisirs: il
 m'en coûtera deux mille cinq cens livres, pour vous
 acquitter avec Léandre; mais mon argent vous coû-
 tera cher sur ma parole. Est-ce là tout?

P A S Q U I N.

Oui, Monsieur.

L I S I M O N.

Cela forme un total assez considérable, que je
 veux faire toucher à ton maître avant qu' il soit nuit,

196 LE JEUNE HOMME ÉPÉVUE,
(à Geronte,) En y joignant six mille que tu as re-
vous m'avez livrés pour ses habits, j'en ai vu un autre
voir dix-huit mille cinq cents livres : son
ses diamans qui en valent plus de quinze mille encore.
verrons quel usage il fera de tous ces effets ; c'est
preuve capitale où je l'attens.

GERONTE.

Et qui me fait trembler pour lui, si ce fripon ne
nous trompe point.

PASQUIN.

Encore fripon ? Vous vous défiez encore de moi ?
Eh bien, faites vos affaires vous-même, je ne m'en
mêle plus.

LISIMON.

Ne te fâche pas, mon ami, pardonne-lui de vieilles
habitudes.

PASQUIN.

Oui, mais qu'il s'en défasse, ou je reprendrai les
miennes.

LISIMON.

Garde-t'en bien ; tu romprois toutes nos mesures ?

PASQUIN.

Revenons au fait.

LISIMON.

Le fait est qu'il faut que tu caches soigneusement
à Léandre, que c'est moi qui acquitte ses billets
d'avance : il est essentiel, au contraire, qu'il se per-
suade que cette grosse remise lui vient à notre insçu :
s'il nous croyoit informés, son père & moi, qu'il
lui rentre tant d'argent à la fois, il n'oseroit en dis-
poser à sa fantaisie.

GERONTE.

Oh ! Pour le coup, j'approuve votre idée. Mon
cher Pasquin, mon ami, il faut nous aider fidèle-
ment en cette conjoncture délicate.

PASQUIN.

Ah ! Je suis donc mon cher Pasquin présente-
ment ?

L I S I M O N.

foi; me, mon enfant, songe qu'en nous
 tu fers encore mieux ton maître.

P A S Q U I N.

tant, je te cœur si bon, que j'en ai honte; mais c'est le
 cœur des honnêtes gens.

G E R O N T E *à part.*

Le coquin!

P A S Q U I N *à Lisimon.*

Un mot encore, pour nous mieux entendre. Si
 vous voulez qu'il ignore ce que vous faites pour lui,
 il faut donc que je m'en attribue le mérite?

L I S I M O N.

Sans doute: fais-toi valoir sur cela comme sur les
 diamans; le recit que tu lui as fait est merveilleux.
 Je m'en vais rassembler nos sommes que je tiendrai
 toutes prêtes, & nous conviendrons du moment de
 les produire. Songe que tu gagneras plus à trom-
 per ton maître, qu'à nous trahir; d'ailleurs, ce fera
 plus le servir que le tromper.

G E R O N T E.

Sois-nous fidèle, & je te promets une récompen-
 se magnifique.

P A S Q U I N.

Il va m'en coûter encore quelques mensonges;
 mais que ne fait-on point pour ses amis?

G E R O N T E *ôtant son chapeau.*

Ah! Trop d'honneur.

L I S I M O N.

Quels autres papiers tiens-tu là?

P A S Q U I N.

Ce sont mes lettres de créance; en vertu des-
 quelles je pourrais recevoir & donner quittance
 pour mon maître.

L I S I M O N.

Tu peux les brûler. Voici Lisette, nous te lais-
 sons avec elle pour te faire notre cour.

que tu as re-
 çu un autre
 : son
 encore ces.

S C E N E I

L I S E T T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

QU'elle a l'œil fin & les traits piquans ! Ma foi, j'en deviens fou.

L I S E T T E.

Votre servante, Monsieur Pasquin : il me paroît que vous méditez tout seul.

P A S Q U I N.

Oui, je médite sur vos charmes, & je brûle d'en être possesseur. Convenons de nos faits, mon petit cœur : quand nous marierons-nous ?

L I S E T T E.

Le beau début pour un homme poli !

P A S Q U I N.

Comment donc, peut-on faire une plus grande politesse à une jolie fille, que de lui témoigner un vif empressement de l'épouser ?

L I S E T T E.

Apprenez de moi, Monsieur l'empressé, qu'un homme qui sçait vivre n'offre jamais d'épouser, qu'après s'être assuré que sa proposition convient.

P A S Q U I N.

Ne convient-elle pas quand on s'aime ?

L I S E T T E.

Et qui vous a dit que je vous aime, Monsieur Pasquin ?

P A S Q U I N.

Vos yeux, Mademoiselle Lisette.

L I S E T T E.

Oh ! Mes yeux, mes yeux, ne vous y fiez pas : naturellement ils sont grands parleurs, mais souvent ce qu'ils disent ne signifie rien.

PASQUIN.

foi; ns ! Ils m'ont donc trompé ?

L I S E T T E.

tant, j'os de croire à leur témoignage, si ma
ne ne le confirme pas.

PASQUIN.

Eh, morbleu, fais-la donc parler.

L I S E T T E.

Elle est trop modeste pour faire un aveu.

PASQUIN.

Comment donc s'y prendre pour vous pénétrer ?
Je croyois que nous étions d'accord.

L I S E T T E.

Eh, ne sçais-tu pas, butor, que je vais au cou-
vent ? Je ne quitterai pas ma maîtresse ; son sort
fera le mien.

PASQUIN.

Quoi, vous persistez toutes deux !

L I S E T T E.

Mais... je croi qu'oui.

PASQUIN.

Rendez-nous donc nos armes, barbares que
vous êtes !

L I S E T T E.

Vos armes ! Pourquoi faire ?

PASQUIN.

Pour nous tuer une bonne fois.

L I S E T T E.

Si tu le veux absolument, je m'en vais te rendre
ton épée.

PASQUIN.

Non, non, garde-la, je pourrois me manquer ;
car je n'ai pas la main sûre : je veux m'expédier
promptement d'un bon coup de pistolet.

L I S E T T E.

Hé bien, je te prêterai ceux de ton maître ; qu'à
cela ne tienne.

PASQUIN

L'offre est tendre ; tu ris en ~~me~~ que tu as re-
 dite & beau faire , tiens , je v ~~ouvé~~ un autre
 mes ; je m'en fais l'aveu pour t ~~le f~~ : son
 ta pudeur. Allons , la main sur la confè ~~encore~~ ces.
 menti ?

L I S E T T E.

Laisse-moi faire mon message.

PASQUIN.

Où vas-tu , je te prie ?

L I S E T T E.

Chez ton maître , de la part de ma maîtresse.

PASQUIN.

De la part de ta maîtresse ! Cela me paroît vif.
 Eh , que lui veut-elle ?

L I S E T T E.

J'ai ordre de le dire à lui-même.

PASQUIN.

Mais... oseras-tu le voir tête-à-tête ? Il est enco-
 re en déshabillé , cela pourroit blesser ta modestie.

L I S E T T E *en riant.*

Ma modestie ? Ah ! Monsieur Pasquin , vous
 êtes jaloux !

PASQUIN.

Jaloux des bienséances ; car , pour le reste , je le
 crois en sûreté.

L I S E T T E.

Et tu as raison. Ton Maître est si triste , qu'il
 n'y a point d'homme moins dangereux.

PASQUIN.

Ne vous y fiez pas trop : vous avez un minois
 tout propre à causer des révolutions subites.

L I S E T T E.

Le voici lui-même fort à propos.

PASQUIN *se grattant la tête.*

M'en irai-je ?

L I S E T T E.

Il me semble que ses yeux se raniment : qu'en-

PASQUIN.

foi; ns ! r vous faire plaisir , je ne vous

L I

tant, j'en

ne

S C E N E I V.

LEANDRE, LISETTE, PASQUIN.

LEANDRE *du fond du théâtre.*

Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur.

LEANDRE.

Mon pere n'est-il point ici ?

PASQUIN.

Non, non, il vient de monter à son appartement avec Monsieur Lifimon. Aprochez, on a quelque chose à vous dire.

LEANDRE *un peu vivement.*

Ah ! Je suis charmé de te voir, Lisette : est-ce toi qui veut me parler ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, de la part de ma maîtresse.

LEANDRE *d'un ton de surprise & de joie.*

De sa part ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas de la mienne, assurément.

LEANDRE.

Eh, de quoi s'agit-il ?

L I S E T T E.

Premièrement, il s'agit de sçavoir comment se porte votre mélancolie.

LEANDRE *en souriant.*

Ma mélancolie ? Pas si bien que tantôt : je sens diminuer ses forces & revenir les miennes.

L I S E T T E.

Bonne nouvelle.

P A S Q U I N *bas à Lisette.*

Tu vois que j'ai bien fait de rester.

L E A N D R E *à Pasquin.*

Que lui dis-tu ?

P A S Q U I N.

Un mot, en passant, sur nos petites affaires.

L E A N D R E.

Parbleu, tu prends bien ton tems ! (*à Lisette.*)

As-tu quelque chose à me dire en particulier ?

P A S Q U I N *vivement.*

Non, non, je ne suis pas de trop. Avez-vous des secrets pour moi ?

L E A N D R E *en riant.*

Ah ! Je vous entens, Monsieur Pasquin.

P A S Q U I N.

C'est que je suis curieux.

L E A N D R E.

Oui, oui, curieux ; je comprends cela. Eh bien, Lisette ?

L I S E T T E.

Eh bien, Monsieur, puisque vous commenez à vous dérider, je m'en vais vous dire l'objet de mon message. Or écoutez : ma maîtresse vous fait à sçavoir qu'il vient de lui arriver d'Angers une parente, la plus curieuse & la plus sotte provinciale qui ait jamais mis le pied dans Paris.

L E A N D R E.

Jusqu'ici cela ne me regarde point.

L I S E T T E.

Plus que vous ne pensez. Or cette provinciale qui n'a jamais rien vû, meurt d'impatience de voir l'Opéra, qu'elle s' imagine être la huitième merveille du monde.

L E A N D R E.

Elle sera bien trompée. Mais passons, ceci ne me regarde point encore.

L I S E T T E.

oi.

A N D R E *vivement.*

n'quoi donc ?

L I S E T T E.

Vous allez voir : ma maîtresse , qui ne va jamais aux spectacles , est fort embarrassée de la curiosité de sa parente , qui veut absolument qu'elle la mène.

L E A N D R E.

Ta maîtresse n'a qu'à refuser.

L I S E T T E.

C'est ce qu'elle a fait d'abord ; mais Monsieur veut qu'elle ait cette complaisance , & cela décide.

L E A N D R E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Ce qui redouble son embarras , c'est qu'elle ne sçait pas mieux que sa cousine les êtres de l'Opéra , où , d'ailleurs , elle ne sçauroit quelle figure faire , si quelqu'un n'y assuroit sa contenance : elle en a prié Monsieur votre pere , qui a rejeté la proposition ; elle s'est adressée à Monsieur Lisimon , qui l'a reçûe plus mal encore , mais qui lui a conseillé de recourir à vous.

P A S Q U I N *à part.*

Ah ! Le malin vieillard !

L E A N D R E.

A moi ! Moi , la mener à l'Opéra !

L I S E T T E.

Avec sa parente & moi , dans deux heures au plus tard , elle vous en prie instamment ; ainsi préparez-vous , s'il vous plaît , il est bien-tôt tems de vous habiller. Vous rêvez ?

P A S Q U I N.

C'est qu'il songe à l'habit qu'il mettra ; il en a tant à choisir.

L E A N D R E *bas à Pasquin.*

Eh , bourreau , tu sçais bien le contraire.

L I S E T T E.

Mais Monsieur, répondez-moi, j'ai mes raisons, dit-il.
plait.

L E A N D R E.

C'est que je songe... Ah, maudit Lifimon.

L I S E T T E.

Adieu, Monsieur, je m'en vais rapporter à
Maîtresse que vous n'avez pas daigné me répondre.

L E A N D R E.

Ah! Garde-t'en bien, Lisette: c'est qu'effectivement je suis... dans un grand embarras... Je ne sçai quel habit.. je pourrai prendre... car je t'avouerai bonnement... (à part.) J'enrage de bon cœur.

P A S Q U I N.

Allez, Mademoiselle Lisette, je me charge de le déterminer. Dites à votre Maîtresse, sans balancer, que Monsieur sera prêt à l'heure indiquée.

L I S E T T E.

C'est assez. Que je serai ravie de voir l'Opéra! J'en mourois d'envie depuis long-tems. (Elle sort.)

S C E N E V.

L E A N D R E , P A S Q U I N.

(Ils se regardent sans rien dire.)

L E A N D R E.

Misérable! A quoi viens-tu de m'engager?

P A S Q U I N.

Il falloit bien répondre quelque chose, puisque vous ne répondiez rien.

L E A N D R E.

Eh! Traître que tu es, suis-je en état de sortir?

P A S Q U I N.

Ce n'est pas ma faute. Pourquoi vous pressiez-vous si fort de vendre vos habits?

LEANDRE.

En blâmer, dis-moi ? J'étois pressé
 mon pere, que j'ai réduit à la dernière

PASQUIN.

Le motif est si louable, que je n'ai pas le mot à
 liquer.

LEANDRE.

Quel parti prendre ? Je vais rentrer dans le dés-
 espoir.

PASQUIN.

Mais, après tout, mon cher maître, est-ce que
 vous aimez si passionnément Isabelle ?

LEANDRE *d'un ton furieux.*

Si je l'aime, coquin ! Si je l'aime ! Cent fois plus
 que ma vie ; & ne crois pas que ce soit d'aujourd'hui :
 mais je me regardois comme indigne de lui
 plaire, & même de lui parler. Que la sagesse inspire
 de respect à ses plus grands ennemis ! Il faudra
 donc que je refuse une simple politesse à la person-
 ne du monde que j'honore le plus ? Non, je ne sou-
 tiendrai pas cette disgrâce.

PASQUIN.

Ne vous désespérez pas : comme la Fleur est un
 insigne fripon, je l'ai empêché d'emporter vos
 malles.

LEANDRE.

Ah ! Me voilà sauvé.

PASQUIN.

Et je les ai vendues à un honnête homme qui vous
 en donne six mille francs, que vous toucherez cet-
 te après-dinée.

LEANDRE.

Et les as-tu livrées à cet homme-là ?

PASQUIN.

Il l'a bien fallu, mon cher maître.

LEANDRE.

Mé voilà perdu.

PASQUIN. J'ai mes raisons.

Point du tout ; je vous répons de

LEANDRE.

Mais cette somme ne me donnera pas un
à vant l'heure de l'Opéra.

PASQUIN.

Je n'y faisois pas réflexion.

LEANDRE.

Serai-je toujours malheureux , & toujours par ma
faute : Oh ! Pour le coup , il faut mourir.

PASQUIN.

Ne vous pressez pas , j'imagine une ressource : je
m'en vais chercher cent pistoles sur votre somme ,
vous aurez de quoi payer l'Opéra.

LEANDRE.

En robe-de-chambre !

PASQUIN.

Doucement ; en laissant cinq mille francs à l'a-
cheteur pour sa sûreté , je ne doute point qu'il ne
me prête votre plus bel habit , que je vais vous ra-
porter le plutôt que je pourrai , ou qu'il vous enver-
ra lui-même , s'il se défie de moi.LEANDRE *l'embrassant.*Tu es mon Ange tutelaire , tu me rapelles à la
vie. Dépêche-toi , mon cher ami , dépêche-toi ; va,
cours , vole , & m'habille.

PASQUIN.

Je vais devancer le vent.

LEANDRE.

Attens , Pasquin , attens.

PASQUIN.

Eh ! Morbleu , j'avois déjà pris ma course ; pour-
quoi me retenez-vous ?

LEANDRE.

Nous sommes deux étourdis.

PASQUIN.

Cela pourroit bien être. Qu'avez-vous ? Tout-à-
coup vous voilà pétrifié.

L E A N D R E.

réglé, je ne puis cesser d'être malade. Ce vain espoir qui me revient est causé l'instant par des obstacles désespérans.

P A S Q U I N.

Que voulez-vous dire? Serez-vous toujours ingé-
nieux à vous tourmenter?

L E A N D R E.

Eh! Morbleu, il ne faut point de génie pour ce-
la, il ne faut que de la mémoire.

P A S Q U I N.

Expliquez-vous donc.

L E A N D R E.

Quand je serois coufu d'or, quand j'aurois mon
plus riche habit, aurois-je la témérité de sortir? Je
suis guetté par vingt archers: ce n'est pas que je ne
me fisse un plaisir de les affronter; je me ferois fort
d'en terrasser au moins une demi-douzaine, mais
cela ne me sauveroit pas; accablé par le nombre,
il faudra que je cède enfin, n'étant soutenu par qui
que ce soit. Pasquin, va me chercher deux de mes
amis, amène-les avec toi.

P A S Q U I N.

Vous n'en avez que faire.

L E A N D R E.

Pourquoi donc?

P A S Q U I N.

Je ne vous quitterai point; me comptez-vous
pour rien?

L E A N D R E.

Vraiment oui.

P A S Q U I N.

Comment, ventrebleu! Avez-vous oublié la
manière intrépide avec laquelle j'ai retiré vos dia-
mans?

L E A N D R E.

C'est quelque chose, à la vérité; mais cela ne suf-
fit pas pour m'inspirer la confiance que tu veux que
je prenne en toi.

Vous verrez, morbleu, vous verrez, moi, moi, moi, j'en couperai fièrement jusqu'à l'Opéra, j'en couperai aussi, pour ma part, de ma ceinture d'archers. Six & six font douze, ce me semble, donnez à cela les blessés; croyez-vous que le reste ose nous attendre?

LEANDRE.

Allons, je ne balance plus, mais tu m'étonnes furieusement.

PASQUIN.

Votre surprise offense ma valeur. Tout brave que je suis, cependant, je considère qu'un homme sage n'en vient à la force, qu'après avoir épuisé les ressources de la prudence. Il me prend envie de rendre visite aux quatre créanciers qui vous poursuivent, & de moyenner un accommodement avec eux: je me flatte que nous obtiendrons de ces fripons, qu'ils vous laissent libre jusqu'à demain.

LEANDRE.

Cela seroit ravissant; mais cela me paroît difficile.

PASQUIN.

Je m'en vais les disposer en votre faveur, & je vous rejoins dans une demi-heure.

LEANDRE.

Si tu réussis, il n'y a rien que je ne fasse pour toi.

PASQUIN.

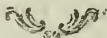
Calmez-vous; je suis aussi bon négociateur que je suis brave.

LEANDRE.

Cours donc, mon cher ami, cours.

PASQUIN *sort en chantant.*

Je vole, je vole, je vole.



C
E N E V I.LÉANDRE *seul.*

Je ne connoissois pas tout le mérite de ce garçon : j'avois eu cent fois des idées de son zèle, il est vrai ; mais qu'il eût assez de valeur pour partager le péril avec moi, c'est ce que je n'aurois jamais soupçonné.

S C E N E V I I.

ISABELLE, LISETTE, LEANDRE.

ISABELLE.

Sortons vite, Lisette, ma cousine m'attend : il faut que nous allions la chercher, pour l'amener ici.

LISETTE.

Ah ! Ah ! Voici votre amant qui s'enfuit.

ISABELLE.

Léandre, un mot, s'il vous plaît.

LEANDRE *parlant de loin.*

De grace, permettez-moi de me retirer ; je suis honteux de paroître ainsi devant vous.

ISABELLE.

Vous avez raison : est-ce ainsi que vous vous préparez à m'accompagner ?

LEANDRE.

Oh ! Je m'habille fort proprement : il ne me faut qu'une demi-heure, au plus, & nous avons encore deux heures devant nous.

ISABELLE.

Mais, pourquoi si long-tems en robe-de-chambre ?

LEANDRE.

Pourquoi ? C'est que... On ! j'ai mes raisons pour cela.

ISABELLE.

Quelles raisons ? Êtes-vous malade ?

LEANDRE.

Non, je me porte infiniment mieux, mais

ISABELLE.

Achievez donc.

LEANDRE.

C'est que j'ai beaucoup écrit ce matin. Quand je ne suis point gêné par un habit, ma plume marche plus rapidement ; d'ailleurs, j'attens le retour de Pasquin que je viens d'envoyer en commission.

ISABELLE.

Ne sçauriez-vous vous habiller sans lui ?

LEANDRE.

Non, cela n'est pas possible.

LISSETTE.

Allez donc du moins vous mettre à votre toilette, il faut commencer par arranger votre tête.

LEANDRE.

J'y vais travailler. (à Isabelle.) Permettez, Mademoiselle, que j'aie y donner mes soins.

ISABELLE.

Vous ne pouvez mieux faire. Dépêchez-vous, je vous prie.

LEANDRE.

C'est un ordre que je ne puis trop-tôt exécuter.
(il s'en va.)



SCENE VIII.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Il me semble, que dites-vous de ce petit homme-là ?
Il me semble que la robe de chambre ne le déguise pas trop.

ISABELLE.

Cela est vrai, mais il conserve un air mélancolique qui m'inquiète encore.

LISETTE.

Qui vous inquiète ? dites-vous.

ISABELLE.

Oui, j'avoue qu'il me fait pitié.

LISETTE.

L'inquiétude & la pitié ! L'amour n'est pas loin.

ISABELLE.

Tais-toi, folle. Voici le bon homme.

SCENE IX.

GERONTE, ISABELLE, LISETTE.

GERONTE.

Il me bien, ma chère enfant, avez-vous trouvé quelque galant homme qui vous mene à l'Opéra ?

LISETTE.

Oui, oui, nous en avons un à nos ordres, qui nous tiendra bonne compagnie.

GERONTE.

Mais il est bon que je sçache qui c'est.

ISABELLE.

C'est un gentilhomme très-aimable.

Et très-aimé, qui plus est. vie.

I S A B E L L E.

Taisez-vous, Lisette.

G E R O N T E.

Et comment nommez-vous cet aimable gentilhomme?

I S A B E L L E.

Il suffira, je croi, que je vous dise que c'est le fils de l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance & de respect.

L I S E T T E.

Vous ne pourrez jamais deviner qui c'est.

G E R O N T E.

Mon fils vous a promis de sortir avec vous?

I S A B E L L E.

Du moins il l'a promis à Lisette, qui l'en a prié de ma part.

G E R O N T E à part.

Ce fripon de Pasquin nous trahit, je l'avois bien prévu. (*haut.*) Et dites-moi, je vous prie, Lisette, mon fils, n'a-t'il point balancé sur cette proposition?

L I S E T T E.

Pardonnez-moi, vraiment: il m'eût renvoyée sans réponse, si Pasquin n'eût répondu pour lui.

G E R O N T E à part.

Pasquin est honnête homme.

L I S E T T E.

Je n'ai jamais vû un homme si embarrassé.

G E R O N T E.

Bon! J'en suis ravi.

I S A B E L L E.

Ravi, Monsieur! Pourquoi donc, s'il vous plaît?

G E R O N T E.

Il est inutile de vous le dire; suffit que j'ai raison.

I S A B E L L E.

Ah! Qu'entens-je? Je ne veux plus sortir avec

— di —, Lisette, que je n'irai point à
Eh M

L I S E T T E.

Ma foi, je crois que vous l'obligerez ; car il m'a
p — bien froid — votre proposition.

I S A B E L L E.

(*bc à Lisette.*) (*à Geronte.*)

J'ai suis outrée. Vous riez, Monsieur.

G E R O N T E.

Vous ne riez pas, vous, & vos yeux s'enflam-
s — et de colére.

I S A B E L L E.

J'avoue que j'attendois plus de politesse de la part
de Monsieur votre fils.

L I S E T T E.

Je me doutois bien que son procédé vous pique-
roit, & c'est pourquoi je vous l'avois caché.

G E R O N T E à Lisette.

Pour aller à l'Opéra ?

L I S E T T E.

Oui.

G E R O N T E.

Belle vocation pour le Couvent ! Oh ça, ma fille,
il faut vous calmer ; je vous jure que mon fils n'est
nullement coupable envers vous, & que je pourrois
le justifier par de bonnes raisons.

I S A B E L L E.

Ayez la bonté de me les dire, je n'aurai pas de
peine à lui pardonner.

G E R O N T E *en souriant.*

Je commence à le croire. Je vous en dirai davan-
tage une autre fois ; quant à présent, contentez-
vous d'apprendre de moi que vous auriez tort d'être
piquée contre lui.

I S A B E L L E.

Vous me l'assurez ?

G E R O N T E.

Très-sérieusement.

I S A B E L L E.

Je vous crois, Monsieur, & j'en suis sûre.

L I S E T T E.

Je gage que je devine. J'ai oui dire souvent que Lisimon est accablé de dettes, & est poursuivi par ses créanciers. Le pauvre homme ! Il m'a tout l'air d'être attaqué d'une maladie qu'on appelle goutte confusaire.

G E R O N T E.

Ma foi, Lisette a deviné : il n'oseroit sortir, de peur d'être arrêté.

I S A B E L L E.

Et vous n'avez pas pitié de lui ? Pouvez-vous le laisser, Monsieur, dans une situation si cruelle ?

G E R O N T E.

Il ne l'a que trop méritée.

I S A B E L L E.

Il n'en est que trop puni. Vous l'aviez mis au désespoir : j'ose dire que sans moi vous n'auriez plus de fils. J'ai lû jusqu'au fond de son ame ; il ne renonçoit à la vie, que parce qu'il croyoit que vous ne l'aimiez plus : votre haine & votre mépris lui percent le cœur. S'il a mérité votre indignation par sa conduite, son repentir sincère, j'ose vous l'attester, mérite que vous lui pardonniez, vous êtes trop bon pere, & il est trop bon fils, pour que vous puissiez plus long-tems lui refuser sa grace : je vous la demande à genoux, parce qu'il en est vraiment digne, & que tout concourt à vous le persuader.

G E R O N T E *attendri.*

Levez-vous, ma chère enfant : je voudrois que Lisimon fût ici.

I S A B E L L E.

Eh ! Ne pouvez-vous pas être indulgent sans sa permission ?

G E R O N T E.

Non. Ce diable d'homme enchaîne tous mes sentimens : d'ailleurs, nous avons pris des mesures que je ne puis rompre sans imprudence.

facilement, ISABELLE.

retour...

GERONTE.

en vous de ma foiblesse, & changeons de
royez donc que moi-même vous aime.

Va, ISABELLE.

ne s'en tort d'en douter après le sacrifice qu'il

GERONTE.

Achevez de m'ouvrir votre cœur.

LISETTE.

Allons, courage, Mademoiselle.

GERONTE.

L'aimez-vous ?

ISABELLE.

Monsieur...

LISETTE.

Je répons oui pour ma maîtresse.

GERONTE.

Vous rougissez, & vous ne dites mot ? C'est répondre comme je le veux. Mais êtes-vous assez persuadée de son repentir, pour que vous osassiez risquer de l'épouser ?

ISABELLE.

Si j'étois digne de cet honneur, je ne balancerois pas.

LISETTE.

Ni moi non plus.

ISABELLE.

Mais la fortune m'a trop maltraitée...

GERONTE.

Ne désespérons de rien ; je me flatte que le Ciel fera voir en vous, que sa justice récompense tôt ou tard la sagesse & la vertu.

Fin du quatrième Acte.

 ACTE

SCÈNE PREMIÈRE

LISIMON, PASQUIN. de

LISIMON.

LÉANDRE. É bien, Monsieur, vous avez vû mon maître tête-à-tête, vous l'avez entretenu près d'une heure ; n'êtes-vous pas persuadé maintenant de ma discrétion & de ma fidélité ?

LISIMON.

Me voilà parfaitement convaincu que tu es un garçon d'honneur, & que bien loin de nous avoir décelés à ton maître, il n'a pas le moindre soupçon de ce que son pere a fait par mon moyen, pour le tirer de l'état affreux où ses dissipations l'avoient jetté. Je connois Léandre à fond ; il est incapable de dissimuler, de se contraindre si long-tems ; & j'ose dire que je suis trop pénétrant pour qu'il eût pû me tromper, s'il eût osé l'entreprendre. Il est dans une agitation, dans des inquiétudes, dans des allarmes qui m'ont pénétré, & qui perceroient le cœur de mon pauvre ami. Je n'y puis tenir moi-même ; il est tems de délivrer ton maître d'un état si violent, & de le mettre en situation de nous prouver indubitablement que son repentir est sincère, & qu'il est devenu sage.

PASQUIN.

Tout franc, je n'en voudrois pas jurer ; car je vais mettre son cœur à toutes les épreuves, & il succombe

facilement, & l'autre garçon. Si malheureuse-
ment retombe, & s'il découvre jamais que de
vous c'est moi qui lui aurai tendu le
piège, en vain s'en va, & terminera.

L I S I M O N.

Va, je te promets sur mon honneur, que nous
serons en sûreté. Je ne crains rien. Par où vas-
tu aller ?

P A S Q U I N.

Par lui présenter le sauf-conduit de ses quatre per-
sonnes prétendus : je viens de le leur faire signer ;
& comme il connoît très-bien leur écriture, il croira
facilement qu'il est libre pendant le reste de cette
journée.

L I S I M O N.

Où est-il, ce sauf-conduit ?

P A S Q U I N.

Le voici : je le crois en bonne forme, car c'est
moi qui l'ai dicté.

L I S I M O N *rit en lisant.*

Voyons. (*après avoir lu tout bas.*) La pièce est
plaisante, & conforme à ton génie.

P A S Q U I N.

L'approuvez-vous ?

L I S I M O N.

Je la trouve un peu badine ; mais elle est d'un ton
fin naïf, que ton maître, qui n'est pas défiant, la re-
gardera comme très-authentique.

P A S Q U I N.

Oh ! Je vous en réponds : ainsi dès qu'il ne crain-
dra plus de sortir, secondez-moi bien à propos.

L I S I M O N.

Cela me sera facile ; car nous entendrons tous vos
discours sans que Léandre s'en aperçoive, pourvû
que la scène se passe dans ce salon.

P A S Q U I N.

Elle s'y passera, je vous le promets ; j'y attirerai
mon maître insensiblement.

Tant mieux. Géronte & moi, peut-être si elle aussi, (si il est bon, je crois, qu'il soit de la partie) nous n'irons pas à l'encontre de cet apaisement. Lisimon caché derrière la portière qui la cache, nous ne perdons pas un mot de tout ce qui se dira, & ne nous montrons dès qu'il en sera temps.

P A S Q U I N.

Rien de mieux concerté. Vos sommes sont-elles prêtes ?

P A S Q U I N.

Si prêtes, qu'elles paroîtront dès qu'il le faudra.

P A S Q U I N.

Vous direz au porteur qu'il entre par la grande porte du salon, dès que j'éternuerai; ce sera le signal.

L I S I M O N.

Bon; je m'en vais l'instruire.

P A S Q U I N.

La Jonquille apportera l'habit quand vous le jugerez nécessaire.

L I S I M O N.

Laisse moi faire, mon garçon.

P A S Q U I N.

Oh ça, la comédie va commencer dans le moment, & sera très intéressante pour Isabelle: placez-la si bien, qu'elle n'en perde pas un mot.

L I S I M O N.

Tu pourras la supposer comme présente. Toi, fais si bien de ton côté, que Léandre s'explique à fond sur ce qui la regarde.

P A S Q U I N.

Reposez-vous sur mon adresse; je veux que vous lisiez tout jusqu'au fond de son cœur.

L I S I M O N.

Puissions-nous y voir ce que nous y souhaitons! Pour lui donner plus de liberté de se développer, ne manque pas de l'assurer que nous sommes dehors;

mon père & moi, que nous souperons en ville, & vous rentrerez fort tard.

P A S Q U I N.

Je n'y manquerai.

L I S I M O N.

Retire-toi promptement, de peur qu'il ne te surprenne avec moi.

P A S Q U I N.

Je rentre. Mais, à propos, avez-vous remis le porte-feuille de mon maître dans la poche de l'habit qu'on doit lui apporter ?

L I S I M O N.

Oui, mon enfant ; il y trouvera des effets bien différens de ceux qu'il y avoit mis. Quelle sera la surprise !

P A S Q U I N.

Nous finirons par cet incident ; il sera décisif.

L I S I M O N.

Aussi l'attendrons-nous avec la dernière impatience. Au surplus, sois bien sûr, Pasquin, que nous te mettrons en état d'épouser Lifette.

P A S Q U I N.

Ah ! Monsieur, après cette promesse, je me tromperois moi-même pour vous servir.

L I S I M O N.

Sors, & dépêche-toi.

S C E N E II.

GERONTE, LISIMON,

L I S I M O N.

Avez-vous entendu ma scène avec Pasquin ?

GERONTE.

D'un bout à l'autre. Nos affaires cheminent bien ; mais le cœur me bat ; je meurs de peur que mon fils

ne donne dans le piège : il lui est si bien tendu
me semble , qu'il sera bienheureux s'il peut s'échapper.
N'est-ce pas trop l'exposer ?

L I S I M O N.

Pouvez-vous trop vous en inquiéter ?

G E R O N T E. Libertin de

S'il succombe à la tentation , c'est un jeu
mu perdu sans ressource.

L I S I M O N.

Hé bien , vous l'abandonnez sans retour ?

G E R O N T E.

Quel seroit mon désespoir ! Je l'aime aveugle-
ment.

L I S I M O N.

C'est ce qui l'a gâté. Aimer trop un fils , & le lui
faire trop sentir , c'est faire cent fois pis pour lui que
de le haïr & de le maltraiter.

G E R O N T E.

Je ne le vois que trop présentement.

L I S I M O N.

N'en parlons plus : peut-être va-t'il nous convain-
cre que le mal n'est pas sans remède.

G E R O N T E.

Il me paroît que ce fripon de Pasquin nous sert de
bonne foi.

L I S I M O N.

Je vous en répons.

G E R O N T E.

C'est ce qui redouble mes alarmes.

L I S I M O N.

Les promesses que je lui ai faites l'enchaînent à
nos intérêts ; & d'ailleurs , il est plus subtil que faux :
c'est une espèce d'homme d'honneur.

G E R O N T E.

Qui m'a trompé mille fois.

L I S I M O N.

Oui , mais c'étoit pour servir votre fils : l'action
est rectifiée par le motif ; d'ailleurs , il va vous ré-

Oh çà , mon cher ami , que faisons-nous ,
 en cas que le dénouement de cette in-
 trigue soit aussi heureux que nous le souhaitons ?

Es-tu sûr ?

L I S I M O N .

Il est de mon intérêt de suivre les mouvemens

pas tant

L S I M O N .

Moi , & je vous imiterai ; car j'aime votre fils
 comme s'il étoit le mien : il sera d'autant plus sensi-
 ble à vos bienfaits , qu'il croit vous avoir ruiné.

G E R O N T E .

Graces au Ciel , il est bien trompé.

L I S I M O N .

Sans doute , & bien malgré vous.

G E R O N T E .

J'ai tort , mais je suis pere. Au reste , soyez sûr ,
 mon cher Lisimon , que si , par l'événement , mon
 fils se rend indigne d'épouser l'aimable Isabelle , je
 prendrai soin de la pourvoir ailleurs , & que je me
 souviendrai jusqu'au dernier soupir , que je suis re-
 devable à son généreux pere de mon éducation &
 de ma fortune.

L I S I M O N .

Et moi , lui suis-je moins redevable ? Ne m'a-t'il
 pas élevé & avancé comme vous ? Ainsi donc...

S C E N E III.

PASQUIN, LISIMON, GERONTE:

P A S Q U I N *accourant.*

EH ! Vite , Messieurs , décampez , & allez pren-
 dre vos places.

G E R O N T E .

Viens , que je t'embrasse avant que tu com-
 mence.

PASQUIN. n. tendu

Ma foi, je le mérite : car je vais tout s'efforcer
vertir.

GERONTE.

Peut-être nous désespérer. Qui peut prévenir
fin de tout ceci ? Que fais-je si moi libertin de
fils...

PASQUIN.

Il va paroître à l'instant ; détalez , vous dis-je

SCENE IV.

PASQUIN *seul.*

Allons, Monsieur Pasquin, déployez tout votre art pour amuser les Auditeurs ; mais, plus le dénouement approche, & plus la frayeur me saisit. Si mon étourdi de maître, se trouvant en liberté, & roulant tout-à-coup sur l'or & l'argent, alloit s'aviser de prendre le mors aux dents, tout franc, j'aurois lieu de me repentir d'avoir trop bien joué mon rôle ; mais si je l'amène à résipiscence, quelle joie pour son pere, & quelle gloire pour moi ! Cette espérance m'encourage, & je vais manœuvrer hardiment. Voici notre jeune homme ; Dieu conduise la barque à bon port !

SCENE V.

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE.

JE te cherche, Pasquin : pourquoi me laisse-tu seul ?

PASQUIN.

Pour faire de l'exercice : ce fallon est spacieux,

mon aïse que dans votre chambre.
 Oh ça vous en causant.

LEANDRE.

Es-tu sûr que mon pere ne surviendra pas ?

PASQUIN.

Il est dehors avec Lifimon ; ils ne reviendront pas avant minuit : nous avons nos condées franches.

LEANDRE.

urai-je la liberté de sortir à l'heure de l'Opéra ?

PASQUIN.

Soyez tranquille à cet égard.

LEANDRE.

Mais mon habit ne vient point.

PASQUIN.

Il viendra , je vous le promets ; rien ne presse encore.

LEANDRE.

D'accord ; mais , si j'étois habillé , nous monterions à l'appartement d'Isabelle.

PASQUIN.

Quand vous seriez vêtu comme un Prince , je vous garantis qu'elle ne vous recevrait pas : vous êtes trop aimable & trop libertin pour être un homme sans conséquence.

LEANDRE.

Je voudrais l'être pour Isabelle , je la respecte autant que je l'aime.

PASQUIN.

Nagez toujours , diroit-elle en vous fermant la porte au nez. Vous sçavez de quel bois elle se chauffe , & je vous garantis que Lifette n'est pas plus polie : elles sont bien nées l'une pour l'autre. Ma foi ; mon très-cher patron , voilà de quoi faire deux honnêtes femmes.

LEANDRE.

Si jamais Lifette est la tienne , il faudra qu'elle aille bien droit.

P A S Q U I N. N. en tendu
Franchement, je n'aime pas tant la
gauche.

L E A N D R E.

Ah ! Que tu seras défiant ! te pere

P A S Q U I N. Vous le faire croire.
C'est que j'ai de l'expérience. R. Fun
connoît le danger, craint qu'ils s'embarquent.

L E A N D R E.

Oui ; mais il faut qu'il prenne patience quand il
est en barqué : c'est ce que tu seras , comme tant
d'autres.

P A S Q U I N.

Ah ! Vous tirez déjà sur moi !

L E A N D R E.

Dépêche-toi de te marier , je serai curieux de
voir ta contenance.

P A S Q U I N.

Eh ! Nous verrons quelle sera la vôtre.

L E A N D R E.

La mienne sera toujours bonne , car je ne me ma-
rierai jamais.

P A S Q U I N.

Jamais ! Vous adorez Isabelle , dites-vous à tout
moment.

L E A N D R E.

C'est parce que je l'adore , que je ne veux pas
l'épouser.

P A S Q U I N.

Belle preuve d'amour !

L E A N D R E.

La plus belle que je puisse lui donner. Quoi ! j'au-
rois l'inhumanité de la rendre malheureuse pour
satisfaire ma passion ? Je l'aime à la fureur , je te
l'avoue , mais je l'aime en honnête homme. Ne fe-
roit-elle pas bien lottie ? Moi ruiné , elle sans bien ,
sans espérance d'en avoir. Hélas ! Que devien-
drons-nous ? Pourrois-je la dédommager , par la

C O M M E N T s'écrit-il que je la plon-
mon mille fois, que d'être l'auteur
d'un pé Oh ça... aime encore mieux la voir
dan n couvri que de la faire périr dans le monde.

P A S Q U I N.

Prenez quelques ressources: vos débi-

Voyons. Ne soyez pas si vite à être bien-tôt.

L E A N D R E.

Quand ils me pa... oient tout ce qu'ils me doi-
vent, ce que je n'ose encore espérer, cela suffi-
roit-il pour me marier, dis-moi? Ne suis-je pas
même accablé de dettes? Pourrois-je vivre
heureux, pendant que je ferois souffrir mes créan-
ciers qui m'accableroient de reproches & de poursui-
tes? N'ai-je pas mis mon pere hors d'état de me ti-
rer de mon affreuse situation? Ah! Réflexion cruel-
le! Du meilleur pere qui soit au monde, j'ai fait le
pere le plus malheureux: non, je ne me le pardon-
nerai jamais, jamais.

P A S Q U I N.

Vous pleurez, je crois?

L E A N D R E.

Oui, je pleure, & je n'en rougis pas.

P A S Q U I N.

Cela est remarquable. (*feignant de touffer.*) Hem;
hem, hem.

L E A N D R E.

Je pleure de douleur & de rage: la douleur de
mon pere m'attendrit, & je suis enragé contre moi.
Je te jure que si j'aimois moins Isabelle, je ne vou-
drois plus vivre.

P A S Q U I N *après avoir encore touffé.*

Notre affaire débute bien.

L E A N D R E.

Quelle affaire?

P A S Q U I N.

L'affaire de votre repentir.

A quoi sert mon repentir ^{L'ÉPREUVE}
tard ? J'ai trop fait de fautes. ^{N. n. entendu}
parler.

P A S Q U I N.

Ayez bon courage : Mon^{seigneur} v^{otre} pere ^{peut-être}
peut-être pas si obéré qu'il ^{vous le faire croire.}

L E A N D R E.

Ah ! Pasquin, je le connois mieux que toi. Tout
irrité qu'il est de mes désordres, tout indigné que
je suis de sa tendresse, je suis sûr encore que s'il
pouvoit me soulager, il feroit pour moi les der-
niers efforts : j'ai cent fois éprouvé ses bontés, &
j'en ai toujours abusé. Tiens, Pasquin, écoute ce
que je te vais dire : je voudrois pouvoir être assez
heureux pour rétablir la fortune de mon pere, &
mourir de joie dans le moment.

P A S Q U I N *après avoir toussé plus fort.*

Nota benè.

L É A N D R E.

Que veux-tu dire avec ton *Nota benè* ?

P A S Q U I N.

Je me dis à moi-même que vous tenez des dis-
cours qui mériteroient d'être gravés en lettres d'or.
Sçavez-vous bien, Monsieur, que vous me faites
pleurer aussi ? Ma foi, dans le fond, vous êtes le
meilleur enfant que j'aie jamais vû. Venez, que je
vous embrasse : vous méritiez bien que je vous misse
en liberté.

L E A N D R E.

Tu espères donc un heureux succès de ta négoc-
iation ?

P A S Q U I N.

Je fais plus qu'espérer, elle a parfaitement réussi.

L E A N D R E.

Ah ! Puis-je m'en flatter ?

P A S Q U I N.

En voici la preuve : lisez, & réjouissez-vous.

mon papier ?

P A S Q U I N.

Oh ça, conduit de vos persécuteurs : je les ai
bien harangués qu'ils ont fait tout ce que j'ai voulu.

J E A N D R E.

Voyons.

(Il lit.)

vous soussignés notables & honorables bourgeois & marchands des villes, cité, université, fauxbourgs & banlieue de Paris : A tous archers présens & à venir : SALUT. Sçavoir faisons, que nous avons permis & permettons au sieur Léandre de Brillanville notre débiteur, dûement & quadruplement sentencié par corps, à notre très-humble & très-intéressante requête & poursuite, de sortir librement, sans trouble, défiance & frayeur, pendant le cours, reste & durée de la presente après-dinée, pour se transporter ou faire transporter jusqu'à l'Opéra, & d'icelui revenir chez lui directement par le plus court chemin, sans s'écarter par voies suspectes, obliques & rues détournées, avec les personnes de tout âge, sexe & condition, qui l'accompagneront, ou qu'il accompagnera, laissant le choix de l'un ou de l'autre à sa prudence & discrétion : & vous prions, & néanmoins enjoignons très-expressément, de n'apporter empêchement quelconques au passage dudit sieur, soit en allant audit Opéra, soit à son retour ; ains, au contraire, lui prêter toute aide & assistance en cas de besoin requis & urgent : Et nous avons tous quatre signé de nos mains propres, pour servir ce que de raison audit sieur sentencié. Fait à Paris, avant ou après midi, ne sçachant l'heure précise.

TISON, DORÉ, COURTAUT, CROQUET.

Le présent écrit à valoir jusqu'à dix heures du soir.

P A S Q U I N.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

C O M M É D I E.

229

LEANDRE. *Je meurs d'envie de jouer
est. Belle joie.*

A N D R E.

Un. le sa. P. tu deviens brave jusqu'à la témérité ! *Can tu r'ai-je connu plutôt ? Nous aurions
f. de beau I*

U I N.

Ah ! Je vous en répons. *(Il touffe plusieurs fois.)*

L E A N D R E.

Qu'as-tu donc ?

P A S Q U I N.

Je me suis enrhumé à courir pour vous.

(Il éternue deux ou trois fois.)

L E A N D R E.

Diable ! Ton rhume est violent.

P A S Q U I N.

C'est que j'ai furieusement sué pour vous trouver des espèces. *(Il éternue encore.)*

L E A N D R E.

Oh ! Finis donc.

P A S Q U I N *parlant fort haut.*

Je ne finirai point que je ne voie de l'argent. Ah !
Voici le porteur , mon rhume se passe.

S C E N E V I.

UN PORTEUR , LEANDRE , PASQUIN.

L E P O R T E U R.

Que la peste étouffe celui qui m'a chargé comme un mulet , & m'a fait traverser tout Paris avec ce fardeau ! Messieurs , soulagez-moi par charité , je n'en puis plus.

L E A N D R E.

Que m'apporte-tu là , mon ami ?

LE PORTEUR.

De l'argent qui pèse comme un plomb ?

LEANDRE. Pouvoir ?

Est-ce pour moi ?

LE PORTEUR. Pas les fi

Pour qui donc ? N'êtes-vous pas le

Moi-même. LEANDRE. Mais le style...

Moi-même.

LE PORTEUR. UN

Vous êtes le bien trouvé.

LEANDRE.

Et toi le bien venu. Et qui est-ce qui t'envoie ici ?

LE PORTEUR.

Un diable d'homme qui demeure au bout du monde, & qui m'envoie à l'autre bout. N'est-ce pas là votre adresse ?

LEANDRE.

Justement. Connois-tu le galant homme qui me fait une si belle remise ?

PASQUIN.

C'est un de mes bons amis, que j'ai rencontré dans ma course, & à qui j'ai montré vos billets. Vraiment, m'a-t'il dit, après les avoir examinés, voilà de bons effets, Monsieur Pasquin ! C'est de l'or en barre. Si vous voulez me les confier, mon cher ami, je me charge de vous envoyer la somme entière dans une heure d'ici, avec les six mille livres pour les habits de votre maître. Comme cet ami dont je vous parle est la probité même, je me suis fait un plaisir d'accepter son offre, & sur le champ je lui ai remis votre papier, qu'il a trouvé le secret de changer en argent comptant.

LEANDRE.

C'est donc le même ami à qui tu as vendu mes malles ?

PASQUIN.

Oui, & qui m'en a donné deux mille francs de plus que ce que vous en vouliez.

LEANDRE.

est. Quelle joie ! Voilà un ami comme on n'en

PASQUIN.

mérité ! (an vu onde pervers, il n'y a plus que moi
 6.^{te} de beau J'ai comparer.

LEANDRE.

Ah ! Je vous en répondez Pasquin. Comment pour-

je LEANDRE. notre les services que tu me
 s ?

LEPORTEUR.

Mes bons Messieurs, pendant que vous jasez à
 votre aise, je crève sous le fardeau.

PASQUIN.

Aidez-moi à soulager ce pauvre diable.

LEANDRE.

Oh, volontiers. Tiens, voilà de quoi boire.

LEPORTEUR.

Adieu, Messieurs ; vous m'avez rendu plus léger
 qu'une plume, & je m'en retourne en sautant.

SCÈNE VII.

LEANDRE, PASQUIN.

PASQUIN.

Comptons le nombre des sacs. Un, deux, trois, quatre, cinq & six : voilà pour vos habits. En voici douze autres, & un petit de cinq cens francs, pour vos billets.

LEANDRE.

Ah, ciel ! Que d'argent comptant tout d'un coup !
 Que de bonheur tout à la fois ! A la fin, la fortune
 s'est donc lassée de me persécuter ?

PASQUIN.

Voyons un peu quelques-unes de ces espèces.

Ouvrez un sac & moi l'autre. E U R.

les ! Elles sont toutes neuves de du plus vie. l.
mieux que ces vieilles antiqua E. pouvoir
de cas : voilà de quoi je voudro
cabinet.

LEANDRE

Et voilà de quoi mener u. vous
lois.

PASQUIN

Oui, morbleu, divertissons-nous. (29)
chère & grand feu, sans compter les menus plaisirs.
Il faut dépenser tout cela noblement, pour nous dé-
dommager de nos chagrins. Avec quelques petites
sommés à compte, nous apaiserons vos créanciers,
& nous mangerons le reste en liberté : n'est-il pas
vrai, mon cher Crésus ?

LEANDRE

Ce sont donc là les conseils que tu me donnes ?

PASQUIN.

Ne sont-ils pas de votre goût ?

LEANDRE.

Parbleu, tu m'as bien trompé ! Je te croyois un
honnête garçon, & tu n'es qu'un séducteur.

PASQUIN.

En quoi donc ?

LEANDRE.

Au lieu de m'aider à me tirer du borbier, tu veux
m'y replonger, misérable !

PASQUIN.

Je croyois vous faire ma cour.

LEANDRE.

Ta cour, infâme ! Aprens que mes malheurs
m'ont instruit, qu'ils ont réhabilité ma raison, &
qu'elle a maintenant assez de force sur moi pour me
faire détester, & ma vie passée, & tes conseils em-
poisonneurs.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous sérieusement ?

LEANDRE:

est-elle joie!

ANDRE.

ne t'en donne la preuve. Si je
viable, je te chasserois tout-à-
mérité! (An ou
f. se de beau J lui c N toussant bien fort.

Ah! Je vous, mon chere reprend. Puisque vous
je L. eux petits hermites: en atten-
uant, s portons ces espèces dans votre appartement,
vous en disposerez selon votre morale.

LEANDRE.

Rapelle le porteur, il n'est pas loin.

PASQUIN.

Le porteur! Où voulez-vous donc transporter
ces sacs?

LEANDRE.

Je veux les faire monter à l'appartement de mon
pere, afin qu'il les y trouve à son retour; c'est la
moindre restitution que je puisse lui faire: nous y
joindrons cet écrin, dont il pourra faire encore une
bonne somme: ce petit secours, au moins, le sou-
tiendra quelque-tems.

PASQUIN.

Fort bien; mais, vous & moi, de quoi vivrons-
nous?

LEANDRE.

Des restes de sa table, s'il refuse de m'y appeller!

PASQUIN.

Eh, comment apaiserez-vous ces quatre créan-
ciers qui vous ont fait condamner par corps? Vous
n'oserez passer le pas de la porte.

LEANDRE.

Eh bien, je garderai la chambre, & me jetterai
dans la lecture; c'est la consolation des malheureux.

PASQUIN.

C'est bien dit, nous lirons des romans. Ma foi;
je suis émerveillé. (Il éternue d'une grande force.)

LEANDRE.

Encore?

234. LE JEUNE HOMME T E U R.

P A S Q U I N. du plo... vie... E. pouvoir...
C'est votre morale qui... E. pouvoir...

LE A N D R E. U. pas les fi...
Quelqu'un vient ; vois du... pas les fi...
mon pere ?

P A S Q U I N. vous) e...
Eh, non, non : reverer...

S C E N E V I I I.

LA JONQUILLE, LEANDRE, PASQUIN.

P A S Q U I N.

Q U E veux-tu, mon enfant ?

LA J O N Q U I L L E.

C'est un habit que j'apporte à Monsieur.

LE A N D R E.

Et où l'as-tu pris ?

LA J O N Q U I L L E.

Je ne l'ai pris nulle part, on vient de me le donner pour vous le remettre.

LE A N D R E.

Et qui ?

LA J O N Q U I L L E.

C'est un homme qui s'appelle... Ma foi, je ne m'en souviens plus.

P A S Q U I N.

Ne voyez-vous pas que c'est mon ami qui vous le renvoie, comme nous en étions convenus lui & moi ? Voilà ce qui s'appelle une galanterie.

LE A N D R E.

Je t'en ai toute l'obligation.

P A S Q U I N.

Vous m'en avez bien d'autres que vous ne savez pas. Allons, mettez vite cet habit.

est. Me joie ! LEANDRE.

à mon bonheur.

Oh ! le fa... PASQUIN.

mérité ! Car vous ne pensez. Va
f. de beau I

Ah ! Je vous

uant s ? LEANDRE IX

LEANDRE, PASQUIN.

LEANDRE *en s'habillant.*

JE vais donc vous obéir, ma chère Isabelle ; & c'est en effet pour moi, je vous jure, le comble de la félicité. Mais qu'est-ce que je sens dans ma poche ?

PASQUIN *en souriant.*

Voyez, voyez ce que c'est.

LEANDRE.

Mon porte-feuille ! Comment se trouve-t'il ici ?

PASQUIN.

C'est que vous l'y aviez mis.

LEANDRE.

Oui, je m'en souviens. Parbleu, je suis un grand étourdi !

PASQUIN.

Cela est vrai, cela est vrai. Si quelqu'un l'a ouvert, il aura vû de belles sentences.

LEANDRE *ouvrant le porte-feuille.*

Il faut que je jette toutes ces lettres au feu.

PASQUIN.

Ah ! C'est dommage : avant que de faire cette exécution, relisez-les encore une petite fois.

LEANDRE.

Ciel ! Que vois-je ? Ce ne sont pas là des lettres : Quittance de Monsieur Doré, quittance de Monsieur Tison, quittance de Monsieur Courtaut, quittance de Monsieur Croquet : en effet, elles sont

236 LE JEUNE HOMME

écrites & signées de leurs

En voici d'autres, en au

mes créanciers sans excep

Est-ce une vérité? Mon

donc si je dors ou si je

Si vous dor

mêmes choses que vous

LEANDRE

Grand Dieu, quel prodige

vable d'une familiarité si excessive!

PASQUIN

A celui qui a payé vos habits.

LEANDRE

Eh! nomme-le-moi donc, que j'a

ter à ses pieds.

PASQUIN

Il se nomme...

LEANDRE

Hé bien?

PASQUIN

Monfieur...

LEANDRE

Monfieur qui?

PASQUIN

Connoissez-vous un Monfieur de par le monde,

qui s'apelle...

LEANDRE

Comment?

PASQUIN

Monfieur Gêronte.

LEANDRE

Mon pere?

PASQUIN *chantant.*

C'est lui-même.

LEANDRE

Ah! Je le reconnois. Ma surprise... ma joie...

ma confusion... Soutiens-moi, Pasquin... je suc-

combe,

mettre com. s'évanouit. Eh vite, Messieurs,
PASQUIN, & venez à notre aide.

Vous dites plus vite.

Com. la Jonque, O

ACTE X.

Quelle

Pour celle-là

MON, LEANDRE
SQUIN.

GERONTE *accourant avec Lisimon.*

O Ciel! En quel état vois-je mon fils!

PASQUIN.

Hélas! Vous l'avez tué en le ressuscitant!

LISIMON.

Léandre, regardez votre pere, le voici qui vous aime plus que jamais.

LEANDRE *ouvrant les yeux.*

Ah! Mon pere, vous m'accablez.

GERONTE.

Non, mon fils, je ne fais que ce que doit faire un bon pere.

LEANDRE *se jettant aux pieds de son pere.*

J'en suis indigne.

GERONTE.

Vous ne l'êtes plus, tout est réparé: embrassez-moi.

LEANDRE *se levant, aidé de Pasquin.*

L'excès de vos bontés me couvre de honte; vous me pardonnez, mais je ne me pardonne pas.

GERONTE.

Que le passé soit oublié pour toujours; ne songez qu'à jouir d'un avenir délicieux.

PASQUIN.

Hé bien, Messieurs, vous ai-je bien servis?

LISIMON.

A ravir: on ne peut trop payer ton zèle & ta dextérité.

238 LE JEUNE HOMME A L'EPPE

LEANDRE

Aimable frison, en m'oblige !
T'agissois de courir
puis plus douter.

N'est-ce point

PASQUIN

Tenez, c'est Monsieur

LEANDRE

Je n'entrepris point
connoissance, vos bontés
forces.

LISIMON *l'embrassant.*

J'en suis trop payé par la joye que vous me causez : je comptois sur votre bon cœur, & je ne me suis pas trompé.

GERONTE *à Léandre.*

Vous voyez en Lisimon le modèle des vrais amis : nous lui devons, vous & moi, tout le bonheur de notre vie. Mais, mon fils, si vous voulez que je sois parfaitement heureux, il faut que vous preniez le parti de vous marier : j'ai fait pour vous un choix qui vous convient ; c'est le choix de votre cœur, je n'en puis plus douter.

LEANDRE.

Eh ! Mon pere, je vous ai ruiné ; Isabelle n'a pas plus de fortune que moi, je la rendrois malheureuse.

LISIMON.

Hé bien, il faut vous donner une épouse qui vous apporte quinze mille livres de rente : votre pere & moi, nous l'avons trouvée.

GERONTE.

Et je veux que vous l'acceptiez de notre main.

LEANDRE.

Je vous obéirai, mais je n'y survivrai pas : je ne puis vivre qu'avec Isabelle.

GERONTE.

Et c'est Isabelle que vous épouserez ;

LEANDRE.

mettre com.

PASIMON.

Vous dites plus vr^e charge de fournir la dot ; les
 écu. la Jonq, O^u prêts.

LEANDRE.

Quelle

QUIN.

Four celle-là . . . m'y atten loiz pas.

GERONTE à Léandre.

Et j'ai la même somme dans mon cabinet, qui
 jointe aux cent mille écus de mon ami, vous forme-
 ra dix mille écus de rente.

PASQUIN à Léandre.

Avec cela, vous pourrez vivoter.

LEANDRE avec transport.

Oh ! Pour le coup, il faut mourir de joie, & que
 ce soit à vos genoux, mon cher pere.

GERONTE le relevant.

Soyez homme, mon fils, & soutenez votre bon-
 heur.

PASQUIN embrassant Léandre.

Bon courage, mon cher maître, nous ne craignons
 plus les archers, vous avez un bon sauf-conduit.

(Géronte & Lisimon éclatent de rire.)

LEANDRE à Pasquin.

Ah ! Traître que tu m'as bien joué ! Je ne m'éton-
 ne plus de ta valeur.

PASQUIN.

Loin du péril elle est brillante.

LEANDRE.

Cependant tu avois fait merveille avec Monsieur
 Salomon.

LISIMON.

Pas un mot de vrai dans le recit qu'il vous a fait ;
 c'est moi qui ai retiré les diamans.

LEANDRE.

Il faut avouer que je suis une grande dupe !

UNE HOMME A L'EPPE
LE JE PASQUIN.
L'Imagination
LE DRE prenant RE.
Si j'étois moins heureux, j'en N'est-ce point

S C E N E D E R N I E R E

ISABELLE, LETT GERONTE,
LISIMON, LEANDRE, PASQUIN.

GERONTE *d'un ton haut.*

Entrez, ma fille, approchez.

LEANDRE.

Comment, elle écoutoit aussi?

LISETTE.

Oh vraiment oui; nous écoutions, & nous n'avons pas lieu de nous en repentir.

LISIMON.

Je les avois bien placées.

LEANDRE.

Je suis bienheureux de n'avoir pas lâché quelque impertinence.

GERONTE *à Isabelle.*

Vous voilà convaincue que mon fils vous aime; & vous ne m'avez point caché que vous l'aimez; il mérite le don de votre foi, & que vous acceptiez la sienne. Allons, mes chers enfans, confiez-moi vos mains, afin que j'en dispose en cet heureux moment. Ma belle, voilà votre époux: j'espère maintenant que vous vivrez ensemble aussi heureusement que je le desire.

LEANDRE *à Isabelle.*

Acceptez-vous ma main sans répugnance?

ISABELLE *en souriant.*

Vous voyez que je ne balance pas.

GERONTE:

C O M M E

L F A B L E D I E.

NETTE. COM. N T I

P A S

vous dites plus vr: Q U I N.

la Jonq, O

A N N T E.

Quelle ~~est~~ l'arner de sa vocation?

O U I

C'est dire, l'ocatio pour moi.

G E R O N T E.

Que dit-elle à cela?

L I S E T T E.

Pas le mot.

G E R O N T E.

C'est tout dire. Cela suposé, je donne mille écus

à Pasquin.

L I S I M O N.

Et moi autant. Je vous imite fidèlement, comme

vous voyez.

I S A B E L L E.

Permettez-vous, Messieurs, que je donne à Li-

fette la succession de ma tante?

L I S I M O N.

Rien n'est mieux pensé.

G E R O N T E.

Je ratifie la cession.

L I S E T T E.

Et je l'accepte.

G E R O N T E.

Pour aller au Couvent?

L I S E T T E.

Si Monsieur Pasquin veut m'y conduire.

P A S Q U I N.

Donne la main, friponne, je vais te conduire

chez le Notaire.

G E R O N T E.

N'en prens pas la peine; le mien va venir tout-à-

l'heure; & nous lui dicterons deux contrats.

UN HOMME A L'EPPE
LE JE PAS QU'IN.
L'imagination
Lifette, DE E prenant
deux. moins heureux, je c' & N'est-ce point

Je vous ch
tion assez bril

F E D E R

Point de remerciem
un fils digne de ma tendresse.
partager ma joie.

Fin du Tome huitième.

COMI

LEFALDIE.

mettr... com... NTI

PAS

vous dites plus vr... QUIN.

la Jonq, O ANTE.

Quelle... l'arner de sa voca

QUI

ocatic

